This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

WIDENER
HN UKL7 W

Econ 456.2

Bd. March, 1884.

HARVARD COLLEGE LIBRARY

The Gift of
Prof. William James,
of Cambridge.
29 Jan., 1884.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# MÉLANGES

# ÉCONOMIQUES

PAR

M. FRÉDÉRIC PASSY.

PARIS,

GUILLAUMIN ET C^IE, LIBRAIRES,

Éditeurs du Journal des Économistes, de la Collection des principaux Économistes, du Dictionnaire du Commerce et des Marchandises, etc.

RUE RICHELIEU, 14.

1857

Digitized by Google

Digitized by Google

2 8

# MÉLANGES ÉCONOMIQUES.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Digitized by Google

# MÉLANGES

# ÉCONOMIQUES

PAR

M. FRÉDÉRIC PASSY.

PARIS,

GUILLAUMIN ET Cie, LIBRAIRES,

Éditeurs du Journal des Économistes, de la Collection des principaux Économistes, du Dictionnaire du Commerce et des Marchandises, etc.

RUE RICHELIEU, 14.

1857

Digitized by Google

Econ 456.2 ~~VI. 1926~~

1884, Jan. 29.
Gift of
Prof. Wm. James.
of Cambridge.

Digitized by Google

# AVANT-PROPOS.

Un usage qu'il n'est guère permis d'enfreindre veut que tout auteur, en publiant un livre, le présente au lecteur. Je me conforme à cet usage. Que dirai-je cependant de ce volume ? On peut voir, sans que je l'énonce, que ce n'est pas un corps d'ouvrage, et qu'il ne renferme rien d'inédit. Quant à la valeur des morceaux qui le composent et à l'utilité de la reproduction que je ne crains pas d'en faire, ce n'est pas à moi à les discuter ; et, que je vante mon œuvre ou que je la déprécie, on ne la jugera pas sur ma parole.

Ce que je puis dire, et ce que je dois dire peut-être, c'est qu'il n'y a pas un de ces morceaux, quels



Digitized by Google

qu'en soient le caractère et l'étendue, qui n'ait été pour moi, lors de sa première publication, l'objet d'un sérieux travail, et qu'avant de le publier de nouveau je n'aie soigneusement revu. J'ai vérifié avec une scrupuleuse attention tous les faits que j'avais avancés, toutes les autorités que j'avais invoquées, tous les passages que j'avais cités; et j'ai souvent, pour achever d'éclaircir ou de confirmer ce qui pouvait paraître encore incomplet ou incertain, ajouté à mes notes primitives des notes nouvelles, dont quelques-unes ne sont pas sans importance. Pour ce qui est du texte même, sauf quelques expressions incorrectes ou trop peu précises que j'ai dû corriger, je n'y ai fait aucun changement; et j'ai laissé partout à ma pensée la forme sous laquelle je l'avais d'abord produite. Cette forme est parfois celle de la polémique, souvent celle de la critique, rarement celle de l'exposition directe. Je ne me dissimule pas les désavantages des deux premières manières, surtout pour un livre, et je sais qu'elles ne sont pas celles qui se recommandent le plus. La parole, enchaînée à la discussion d'un écrit ou d'un système, et, en quelque façon, spécialement adressée à celui qui en est plus personnellement l'objet, a évidemment moins de liberté, moins d'autorité, moins de dignité même, et comme un accent de circonstance qui semble exclure toute prétention à la durée. Mais peut-être a-t-elle

Digitized by Google

naturellement, en revanche, plus de vivacité, plus de chaleur, plus d'insistance, et, dans ses lueurs passagères, plus de ce mouvement qui n'arrête pas indéfiniment les yeux, mais qui les attire volontiers : elle ne saurait procurer, d'ordinaire, aux esprits appliqués et rigoureux, ce plein contentement qui accompagne la claire possession d'une solution ; mais elle peut éveiller, souvent, dans les esprits distraits ou prévenus qu'effarouchent le langage sévère et les longues déductions de la démonstration méthodique, ces premiers doutes ou ces premiers désirs par lesquels se préparent la connaissance et la foi. Or, à chacun son rôle : aux uns la tâche glorieuse de reculer, par d'heureuses explorations, les horizons de la pensée humaine, ou de convertir en formules positives les intuitions encore confuses du génie de leurs devanciers ; aux autres la tâche plus modeste de recueillir assidûment la manne qui tombe de la bouche des maîtres et d'habituer peu à peu à leur nom et à leur voix les oreilles rebelles. Les sciences, les sciences d'application surtout, ont besoin de se propager aussi bien que de s'élever ; les moindres travaux sont parfois la condition ou le complément des plus grands ; et, pour faire jouir les hommes des merveilles de son art, l'architecte le plus habile ne saurait se passer des mains grossières qui déblaient le terrain ou disposent les matériaux. Pourquoi ne le dirai-je pas, d'ail-

Digitized by Google

leurs? Pour effacer, imparfaitement peut-être, dans le plus grand nombre de ces articles les traces de leur première destination, il m'eût fallu les refaire entièrement; et il n'est pas toujours moins difficile ni moins long de refaire que de faire. Je n'ai pas cru devoir l'essayer. J'ai pensé que, si le fond de mes travaux était sans valeur, il ne gagnerait rien à être autrement présenté; que si, au contraire, j'avais rencontré quelques vues dignes d'être recueillies, il ne manquerait pas de mains pour dégager ces éléments et les mettre en meilleur jour.

Parlerai-je, enfin, de l'objet et de la nature de ces travaux; et faut-il, avant que le lecteur s'aventure plus avant, l'avertir honnêtement de ce qu'il trouvera et de ce qu'il ne trouvera pas dans ce volume? Une même idée, il s'en apercevrait sans peine, en résume toutes les pages comme elle les a toutes inspirées, et donne à l'ensemble, malgré la diversité des sujets, une unité de but qui, je l'espère, n'a rien de factice : l'idée de la liberté, ou, pour lui donner son vrai nom, de la spiritualité. Tout ce que j'ai écrit procède ouvertement de cette idée. Est-ce un tort, et est-il possible, même en lui donnant tout, de lui trop donner? Je ne saurais le croire. Le champ de la connaissance humaine est immense sans doute, et les aspects en sont multiples : aussi les sciences se divisent-elles à bon droit en bien des domaines et chacune agite-t-elle

Digitized by Google

bien des questions. Mais une même question domine toutes les sciences et prime toutes les questions; car, de quelque point que l'homme parte et dans quelque direction qu'il marche, il ne trouve jamais de choix possible qu'entre deux voies toujours divergentes et toujours les mêmes; et au fond de toute interrogation il rencontre inévitablement la même alternative : Ou une fatalité aveugle, inconsciente, ingouvernable, la nuit et le désordre ; ou une Providence libre, sage, équitable, l'ordre et la lumière : — ou le matérialisme, ou le spiritualisme. De la solution que l'on donne à cette question primordiale découle la solution de toutes les autres; et il n'y a pas d'étude qui lui échappe. Les sciences purement physiques subissent ouvertement la nécessité commune, et l'on connaît l'antagonisme de la physiologie matérialiste et de la physiologie spiritualiste. Mais c'est surtout dans les sciences morales, dont l'homme est lui-même l'objet, que l'importance de cette question est suprême et qu'il n'est donné à aucune subtilité de l'esquiver ni de l'amoindrir. Quel contraste, en effet ! Si l'homme est un produit passager de forces incohérentes, un accident sans cause et sans lendemain; c'est une substance livrée à l'empirisme : toutes les entreprises sont permises à son égard, mais toutes sont impuissantes; car il n'y a point de prise sur le hasard : et ni la pensée, ni la force, n'ont, l'une plus

Digitized by Google

que l'autre, ni frein ni emploi. Si l'homme est le chef-d'œuvre immortel d'une pensée souveraine, l'exécuteur et le coopérateur d'un plan, le dépositaire et l'agent d'une loi, s'il a une destinée ; — il a le devoir d'étudier pour reconnaître cette destinée, le droit d'agir pour s'y conformer. Toute la nature, et la nature humaine en particulier, témoignent, avec une force à mon avis irrésistible, en faveur de cette conclusion désirable, et protestent par mille côtés contre la triste hypothèse d'une irrémédiable et stérile passivité. L'homme a l'intelligence pour connaître, la volonté pour choisir ; et, selon qu'il a bien ou mal usé de l'intelligence ou de la volonté, la récompense ou le châtiment des conséquences et l'approbation ou le reproche de sa conscience. La responsabilité l'enveloppe de toutes parts, et il la porte en lui-même. Mais la responsabilité est un non-sens sans la liberté. Ne restons donc pas à mi-chemin dans la voie du spiritualisme ; et, si nous déclarons que l'homme est un être moral, reconnaissons que c'est un être libre et cessons de nous alarmer de ce qu'il le soit. Constatons plutôt, et admirons, dans cette liberté responsable, la plus sublime merveille et la plus surprenante harmonie de la création. Avouons qu'une même sagesse respire dans la constitution du monde extérieur et dans celle de l'homme, et que l'un, comme l'autre, a reçu d'en haut des lois faites pour être obéies. La

Digitized by Google

matière subit les siennes fatalement ; l'esprit accomplit les siennes par une activité spontanée. Est-ce à dire qu'il les exécute avec moins de certitude, et que cette autonomie qui le constitue, émanation de l'autonomie divine, puisse jamais prévaloir sur celle-ci? Qui oserait proférer une telle parole ? Et pourtant, ce blasphème qui brûlerait les lèvres des moins croyants, les plus religieux défenseurs de la Providence le commettent tous les jours. Nous nous confondons devant les prodiges de l'attraction ; les déviations inexpliquées des astres errants ne troublent pas un instant notre confiance dans l'infaillible ordonnance des mouvements célestes ; et les moindres apparences de perturbation dans l'ordre social nous empêchent d'adorer la mystérieuse gravitation des volontés ! Nous acceptons l'une comme parfaite, et nous ne cessons de nous mettre en lutte contre l'autre ! Cette inconséquence est le dernier mot de tous les systèmes qui, sous des noms et par des procédés divers, tendent à *organiser* les sociétés, c'est-à-dire à les désorganiser pour les refaire ; et la science économique, qui se borne à rechercher comment elles ont été organisées par leur auteur et à réclamer contre toute atteinte à cette organisation naturelle, n'a pas de plus redoutable ennemie que cette prétention de faire à Dieu sa part dans le gouvernement de ce monde. C'est là ce que je me suis, dans la mesure de mes forces, appliqué surtout

Digitized by Google

à mettre en lumière, convaincu que ni la science, ni la liberté qu'elle recommande, ne sont attaquées que faute d'être connues, et ne pouvant admettre qu'il y ait de moyen préférable ni plus assuré de leur faire rendre justice, par ceux du moins pour lesquels la matière n'est pas tout, que de les ramener sans cesse à leur source sacrée. On peut, quand on regarde isolément quelques-uns des mouvements produits par la liberté, douter quelquefois, quoique à tort, de leur rectitude, et se laisser entraîner à mettre en suspicion le moteur lui-même ; mais comment la renoncer quand on l'a contemplée dans son essence, et quand on sait à quelle effrayante négation conduit la moindre négation de ses bienfaits ? Ce n'est pas à l'homme seulement, c'est à Dieu en lui qu'on attente en s'élevant contre la liberté : et ce n'est pas un vain rêve d'orgueil ou un impuissant effort d'illusion que l'on fait en la défendant ; c'est la revendication même de la conscience humaine, et, comme on l'a dit excellement, « un acte de foi en Dieu et en son œuvre. »

FRÉDÉRIC PASSY.

Octobre 1857.

Digitized by Google

# LA FAMILLE ET LA SOCIÉTÉ.

Digitized by Google

Digitized by Google

# MÉLANGES ÉCONOMIQUES.

## LA FAMILLE ET LA SOCIÉTÉ.

(EXTRAIT DU JOURNAL DES ÉCONOMISTES, 15 JUILLET ET 15 AOUT 1856.)

*La Famille*, leçons de philosophie morale, par M. PAUL JANET. — *Du Rôle de la famille dans l'éducation*, par L.-A. MEUNIER.

### PREMIÈRE PARTIE.

La *famille* est en ce moment, pour les hommes d'étude, un sujet véritablement à l'ordre du jour. Un professeur distingué de la Faculté des lettres de Strasbourg, M. Paul Janet, en a fait récemment la matière d'un cours qui a excité dans cette ville savante un vif intérêt, puis d'un livre dont le succès plus étendu est encore dans sa fleur. En même temps, l'Académie des sciences morales et politiques en signalait hautement l'importance, en mettant au concours cette grave et belle question : « Du rôle de la famille dans l'éducation. » Elle juge en ce moment ce concours, qui promet d'intéressants résultats. Et, sans attendre même le compte rendu de l'Académie, le public peut déjà prendre un avant-goût des travaux suscités par cet appel toujours



Digitized by Google

entendu. Il arrive souvent, on le sait, que des mémoires préparés en vue des suffrages des corps savants, mais terminés ou déposés trop tard, privés ainsi de ce premier et éminent degré de juridiction, sont aussitôt déférés directement par leurs auteurs à la juridiction suprême des communs lecteurs. C'est ainsi qu'a été imprimé, dans les derniers jours de l'année dernière, un écrit de M. Meunier, ancien directeur, si je ne me trompe, de l'Ecole normale primaire d'Evreux.

J'ai eu l'occasion de lire cet écrit en même temps que le livre de M. Janet; et de l'examen comparatif de ces deux ouvrages, dont l'objet, sans être identique, est au moins fort analogue, j'ai cru qu'il était possible, et peut-être à propos, de tirer quelques réflexions sur des points importants et souvent débattus. L'Académie nous donnera bientôt, il est vrai, sur la plupart de ces points, un arrêt solennel (1) : mais je craindrai moins, en présentant dès à présent des observations auxquelles j'attache, je l'avoue, une importance sérieuse, de les voir passer tout à fait inaperçues; j'éviterai aussi, dans le cas où mes idées ne seraient pas entièrement conformes à celles de l'Académie, de paraître manquer de déférence pour une telle autorité, en me mettant en contradiction avec ses jugements.

Une étude sur la famille peut ne pas sembler, au premier abord, à tout le monde, du ressort propre d'une revue spécialement économique. Il n'y a pas cependant, parmi les faits généraux dont les phénomènes économiques ne sont que l'expression, de fait plus universel et plus considérable que l'institution de la famille : il n'y en a pas, dès

(1) Voir le rapport de M. Guizot, à la suite duquel un 1er prix a été accordé à M. Barrau, et un 2e à M. Prévost-Paradol.

Digitized by Google

lors, je le crois, qui mérite davantage d'occuper l'attention des hommes qui font de la prospérité des nations leur principal souci. A vrai dire, d'abord, tout ce qui est du domaine de la philosophie est, plus ou moins, du domaine de l'économie politique : car, si les sciences ne se confondent pas, elles se touchent et se pénètrent ; et, si l'économie politique n'est pas la philosophie, elle est, tout au moins, une science philosophique. L'idée pure n'est pas de ce monde, non plus que le sentiment abstrait ; et toute théorie aboutit à une pratique. Puis, si l'on peut faire utilement, sur la richesse et le bien-être en eux-mêmes, d'importantes et intéressantes recherches, on ne saurait méconnaître cependant que cette richesse et ce bien-être ne sont que des résultats, et que la cause est ailleurs. Etudier l'homme extérieur sans étudier l'homme intérieur, et considérer les actes sans tenir compte des mobiles, ce serait un travail de nomenclature sans valeur, un dénombrement de choses mortes qui ne viserait à rien. L'utilité de l'économie politique, comme sa grandeur, lui vient du côté par où elle confine à la morale. Ce qui en fait une science positive et relevée en même temps, ce qui devrait lui concilier le respect et lui attirer l'attention sympathique de tous, c'est qu'elle est une des parties essentielles de la *science de l'homme*. C'est l'homme même, dans sa double nature, qui en est la substance ; l'activité et la sensibilité humaine, toujours en cause dans les phénomènes qu'elle analyse, palpitent sous des chiffres qui ne sont, après tout, que les formules des destinées humaines ; et les *intérêts*, dont le nom sonne si mal à tant d'oreilles, sont l'unique étoffe des *droits* au nom desquels on parle de les fouler aux pieds.

Nous le savons d'ailleurs, — et c'est une expérience qui

Digitized by Google

a été renouvelée sous nos yeux, après avoir été tant de fois répétée depuis Platon,—quand, par un enthousiasme insensé pour un idéal imaginaire ou par l'emportement aveugle des plus brutales passions, on a voulu renverser l'édifice matériel d'une société, c'est toujours à ses bases morales qu'on s'est attaqué d'abord et avec le plus de violence : pour atteindre les institutions, on a frappé sur les sentiments ; et les convoitises du corps qui n'en voulaient qu'aux jouissances passagères de la terre n'ont point trouvé de digue plus insurmontable et plus détestée que les affections éternelles et les aspirations désintéressées de l'esprit et du cœur. Quelle lutte, en particulier, s'est livrée de nos jours autour de la *famille ;* et quelle place n'ont point tenue, dans une polémique où il y allait du bien-être comme de la dignité de l'espèce humaine, les discussions métaphysiques sur cette institution ? Hommes curieux du triomphe des vérités économiques, ne craignons donc jamais de donner trop de place aux vérités morales : c'est par ce qu'il y a de spirituel en lui que l'homme poursuit, atteint et goûte le bonheur physique dont nous nous efforçons de lui enseigner le chemin ; et si nous cherchons à améliorer sa condition physique, n'est-ce pas surtout pour ajouter à sa grandeur spirituelle ?

## I.

Une société ne peut être honnête et prospère si la famille n'y est heureuse et digne ; en d'autres termes, une bonne organisation domestique est la première condition d'une

Digitized by Google

bonne organisation économique. Sur ce point, on ne saurait désirer des déclarations plus concordantes ni plus explicites que celles de MM. Janet et Meunier. « La famille, dit fort heureusement M. Meunier, est l'élément alvéolaire de la société. » — « L'ordre dans la famille, dit M. Janet, c'est l'ordre dans la société; le désordre dans la famille, c'est le désordre dans la société. » — « Les destinées d'un peuple, ajoute M. Meunier, dépendent en grande partie de la constitution de la famille. Plus une nation renferme de familles bien ordonnées, moins elle est exposée à des agitations; plus, au contraire, elle renferme de familles mal organisées ou mal réglées, moins elle est assurée de conserver la paix sociale. Quelle que soit l'excellence des institutions publiques, elles n'ont aucune chance de durée si les citoyens sont malheureux comme particuliers; ils s'en prennent à elles de leur infortune privée, et sont toujours prêts à les changer. » Il dit ailleurs : « Des vertus privées naîtront les vertus publiques. Par cela seul qu'*on* sera un bon père de famille, *on* sera un bon citoyen. Celui qui a à protéger et à défendre plus que son bien et plus que sa vie même, le bonheur de sa femme et de ses enfants, celui-là ne saurait être indifférent à la marche des affaires publiques, ni manquer de patriotisme. Les meilleurs amis de leur pays ne sont pas ceux qui n'ont pas de famille, mais ceux qui en ont une et qui l'aiment. Le vrai citoyen est celui qui puise dans son dévouement pour les siens, dans sa sollicitude pour leur bonheur, le sentiment aussi complexe que noble qu'on appelle l'amour de la patrie, sorte de résultante de toutes les affections de l'âme et de tous les intérêts moraux ou matériels. » M. Janet ajoute de son côté : « Les uns disent : Il faut changer la société; les

Digitized by Google

autres, il faut changer l'individu. Mais la société ne s'améliore pas sans l'individu, et l'individu ne s'améliore guère tout seul... Il nous faut en général un point d'appui ; ce point d'appui c'est la famille. Celui qui, pour lui-même, est indifférent à son propre perfectionnement, cherchera peut-être à s'améliorer comme fils, comme père, ou comme mari ; et, si peu qu'il fasse, ce progrès profitera à la société ; car la meilleure société sera toujours celle où il y aura le plus grand nombre d'hommes honnêtes et voulant le bien. »

---

L'amélioration de la famille, et par elle l'amélioration de la société, tel est donc le but, entièrement semblable, que se sont proposé MM. Janet et Meunier. Ils s'accordent aussi, on a dû le voir déjà par ce qui précède, sur la voie à suivre pour atteindre ce but. Ce n'est pas à la loi qu'ils s'adressent, mais à l'objet même de leurs légitimes préoccupations, à l'homme membre de la famille ; et, pour réaliser la sagesse et le bonheur qu'ils souhaitent pour lui, c'est à lui seul, à son intelligence et à ses sentiments, qu'ils entreprennent de faire appel. Le bon sens n'avoue pas d'autre moyen : car les vertus ne se décrètent pas, les vertus égales et quotidiennes du foyer moins que les autres ; et violenter n'est pas corriger. Mais on a tant paru imaginer de nos jours que l'âme et le corps humains étaient d'argile, et tant de gens se sont crus appelés à leur égard au rôle de potiers, que nous devons assurément noter avec quelque gratitude ceux qui veulent bien s'abstenir de porter les mains sur nous et nous faire l'honneur de nous laisser quelque part dans notre destinée. Il est

Digitized by Google

permis aussi d'espérer de ces entreprises raisonnables plus de succès que de toutes ces tentatives bruyantes de rénovation intégrale. Les potiers sont jaloux les uns des autres, il y a longtemps qu'Hésiode l'a dit ; et c'est fort heureux pour nous : car, si ceux de notre temps avaient pu s'entendre sur le moule et sur la cuisson, nous courrions grand risque de passer au four. Les partisans plus modestes de la persuasion n'ont pas les mêmes motifs pour se diviser, et l'effort en commun ne leur est pas également interdit. C'est par là que la vérité, seule contre mille erreurs qui l'assaillent de toutes parts, résiste et fait son chemin à la longue.

## II.

Le système commun de MM. Janet et Meunier, si l'on peut appeler *système* un ensemble de préceptes et de conseils fondés sur l'expérience et l'observation des faits naturels, consiste tout simplement à affermir, à développer, à ranimer au besoin, l'esprit de famille, en inspirant le goût de la vie de famille par le tableau de ses avantages. Tous deux travaillent avec un zèle égal à resserrer ce faisceau, dont la force est à leurs yeux d'une si décisive importance, en montrant à chacun des membres qui le composent combien de motifs l'y doivent tenir étroitement uni. Le devoir et l'intérêt, toujours conformes pour qui sait les voir, sont le double aimant dont ils s'arment pareillement. Cela ne veut pas dire que leur marche soit en tout la même, et que le caractère de leurs travaux ne

Digitized by Google

soit fort différent. M. Janet, dans son *livre*, traite *de la famille* en général. Il envisage par conséquent la vie sous beaucoup d'aspects, et trace, des conditions diverses à travers lesquelles elle se déroule, un assez grand nombre de tableaux, étudiés avec beaucoup de soin et de vérité. Il touche ainsi à toutes les grosses difficultés, — l'indissolubilité du mariage, la prééminence de l'homme, les attributions de la femme, les limites de l'autorité paternelle, la douleur, la passion, etc., — et il y touche avec délicatesse et tact, parfois avec une véritable élévation. M. Meunier, qui ne fait qu'un *discours* sur une *question* spéciale, aborde moins de problèmes, et donne moins à l'analyse philosophique. Il est aisé de voir, cependant, que sur tous les devoirs essentiels ses idées sont les mêmes, et que *le mari, le père, la femme, la mère, le fils, la fille, le frère* et *la sœur* (1), recevraient de lui, s'il s'occupait de chacun d'eux en particulier, des conseils et des avis semblables.

Outre cette différence, toute de forme, on remarque dès le début, entre les deux auteurs, une autre différence plus réelle, quoique moins apparente, parce que c'est une différence de fond. Leur œuvre est analogue ; mais leur opinion sur l'urgence et la difficulté de cette œuvre n'est pas la même. M. Meunier, s'il ne désespère pas de l'avenir, ne l'envisage pas avec une grande confiance peut-être : tout au moins n'a-t-il que peu d'estime pour le présent ; et quand il parle de réveiller l'esprit de famille, c'est presque une résurrection qu'il croit entreprendre. Cet esprit, suivant lui, « s'en va de jour en jour, et déjà n'existe presque plus. La dissolution de la famille,

(1) Titres de divers chapitres du livre de M. Janet.

Digitized by Google

et le dévergondage de mœurs presque universel qui en provient, » sont à ses yeux des faits nouveaux, ou du moins croissants, dont notre âge a le triste privilége. « Jamais, dit-il, le cynisme ne fut poussé aussi loin, et jamais la démoralisation d'un peuple ne fut tentée sur une aussi grande échelle. » M. Janet, au contraire, — sans méconnaître la gravité des lacunes qui déparent trop souvent la famille, sans dissimuler des taches que ses conseils tendent uniquement à faire disparaître, sans se faire illusion sur la dangereuse influence de « ces doctrines immorales » dont l'impudeur épouvante M. Meunier, ni en ménager plus que lui les fauteurs, — ne juge pas le mal aussi profond et aussi menaçant; surtout il ne le juge pas en progrès. Il critique souvent, mais il loue aussi; et sa critique est tempérée par l'espérance, et parfois par quelque satisfaction mêlée d'orgueil. A l'en croire, malgré ce qui lui manque, « la famille de nos jours a une vie très-puissante; » il lui semble « que certains esprits chagrins s'exagèrent beaucoup les choses lorsqu'ils prétendent que nos mœurs de famille sont plus mauvaises que celles de nos ancêtres; » et il trouve dans les transformations réalisées, au sein de la famille, par le changement des mœurs comme par celui des lois, plus de sujets d'éloge que de blâme.

Je ne puis m'abstenir de dire que cette vue, plus bienveillante, me paraît aussi plus juste. Nous avons, sans nous déprécier, de quoi faire, à plus d'une occasion, acte d'humilité; et, si nous comparons notre conduite à ce que nous devraient imposer tant de lumières fournies de toutes parts, nous nous trouverons souvent bien loin de la sagesse et de la vertu. Mais si c'est à la société d'autrefois que nous comparons la société d'aujourd'hui, je



Digitized by Google

n'aperçois pas qu'elle lui soit inférieure, pour les qualités de la famille non plus que pour d'autres biens. Une littérature éhontée répand ouvertement le poison, cela est vrai, poursuivant de ses attaques impures tout ce qu'il y a de respectable en ce monde, et cherchant dans le scandale de coupables succès ; mais les mauvais livres étaient-ils rares au XVIII^e^ siècle, et leur action funeste trouvait-elle au même degré, pour contre-poids, les publications utiles et la réprobation publique ? La violation des plus saints devoirs n'est que trop fréquente, et les obligations les plus naturelles sont rarement remplies dans leur plénitude. Mais l'histoire et les mémoires nous révèlent une dépravation bien autrement générale et bien moins craintive ; on compte aujourd'hui, comme des opprobres, dans les conditions les plus modestes, des désordres autrefois de bon ton dans les rangs les plus élevés et les professions les plus saintes ; et la qualité d'*honnête homme*, et même d'honnête femme, compatible naguère avec de si étranges relâchements (1), ne se conserve plus à aussi peu de frais. C'est donc à bon droit, je le pense, que M. Janet « aime son siècle et le croit grand. » Comme lui, je ne puis admettre que « ce siècle, qui a fait plus qu'aucun de ceux qui l'ont précédé en faveur de la liberté des peuples et de la philosophie, » n'ait rien fait pour le bonheur et la moralité de la famille.

(1) D'après lord Chesterfield, la *galanterie* était au XVIII^e^ siècle la profession de toutes les femmes de *condition*. Le spirituel mais peu retenu moraliste peut être suspecté, en ce point comme en bien d'autres, d'avoir porté des jugements téméraires. Mais les sermons du sévère et exact Bourdaloue prouvent surabondamment qu'au XVII^e^ la cour suivait trop exactement, sur le même chapitre, les exemples du grand roi.

Digitized by Google

Comme lui, je trouve qu'il y a « quelque chose de touchant dans l'intimité, la confiance, la liberté, qui règnent aujourd'hui dans les familles. » Comme lui, enfin, je suis convaincu que la famille, pour n'avoir pas des traits extérieurs aussi saillants peut-être et des liens aussi énergiquement sensibles, n'en est pas moins animée et unie; que, « si le sentiment de la hiérarchie y est » quelquefois « par trop affaibli, les affections y sont plus vives; » et que « la civilisation moderne, » en « laissant de plus en plus à faire à la volonté de l'individu, » en « confiant à sa raison et à sa conscience les devoirs qui étaient facilités autrefois par les traditions et par les usages, » n'a fait, presque toujours, que transformer en réalités bienfaisantes ce qui n'était souvent que des formalités vaines et sans fruit. Si nous sommes loin de la perfection, ce n'est pas en remontant vers le passé que nous nous en rapprocherions; et si nous avons à rougir, c'est devant nos enfants, devant nous-mêmes peut-être, non devant nos pères.

A cette question, — qui ne pouvait être passée sous silence dans ce journal, puisqu'elle n'est qu'une des faces de cette éternelle question du progrès, qui se retrouve au fond de toute discussion économique ou philosophique, — se rattache l'appréciation des différents états sociaux par lesquels a passé la famille, et des conditions civiles qui l'ont tour à tour régie. M. Janet a jugé plusieurs de ces problèmes d'une manière remarquable. On lit avec plaisir et profit les lignes fines et profondes où il démontre l'infériorité du régime patriarcal, au point de vue même de cette vie de famille dont il semble être d'abord l'expression suprême, et signale les dangers et les illusions de l'esprit de caste, qui sacrifie la réalité à l'apparence et le sentiment au

Digitized by Google

préjugé ; — celles où il marque les véritables limites de l'autorité paternelle, en la distinguant du droit de police qu'elle usurpait jadis, et fait voir, dans l'abolition du droit d'aînesse, avec une satisfaction donnée à l'équité naturelle, un gage donné à la paix et à l'union domestiques (1) ; — celles enfin où, distinguant entre « l'orgueil de la race et l'honneur du nom, » et prenant « le vrai milieu entre une aveugle solidarité et un brutal individualisme, » il explique « le principe démocratique : chacun est fils de ses œuvres, ou, comme le dit Aristote, chacun est le père de ses œuvres, » de manière à respecter à la fois et la susceptibilité du passé et la fierté du présent, et à concilier la personnalité des mérites avec la collectivité des souvenirs. Sur tous ces points, la « philosophie morale » parle dans sa bouche le même langage que l'économie politique, et les progrès dont l'une s'applaudit au nom de la liberté d'action sur laquelle elle fonde tout bien-être, l'autre les justifie au nom des besoins du cœur et de la dignité de la conduite.

## III.

Inutile de dire, après cela, que le *droit de l'Etat* sur les enfants, — dont on a fait tant de bruit il y a quelques années, et qui servait alors, comme il y a deux mille ans, de prétexte aux plus étranges entreprises sur la famille

(1) En donnant ici, après M. Janet, une adhésion entière à l'abolition du droit d'aînesse, je ne puis m'abstenir de dire que cette adhésion n'implique pas de ma part l'approbation du partage *obli-*

Digitized by Google

comme de voile aux plus énormes attentats contre la morale, — trouve dans M. Janet un vigoureux adversaire. « Quelques-uns, » dit-il, « ont voulu enlever l'enfant à la famille pour le donner à la société, à l'Etat : c'était commettre une grande méprise ; car l'enfant doit appartenir évidemment à ceux sans lesquels il ne serait pas. D'abord, c'est onérer la société d'une charge dont elle n'est point responsable, et, de plus, elle n'a pas de droit sur cet enfant, puisqu'elle n'est attachée à lui par aucun lien précis ; enfin, elle n'offre point une garantie suffisante, et on ne peut attendre d'elle qu'une sollicitude vague et générale, si même elle n'est pas partiale en faveur de ceux dont elle espère le plus d'avantages. Au contraire, les parents ont évidemment la charge de l'enfant, puisque c'est par eux qu'il existe ; mais cette charge leur crée par là même un droit ; car, comment seraient-ils responsables de cet être qu'ils ont créé, s'ils ne pouvaient en disposer dans une certaine mesure? Il y a entre les parents et l'enfant un lien physique, un lien de cœur, et un lien de raison : aucune autorité ne repose sur des principes plus naturels, aucune n'est plus nécessaire, aucune n'est entourée de plus grandes garanties. »

Mais « si la doctrine qui prétend enlever les enfants à la famille pour les donner à l'Etat est absurde et révoltante,

*gatoire*. Ce n'est pas ici le lieu de développer cette opinion, que je me propose de discuter dans un travail spécial sur *la liberté de disposer et les atteintes portées par les lois françaises au droit de propriété*. Je me borne, pour le moment, à rappeler que plusieurs économistes éminents réclament formellement la faculté de tester dans sa plénitude. M. Dunoyer s'est prononcé hautement en ce sens dans son livre *De la Liberté du travail*. et M. Michel Chevalier émettait le même sentiment, après M. Leplay, dans le *Journal des Débats* du 24 juin.

Digitized by Google

c'est surtout lorsqu'on considère le rapport de la mère et de l'enfant. Cet enfant, qu'elle porte avec fatigue, qu'elle enfante dans le danger et dans la douleur, auquel elle sacrifie sa fraîcheur, sa beauté, sa santé, peut-être sa vie, à qui est-il donc, s'il n'est pas à sa mère? La société, cette marâtre, aurait-elle de tels soins, de tels sacrifices, un tel oubli de soi-même, une telle condescendance pour la faiblesse de l'enfant? La nature, en mettant au sein de la mère la source de la première et suave nourriture de l'enfant, n'a-t-elle pas voulu établir entre elle et lui un rapport tellement sensible que nul ne pensât à lui contester ses droits? Soutenir que ce lait, qui ne monte et ne jaillit qu'après la naissance de l'enfant, n'a pas été préparé et destiné à cet enfant par la nature même, mais doit être indistinctement distribué à tous les enfants du même âge, par l'ordre et par le choix de l'Etat; réduire ainsi la femme, comme mère et comme nourrice, au rôle de fonctionnaire public, est une idée barbare et brutale, que je ne puis pardonner au divin Platon. »

Le langage de M. Meunier n'est pas moins formel. « Des réformateurs contemporains, dit-il, notamment Robert Owen, s'appuyant de l'exemple des salles d'asile, voudraient qu'il fût créé de vastes pensionnats où tous les enfants sans exception seraient placés dès leur naissance. Si jamais un pareil projet pouvait se réaliser, c'en serait fait de la famille, et par suite de la société tout entière. » Il réprouve de même, comme « très-mauvais, » le projet qu'avait eu un moment la Convention, « de fonder dans chaque canton un établissement où tous les enfants devaient être élevés aux dépens de la République, depuis l'âge de cinq ans jusqu'à douze pour les garçons, et depuis cinq jusqu'à onze pour les filles. » Ce projet

Digitized by Google

avait un tort capital, « il privait trop tôt les enfants du concours que leurs parents doivent donner à leur éducation. »

C'est là, aux yeux de M. Meunier, un tort impardonnable ; car pour lui l'intervention directe et effective des parents dans l'éducation de leurs enfants est une nécessité de premier ordre ; il les regarde comme ayant « dans cette éducation une mission propre, un rôle personnel à remplir ; » et son discours n'est autre chose que le développement de cette phrase, dont il en a fait l'épigraphe : « *C'est dans la famille que l'enfant trouve les inspirations et les impulsions les plus nécessaires à son développement moral.* » On verra plus loin à quelles conclusions le conduit ce souci de l'éducation par la famille, et quelles idées il lui inspire au sujet du « choix des études et du choix de la profession. » Nous aurons, sur ce point, à prendre parti entre M. Janet et lui, et ce sera la grosse question de cette étude. Continuons, en attendant, à constater, au profit de la morale, leur accord sur toutes les questions préliminaires à celle-là.

---

La première est celle de l'allaitement. Tous deux la résolvent de même, après Rousseau, Buffon, Montaigne, Charron, Aulu-Gelle, et tout ce qu'il y a de grands moralistes, et, on peut le dire, de grands physiologistes. C'est la mère qui doit nourrir l'enfant. M. Janet, cependant, est un peu moins absolu dans ses prescriptions. Il semble qu'après avoir proclamé nettement le principe, pour se mettre en règle avec la nature, il croie ne pouvoir refuser quelque ménagement aux habitudes, en entr'ouvrant la

Digitized by Google

porte des exceptions ; et il ne se défend qu'à demi d'admettre, en s'abritant derrière l'autorité d'un critique éminent (M. Saint-Marc Girardin), une distinction entre « l'allaitement » et « les autres soins, » qui permettrait de réduire le devoir à ceux-ci, et de faire donner le lait en se réservant de donner l'affection. C'est là, on le voit bien, une concession qui lui coûte, et qui doit, dans sa pensée, être réduite autant que possible ; mais je crains qu'il ne soit dangereux de la faire. M. Meunier, qui, à la citation d'un document très-curieux sur la mortalité exceptionnelle des enfants mis en nourrice, joint des observations fort judicieuses sur « la crise qui accompagne le retour de nourrice, » et redoute à juste titre « l'affaiblissement de l'action maternelle pendant toute la première enfance, » a, je le crois, raison de ne rien accorder. Si le lait est pour la mère le titre incontestable de son droit, il est le témoin non moins irrécusable de son devoir. L'un est au prix de l'autre. L'impossibilité réelle, que personne ne nie, n'a pas besoin d'ailleurs d'être expressément réservée.

---

Après l'allaitement viennent les soins de la première enfance. Ici encore, de l'avis des deux auteurs, c'est dans la famille et des mains de la mère que l'enfant doit, à moins d'impossibilité, recevoir les premiers élements de la vie morale et physique qui se développe en lui. C'est elle qui doit « veiller sur lui, satisfaire ses besoins ou calmer ses douleurs (1). » C'est elle qui doit, aidée autant

(1) M. Meunier.

Digitized by Google

que possible et dirigée parfois par le père, « suivre avec sollicitude l'apparition successive de ses facultés, lui en enseigner l'usage par des moyens dont elle a le secret, attachant toujours un sentiment à chaque chose, à chaque fait, à chaque idée, ainsi qu'aux mots qui servent à les exprimer (1). » Vainement des institutions de diverse nature s'offrent-elles pour suppléer à cette tâche, ou pour la faciliter; elle ne peut être bien remplie, elle ne doit être remplie que par ceux que la nature en a chargés. Pour les parents comme pour l'enfant, ce parti seul est sûr et bienfaisant. « L'intérieur d'une famille est un milieu beaucoup plus favorable au développement d'un jeune enfant que la meilleure salle d'asile (2) : » il est bien mieux approprié « à la mobilité extrême et à tous les instincts des petits enfants (3) : » il laisse plus de carrière à cette « spontanéité (4), » que toute discipline étouffe forcément, et sans le respect de laquelle on est exposé à faire « des automates (5) : » il est bien plus salutaire pour leur santé, des documents officiels le prouvent, en dépit des présomptions contraires : il conserve mieux aussi, en l'exerçant à toute heure, l'aptitude des parents, rend plus fortes et plus égales leur tendresse, leur patience, leur vigilance, soutient davantage leur énergie et aiguise leur réflexion et leur prévoyance. Autrement, c'est « la société » qui « se substitue à la famille (6) ; » et sans être injuste envers les bonnes intentions, sans rien enlever à l'esprit de sacrifice et de mutuelle bienveillance des

(1) **M. Meunier.**
(2) ***Idem.***
(3) ***Idem.***
(4) ***Idem.***
(5) ***Idem.***
(6) **M. Janet.**

Digitized by Google

louanges qui lui sont justement acquises, il est permis de penser que « ces belles institutions inventées de nos jours par la charité publique et privée, ces crèches, ces salles d'asile, ces ouvroirs, ces écoles maternelles, où une ingénieuse et touchante bienfaisance vient en aide à la mère et lui permet de subvenir, pour sa part, aux besoins de la famille en la dispensant du soin des enfants, ne sont que le remède, et peut-être l'encouragement d'un grand mal, l'abandon de la famille, l'indifférence maternelle, mal dont les conséquences peuvent être plus considérables qu'on ne l'imagine (1). » Ici encore, on le voit, les points de vue divers se rejoignent en s'étendant, les sciences se donnent la main, et les défenseurs de la famille tiennent, dans l'intérêt du bonheur domestique, le même langage que Malthus.

## IV.

Mais un moment arrive où l'éducation devient plus sérieuse, il serait mieux de dire plus apparente ; où l'instruction proprement dite est nécessaire ; où l'esprit de l'enfant réclame une culture en forme. Comment et dans quelles conditions sera donnée cette culture ? Quelle sera la vie de l'enfant pendant qu'il la recevra? Sera-t-il transporté, pour qu'elle soit plus facile, dans une atmosphère et sur un sol nouveaux, ou continuera-t-il de rester à l'ombre du toit paternel? s'y retirera-t-il du moins

(1) M. Janet.

Digitized by Google

chaque soir, comme une plante encore frêle, à laquelle on dispense de plus en plus l'air et le soleil, mais qu'on ne livre pas encore aux intempéries? Ce foyer domestique, seul asile convenable de la première enfance, cesse-t-il de convenir à la raison naissante de la première jeunesse; et le devoir de la paternité, qui exigeait d'abord une action directe si minutieuse et si constante, se restreint-il ensuite à l'action indirecte d'une surveillance lointaine et interrompue? Ou bien les obligations demeurent-elles aussi étroites en devenant plus étendues, et la famille est-elle le centre immuable des différentes fonctions dont elle est successivement l'occasion? Graves problèmes qui ont divisé de notre temps bien des esprits, et qui partagent à leur tour, après une si longue concorde, les deux écrivains qui nous servent de guides dans cette étude.

M. Janet prescrit hautement le maintien des filles dans la famille. La mère seule lui paraît pouvoir être, pour sa fille, une éducatrice appropriée; et nulles considérations d'instruction ou de talent ne sauraient, à ses yeux, être mises en balance avec les avantages naturels de l'action maternelle; rien n'égale, et rien ne remplace ces habitudes élégantes et simples, ces sentiments affectueux et délicats, cette expérience indispensable des besoins et des devoirs de tous les jours, ce mélange de grâce et de modestie, de sensibilité et d'innocence, de vertu sérieuse et de bienveillant enjouement, qui doivent être l'apanage de la jeune fille, et que peuvent seuls développer heureusement l'apprentissage incessant des soins intérieurs, le commerce d'une amitié toujours sûre, et l'influence incomparable d'impressions partagées et de résolutions prises à deux. « La jeune fille est élevée pour

Digitized by Google

la famille ; elle doit être élevée dans la famille. Nul travail ne vaut pour elle le travail intérieur, nulle leçon ne vaut l'entretien de la mère et du père. » Sur ce point, M. Janet n'admet pas le doute ; et il multiplie les arguments avec une insistance qui témoigne de la vivacité de sa conviction. Mais il a des préceptes tout différents pour les garçons ; et il n'hésite pas à recommander pour eux, avec non moins de chaleur, « une séparation dure aux mères, dure aux enfants, mais qui, malgré son impopularité, est juste, salutaire, et souvent nécessaire. » Il prend ouvertement le parti du collége.

On a fait sur le collége beaucoup d'idylles, et il ne manque pas de descriptions charmantes où, par le prestige d'une imagination favorable, tout s'y revêt des plus riantes couleurs ; les grilles mêmes, cet épouvantail de la vive jeunesse, n'y sont conservées que pour empêcher le bonheur de sortir. Ce n'est point sur ces tableaux de fantaisie qu'en juge M. Janet, ni sur de frivoles banalités qu'il fonde ses sympathies : il parle par expérience, et n'allègue que des raisons sérieuses. Ecoutons-le lui-même, je transcris en entier le principal passage, car, dans une affaire de telle conséquence, il faut laisser à chacun toute la force comme toute la responsabilité de ses paroles.

« Je ne veux point tromper la tendresse maternelle, en lui vantant les douceurs du collége, ses joies, ses jeux, ses naïfs plaisirs. Je ne dirai pas : le collége est le plus beau temps de la vie. Non, la vie du collége est laborieuse, désagréable, et c'est par là qu'elle est bonne. Je connais les tristesses de la vie du collége, je connais ces longues heures où, tandis que l'œil est fixé sur un livre qu'on ne lit pas, l'imagination flotte et rentre au foyer domestique, auprès de la mère et des sœurs. Mais le collége, par ses

Digitized by Google

douleurs mêmes, est l'épreuve des caractères et l'école des fortes vertus. Etes-vous sûr que votre enfant ne rencontrera jamais aucune traverse, que la vie lui sera toujours facile et douce, qu'il n'aura qu'à passer de la tendre tutelle d'une mère à la douce compagnie d'une épouse; gardez-le paisiblement auprès de vous; laissez-le jouir d'une enfance commode; évitez-lui les rudes labeurs, la triste contrainte, la règle froide, les visages étrangers, les grandes rivalités, les jeux violents, toutes ces terreurs de la mère : mais, si vous ne pouvez répondre de rien, si vous n'êtes pas maître de sa vie future, comme vous l'êtes de sa vie présente, ne craignez pas l'épreuve de l'éducation hors de la famille. Le collége apprend à l'enfant bien des choses utiles : la règle, car dans la famille la règle la plus stricte est encore complaisante et inégale; le travail, car dans la famille le travail est trop facilement relâché, suspendu, interrompu; la justice, car dans la famille la justice la plus étroite est encore mêlée de faveur; l'émulation, car au collége tout est émulation, et celui qui n'est point le premier en thème veut être au moins le premier à la balle ou à la course; la sincérité et la loyauté, car il n'y a rien dont les enfants ont autant horreur que de l'hypocrisie et de la délation; la patience, car les enfants sont méchants et se tourmentent les uns les autres; le courage, car au collége il faut se défendre soi-même, et un point d'honneur étroit interdit d'appeler le secours du maître; l'amitié, car c'est au collége que se nouent les plus fortes amitiés; enfin il lui apprend la vie, car là, comme dans la vie, on n'obtient que la place que l'on conquiert, personne ne vient au-devant de vous; l'enfant, comme l'homme plus tard, est livré à lui-même en face d'une règle inflexible, sans autre protection que son mérite, sa propre volonté, ses

Digitized by Google

bonnes intentions. Voilà le collége dans sa vraie idée. Mais ajoutez qu'il est loin d'être aussi dur que je le représente ; que là aussi il y a des adoucissements, des tempéraments, des relâchements nécessaires ; ajoutez que le maître n'est pas toujours terrible, que la discipline s'amollit quelquefois, que le jeu et la récréation se mêlent avec le travail, que le châtiment, enfin, a ses rémissions. Le collége, c'est la vie, mais la vie proportionnée à l'âge de l'enfant ; c'est le monde, mais un monde meilleur que le monde proprement dit, car il est équitable et bienveillant. »

On voit par ce tableau (un peu flatté pourtant, si mes souvenirs sont fidèles) quelles sont les considérations qui déterminent M. Janet, comme philosophe, à préférer le séjour du collége à celui de la famille. « L'éducation froide et sèche de la règle, moins nécessaire aux filles, » est, à ses yeux, spécialement « convenable pour les jeunes gens, » chez qui le respect de la discipline est d'une importance extrême. La vie des hommes, plus active et plus extérieure, demande, comme apprentissage, le frottement un peu rude des étrangers. Dans cette vie, en outre, « l'instruction joue un grand rôle, et elle est une bonne partie de l'éducation : on peut donc lui sacrifier beaucoup ; or, il n'y a guère d'instruction satisfaisante que dans les écoles publiques. » Enfin, le collége a, selon M. Janet, un autre et capital avantage ; il a la vertu de rehausser le prix et d'accroître l'influence de la famille ; il la fait connaître et chérir en la faisant regretter, et donne l'attrait de « la liberté, de la joie, de l'espoir et de la consolation, » à ce qui ne serait sans lui que « la règle, la contrainte et l'ennui : » sans lui, « le père et la mère auraient, aux yeux de l'enfant, toute l'impopularité qui s'attache au pouvoir ; » par lui, l'enfant apprend à apprécier leurs soins

Digitized by Google

et à les payer de reconnaissance. Cette dernière considération peut sembler inattendue, et nous la discuterons plus loin ; elle prouve, du moins, que M. Janet, si décidé qu'il soit dans ses préférences, n'oppose pas entre elles, comme des ennemies, l'influence paternelle et l'influence pédagogique, et que, pour plaider la cause du collége, il n'entend pas « abandonner celle de la famille. » Il ne veut pas que l'enfant reste dans la maison paternelle, mais il veut qu'il y revienne. « La famille est, » dans sa pensée, « le point d'appui du collége ; sans elle il manque de sanction, et n'est plus qu'un système barbare, brutal, impuissant, auquel, » il « préfère de beaucoup la famille sans le collége. » Il importait de bien préciser son opinion avant de mettre en regard celle de M. Meunier, et de dire, à notre tour, quelle est la nôtre.

M. Meunier, lui, on a pu le présumer depuis longtemps, est formellement hostile au collége. Il critique spécialement le *collége* proprement dit, l'*éducation classique ;* on le verra plus loin, et ce sera l'occasion de dernières réflexions : mais il critique en général toute éducation hors de la famille, toute séparation des parents et des enfants, toute diminution de leurs rapports et de leur intimité naturelle. La maison paternelle est le lieu de l'enfant ; voilà sa thèse. Jamais, sous aucun prétexte, il n'en doit sortir jusqu'à un âge qui suppose un discernement déjà sérieux et quelque force dans la volonté (douze ans environ, à son avis) ; rarement, et seulement par nécessité, doit-il s'en éloigner plus tard. L'intérêt de l'enfant, l'intérêt des parents, lui-paraissent, à cet égard, commander la même solution.

L'intérêt de l'enfant : car c'est des impressions de l'enfance que dépendent la moralité et le bonheur de la vie

Digitized by Google

entière. C'est à cet âge, où les habitudes ne sont pas prises encore, mais se prennent chaque jour, que se manifeste le caractère, que s'éveille le cœur, que se forme l'esprit; et l'œuvre de les diriger, cette œuvre à la fois si délicate et si variée, qui exige tant de soins, et des soins si différents selon les différentes natures, ne peut être accomplie convenablement, pour chaque enfant, que par les mains infatigables de ses propres parents, spécialement et uniquement employés à leur tâche particulière. « La mission de la mère, loin d'être alors finie, comme le vulgaire est porté à le penser, s'agrandit et s'élève. Cette mission a pour principal objet, pendant toute la durée de l'éducation, de développer les sentiments affectifs dans le cœur de l'enfant. » C'est un travail de tous les instants, qui exige la surveillance attentive des moindres mouvements, la connaissance de tous les détails, et l'intervention quotidienne de l'affection. « La mission du père, dans cette époque de l'éducation, prend, » de son côté, « une extension considérable. » C'est à lui à veiller sur la partie virile du cœur et de l'esprit de son enfant; — de son esprit, en « s'assurant chaque jour qu'il comprend la matière de ses leçons, en constatant la marche et les résultats généraux de ses études; » — de son cœur, « en développant chez lui les vertus fortes et énergiques, la fermeté de caractère, l'esprit de résolution, la persévérance et le courage. » C'est à lui aussi à « l'initier à la vie pratique et à la connaissance du monde, en parlant devant lui des affaires de sa profession, de ses relations au dehors, des obstacles qu'il rencontre, des événements qui traversent ses desseins; lui apprenant ainsi à juger des hommes et des choses, afin qu'il se fasse d'avance une idée juste de la scène où il doit un jour figurer comme acteur. » Joignez à cela

Digitized by Google

la considération de « la piété filiale et du sentiment fraternel, que dessèche la séparation ; » celle du « sentiment conjugal et de celui de la paternité, » qu'elle « détruit d'avance, » en en faisant perdre la tradition indispensable; et cette nécessité de l'exemple pour être propre à son tour au « gouvernement d'une famille, à la conduite des événements qui s'y produisent, à l'administration des intérêts qui s'y rapportent. » Ni « au collége, » ni « à la pension, on ne peut remplacer par un enseignement dogmatique l'enseignement pratique de la famille. Non : c'est seulement entre son père et sa mère, auprès de ses frères et de ses sœurs, et par un échange continuel avec eux de devoirs, de sentiments et d'affections, que l'enfant peut se former aux vertus domestiques. » Ajoutez encore que, pour la direction ultérieure de l'enfant, pour le choix de ses travaux ou de sa profession, il est important de « consulter ses goûts et ses aptitudes, » et que les parents « sont d'autant mieux à même de les connaître, qu'ils ont pris une part plus active à sa première éducation. »

L'intérêt des parents n'est pas moins considérable ni moins évident. Pour eux, il s'agit du bonheur, et, ce qui est plus grave, de la dignité du foyer domestique; et, en manquant à l'enfant, ils s'exposent le plus souvent à se manquer sérieusement à eux-mêmes. « L'enfant, » en effet, « est le lien du père et de la mère; il entretient et perpétue leur attachement. Sa présence répand dans la maison la vie, le contentement et la joie. Son absence y fait naître la tristesse et l'ennui. Un foyer sans enfant est toujours froid, et le cœur s'y glace. Alors on va chercher, d'abord ensemble, ensuite chacun de son côté, des distractions au dehors. Insensiblement on perd le goût de la vie d'intérieur ; on se plaît mieux partout ailleurs que



Digitized by Google

chez soi. On finit par n'avoir plus d'autres rapports que ceux que rendent absolument nécessaires l'habitation commune et les affaires d'intérêt. Dieu les préserve des suites ordinaires de cette existence dissipée ! Voilà comment, pour s'être privés d'un point d'appui qui les eût soutenus, ils sont entraînés chaque jour sur une pente glissante, qui souvent les conduit à un abîme. »

En sorte, conclut M. Meunier, que « l'éloignement des enfants de la maison paternelle nuit doublement à la famille, et dans l'avenir et dans le présent. » On s'habitue peu à peu à l'idée de « se *débarrasser* de ses enfants, » et nombre de gens « travaillent comme à plaisir à la destruction de leur famille et à leur propre malheur. »

Il faut dire, du reste, que M. Meunier, bien qu'il formule son opinion avec énergie, se tient en garde avec soin contre l'esprit d'exclusion et d'exagération. Ainsi, en faisant des parents les agents directs de l'éducation des enfants, en leur imposant dans cette éducation un rôle actif et en réalité principal, il n'entend pas faire peser sur eux seuls tout le fardeau de l'éducation. Il dit que la maison paternelle doit être la résidence de l'enfant, mais il ne dit pas que l'enfant ne doive jamais passer le seuil de la maison paternelle ; et, s'il regarde comme extrêmement désirable que l'enfant reçoive sous les yeux des parents tout ce qu'il a besoin d'acquérir et ne soit en rien séparé d'eux, il sait bien que l'enfant ne peut tout recevoir des mains de ses parents, ni trouver tout à leurs côtés. Auprès de la famille (en sous-ordre, il est vrai), il place l'école, et il déclare que « le rôle en est aussi très-important. » Il trouve bon que l'enfant aille chercher au dehors les connaissances qui ne lui seraient pas données au dedans, pourvu qu'il les y rapporte ; et qu'à l'ensei-

Digitized by Google

gnement insensible de l'exemple se joigne un enseignement méthodique par lequel « les idées s'étendent et se généralisent, » qui « arrête, fixe, formule, résume en lois, pour en rendre la perception plus nette, toutes les notions et tous les principes que l'enfant reçoit ou a reçus dans sa famille. Les vérités morales deviennent par là « plus évidentes et plus palpables, » et pénètrent « plus avant dans la raison et dans le cœur. » Il trouve bon, en particulier, que « l'enfant » se discipline et s'habitue insensiblement « à l'existence commune. » L'influence de l'éducation extérieure et en commun est donc salutaire à son avis, mais à la condition qu'elle n'empiète en rien sur l'influence de l'éducation intérieure et particulière, et que l'école s'ajoute à la famille sans la remplacer.

En somme, ni M. Janet, ni M. Meunier ne sont exclusifs. Ni l'un ni l'autre ils ne veulent rien détruire. Pour l'un et pour l'autre il y a deux éléments dans l'éducation, dont aucun ne doit être anéanti. Cependant la distance est grande entre eux, et il y a un débat de premier ordre sous ces différences. Tâchons, aussi rapidement que nous le pourrons, de vider ce débat, qui cache en réalité, sous des apparences qui peuvent tromper, un débat économique souvent abordé par les maîtres de la science.

## V.

Posons d'abord une prémisse incontestable, et qui soit également établie par les deux parties. Des deux éléments d'une bonne éducation que reconnaissent également

Digitized by Google

M. Janet et M. Meunier, l'élément domestique et l'élément étranger, il y en a un qui est d'une importance supérieure, incomparable ; c'est l'élément domestique. M. Janet, non moins que M. Meunier, compte avant tout sur l'influence de la famille : il n'hésite pas, on se le rappelle, à dire expressément que *la famille peut suffire sans le collége*, mais que *le collége ne peut se passer de la famille*. Si donc il était vrai, comme l'affirme M. Meunier, que le collége attente à la famille, et qu'éloigner l'enfant du toit paternel, ce ne soit pas seulement enlever momentanément à la souche commune l'un des rameaux qui la couronnent, mais détruire le lien même qui unit entre elles toutes les pousses et arrêter la séve dans la racine ; — la défense du collége serait désertée, même par M. Janet. Or, il me paraît difficile de méconnaître qu'il en soit ainsi, et je n'en chercherai pas les preuves ailleurs que dans le livre de M. Janet.

Il est impossible, en vérité, de mieux parler de l'enfant, de son importance dans la famille, de l'influence bienfaisante qu'il exerce autour de lui, de ce qu'il donne et de ce qu'il reçoit, que M. Janet ne l'a fait dans vingt endroits de son livre ; et si, dans ce livre, distingué par des mérites divers, il y a un mérite plus saillant que les autres, c'est surtout la vérité, la vivacité, la plénitude du sentiment paternel dont il est partout empreint et comme parfumé. Les passages sur l'enfant y abondent : « La famille, lit-on à une page, prend un aspect à la fois plus sérieux et plus animé aussitôt qu'on y voit paraître les enfants. — L'enfant est la fin et le nœud de la famille ; c'est par lui, c'est pour lui qu'elle existe. — L'enfant est un bienfait pour la famille. — L'enfant est la protection de la famille. — L'enfant est la vie et la vertu de la fa-

Digitized by Google

mille. » — « L'enfant, lit-on à une autre page, est dans la famille un rouage du plus grand prix. — C'est une vérité paradoxale en apparence que l'enfant rapproche les deux époux en les éloignant l'un de l'autre. Dès qu'il y a un enfant dans une famille, les parents n'ont plus guère le loisir de se regarder et de s'examiner sans cesse, soit pour se complaire, soit pour se critiquer. L'enfant, en gênant jusqu'à un certain point l'amour, prévient la satiété et l'ennui, et, en donnant un intérêt à l'indifférence, il l'élève presque jusqu'à l'amour. L'enfant est une sorte de langage entre les deux époux : ils cherchent à se plaire l'un à l'autre en lui plaisant, à se témoigner leur affection par les services qu'ils lui rendent ; pour les âmes tendres, c'est une nouvelle et délicate expression de la passion, et pour les âmes un peu froides, c'est un supplément heureux et facile à des sentiments qu'ils n'éprouvent pas. » — « Il n'est pas douteux, lit-on ailleurs, que l'enfant ne développe chez les parents » la « puissance morale. » — « Il les attendrit et les fortifie. — Comme il nous force de penser à lui, il nous habitue à moins penser à nous-mêmes. — L'enfant n'est pas moins nécessaire à l'éducation des parents que les parents à l'éducation de l'enfant. Les parents qui aiment vraiment leurs enfants et tiennent à honneur de ne leur donner que de bons exemples s'observeront davantage devant leurs enfants, tempéreront leur humeur, retiendront une parole indiscrète, lutteront contre la paresse, et feront des efforts pour que leurs actions ne démentent pas leurs paroles. Cette habitude de veiller sur soi-même, par sollicitude pour les enfants, devient insensiblement un principe de perfectionnement et d'amélioration. L'enfant ramène la paix dans un ménage en discorde,



Digitized by Google

la décence et l'honnêteté dans un ménage mal réglé, l'ordre et l'économie dans un ménage dissipateur. Devant cette créature pure et innocente, les passions se taisent, les vices se cachent, la famille se purifie ; et, souvent, l'enfant qui croit avoir reçu la sagesse de ses parents ne sait pas que lui-même il est la source de leur sagesse. »

Voilà pour le besoin que les parents ont des enfants. Voici pour le besoin que l'enfant a des parents. « L'éducation ne peut rien sans l'exemple : avertissements, conseils, menaces, récompenses, tout vient échouer devant la toute puissante influence de l'imitation. Les vertus, et malheureusement les vices, se transmettent comme les manières. L'éducation par l'exemple est la plus efficace, parce qu'elle est dissimulée. L'enfant se défie naturellement de l'autorité, un secret instinct d'indépendance le pousse à résister à un ordre, et son orgueil ne plie pas toujours devant la tendresse. Mais l'exemple est une force dont l'enfant ne peut se défendre : il la subit sans le vouloir, sans le savoir ; ce n'est que plus tard et par la comparaison qu'il reconnaît en lui le pli des traditions domestiques ; mais alors il est un peu tard pour s'en affranchir, et, s'il a été bien élevé, sa raison prendra parti pour ses habitudes. C'est ainsi que par le mélange de la vertu transmise et de la vertu acquise, par l'imitation et par l'effort, se formera l'honnête homme, qui ne doit pas moins à ses parents qu'à lui-même. »

Toutes ces réflexions sont d'une vérité frappante, et non moins finement pensées que délicatement exprimées. Mais il me semble que ces réflexions abondent dans le sens de M. Meunier, et je ne vois pas ce que M. Janet pourrait se répondre. Quoi ! la présence de l'enfant est indispensable à l'union des parents, à la paix, à l'honneur du foyer ; lui

Digitized by Google

seul apporte à ce foyer et y entretient la vie, l'intérêt, le constant sentiment du devoir et de la responsabilité, le respect de soi-même et d'autrui ; les ménages sans enfant sont des « ménages incomplets, intérieurs inanimés, » exposés à chercher dans le désordre « la vie qui leur manque et à dégénérer en une froide et triste cohabitation, comme si l'absence d'un gage vivant d'amour autorisait le divorce et anéantissait la vertu des promesses jurées. » Voilà ce que vous dites : et quand ce gage indispensable existe, vous conseillez de l'éloigner ; vous parlez sans crainte de rendre incomplet à dessein ce que la nature avait fait complet ; et vous voulez enlever du foyer domestique, au moment où il est le plus nécessaire peut-être pour l'animer, ce principal aliment de l'affection mutuelle, cet appui commun sur lequel les parents se réunissaient chaque jour dans un même sentiment ! — Quoi ! l'influence de la famille est sans prix pour l'enfant ; les idées morales et religieuses n'ont aucune force, si elles ne reposent sur de « premières impressions ; » et ces premières impressions sont nulles si elles « ne viennent pas de la famille : » c'est au père à apprendre « à l'enfant à respecter le devoir, » à la mère à lui apprendre « à l'aimer, » à l'un à donner « les vertus fortes et viriles, » à l'autre à donner « les vertus douces, chastes et aimables ; » et pour cette œuvre ils ne peuvent rien que par une lente persévérance et par le pli insensible de l'habitude ; « l'autorité » y est sans force, « l'exemple » irrésistible. Et vous êtes d'avis de substituer à l'exemple l'intervention exclusive de l'autorité la plus avouée ; vous approuvez que d'autres modèles, d'autres leçons, prenant la place des modèles et des leçons de la famille, deviennent les guides journaliers de l'enfant ; vous remplacez l'ardeur infatigable et souple qu'inspire

Digitized by Google

une tendresse unique par le zèle calculé des étrangers, et vous courbez l'enfance, dans sa variété infinie, sous le niveau d'une règle faite par d'habiles mains, sans doute, mais inintelligente et maladroite à l'application, comme tout ce qui est général! Pensez-vous donc qu'à huit ou neuf ans, plus ou moins, quand les enfants quittent pour le collége le foyer paternel, cette cire molle, qui commençait à prendre sous des doigts affectueux la forme et l'empreinte du beau, soit assez consistante pour résister désormais à tous les chocs qui la menacent, ou que vous puissiez toujours rectifier des déformations dont vous ne vous apercevrez que lorsqu'elles seront devenues considérables? — Quoi! vous dites que vous ne « craignez rien du jeune homme qui a conservé l'esprit de famille; » que vous n'espérez rien au contraire de celui chez qui l'esprit de famille est mort. Et vous vous faites une loi de rendre le jeune homme étranger à tout ce qui donne et entretient cet esprit; au « foyer domestique, dans la paix duquel l'imagination se purifie; » au « père et à la mère, devant » lesquels « s'arrête l'ironie et la raillerie; » à « la table de famille, » où « involontairement la présomption s'abat et s'humilie sous la parole doucement critique des vieux parents! » Tout cela, et ces douces intimités de frère à frère et de frère à sœur, que M. Janet peint si bien, joies du présent, espoir et force de l'avenir, semences si belles et si fécondes, tout cela, c'est le trésor de l'enfant. Tout cela, l'éducation au dehors le lui enlève ou le dénature pour lui : car tout cela n'est bon, tout cela n'est goûté, tout cela ne subsiste que parce que tout cela est quotidien; et en ôter l'attrait de l'habitude, faire à l'enfant une vie où tout cela ne se rencontre qu'à certains jours exceptionnels, c'est en détruire le charme et la puissance. Rien n'est plus

Digitized by Google

inexact, en effet, rien n'est plus complétement contraire à la vérité, que d'imaginer, comme le dit M. Janet, que le collége fasse aimer la famille, et que la privation de l'affection paternelle en accroisse la salutaire influence. Le proverbe, plus juste, l'a dit depuis longtemps : Loin des yeux, loin du cœur ; et l'enfance, en particulier, chez laquelle le présent l'emporte toujours sur le passé et le sentiment sur la réflexion, est trop légère pour résister à l'oubli, quand tout l'y porte. Sans doute, un jour de congé est pour l'enfant que le collége retient une bonne chose, vivement désirée, et qui provoque souvent bien des effusions de tendresse ; mais, franchement, est-ce toujours pour la famille, pour la famille seule, qu'il est souhaité ; et, avant le plaisir d'être au milieu d'elle, ou avec ce plaisir, n'y a-t-il pas souvent, pour l'atténuer ou le dissimuler, le plaisir d'être hors du collége? La famille elle-même est-elle, pour l'enfant qu'elle reçoit de temps à autre, ce qu'elle est pour l'enfant qu'elle entoure sans cesse? y trouve-t-il les mêmes influences? y tient-il la même place? Il a fallu qu'elle s'arrangeât sans lui, car on vit tous les jours ; et, au lieu d'être organisée en vue de lui, au lieu d'avoir égard à lui dans son logement, dans ses repas, dans ses sorties, dans ses occupations, dans ses plaisirs, elle a pris peu à peu des habitudes dans lesquelles il n'est pas compté, elle a des obligations ou des entraînements qui le gênent ou lui font tort. On s'aime toujours, sans doute, et la nature ne perd pas tous ses droits, (les larmes versées dans les parloirs des colléges le disent assez) ; mais on se connaît moins, et par suite on s'entend moins. Et, pour s'être accoutumés, non sans peine, à vivre les uns sans les autres, on se trouve trop souvent, quand on voudrait le faire,

Digitized by Google

incapables de vivre les uns avec les autres. Car, pour vivre ensemble avec plaisir et avec fruit, il faut y avoir vécu longtemps. C'est par l'usage que tout s'apprend ; et cette harmonie des désirs et des goûts, cette égalité des humeurs, cette facilité à s'accorder, cette force de l'amour et de l'amitié, qui semble souvent ne faire qu'une volonté et qu'une âme des volontés et des âmes qu'unit depuis longtemps une même vie : — ce n'est pas le hasard d'une heureuse similitude, ce n'est pas même toujours la douceur naturelle des caractères ou la vertu maîtresse d'elle-même qui les donne ; c'est la nécessité chaque jour présente et l'influence mutuelle plus efficace à mesure qu'elle est plus prolongée, qui, par un échange d'abord senti, puis moins aperçu, mais non moins réel, de ménagements et de concessions réciproques, font peu à peu la paix et la sympathie. Nous sommes comme ces galets de la grève, qui ne sont arrondis que pour avoir été battus ensemble par les mêmes eaux ; le poli le plus doux se forme d'aspérités émoussées par le frottement ; et le temps et l'habitude sont les nœuds les plus sûrs de la bienveillance et du devoir. Cela est vrai de tous les âges et pour tous les rapports de la vie ; mais cela est vrai surtout pour les rapports des enfants et des pères, entre lesquels tout est naturellement opposition et contraste: — âges, goûts, travaux, plaisirs, sentiments, idées ; — opposition et contraste destinés à devenir la source des mérites des uns et des autres, principe de vie et de mouvement quand ils se produisent peu à peu pour se concilier peu à peu ; mais qui engendrent si aisément, quand ils se manifestent brusquement et sous des formes trop sensibles, l'oppression d'une part, la révolte de l'autre, l'injustice et l'erreur de toutes deux. Pour

Digitized by Google

moi, j'en suis convaincu, et c'est une conviction depuis longtemps réfléchie (1), cette séparation habituelle de la jeunesse et de l'âge mûr, par la pratique si étendue de l'internat, n'est pas seulement une cause de relâchement et d'affaiblissement pour la famille, c'est une cause de trouble pour la société ; et c'est à elle, peut-être, si l'on cherchait bien, qu'il faudrait attribuer une bonne partie de ces divisions renaissantes et de ces ébranlements périodiques qui agitent et énervent notre nation. Les hommes d'un certain âge disent tous les jours (et trop d'exemples semblent justifier le reproche), que les jeunes gens ne savent que dénigrer et détruire : les jeunes gens se plaignent, de leur côté (et il ne semble pas qu'ils aient toujours tort non plus), de trouver les hommes faits injustes envers eux, insensibles aux abus, hostiles au progrès, froids et dédaigneux pour tout ce qui est généreux et noble, et toujours prêts à flétrir, comme des nouveautés étranges et des folies coupables, des rêves qu'ils ont caressés dans leur temps. Mais comment en serait-il autrement quand l'expérience découragée et le désir impatient, l'amour du changement et le besoin du repos, la critique téméraire et l'habitude partiale, au lieu de se trouver chaque jour aux prises, selon le vœu et les indications de la nature, pour se contrôler et se corriger mutuellement, sont constamment séparés et tenus à distance, — comme s'il s'agissait, non de former de tous les éléments de force, d'activité et de sagesse du pays l'armée unique du progrès, mais de maintenir en permanence deux camps opposés, celui du mouvement et celui de la

(1) Il y a plusieurs années que j'ai développé cette opinion dans un travail manuscrit sous ce titre : *De l'Éducation en France et de l'esprit de révolution.*

Digitized by Google

résistance. Aussi bien les mots sont-ils passés dans la langue politique, et les plus grands esprits, dupes de la nature artificielle qu'ils ont substituée à la vraie nature, ont-ils fait de ces alternatives violentes une des conditions de la vie des nations. Hostilité menteuse, mais fatale à tous, qui déconsidère et rend impuissant tout ce qu'il y a de grand en ce monde, et, montrant aux hommes d'un côté la liberté, de l'autre l'autorité, transforme en « rivales(1) » inconciliables ces deux faces du même bien (2),

(1) M. Janet.

(2) Cette idée de la contradiction naturelle de la liberté et de l'autorité se retrouve partout, non-seulement dans la bouche de ceux qui donnent la préférence à l'une ou à l'autre, mais dans la bouche même de ceux qui les aiment et les défendent toutes deux et passent leur vie à travailler à leur accord. M. Guizot ajoutait tout récemment, à la dernière édition de son *Histoire de la civilisation*, une préface nouvelle uniquement pour développer, avec cette autorité qui lui est propre, ce système de l'opposition, ou, pour mieux dire, de la bascule perpétuelle de la liberté et de l'autorité. L'illustre historien n'a jamais prêché, de parole ni d'exemple, l'inaction, et sa foi au progrès n'est pas une foi honteuse. Mais, si la liberté et l'autorité sont, comme il le dit, également nécessaires et également impérissables, et pourtant inconciliables entre elles; si l'une ne peut gagner un moment du terrain qu'aux dépens de l'autre, qui le lui reprend bientôt; à quoi servent-elles, l'une ni l'autre, sinon à s'annuler mutuellement? Où peut être le progrès? Quel est le but de l'action? et que devient cette « vertu divine de l'espérance, imposée à l'homme en toutes choses, en toutes circonstances, durant sa traversée de ce monde à l'autre et du temps à l'éternité? » ainsi que le disait si éloquemment naguère, aux applaudissements de M. Guizot, son noble ami M. le duc de Broglie. La thèse revient à ceci : L'homme a reçu de Dieu deux jambes, toutes deux précieuses, car il ne peut faire un pas, à peine peut-il se soutenir, sans s'appuyer également sur toutes deux; mais ces deux jambes ne vont jamais ensemble, et quand la droite tend à le porter en avant, la gauche le retire en arrière. Triste cadeau, vraiment, et si triste, qu'il est étrange qu'on ose en remercier la Providence! Ne lui ferait-on pas plus d'honneur en admettant que ces deux membres associés par elle font la paire, et que la symétrie, qui ne manque pas au corps,

Digitized by Google

et prive indéfiniment la société de ce bien suprême, la sécurité. Ce n'est pas moi qui l'ai dit, c'est M. Janet : « Il n'y a rien de plus terrible pour l'homme que l'isolement. » Mais les générations ne sont-elles pas des person-

n'a pas été refusée à l'esprit? Et n'est-ce pas là, quoi qu'en disent les théories contraires, ce qu'enseignent la conscience mieux écoutée, l'histoire mieux interrogée? Qu'est-ce que la liberté, en effet? La faculté d'agir comme on le désire. Et qu'est-ce que l'autorité? La force qui garantit de trouble l'exercice de cette faculté. En d'autres termes, le but et le moyen. Or, comment ces deux choses pourraient-elles être contradictoires ou séparées, la liberté s'accroître quand la protection lui manque, l'autorité être plus grande quand elle est moins efficace? Et, de fait, par où l'humanité a-t-elle commencé, sinon par le désordre; — c'est-à-dire par l'arbitraire, qui est le hasard, dans la protection; et par le tâtonnement, qui est l'impuissance, dans l'action? Et où tend-elle, sinon à l'ordre, — c'est-à-dire à la précision, qui est la puissance, dans l'action; et à la justice, qui est la sûreté, dans la protection? La force accroît son effet en se réglant, parce que se régler, c'est s'appliquer mieux à son but. Nul ne doute que l'homme le plus maître de lui-même ne soit le plus libre, de la liberté intérieure. Pourquoi douter que la société qui se discipline le mieux ne soit aussi la plus libre, de la liberté extérieure? Le travail de l'humanité en ce monde est de dompter la nature et elle-même. Mais dompter des forces, est-ce les détruire, ou les employer, c'est-à-dire les accroître en les dégageant, les féconder en les dirigeant? Ainsi, pouvoir public et initiative privée, autorité et liberté, mouvement et loi, ne sont qu'une même chose : la vie, se manifestant à mesure qu'elle s'ordonne; l'humanité, prenant possession d'elle-même par la science et par la volonté.

Cependant, dit-on, l'histoire nous montre de perpétuelles variations de liberté et d'autorité, de relâchement et de rigueur; et le pouvoir social revêt régulièrement des formes plus marquées après des effacements passagers. Oui, le pouvoir a des éclipses et des retours, des défaillances et des exagérations. Mais ces vicissitudes du pouvoir ne sont pas alternantes avec celles de la liberté; elles coïncident avec elles : l'un et l'autre pâlissent ou fleurissent ensemble. Quand un pays est mal gouverné, quand la loi y est méconnue, quand le désordre s'y propage, quand la licence s'y montre, en un mot; — l'autorité a faibli, cela est évident, mais la liberté n'a pas pris sa place : elle a failli avec elle, au contraire; car la licence,



Digitized by Google

nes diverses, et ne peut-on pas appliquer ici, aux choses que Dieu a faites pour être unies et qui se divisent contre son vœu, l'anathème qu'il a prononcé lui-même dans le texte sacré : *Væ soli ?* Malheur à tout ce qui s'isole !

c'est la faculté de faire le mal, exercée aux dépens de la faculté de faire le bien, l'arbitraire, plaie rongeuse de la liberté. Quand les lois reprennent leur force, l'autorité reparaît : mais la liberté ne s'en va pas; elle revient. On se récrie souvent contre la rudesse des formes de gouvernement après les moments de relâchement et de trouble; on gémit du despotisme et l'on pleure la liberté. On a raison, et on a tort, tort plus que raison. Il y a diminution de liberté par rapport à des temps antérieurs, où l'autorité était plus aisément obéie; mais il y a accroissement de liberté par rapport à des temps récents, où l'autorité était moins acceptée et moins protectrice. Et, si la liberté n'est pas sauve, c'est que l'autorité n'est pas entière. L'homme, dans la société, comme dans sa conscience, ne se possède qu'autant qu'il se soumet à la loi; et l'obéissance volontaire, signe distinctif de la nature pensante, est la condition de la nature libre et la mesure même de la liberté. Etre libre, c'est bien obéir; être puissant, c'est bien ordonner.

Si longue que soit cette note, je crois devoir signaler au lecteur, sur cette même question, deux notes de M. E. Thomas dans sa traduction du livre de M. Banfield, (*Organisation de l'industrie*). On trouvera ces notes curieuses et remarquables aux pages XI et XII de la Préface, et 45 et 46 de l'ouvrage. Je renvoie également aux admirables paroles de Winthrop, citées par M. Laboulaye dans son *Histoire des colonies d'Amérique* (p. 182 et 183), et à tout ce beau livre, qui n'est que le développement en action de cette formule : l'autorité, protection et garantie de la liberté; la liberté, sauvegarde de l'autorité. C'est ainsi également qu'Augustin Thierry entendait l'une et l'autre.

Digitized by Google

## DEUXIÈME PARTIE.

Mais si tant d'inconvénients, et des inconvénients si graves, sont inhérents à l'éducation hors de la famille, comment se fait-il que cette éducation soit la plus ordinaire, on pourrait presque dire, pour les hommes d'une condition moyenne, la seule? Quelle nécessité contraint la plupart des pères, en dépit des craintes et des larmes des mères, à envoyer leurs enfants au collége dès que leur fortune le leur permet à peu près; et quelle considération décisive engage tant de moralistes, malgré leur prédilection unanime pour la vie intérieure, à admettre si volontiers une telle dérogation à leurs principes? M. Meunier va nous le dire encore. C'est que, mettre son fils en pension ou au collége, c'est, pour la majorité des parents, le seul moyen de « lui faire apprendre le latin, » et que le latin passe, à tort ou à raison, pour être le fond même et la marque d'une bonne éducation. On n'enseigne

Digitized by Google

guère le latin que dans les établissements publics, ou dans des institutions organisées sur le modèle de ces établissements ; et, quand on veut procurer à ses enfants le bienfait des études classiques, on se trouve obligé, à moins de circonstances exceptionnelles, de les confier à ces établissements. Voilà l'explication du fait, et la raison qui motive le maintien presque universel du régime de l'internat. Cette raison est-elle suffisante, ou bien y a-t-il, ici encore, lieu de s'élever contre la pratique commune ?

On pourrait se demander d'abord, en supposant que les études classiques fussent sans comparaison les plus convenables et les plus généralement convenables pour former l'esprit de la jeunesse, si une supériorité quelconque dans la partie intellectuelle de l'éducation pourrait jamais compenser une infériorité marquée dans sa partie morale. L'instruction a beau jouer *un grand rôle dans la vie des hommes*, et mériter, POUR EUX, qu'*on lui sacrifie beaucoup ;* il y a des choses qui jouent un plus grand rôle dans leur vie, et qui ne doivent jamais être sacrifiées à rien. L'instruction même ne vaut que par elles ; car elles sont la force impulsive et dirigeante, l'instruction n'est qu'un instrument. « Ce n'est pas la matière de l'instruction qui importe, c'est l'usage que l'on en fait. — Les notions apprises disparaissent vite de la mémoire, excepté celles qui sont d'un usage quotidien... ; mais ce qui ne passe pas, ce sont les qualités solides et agréables. — *Ce n'est pas la lettre des études qui importe, c'est l'esprit.* » C'est à propos des filles que M. Janet écrit ces paroles si justes ; mais les renierait-il à propos des garçons? Il ne saurait donc être sage, même en supposant l'excellence des études classiques, de rien compromettre pour elles de ce que l'étude ne donne pas, et de risquer

Digitized by Google

le principal pour l'accessoire. M. Janet n'a jamais admis la pensée d'un tel marché. Il le dit en propres termes : « La science est belle, sans doute, mais le fût-elle encore plus, je ne sais si elle mériterait d'être achetée à un tel prix. »

Mais n'y a-t-il que cela à dire, et les études classiques, en elles-mêmes (et indépendamment de ce qu'elles peuvent coûter, ou des formes auxquelles elles paraissent attachées), sont-elles dignes de la préférence dont elles sont l'objet? Le collége donne-t-il, à l'esprit au moins, la culture la plus utile et la plus généralement utile? et les parents, quand ils mettent au premier rang la partie de leur tâche qu'ils devaient laisser au second, remplissent-ils du moins convenablement cette partie secondaire? L'instruction gagne-t-elle ce que perd l'éducation? — M. Janet n'en doute pas; pour lui, comme pour bien d'autres, on l'a vu, « il n'y a guère d'instruction satisfaisante que dans les écoles publiques. » M. Meunier est d'un tout autre sentiment; et, s'il s'est vivement élevé, au nom de la morale, contre l'usage d'envoyer les enfants hors de la famille, il ne s'élève pas moins vivement, au nom de l'intérêt, et contre cette instruction classique qu'on va chercher au loin à grands frais, et contre le sentiment qui pousse, le plus souvent, à rechercher cette instruction. Il combat, avec beaucoup d'ardeur et d'insistance, ces « préjugés, » si généralement répandus « parmi les classes moyennes des villes et des campagnes, » suivant lesquels « les professions libérales seraient plus avantageuses que toutes les autres, et l'instruction classique » donnerait « une sorte d'aptitude universelle. » Il montre, contrairement à ces « idées fausses, » l'éducation des collèges presque toujours nuisible, bien rarement profitable; la plupart des jeunes gens dont l'avenir

Digitized by Google

avait été fondé sur elle, — arrêtés à divers degrés de leur chemin, et ne trouvant pas à se servir de ce qu'ils ont appris, — réduits au sort le plus triste et le plus précaire : les uns, après des rêves sans limites, « solliciteurs de petits emplois, » qu'ils obtiennent avec peine et remplissent avec répugnance ; les autres, revenant trop tard et malgré eux « au commence et à l'agriculture, » mais n'y trouvant que l'insuccès parce qu'ils n'y apportent « ni les connaissances positives ni les habitudes de vie qui sont indispensables pour y réussir ; les parents, de leur côté, après s'être mis dans la gêne pour subvenir aux frais d'une éducation dispendieuse, forcés encore de s'imposer de nouveaux sacrifices pour soutenir leurs fils, en attendant qu'ils puissent se suffire à eux-mêmes, si tant est qu'ils y parviennent jamais. » Il peint « l'intérieur de ces malheureuses familles, » victimes d'un faux calcul et d'un entraînement irréfléchi ; « le père, vieilli par le chagrin, n'ayant plus l'énergie nécessaire pour diriger ses affaires, ni même le courage de s'en occuper ; un jeune homme maudissant son sort et livré à tous les désespoirs d'une ambition trompée ; de jeunes frères et de jeunes sœurs manquant de dot et de tout moyen de s'établir ; une mère noyée dans la douleur, et dévorant en silence le regret d'une erreur, cause de tous les malheurs qui sont venus fondre sur sa maison. » Voilà les fruits des éducations interrompues ou avortées, les plus nombreuses de beaucoup. Et, quant aux jeunes gens « auxquels leurs diplômes permettent de courir la carrière de la jurisprudence ou celle de la médecine, combien languissent longtemps avant d'arriver à se faire une position ou une clientèle ! Combien même ne parviennent jamais à gagner l'équivalent

Digitized by Google

des intérêts du capital dépensé pour leur éducation ! »

En regard de ces tableaux, — bien propres à désenchanter des professions libérales, et à dissiper le prestige de l'éducation classique, — M. Meunier fait voir « les carrières agricoles ou industrielles » bien plus sûres pour ceux qui s'y sont convenablement préparés. Il observe que « l'éducation professionnelle est beaucoup moins coûteuse que l'éducation classique ; qu'il n'y a pas les mêmes inconvénients à l'interrompre quand les parents y sont contraints par l'insuffisance de leurs ressources ; qu'elle conduit toujours au but qu'on veut atteindre, ou du moins qu'il est toujours possible d'en tirer parti. » En sorte que, « bien que l'instruction classique soit certainement un excellent moyen de culture pour l'esprit, il est plus sage, en général, aux chefs de famille possédant une modeste aisance, de faire donner à leurs fils une instruction professionnelle. »

Par instruction professionnelle, du reste, M. Meunier n'entend pas une instruction inférieure, bien moins une instruction superficielle ou grossière ; et ici encore il combat, comme inexactes et injustes, les préventions qui règnent à ce sujet dans beaucoup d'esprits. Dans sa pensée, l'instruction primaire doit suffire, jusque vers la douzième année, pour tous les enfants, quelles que soient leur condition et leurs occupations ultérieures ; dans sa pensée aussi l'instruction professionnelle doit suffire pour le plus grand nombre de ceux qui poussent leurs études au delà de cet âge : mais l'instruction primaire et l'instruction professionnelle sont, dans sa pensée, des instructions sérieuses, embrassant de nombreuses connaissances, cultivant les diverses parties de l'intelligence, et fournissant à l'homme des éléments importants de

Digitized by Google

force et même de distinction. L'instruction primaire, c'est, — « avec l'étude pratique des principaux arts qui sont les éléments de la connaissance humaine, tels que la lecture, l'écriture, l'orthographe, le calcul, le mesurage, le dessin linéaire, — des idées générales sur la nature et sur les phénomènes physiques, ainsi que sur les mœurs, l'industrie et les relations des peuples qui occupent les différentes contrées du globe. » Quels sont donc les enfants auxquels ce programme ne suffirait pas ? « L'instruction professionnelle, » de son côté, « a un cadre tout aussi étendu que celui de l'instruction classique ; car, s'il renferme de moins la langue latine et la langue grecque, il renferme de plus les langues vivantes, et consacre une plus grande place aux éléments des sciences, particulièrement sous le rapport pratique et usuel. A proprement parler, il embrasse toutes les connaissances réelles, de quelque nature qu'elles soient, sans exclure, comme quelquefois on le pense à tort, les connaissances littéraires nécessaires pour former le goût et pour perfectionner le style et le langage. Les jeunes gens y trouvent, non-seulement tout ce qu'ils ont besoin de savoir pour devenir d'habiles directeurs de travaux, mais encore tout ce qui peut en faire des citoyens vraiment éclairés. Outre qu'ils y acquièrent les connaissances qui perfectionnent ou accélèrent le travail, qui éclairent l'esprit dans la conception ou l'exécution des entreprises, qui lui en font prévoir et ensuite constater les résultats, outre qu'ils y apprennent comment la science pure s'allie à l'industrie pour en simplifier et en multiplier les produits ; comment elle soumet les agents physiques au pouvoir de l'homme et le rend véritablement le roi de la nature ; comment enfin le commerce s'ouvre des débouchés sur tous les

Digitized by Google

points du globe, et comment il en rassemble les richesses pour les verser au sein des populations; — ils y reçoivent des éléments de morale, d'histoire et de littérature, qui les instruisent des obligations des citoyens entre eux et envers la patrie, qui leur retracent les grandes choses que la France a faites au milieu des autres nations, qui enfin leur révèlent le sentiment du beau dans l'éloquence et dans les arts. »

« L'instruction professionnelle réunit donc, » conclut M. Meunier, « tout ce qui est nécessaire pour mettre les classes moyennes en état de remplir leur mission sociale, au double point de vue des intérêts matériels et des intérêts moraux. Elle leur offre les lumières qui leur sont indispensables pour améliorer, perfectionner ou étendre notre agriculture, notre industrie et notre commerce ; elle leur assure aussi celles dont elles ont besoin pour user dignement de la part d'influence qui leur appartient de nos jours dans tout ce qui se rapporte aux affaires générales de la société. »

## I.

A juger sans prévention, et à parler sans déguisement, je crois qu'en tout ceci encore M. Meunier est plus près de la vérité que M. Janet, et les études classiques ne me paraissent pas plus qu'à lui une manne céleste appropriée à tous les estomacs. Je doute même qu'elles conviennent habituellement, et ce n'est pas la première fois que je le dis. L'insuffisance profonde des études classiques pour les



Digitized by Google

besoins de la société actuelle, leur impuissance à former *seules* des esprits au niveau de leur tâche, m'ont frappé douloureusement le premier jour où, me croyant un homme, j'ai cherché, après dix ans de travail consciencieusement accompli, à me rendre compte pour ma part de ce que ce travail m'avait valu, et de ce qu'il aurait dû me valoir (1). La pratique de la vie, et douze années de réflexion ont confirmé depuis, de bien des manières, cette opinion. Je le crois de plus en plus, une partie de la nation passe sa jeunesse à apprendre des choses qui ne lui serviront jamais; on pourrait dire à faire semblant de les apprendre, car, par une sorte d'accord tacite sur leur inutilité, la plupart des jeunes gens ne les apprennent réellement pas, ou ne les apprennent que pour les oublier à leur sortie du collége. C'est un usage auquel on se conforme, rien de plus; une chaîne du collége, que l'on jette loin de soi avec l'habit d'uniforme. Une autre partie de la nation apprend à lire, à écrire, à compter, c'est tout; et encore, comment apprend-elle ce peu qu'elle apprend? Trop littéraire d'une part, trop fidèle aux traditions d'un

(1) C'est sous cette impression que j'ai écrit, en 814, et publié, en 1846, une brochure intitulée : *De l'Instruction secondaire en France, de ses défauts, de leurs causes, et des moyens d'y remédier.* Il y a, assurément, dans ce premier essai, bien des choses que je modifierais aujourd'hui, et, dans cette étude même, je vais chercher le remède plus loin que je ne le cherchais en 1846. Mais je n'ai rien à retirer des critiques qu'une expérience toute fraîche me suggérait alors. Je dois dire seulement que depuis 1846 de grands changements ont été opérés dans les programmes des collèges, et que les sciences y ont pris, à côté des lettres, une position *officielle*. On verra plus loin pourquoi ce changement, qui peut sembler au premier abord la réalisation d'une partie notable de mes vœux de 1846, ne me paraît pas la vraie réforme, et quel changement plus décisif me semble nécessaire pour féconder et peut-être tempérer cette première révolution.

Digitized by Google

temps où il n'y avait que des théologiens, des médecins, des avocats ou des poëtes, trop exclusivement propre à former des érudits étrangers au monde : — trop rudimentaire d'une autre part, trop digne d'un temps où l'on croyait que le peuple ne devait avoir que des bras et pouvait se passer de tête, trop impuissante à éclairer l'esprit et à élever le cœur de cette multitude à laquelle nos institutions, et la nécessité avant elles, donnent une si grande part dans les destinées communes : telle est, malheureusement, dans sa presque totalité, l'éducation en France. De là ces fautes et ces dangers dont tous se plaignent et dont tous souffrent ; le déclassement des aptitudes, l'interversion des travaux, la perversion des désirs ; les carrières de luxe encombrées et les carrières nécessaires désertées ; les fonctions onéreuses ou inutiles en honneur et les professions profitables livrées au mépris ; le goût du solide remplacé par la vanité du brillant, le labeur heureux par la stérile envie, et la dignité virile par le dénigrement jaloux ; les uns au-dessus, les autres au-dessous de ce qu'ils devraient être et de ce qu'ils sont ; le mécontentement général, et l'illusion toute-puissante ; le désordre dans les idées, dans les sentiments, et dans les intérêts ; — la souffrance, en un mot, juste suite de l'ignorance. Oui, il faut le dire, sans détour comme sans amertume, le plus réel et le plus grand de nos maux, c'est l'ignorance ; et ce qui manque à la France, pour être heureuse comme devrait l'être une nation si favorisée à tant d'égards, c'est, avant tout, et peut-être uniquement, d'être une nation instruite. Car une nation n'est pas une nation instruite, quoi qu'elle en puisse penser, pour compter dans son sein de rares et admirables génies, des écrivains illustres, des savants distingués, de grands orateurs, de grands poëtes, des gé-

Digitized by Google

néraux heureux, ou même des archéologues et des linguistes de premier ordre. Toutes ces gloires ont leur prix, et je conçois qu'on en soit fier. Mais ce ne sont là que de splendides météores, ce n'est pas le fond permanent du ciel, le firmament sur lequel tout repose; et puis, avant ce qui reluit, il y a ce qui sert, et pour les nations les plus puissantes, comme pour les plus modestes ménages, ce n'est pas l'éclat des vêtements d'apparât ou la belle ordonnance de quelques fêtes, c'est le comfort intérieur et l'abondance de tous les jours qui constitue l'aisance. Ce n'est pas l'élan momentané de l'enthousiasme ou l'effort d'un grand, mais éphémère dévouement, c'est l'habitude de la justice et de la sagesse qui mérite le nom de vertu. C'est la science de tous les jours aussi, et la science de tous, qui est la vraie science. Une nation est une nation instruite quand elle comprend et estime à leur valeur les choses qu'elle fait ou qu'elle doit faire ; — quand elle connaît ses besoins et les moyens d'y pourvoir ; — quand les conditions de l'existence privée, de l'existence publique, de l'existence internationale, ne sont pas pour elle lettres closes ; — quand elle n'ignore pas où se trouve le bien-être, que chacun poursuit à toute heure, et en quoi consiste le devoir, que chacun doit accomplir à toute heure ; — quand, au lieu de maudire le capital qui la sert, l'industrie qui l'enrichit, les machines qui l'affranchissent, le commerce qui l'agrandit en lui ouvrant l'univers, la paix qui la laisse vivre, et la liberté qui donne tout le reste, elle cherche, par l'ordre, la justice et la persévérance, à mériter et à obtenir tous ces biens ; — quand, enfin, sourde aux vains discours qui lui ferment le ciel pour lui promettre sur la terre une félicité sans bornes, et lui montrent chaque matin le paradis derrière le rideau d'une révolution prête à

Digitized by Google

s'accomplir d'elle-même par la vertu de quelque formule cabalistique, elle en sait assez sur ce monde et sur l'autre pour ne pas oublier que la vie est une épreuve, mais une épreuve soumise à des lois équitables, que l'humanité est faite pour un progrès continu, non pour de subites métamorphoses, et qu'il n'y a de biens réels et durables que ceux qui sont le prix de l'effort bien dirigé. Voilà ce qu'une nation doit savoir pour être en droit de se croire une nation éclairée. Tant mieux, après cela, si la littérature et les arts viennent ajouter à son bonheur solide l'élégance et le charme délicat des dehors, et si le bon sens laisse place à l'imagination. Mais ce couronnement heureux ne manquera pas à l'édifice ; car les arts et la littérature sont des produits naturels du développement de l'homme, qui se font jour d'eux-mêmes, dès qu'ils ne sont pas comprimés par des besoins plus impérieux, des fruits qui n'ont jamais plus de saveur que lorsqu'ils mûrissent d'eux-mêmes à l'air libre et en leur saison ; et plus il y a de sécurité, de bonheur, de contentement, de dignité, de loisir dans une société, plus il y a de place, dans cette société, pour les nobles et gracieuses occupations qui offrent à l'activité qui fait vivre le supplément et la diversion de l'activité qui fait sentir. Le goût d'ailleurs, qui est l'âme des belles inspirations, n'est-il pas le sens du juste et du vrai, et comment ce sens manquerait-il à des hommes accoutumés à mettre chaque chose à sa place ? Il y avait, il y a trois quarts de siècle, un peuple instruit comme je souhaite au peuple français de l'être bientôt ; c'était le peuple des colonies américaines du Nord. Les hommes de ces colonies étaient avant tout des hommes d'action et des hommes de devoir, soucieux de leur bien-être, de leur dignité et de leur foi, et ne mettant jamais rien en

Digitized by Google

balance avec ces trois biens qu'ils ne séparaient pas. Leur vie, d'ailleurs, était simple et rude, et leur instruction sérieuse, mais modeste et toute pratique. Les plus grands d'entre eux n'avaient fréquenté que des écoles communes, et auraient été, à vingt ans, peu en état de tenter les examens dont rient nos jeunes gens de seize ans. Cependant ces hommes se sont trouvés, à l'épreuve, au niveau, et bien souvent au-dessus, des hommes les plus éminents de l'ancien monde, non par la grandeur du caractère seulement ou par la puissance naturelle de l'intelligence, mais bien aussi par leurs aptitudes et au besoin par leurs connaissances spéciales. Diplomatie, politique, législation, conduite des affaires, administration militaire et civile, éloquence, littérature même ; quelle est la gloire qui leur a manqué ? Washington avait-il fait sa rhétorique, et passé dix ans sur Thucydide et Tite-Live, ou mis en mauvais latin et en pire grec des milliers de pages de bon anglais (1) ? Cependant qu'y a-t-il de plus beau, de plus littérairement beau que la simplicité imposante du style de Washington ? qu'y a-t-il de plus éloquent que ses lettres, ses dépêches, ses manifestes, quand un grand objet émeut son âme à la fois ardente et calme ? Ceux qui ne trouvent pas beau ce

(1) On lit dans l'*Histoire de Washington*, de M. Cornélis de Witt : « Les planteurs envoyaient en Angleterre ceux de leurs enfants qu'ils destinaient aux professions libérales, et ils se contentaient de donner *aux autres* une éducation qui les mît en état de se livrer à la pratique des affaires et à la culture du sol. Ils s'adressaient pour cela au pasteur du comté ou à des maîtres d'école, dont le savoir était à bout et le devoir rempli quand ils avaient enseigné à leurs élèves la lecture, l'écriture, les éléments des mathématiques et les formules judiciaires employées dans les baux et dans les contrats. *Les études de Washington ne s'étendirent guère au delà* de ce qu'on apprenait habituellement dans ces écoles, *et il ne paraît pas qu'il ait cherché plus tard à compléter cette éducation.*

Digitized by Google

noble langage peuvent savoir par cœur Démosthène et Cicéron ; mais ni Cicéron, ni Démosthène ne leur ont révélé leur secret, et ils ignorent encore ce que c'est que la beauté du langage, reflet de la beauté du sentiment et de la pensée. Et chez nous, chez qui l'éducation classique passe pour l'indispensable école de l'art d'écrire, où trouve-t-on de nos jours des hommes qui sachent écrire et qui conservent encore les traditions de ces grands génies qui ont formé notre langue, et qui l'honoreront à jamais ? Est-ce parmi les littérateurs de profession, qui se font gloire de cultiver les lettres et de ne cultiver qu'elles ? dans ces romans ou ces feuilletons que la grammaire n'avoue pas toujours plus que la morale, ou même dans ces travaux plus estimables, composés en vue des fauteuils académiques, et qui y mènent quelquefois ? N'est-ce pas, bien plutôt, parmi les savants occupés de ces recherches que l'éducation classique proscrirait volontiers comme secondaires ou ennemies de l'art et de l'élégance des dehors, et qui écrivent d'autant mieux, qu'écrire n'est pas leur principal souci ; pour lesquels le talent de bien dire n'est qu'un moyen de bien faire, et la langue n'est pas un but, mais un instrument d'un noble emploi ; qui ne composent pas, mais qui agissent ; qui, accoutumés à respecter leur intelligence, respectent celle de leurs lecteurs ; qui raisonnent pour démontrer, qui s'animent pour entraîner, et qui, sans le chercher souvent, trouvent, dans l'enchaînement de leurs arguments, dans la grandeur de leurs idées et dans la vivacité de leurs sentiments, le secret de ces formes nettes, énergiques et nobles, par lesquelles l'âme se communique à l'âme et l'esprit immortel projette sa vie sur la page inanimée (1) ?

(1) Ai-je besoin de dire que j'entends par savant tout homme

Digitized by Google

## II.

Que l'éducation se transforme donc en France ; que l'instruction, acquise plus près de la famille, soit pour les uns plus pratique, et si l'on veut plus terre-à-terre, pour les autres plus étendue et plus relevée ; et que, sans apprendre précisement les mêmes choses ni les apprendre de même, nous nous fassions tous, pendant notre jeunesse, un fonds de connaissances usuelles et d'idées saines qui nous mette à même de débattre ensemble ce dont nous devons tous juger dans la vie : — j'y donne, pour ma part, les deux mains. Il y aurait, en haut ou au milieu, moins de rêveurs orgueilleux et de charlatans effrontés ; en bas, moins de dupes grossières : nous nous entendrions mieux, et nous n'y perdrions pas plus sous le rapport moral que sous le rapport matériel. Je suis,

occupant son esprit de problèmes sérieux, quelle que soit la nature de ces problèmes, physiques, chimiques, historiques, astronomiques, philosophiques, économiques, moraux ou religieux ; tout homme, en un mot, qui travaille à la découverte ou à la diffusion de la vérité. Je sais aussi, et je suis loin de les en blâmer, que ces hommes aiment et honorent souvent nos grands auteurs ou même ceux de l'antiquité. Mais ce ne sont pas de vains artifices de langage qu'ils y cherchent, ce sont des idées élevées, de nobles sentiments, des connaissances précieuses sur la nature humaine ou extérieure, la réalité enfin ou l'idéal, cette réalité invisible dont la réalité visible n'est qu'un reflet et dont tous les grands esprits ont le tourment. Je ne condamne d'ailleurs aucune étude et aucun talent. Ce que je combats, c'est l'exclusion et le mépris, qui rétrécissent l'esprit et le cœur, et l'interversion des besoins, qui fait passer le jouir avant le vivre.

Digitized by Google

quant à cela, tout à fait de l'avis de M. Meunier. Je sens pourtant, au moment où je parais ainsi lui donner entièrement raison, la nécessité de faire une réserve, et une réserve capitale. Ce sera la fin et la conclusion de mon travail.

J'ai dit, au début de cette étude, que ni M. Janet, ni M. Meunier ne nous apportaient de système pour la régénération de l'humanité et de la famille; et je ne voudrais rien retirer de cet éloge. Cependant l'esprit de système, qui n'est que l'écart de l'esprit de généralisation, source de tout progrès, est si naturel à l'homme, qu'il est bien difficile, même à ceux qui s'en gardent le plus, de s'en préserver entièrement; les chiffres eux-mêmes et les formules des mathématiciens, avec leur rigoureuse exactitude et leur aspect inflexible, ne réussissent pas toujours à le mettre en fuite. M. Meunier n'a pas de *système* de réformation sociale, cela est vrai; mais il a un *programme* d'éducation. Je tiens son programme pour très-estimable; mais je regrette qu'il ait ce caractère de programme. Cela ressemble trop à un type proposé d'avance pour régler d'en haut la conduite de tous. J'aimerais mieux que les pères, éclairés par les conseils des hommes compétents comme M. Meunier, dirigés aussi par leurs sentiments personnels, arrivassent d'eux-mêmes à choisir, pour leurs enfants, chacun en ce qui le concerne, sans se donner le mot entre eux ni le recevoir d'ailleurs, des études plus ou moins semblables à celles qui leur sont recommandées. Je déplore que l'éducation ne soit pas en général plus pratique; mais je ne voudrais, pour la rendre plus pratique, rien proscrire, ni rien prescrire. Il y a des connaissances, aujourd'hui peu répandues, que je regarde comme indispensables à beaucoup et utiles à tous; mais je ne consentirais, à aucun prix, à

Digitized by Google

patronner un enseignement uniforme, dût-il n'être que le triomphe de mes préférences. Il faut le dire, enfin : ce n'est pas seulement sur l'éducation classique, ce n'est pas même précisément sur elle que tombent, dans ma pensée, les reproches que j'adresse, avec M. Meunier, à cette éducation ; c'est aussi, c'est surtout sur l'éducation uniforme, c'est-à-dire sur l'éducation par mesure administrative.

M. Meunier, s'il était le maître de réaliser ses excellentes intentions, croirait avoir beaucoup fait, je le soupçonne, — il croirait avoir tout fait, peut-être, — le jour où il aurait décidé « le gouvernement » à « ouvrir dans toutes les communes des externats primaires pour l'instruction élémentaire des enfants au-dessous de douze ans, » et « à fonder aux chefs-lieux des départements ou des arrondissements des internats de tout genre pour l'instruction professionnelle des jeunes gens au-dessus de cet âge. » Je croirais, au contraire, n'avoir rien fait aussi longtemps que je ferais quelque chose, et, si ma parole avait la vertu d'enfanter la loi, je me bornerais à dire : Il n'appartient pas à l'administration d'enseigner, parce qu'elle ne peut le faire sans contraindre ; mais il lui appartient de surveiller, parce que la surveillance est la protection commune pour laquelle elle est instituée : l'administration surveillera donc avec soin tous les établissements d'éducation, sous le rapport de la morale, de l'ordre, de la salubrité, mais elle n'en créera ni n'en protégera aucun ; et, sous cette surveillance égale pour tous, chacun donnera, chacun recevra sans entraves l'instruction de son choix. Sans cette conclusion, je l'avoue, toute critique de ce qui est me paraît stérile, et toute modification n'est qu'un leurre ou tout au plus

Digitized by Google

un palliatif. Le mal, le vrai mal, la source du mal, ce n'est pas, selon moi, telle ou telle méthode d'enseignement, c'est l'uniformité dans l'enseignement, résultat de l'enseignement au nom de l'État. Voilà le point suprême sur lequel je me trouve, en fin de compte, séparé de M. Meunier non moins que de M. Janet. Je comprends combien est grave ce que je dis ici ; je comprends aussi combien cela est délicat à dire : mais il faut que cela soit dit, sous peine de n'avoir rien dit. Tout peut se dire, d'ailleurs, quand l'intention est droite et la forme convenable ; et j'ai la confiance de ne manquer à aucun égard, de ne blesser aucune susceptibilité légitime (1). Peut-être, même, ce qui me reste à dire, si énorme qu'il

(1) Je crois devoir transcrire ici ce que j'écrivais, à la même occasion, en 1849, dans la préface du travail que je préparais alors sur *l'Éducation en France et l'esprit de révolution*. Voici ce que je disais : « J'entreprends ce travail sans préoccupation aucune, ou de système ou de parti, et surtout, quelle que puisse être parfois la vivacité de mon expression, sans animosité. J'ai à cœur d'en être cru sur ce point. Critiquer l'éducation en France ne se peut faire sans atteindre en quelque chose le grand corps avec lequel elle est en partie identifiée. Ce corps a été, depuis huit ans, l'objet d'assez violentes, d'assez déplacées, d'assez injustes attaques, pour être en droit de se montrer ombrageux. Je ne suis point l'un des soldats de cette guerre. Je n'en avoue ni l'esprit ni le ton... Mais je crois être aussi éloigné de l'injustice que de la partialité en demandant, à l'Université la première, si tant d'efforts faits dans un tel but ne pourraient pas produire et davantage et mieux. Je ne discute donc point contre elle, mais sur elle, et, si elle le veut bien, avec elle. » J'ajoutais, en terminant : « Je demande qu'on veuille bien, au besoin, en croire sur mes sentiments ma déclaration expresse plutôt que les erreurs de ma plume, et qu'en présence des aspérités d'un premier jet, on se souvienne que le loisir et l'adresse peut-être, mais non la volonté, m'auront manqué pour les adoucir. » Ce que je disais il y a sept ans, je le pense aujourd'hui, et si le temps m'a enhardi peut-être à critiquer des opinions, il n'a fait que me confirmer dans le respect des personnes.

Digitized by Google

puisse paraître à quelques personnes, ne fera-t-il qu'adoucir, dans une certaine mesure, ce que j'ai dit déjà.

J'ai blâmé, en effet, avec M. Meunier, la facilité des pères à se séparer de leurs enfants, leur légèreté à les engager dans des voies périlleuses. J'ai blâmé avec lui l'enseignement donné à ces enfants, et la persistance d'un système d'études impuissant. Mais ce blâme, s'il n'était pas expliqué, serait excessif et injuste. Ce n'est pas de gaîté de cœur que ces pères éloignent d'eux l'objet de leurs plus vives tendresses. Ce n'est pas de propos délibéré que les hommes aux soins desquels sont remis les enfants donnent à ces enfants une éducation malheureuse. Non : les pères se font souvent violence ; et les maîtres de la jeunesse sont, pour la plupart, remplis pour elle de la plus véritable sollicitude ; ce n'est ni le zèle du devoir, ni, il faut le reconnaître aussi, la capacité qui leur manquent. Je n'ai, pour mon compte, parmi des regrets que je ne puis taire, que respect et affectueux souvenir pour ceux par les mains desquels j'ai passé ; et je serais désolé si la moindre de mes paroles pouvait paraître à aucun d'eux, dans la moindre mesure, un reproche personnel.

Mais ces maîtres ne s'appartiennent pas, et l'enseignement ne vient pas d'eux, bien qu'il vienne par eux. Ils ne sont point des individualités responsables et libres ; ils sont des membres d'un être collectif : ils font partie d'un corps. Or, ce corps, comme tous les corps, ne se soutient que par l'unité : de là l'uniformité dans l'enseignement. Ce corps, de plus, comme tous les corps, a des traditions : de là l'immobilité de l'enseignement. Les hommes ont beau faire, il y a dans la nature des choses des nécessités dont ils ne peuvent s'affranchir. L'esprit de corps est une

Digitized by Google

de ces nécessités. Un corps est parce qu'il a été ; il est comme il a été. Ce qu'il a honoré, il l'honore ; ce qu'il a fait, il le fait ; ce qu'il a repoussé, il le repousse. Les langues mortes étaient le fond de l'enseignement autrefois ; il faut qu'elles soient le fond de l'enseignement aujourd'hui. C'est pour elles qu'on a été institué, c'est à elles qu'on se doit. C'est une consigne que l'on exécute ; un dépôt que l'on a reçu et que l'on transmet (1). Sans l'énergique initiative du pouvoir actuel, ce dépôt serait encore intact ; et l'inviolabilité de l'arche sainte, malgré les libres critiques des individus, aurait continué à être défendue de toutes atteintes par leurs efforts collectifs.

D'un autre côté, ce corps représente l'Etat ; et, en cette qualité, il confère des grades et des diplômes. Mais ces grades et ces diplômes ne sont pas seulement une constatation du savoir, un hommage au mérite ; ils sont la condition des emplois, la clef des professions, l'humble mais première porte des honneurs. De là la disposition des pères à confier leurs enfants à ce corps ; l'ardeur de ses ennemis même à copier son enseignement et ses méthodes ; et l'indépendance et la rivalité réduites à se traduire par l'imitation ; car, si ce corps n'exige pas précisé-

(1) « Quel est donc le plan d'études qui depuis 1802 a été suivi et l'est encore ?... C'est le plan d'études que l'expérience universelle a consacré, *celui qui a formé nos pères... Le collége d'aujourd'hui est le collége de l'ancienne monarchie... nous sommes, Messieurs, un corps conservateur... Le fond de l'instruction secondaire, ce sont évidemment les humanités...* etc.» (Discours de M. Cousin à la chambre des Pairs, le 22 avril 1844.) — « Un premier titre détermine l'objet de la loi, l'instruction secondaire dans sa forme et dans ses variétés. A cet égard, *il nous a paru que la meilleure définition devait résulter des faits mêmes,*» etc. (Exposé des motifs de M. Villemain, ministre de l'instruction publique ; même session.)

Digitized by Google

ment qu'on ait reçu dans son sein l'initiation, il exige au moins qu'on l'ait reçue selon ses règles ; et, en vérité, quand on lui fait un reproche, on n'est pas juste : étant ce qu'il est et croyant ce qu'il croit, il ne pourrait faire autrement sans manquer à son devoir et à sa conscience.

Tout est là. Que demain l'Université cesse d'exister ; que les hommes instruits, distingués, éminents, qui la composent dans ses divers degrés, se répandent à leur choix dans le pays, aujourd'hui soldats dociles d'une armée qui marche d'un seul pas, demain serviteurs indépendants de la science aux mille formes et aux mille allures : — dès demain les études classiques auront cessé, non pas d'être honorées, mais d'être exclusivement et servilement honorées ; et les mêmes mains par lesquelles la jeunesse reçoit une éducation unique et funeste lui donneront une éducation féconde et variée. Les maîtres d'un ordre supérieur, mis en demeure de défendre leurs dieux par leurs seules forces, sauront en ranimer le culte et l'approprier aux usages de la vie ; les maîtres d'un ordre inférieur, sans autre recommandation désormais que leurs talents et leurs succès, sauront ajouter à des notions imparfaites des connaissances plus importantes, et retenir, par l'attrait d'une utilité sérieuse, par l'effort d'un zèle que stimulera directement l'intérêt personnel, les élèves que ne leur assure pas toujours aujourd'hui l'absence de concurrents. Que demain les pères de famille, au moment de prendre pour leurs fils une détermination qui engage l'avenir, n'aient plus devant les yeux cette masse imposante de l'Université ; que la tradition, l'usage, l'exemple, leur manquent à la fois ; que, surtout, la perspective des examens et des grades n'exerce pas sur leur jugement une sorte de fascination morale : —

Digitized by Google

dès demain les pères renonceront à leur fanatisme pour le collége et reviendront de leur engouement pour les professions libérales. Pauvres ou riches, savants ou ignorants, citadins ou campagnards, il n'est aucun d'eux qui ne désire pour ses fils une instruction utile, et, autant que possible, une instruction solide. Le jour où ils pourront choisir et seront forcés de choisir, ils n'exerceront pas seulement sur la personne des maîtres, par une surveillance réelle et par la pression de la concurrence, un constant et efficace contrôle : ils agiront aussi sur la substance de l'enseignement ; ils rechercheront avec soin, ils pèseront avec maturité, sous l'influence d'une responsabilité manifeste, les inconvénients et les avantages des diverses études, la nature des chances qu'elles présentent selon les positions, la valeur des professions auxquelles elles conduisent. Ils se feront, non pas les instituteurs de leurs enfants (peu le peuvent sans doute), mais les arbitres et en quelque sorte les directeurs de leur éducation ; ils suivront cette éducation après l'avoir préférée ; ils s'intéresseront à sa réussite, parce qu'elle sera l'exécution d'une volonté propre, non la suite indifférente d'un banal acquiescement à l'usage ; et, en la suivant, en s'y intéressant, en animant leurs enfants à des efforts dont ils leur pourront faire comprendre le but, parce qu'ils le connaîtront, ils s'occuperont tout naturellement davantage de leurs enfants, ils auront plus de rapports avec eux, ils se sépareront moins d'eux ; ils rempliront, en somme, plus réellement et plus complétement, le devoir de la paternité, et trouveront plus sûrement, en la méritant mieux, la récompense de leurs soins.

Voilà les immenses et sûrs bienfaits assurés aux na-

Digitized by Google

tions qui laissent aux pères la tâche qui leur est dévolue par la nature, et ne confient pas à des personnes morales collectives la responsabilité des destinées individuelles, assumant, au nom d'un droit commun mal compris, la charge écrasante de tous les intérêts et de toutes les obligations privées. Chez les nations, au contraire, où une direction qui paraît irrésistible vient se substituer à la spontanéité naturelle, au détriment du devoir et au mépris de l'équité, la moralité, la sagacité et l'énergie s'affaiblissent fatalement. Aussi longtemps, en particulier, qu'une éducation prédominante s'offrira toute tracée, comme pour ôter aux pères l'embarras du choix et le trouble de l'incertitude ; aussi longtemps que cette éducation, donnée au nom de l'Etat et en quelque façon sous sa garantie, aura pour elle et un privilége de fait par la collation des grades et par les subventions administratives, et un privilége d'opinion par le prestige qui s'attache toujours à tout ce qui émane des pouvoirs publics comme par le talent des professeurs qu'attire eux-mêmes ce prestige : — aussi longtemps qu'il en sera ainsi, l'éducation classique, l'éducation uniforme tout au moins, prévaudra, et avec elle le régime de l'internat ; les pères suivront l'ornière en dépit des avertissements ; et ni l'instruction ne se réformera, ni la famille ne sera ce qu'elle doit être : la préparation de la génération naissante par la génération qui la précède. Les hommes aiment à se dispenser de tout ce qui est une charge et un embarras, et, pour qu'ils remplissent eux-mêmes leur tâche, il faut qu'ils voient clairement que personne n'en remplira pour eux la moindre partie. « Il est, dit avec raison M. Janet, si facile et si commode à la faiblesse de trouver une thèse qui la justifie à elle-même et aux autres ! Et la pratique

Digitized by Google

dépasse si aisément la théorie, quand la théorie encourage le laisser-aller et l'indifférence (1) ! »

(1) En relisant ce travail pour le livrer de nouveau à l'impression, il me semble que ma pensée ne serait pas complétement exprimée si je ne disais un mot d'une grosse question qui se rattache étroitement à mon sujet; je veux parler de *l'instruction obligatoire*. L'instruction obligatoire n'a pas été seulement un programme de circonstance à l'usage des déclamateurs de 1848; c'est une mesure qui est vantée dans des publications durables par des hommes sérieux et d'un libéralisme éclairé. M. E. Laboulaye, entre autres, la réclame, dans son *Histoire des colonies*, avec beaucoup d'insistance. (V. p. 276 et suiv.) Il loue expressément les Etats de la Nouvelle Angleterre, le Massachusetts notamment, d'avoir pris « contre la négligence des parents » des mesures légales qui peuvent aller, si cette négligence « continue, » jusqu'à permettre à « *la société* de *s'emparer de l'enfant*, et *d'enlever au père le droit* que la nature lui a donné, mais *dont il ne veut pas ou ne sait pas user ;* » et il déclare qu'il n'a « jamais, » quant à lui, « compris l'opposition à l'éducation primaire obligatoire, entendant par là, comme on le fait en Prusse, *l'obligation* imposée au père de famille *d'envoyer son enfant dans une école gratuite.* » Sa raison est qu'il « ne peut être permis à personne dans la société de tenir un homme, un citoyen futur, dans l'ignorance et la brutalité, et d'élever ainsi un ennemi pour la société. »

Certes on comprend qu'on tienne grand compte de considérations de cette importance, et l'on ne peut qu'applaudir à ce zèle. Mais l'autorité paternelle et la liberté individuelle ont bien une importance égale, et je demanderai humblement à M. Laboulaye, et à ceux qui partagent ses sympathies pour l'instruction obligatoire, comment ils pensent concilier le respect de ces biens, auxquels ils tiennent aussi, avec cette tutelle légale de l'enfance : car, de deux choses l'une, ou la prescription légale d'instruire les enfants ne déterminera ni le mode ni le degré d'instruction, et alors ce ne sera qu'une généralité sans sanction, une lettre morte de plus dans le chaos des Codes ; ou elle précisera nettement le devoir des pères et formulera les moyens de le leur faire remplir, et alors ce sera la réglementation pénétrant dans le foyer domestique. Mais la réglementation est de son essence indéfiniment envahissante, et on ne lui fait point sa part. Nul ne peut dire de quels procédés, une fois admise, elle peut être entraînée à se servir; sur quels points, de proche en proche, elle viendra peu à peu s'exercer. Vous dites, par exemple, que « l'éducation est un droit à l'égard de l'Etat, un devoir à l'égard de l'enfant, et que c'est



Digitized by Google

## III.

Je m'arrête. Je pourrais rappeler les paroles de M. Meunier et de M. Janet au sujet du *droit de l'État* sur l'enfant, et leurs imprécations si fermes contre la *substitu-*

la cause de l'enfant que l'Etat prend en main quand il force le père à l'envoyer à l'école. » Mais est-ce que l'économie, la décence, la tempérance, l'amour du travail, le bon exemple en toutes choses et l'enseignement de toutes les vertus ne sont pas des devoirs à l'égard de l'enfant, et des devoirs dont l'accomplissement intéresse l'Etat? Serez-vous d'avis cependant de les imposer par la loi? — Est-ce que les croyances religieuses ne sont pas d'un plus haut prix pour l'individu, d'une plus grande conséquence pour la société, que les notions scientifiques ou littéraires? Donnerez-vous à la société le droit de veiller à ce que nul ne reste privé de ces croyances, et conseillerez-vous au pouvoir civil de sortir de cette neutralité qu'au nom de la liberté de conscience et de la religion même vous avez tant de fois et si glorieusement réclamée? Vous n'en supporteriez pas la pensée. Renoncez donc à une prétention qui est du même ordre, et reconnaissez que l'instruction, comme la moralité et la foi, doit croître d'elle-même dans la famille, non y être implantée violemment par la loi.

Et ici, pas de vaines distinctions. « Le droit du père à l'éducation de son fils est sacré, » dites-vous; « mais c'est un droit de *direction*, rien de plus. » Réfléchissez-y, et vous verrez que la direction, c'est tout, ou ce n'est rien. Eh quoi! ce père peut faire prendre à son fils des habitudes de paresse ou une profession malhonnête; il peut lui enseigner le vice, l'erreur, la superstition, le mépris ou la haine de ses semblables; il peut pervertir son âme ou ruiner son avenir; sans que vous ayez, *comme législateur*, rien à lui dire : — car je vous défie d'y mettre obstacle autrement que par un système d'éducation en commun digne de la république de Platon. Et vous croiriez pouvoir, sans empiéter sur ses droits, l'empêcher d'envoyer son fils aux champs ou à l'atelier plutôt qu'à l'école ou à

Digitized by Google

*tion de la société à la famille ;* je pourrais leur demander comment, si le droit du père sur ses enfants est inviolable, il pourrait ne pas être entier, et si ce n'est pas empiéter sur ce droit, dans une certaine mesure, et remplacer par l'autorité publique le pouvoir paternel, que de tendre, par des voies indirectes mais sûres, à déposséder le père du libre choix qui lui appartient dans l'éducation de ses enfants. Je pourrais demander si, recommander au nom des pouvoirs publics, encourager par des secours prélevés sur les contributions, imposer même, par la nécessité des grades qui en dépendent, un

l'église ! Evidemment, à mes yeux du moins, c'est une inconséquence choquante. Est-ce à dire qu'il faille fermer les yeux sur le mal ? Non. Mais qu'il faut se garder de prendre un poison pour un remède. Je suis d'accord avec vous, — et qui ne l'est pas ? — sur l'importance de l'éducation, sur les dangers de la négligence des parents, sur la nécessité de les rappeler au sentiment de leurs obligations ; mais je ne puis m'accorder avec vous sur le moyen d'atteindre ce but si désirable. C'est des mœurs, non des lois, (de leur action directe et impérative du moins), que j'attends le progrès ; et je me confie plus à la puissance naturelle de la liberté qu'à la pression artificielle de la contrainte. Que l'ignorance, si vous le voulez, soit, pour la plupart des charges et des prérogatives qui font le citoyen, une cause d'exclusion : ce n'est pas une peine, mais une incapacité, venant de celui qui la subit ; et tout droit suppose le pouvoir de l'exercer. Qu'à cette déchéance légale s'ajoute, plus efficace encore, le poids d'une opinion éclairée, et que l'homme qui n'a rien appris, les parents qui ne lui ont rien fait apprendre, soient un objet de mépris et un scandale parmi leurs semblables. Que d'ailleurs, et avant toutes choses, la loi s'abstienne de fermer les voies de l'instruction ; que nul obstacle n'entrave les efforts de ceux qui veulent ou l'acquérir ou la donner ; et que tous, à leur gré, puissent s'unir en associations ou fonder des institutions à cet effet. Ce ne sera que justice et liberté, et cette liberté suffira pour combler vos vœux et les miens. Un ignorant absolu sous ce régime serait bientôt un phénomène. Mais gardez-vous avec tremblement de toute intervention impérative, ou vous ouvrirez la porte à un despotisme sans limites, et ce despotisme-là appellera bientôt après lui tous les despotismes.

Digitized by Google

système d'enseignement déterminé ; fixer, en un mot, en haut et en bas, autant qu'on le peut, le caractère et les limites de l'instruction ; ce n'est pas faire réellement de l'Etat l'instituteur universel : et si cela diffère en principe, comme on le croit, ou seulement en degré, des pensionnats égalitaires d'Owen et des écoles républicaines de la Convention. Je pourrais demander s'il n'y a pas là, avec une atteinte directe, quoique restreinte, à la famille, un péril social vraiment redoutable ; et si ce n'est pas jouer gros jeu que de substituer aux volontés, et, si l'on veut, aux caprices individuels, toujours mêlés, par leur dissemblance même, de bien et de mal, la volonté de l'Etat, c'est-à-dire la volonté de quelques hommes, qui, s'ils se trompent, entraînent à l'erreur, et peut-être à l'abîme, par une seule voie, la société entière (1). Je pourrais demander, enfin, — à part tous ces dangers si grands, et en supposant toujours sûres les résolutions prises par les pouvoirs publics, — si l'on s'est bien rendu compte de l'influence que peut exercer sur les esprits égarés, ambitieux ou despotiques, et sur les multitudes aveugles tou-

(1) Il n'est pas hors de propos de rappeler à ce sujet ce que disait, en 1844, l'une des colonnes et l'une des gloires de l'Université, M. Cousin. Voici ce qu'on lit dans son discours du 22 avril à la tribune de la Chambre des Pairs : « Imaginez un jeune homme nourri, pendant les longues années de l'enfance et de l'adolescence, dans des principes opposés à ceux du siècle et du pays où il doit vivre, et jetez-le à dix-huit ans dans un monde qui lui est comme étranger, il y sera déplacé et malheureux ; il pourra même y devenir un danger public. *C'est la société qui sème de ses propres mains l'inquiétude, le mécontentement, les révolutions.* » Voilà ce que fait l'éducation par l'Etat, si ceux qui donnent la direction se trompent. Laissons, si l'on veut, de côté la question de savoir si jusqu'à présent ce malheur a été évité. Ne suffit-il pas qu'il soit possible pour donner à réfléchir ?

Digitized by Google

jours prêtes à les suivre, l'exemple d'une intervention si considérable de la puissance administrative dans les affaires privées. Les sectes diverses qui ont agité et parfois mis en péril la société avaient toutes, on se le rappelle, une prétention commune ; elles voulaient soumettre la vie individuelle à un programme, et transformer en rapports légaux les relations naturelles. Leurs vœux différaient, mais elles étaient d'accord sur ce point, que c'était à l'Etat à faire le bonheur des citoyens, à vouloir pour eux, à agir pour eux. C'était une croyance absurde et une prétention insensée, qui n'allait à rien moins qu'à enlever aux hommes la direction et la responsabilité de leur sort, et à transformer des créatures libres en troupeaux stupides, sous la houlette de fer d'un berger caché sous le manteau de l'Etat. Du moins le bon sens et la conscience commune en ont-ils jugé ainsi. Mais est-on bien sûr que cette prétention et cette croyance n'eussent pas leur racine dans les faits; et que ce recours au despotisme social, qui nous a paru si ridicule et si odieux, sous des formes manifestement monstrueuses ou niaises, fût autre chose que l'exagération, c'est-à-dire la conséquence de ce qui subsiste parmi nous d'intervention administrative dans la vie privée. Pour les hommes modérés et sages, la violence est un épouvantail, et une répulsion involontaire les arrête quand la logique les mène ouvertement à l'absurde ou à l'injuste ; mais, pour les hommes bornés ou impatients, pour ceux qui souffrent et qui ignorent, la logique n'admet pas de contrôle, et, si loin qu'elle les conduise, ils la suivent, d'autant plus ardents même qu'elle leur montre le but plus éloigné. Il n'y a d'assuré contre leurs entreprises sans cesse renaissantes que ce qui est entier: et laisser faire au droit la moindre brèche, abdiquer la moindre par-



Digitized by Google

celle d'une liberté quelconque, c'est, à leurs yeux, déserter le terrain même du droit et autoriser l'envahissement de toutes les libertés. Si le masque de l'intérêt public peut couvrir une atteinte à la justice privée, il les couvrira bientôt toutes : ce n'est plus qu'affaire de goût ou de degré. Le culte de la justice, comme celui de la Divinité dont il émane, ne souffre pas d'alliage. Qui sait si ce péril absolu des moindres désertions n'est pas le moyen dont se sert la Providence pour nous préserver des derniers égarements de l'idolâtrie?

Je pourrais dire toutes ces choses, et bien d'autres; mais tout cela a été dit, bien des fois déjà, par des voix puissantes et dans des débats solennels. C'est assez de le rappeler, et ce qui précède suffit.

## IV.

La liberté d'enseignement, c'est-à-dire la liberté individuelle dans ce qu'il y a de plus sacré au monde, la formation intellectuelle et morale de l'homme; telle est donc la conclusion dernière de cette étude. La liberté individuelle, dans la famille et dans tout ce qui s'y rattache; tel est le moyen le plus sûr de régénérer la famille, l'unique, mais infaillible garantie des intérêts qui y naissent, l'unique mais infaillible sanction des obligations qui en découlent. La société ne vit que par les familles; et les familles ne vivent que par les individus. Les individus eux-mêmes ne vivent que par la liberté. Répondre seul de

Digitized by Google

son sort et pouvoir le faire, c'est la condition et la source de toute activité et de toute justice.

Puisse cette conclusion paraître aux lecteurs de cet écrit suffisamment motivée ! Puisse-t-elle, entre autres, paraître juste et importante aux deux hommes distingués contre lesquels, en me séparant d'eux sur un point capital, je suis forcé de la tirer, mais qui m'ont tant aidé à la tirer et à la mettre en son jour ! Les économistes réclament tous les jours la liberté individuelle dans l'ordre matériel. Mais pour l'obtenir dans l'ordre matériel, pour qu'elle y soit réelle et féconde, il faut avant tout qu'ils l'obtiennent dans l'ordre moral. Heureux si, en s'occupant quelquefois directement des questions morales, ils pouvaient échapper un instant à l'injuste reproche de ne connaître que la matière ! Plus heureux si, en discutant les intérêts moraux avec les représentants officiels de l'esprit, ils pouvaient rallier à leurs sentiments quelques-unes de ces nobles intelligences, et manifester peu à peu à tous les yeux, par l'union des défenseurs, l'union si vraie, mais si méconnue, des causes !

Digitized by Google

Digitized by Google

# SIR ROBERT PEEL.

Digitized by Google

Digitized by Google

# SIR ROBERT PEEL.

## ÉTUDE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE,

PAR M. GUIZOT (1).

(EXTRAIT DU JOURNAL DES ÉCONOMISTES, 15 AVRIL ET 15 MAI 1857.)

Un livre sur Robert Peel, et un livre de M. Guizot ! que de promesses dans ce titre seul, et quelle lecture pourrait s'annoncer sous de plus rares auspices ! Pour sujet, avec la carrière laborieuse et pleine de l'une des plus fortes individualités de la forte race saxonne, tout le développement de l'Angleterre elle-même pendant un demi-siècle de la plus ardente activité matérielle et morale ; cette vie troublée et puissante d'une société dans laquelle tout se produit et se débat au grand jour ; une agitation sans relâche, et une sécurité sans atteinte ; des dissensions passionnées, et des solutions pacifiques ; les innovations les plus hardies, et les institutions les plus respectées ; les intérêts et les idées toujours en lutte, et l'ordre constamment maintenu ; mille plaies mises à nu, et mille ressources

(1) Paris, Didier et Cie, 1 vol. in-8.

Digitized by Google

manifestées; tant de périls, tant d'épreuves, tant d'imperfections, tant de grandeur et tant de progrès : — noble et émouvant spectacle si on le considère en lui-même, comme un épisode des vicissitudes de l'humanité; leçon solennelle et imposante, si ce sont des enseignements que l'on y cherche, et si, faisant sur soi-même un retour bien naturel, on demande, à l'expérience d'un peuple qui semble avoir fait un pacte avec la fortune, des lumières et des prévisions pour d'autres peuples appelés à des difficultés semblables ! Pour reproduire ce grand spectacle et pour interpréter cette grande leçon, un écrivain consommé entre tous dans l'art d'exposer et de peindre; un historien également habile à tout recueillir et à tout mettre en œuvre; un docteur accoutumé à commenter le passé et à indiquer l'avenir; un philosophe initié à toutes les faiblesses comme à toutes les grandeurs du cœur humain; un homme, enfin, de pensée et d'action, de méditation et de lutte, célèbre au même degré pour avoir été tour à tour, et parfois en même temps, dans la chaire et dans le cabinet le juge spéculatif des politiques, et dans l'arène des affaires de son pays et de son temps leur ardent et infatigable émule ! Quel tableau et quelle main pour le rendre !

Ces idées, ces sentiments, ces souvenirs se présentent d'eux-mêmes, quand on ouvre la nouvelle biographie de Robert Peel; et l'esprit, toujours pressé de conjecturer sur ce qu'il va connaître, attend un œuvre d'une importance et d'un mérite véritablement hors ligne.

Je ne serai que sincère en disant que, si grande que puisse être cette attente des lecteurs, le livre, pour la plupart d'entre eux, n'est pas de nature à la tromper; et cependant je ne serais pas sincère si je disais qu'il a rempli la mienne. En le lisant, je sens que je dois admirer;

Digitized by Google

mais je crois sentir aussi que je ne dois pas m'abandonner. Je suis fasciné : je ne suis pas certain d'être complétement satisfait. Je vais essayer d'expliquer, en toute franchise et en toute humilité, avec cette sincérité qui est une partie du respect et avec cette défiance qui doit accompagner la conviction, cette double et en apparence contradictoire impression.

---

Si l'on veut ne voir, dans la notice sur Robert Peel, qu'un récit, incontestablement cette notice est un travail achevé, et le nom de l'auteur ne pouvait faire espérer davantage. On y trouve, en effet, dans une mesure exceptionnelle et dans un accord plus exceptionnel encore, les plus rares et les plus éminentes qualités : une connaissance merveilleuse des faits, formée des souvenirs de l'homme qui a beaucoup vu et des recherches du savant qui a tout étudié ; une narration à la fois complète et rapide ; une clarté constante et vive ; le talent de figurer la variété et la vérité de la vie, en donnant à propos la parole aux personnages, et celui de maintenir l'unité de l'histoire en la reprenant soi-même en temps opportun ; un style, enfin, à la fois précis et coloré, animé et sévère, et, malgré quelques traces de cette dignité un peu solennelle que M. Guizot ne dépose jamais entièrement, plus naturel peut-être et plus simple que dans aucun autre de ses ouvrages. Voilà ce que j'admire, avec tout le monde, dans cette notice. J'y reconnais, à toutes les pages, le plus heureux emploi de tous les dons de l'intelligence et de toutes les ressources du travail ; et je ne suis nullement surpris que d'excellents juges, frappés de la réunion



Digitized by Google

singulière de tant de mérites supérieurs, aient cru voir, dans ce dernier écrit, *la manifestation la plus éclatante de la force et de l'élévation d'un grand esprit* (1). Je le crois avec eux, jamais M. Guizot n'a montré plus de talent.

Mais le talent n'est pas tout; et la forme ne saurait, en toutes matières, emporter le fond. Il y a des œuvres auxquelles suffit la beauté extérieure ; il y en a dans lesquelles la beauté extérieure n'est qu'une qualité secondaire, quoique toujours d'un grand prix. La biographie d'un grand ministre n'est pas une œuvre littéraire ; c'est une œuvre morale et politique. C'est au point de vue de la morale et de la politique qu'il la faut juger, demandant à l'auteur, pour le louer ou pour le blâmer, non, s'il nous intéresse et parfois même nous entraîne, mais s'il nous instruit et nous élève. Son premier devoir, auprès duquel tout autre s'efface, c'est la vérité et la justice ; non pas cette vérité facile et cette justice vulgaire qui se bornent à ne pas altérer les faits ou à ne pas défigurer les hommes, mais cette vérité supérieure qui consiste à donner aux faits, en outre de l'exactitude matérielle et en quelque sorte apparente, leur caractère propre et leur portée réelle ; et cette justice plus haute qui sait découvrir, dans les actes imparfaits ou impuissants des nations et de ceux qui les conduisent, la manifestation des lois de l'éternelle équité et les voies trop souvent méconnues de la Providence.

Je crois pouvoir le dire : si l'on examine, dans cet esprit plus exigeant et plus sévère, le livre de M. Guizot ; si, par un effort énergique, secouant pour un moment le charme prestigieux de sa parole, on dépouille de leurs

(1) Voir entre autres les articles de M. Baudrillart dans le *Journal des Débats*.

Digitized by Google

couleurs toutes ces pages éclatantes ; et si l'on cherche quelle est la signification dernière et la conclusion positive de ce récit magnifique et de ces considérations solennelles ; — on sera tenté de penser que la notice sur Robert Peel ne satisfait qu'incomplétement à ces grandes obligations de la biographie politique ; et l'on se demandera, non sans surprise ni sans regret quelquefois, si M. Guizot, dans cette notice, a toujours fait aux divers événements la place que comportait leur importance relative ; s'il a toujours parfaitement jugé leur nature et apprécié leurs conséquences ; si, même, ce qui est plus grave, il a toujours donné à ses lecteurs, aujourd'hui spectateurs curieux, demain peut-être acteurs influents de la scène du monde, les notions les plus salutaires et les plus justes de leurs intérêts et de leurs devoirs. Quelque limité que soit forcément cet article, il peut suffire à justifier ces doutes.

## I.

Un mot, d'abord, sur le premier point et le moins grave : un mot seulement, ou plutôt un coup d'œil ; car il ne s'agit ici que d'un défaut de composition qui se manifeste extérieurement aux regards. J'ouvre le livre : il n'a que des dimensions ordinaires, 350 pages à peine. C'est là, pour une carrière aussi longue et aussi remplie que celle dont il contient le tableau, un cadre relativement restreint, qui ne comporte évidemment pas, même pour

Digitized by Google

les événements les plus considérables, de bien longs développements ; et l'on voit que M. Guizot n'a prétendu faire qu'un résumé lucide et animé. Eh bien ! sur ces 350 pages, je n'en compte pas moins de 60 (un sixième) consacrées en entier à un petit nombre de faits d'une importance contestable en eux-mêmes et tout au moins d'une importance très-faible dans la vie de Robert Peel. Ce sont des faits de politique extérieure, arrivés, il est vrai, de son temps, et en partie pendant son ministère, mais auxquels, absorbé comme il l'était par les affaires intérieures, il n'a guère pris part que nominalement ou en passant. Il était naturel que ces faits fussent rappelés ; mais il semblait naturel aussi qu'ils ne fussent que rappelés. Ce sont, au contraire, entre tous, les plus minutieusement racontés et les plus complaisamment discutés. Il est vrai que ce sont des faits qui ont eu jadis, en leur nouveauté, un grand retentissement en France, et qu'ils ont valu à M. Guizot, alors et depuis, beaucoup d'attaques. Mais fallait-il pour cela leur donner, aujourd'hui, une attention qu'ils ne comportent plus, et, dans la vie de Robert Peel, une place qu'ils n'y ont jamais tenue ? Transformer la difficulté de la France avec le Maroc en une question anglaise, et s'étendre autant sur les lauriers déjà anciens de Mogador et d'Isly que sur la mesure si grave et d'un intérêt si permanent du rétablissement de l'*income-tax* ; — employer le même temps à reproduire une querelle éphémère de mots au sujet de la défunte république de Cracovie et à discuter rétrospectivement une erreur de traduction échappée à Robert Peel qu'à exposer et à apprécier l'œuvre capitale de son ministère, le budget décisif de 1845-46 ; — parler du droit de visite, des mariages espagnols, ou de l'affaire Pritchard, avec plus

Digitized by Google

d'abondance que de la réforme parlementaire, de l'émancipation des catholiques ou du bill de Maynooth : — n'est-ce pas, manifestement, et tout au moins, pécher contre le premier précepte de tout art, le respect des proportions, précepte plus élevé qu'on ne le supposerait d'abord, et qui a sa valeur morale non moins que sa valeur matérielle ? Personne, assurément, n'admettra que M. Guizot ait pu, à cet égard, faillir par ignorance ; aussi est-ce très-positivement, de propos délibéré qu'il a, comme il le dit dans sa préface, saisi, dans la vie de son illustre contemporain, « l'occasion de retracer et d'éclaircir quelques faits de sa propre vie. » Mais l'excuse est-elle suffisante ; et la faute, pour être volontaire, est-elle moins réelle ? M. Guizot, dans cette partie de son livre qui le concerne plus spécialement, confesse quelque part, avec cette simplicité des hommes qui se sentent assez grands pour se reconnaître faillibles, qu'il s'est « souvent surpris en flagrant délit d'anachronisme, et mettant à certaines choses... une importance qu'elles n'avaient plus. » Je ne serais pas éloigné de penser, pour ma part, qu'en choisissant le moment actuel pour occuper de lui l'opinion, autrefois si attentive à tous ses mouvements ; en revenant notamment, de préférence, sur des actes qui, après tout, malgré le bruit qu'ils ont pu faire en leur temps, sont des moindres d'une vie comme la sienne ; en évoquant, pour rentrer en lice contre eux, les vains fantômes du chauvinisme de 1842 et 1844, ou s'évertuant à regonfler les ballons depuis longtemps crevés des joutes oratoires de 1846 et 1847 ; — M. Guizot commet de nouveau, avec aggravation, ce « délit d'anachronisme » dont il vient de s'accuser. Ce n'est pas là, cependant, ce que je lui reprocherais le plus. M. Guizot a tenu une grande place, comme

Digitized by Google

homme politique, dans son pays et dans l'Europe : il a, sans doute, comme tous les hommes dont on s'est beaucoup occupé, été souvent mal jugé, et il est naturel qu'il désire l'être mieux. C'est à lui seul à savoir ce qu'il lui convient de dire de lui, et à apprécier ce qu'il peut devoir, du fond de sa laborieuse retraite, à son nom et au soin de sa mémoire. Mais, s'il voulait « retracer et éclaircir sa propre vie, » pourquoi ne le faisait-il pas ouvertement, et sans ce détour équivoque d'une « occasion » offerte ? Nul, très-certainement, ami ou ennemi, n'eût été surpris de lui voir publier des *Mémoires;* et nul, je le crois, n'y eût trouvé à redire. C'est la biographie d'un autre qu'il nous donne aujourd'hui. Dans une biographie, il ne doit y avoir, au premier plan du moins, qu'un intérêt et qu'une figure. Celle de l'auteur, si grande qu'elle soit, est la dernière qui s'y doive montrer. C'est à cette condition que je reprocherais à M. Guizot d'avoir manqué. A s'effacer davantage devant son héros, sauf à se présenter à son tour au public, s'il le trouvait bon, je crois qu'il n'eût, quant à lui, rien perdu ; je suis certain que son livre y eût beaucoup gagné.

## II.

M. Guizot a eu beau faire, en effet, il n'a pu changer la valeur des événements : les grands sont grands par eux-mêmes, et les petits, quelque amplifiés qu'il les montre, ne cessent pas de paraître petits. On n'a garde de le laisser en route, parce qu'il y a des hommes qu'on suit par-

Digitized by Google

tout ; mais peut-être le suit-on par déférence plutôt que par choix, et l'on ne peut se défendre de sentir quelquefois, à une lassitude que l'on voudrait ne pas s'avouer, que l'on regrette ses excursions en France. L'Angleterre, en dépit du patriotisme, reste toujours le premier objet des préoccupations de son lecteur. Aussi bien, quelle différence, et quelle distance, entre ces querelles monotones de partis touchés avant tout de leur succès présent, ces campagnes de tribune et ces coups de scrutin décisifs pour le sort des ministères, mais sans influence ultérieure sur le sort des peuples, — *verba et voces, prætereaque nihil!...* — et ces grandes luttes dans lesquelles étaient engagés la liberté, la dignité, le bien-être des fractions diverses d'une société puissante ; le présent et l'avenir de toute une nation et avec eux l'avenir de toutes les nations ; plus encore, le respect de la justice et l'ascendant de la vérité éternelle ! Car c'est de tout cela qu'il s'agissait dans ces vastes débats qui ont consumé la vie de Robert Peel, et dont la plupart ont été clos de son temps et beaucoup par lui-même : — réforme parlementaire, émancipation des catholiques, pacification de l'Irlande, instruction populaire, remaniement des impôts, modification des douanes, suppression des lois sur les céréales, abolition des droits de navigation, banque même, police ou assistance publique. Les partis s'emparent de toutes les questions, et aucune de celles-ci n'est restée à l'abri de leur atteinte : mais ce n'étaient pas des questions de partis ; c'étaient des questions d'ordre et de bonheur commun. Sous des formes différentes et à des degrés divers, c'était la manifestation constante et vraie d'un fait unique, du fait social par excellence, disons mieux, du fait humain ; le travail infatigable et contrarié des hommes vers le mieux, l'effort

Digitized by Google

des aspirations et la résistance des habitudes, la lutte de l'idée contre le fait et du droit nouvellement aperçu contre l'intérêt anciennement établi. Voilà pourquoi ces débats n'ont pas seulement, comme ceux dont un incident diplomatique ou un entraînement passager fait tous les frais, occupé pendant un certain temps toute l'ardeur d'un grand peuple, mais intéressent et émeuvent aujourd'hui, intéresseront et émouvront toujours. Le spectacle de ces agitations fécondes ne cessera jamais d'être attachant, et il ne cessera jamais d'être salutaire, parce qu'il y aura toujours, et partout, à la surface des sociétés ou dans leurs profondeurs, de semblables problèmes à déterminer et à résoudre, des pas nouveaux et difficiles à faire dans la voie sans limite du progrès, des illusions à dissiper, des résistances à vaincre, des sacrifices à accomplir; des enseignements, par conséquent, et des encouragements à demander aux nobles exemples, aux épreuves généreuses et aux succès glorieux de ceux qui nous ont devancés dans la carrière.

---

M. Guizot, j'aime à le dire, a merveilleusement reproduit tout ce mouvement économique et politique de l'Angleterre, et le tableau qu'il en met sous nos yeux est à la fois exact, lumineux et saisissant. Les questions les plus hautes, les plus complexes, ou les plus techniques, sont exposées par lui avec une clarté heureuse qui les rend aisément intelligibles à tous; les phases diverses en sont attentivement suivies; et l'on en saisit tour à tour, avec une facilité égale, la naissance, le développement, les péripéties principales et le dénoûment définitif. L'illusion

Digitized by Google

est complète, et l'effet parfois est immense. Il atteint jusqu'à l'entraînement et au transport. La Ligue, surtout, ce grand mouvement et cette puissance singulière de la Ligue, excite l'intérêt, l'admiration et l'enthousiasme. Quand on contemple, rendues par la main si ferme de M. Guizot, les dernières scènes de ce grand drame national; quand on assiste, grâce à ce fidèle et puissant interprète, à ces scènes solennelles du Parlement où tout fut si imposant, — et la noble fierté du ministre cédant sans honte à la nécessité et à l'évidence, et la modération généreuse des réformateurs bornant leur victoire et leur ambition à la reconnaissance des vérités qui leur étaient chères, et le désarmement frémissant des partis dominés par la force toute-puissante de l'intérêt public et de l'opinion :... — à ces paroles suprêmes, à ces actes suprêmes, l'esprit et le cœur succombent à la fois sous la grandeur de leurs sentiments et de leurs pensées; et l'on se croit ravi, loin des petitesses habituelles de la politique, dans un monde plus élevé où règnent enfin la vérité, la justice et la concorde.

Et n'est-ce là qu'un rêve, en réalité, vain produit d'une impression passagère; ou n'était-ce pas une ère nouvelle qui s'ouvrait, pour l'Angleterre et pour l'humanité, à cette heure à jamais mémorable? Pour moi, je le crois, ce n'est point un rêve : en y pensant de nouveau, le livre fermé, je ne trouve rien à renier de l'émotion profonde que j'ai éprouvée en le lisant; et je ne vois rien dans l'histoire, parmi les événements les plus fameux, parmi les révolutions les plus éclatantes, qui mérite d'être mis au-dessus de cette réforme pacifique. Ce n'est pas, comme on l'a dit cent fois, une partie de la nation anglaise qui a été défaite en 1846, c'est l'erreur et l'iniquité; ce n'est pas



Digitized by Google

une autre partie de la nation qui a triomphé, c'est la vérité et la justice (1). Ce n'est pas l'industrie qui a pris le pas sur l'agriculture et la terre qui a cédé son droit d'aînesse au capital ; c'est l'égalité et l'union naturelle des divers ordres de travaux qui s'est révélée, la fraternité humaine qui s'est produite dans le domaine de la richesse, et le

(1) Depuis que ces lignes sont écrites, j'ai trouvé la même appréciation exprimée en termes presque identiques dans le livre de M. de Montalembert : *De l'avenir politique de l'Angleterre*. Voici ce que dit M. de Montalembert : « *Les pires ennemis de l'aristocratie pouvaient seuls lui souhaiter la responsabilité odieuse du maintien de ces vieux abus.* Les chefs mêmes de cette aristocratie le sentirent. Le duc de Wellington, lord Grey et sir Robert Peel portèrent, au moment voulu, une main énergique et habile sur le vieil arbre pour l'émonder de ses branches mortes et caduques, pour lui rendre sa sève et sa vie. L'émancipation des catholiques, la réforme parlementaire et l'abolition des lois sur les céréales *n'ont point été des victoires pour la démocratie. Elles ont été la glorieuse et légitime conquête de la justice, de la raison et de la charité sociales.* » M. de Montalembert appelle ailleurs la réforme douanière : « la cause de l'ouvrier et du pauvre contre l'aveuglement de la grande propriété, plaidée et gagnée par le bon sens de Peel. »

M. de Lamartine, dans la préface de la charmante histoire de *Geneviève*, en rendant un éclatant hommage au Cobden français, appelle de son côté l'agitation pour « *le libre échange,* » (le mot ne lui fait pas peur) : « l'insurrection pacifique de l'intérêt général contre les monopoles partiels, la *liberté des dix doigts de la main* contre l'arbitraire du travail. » Et, dans son écrit sur les *Destinées de la poésie*, daté de 1834, voici en quels termes il apprécie les aspirations qui travaillaient alors déjà si visiblement les sociétés, et dont la satisfaction seule peut leur donner la paix. « ... *Il s'agit de savoir si l'idée morale* de religion, de charité évangélique, *sera substituée à l'idée d'égoïsme dans la politique ;* si *Dieu, dans son acception la plus pratique, descendra enfin dans nos lois ;* si tous les hommes consentiront enfin à *voir dans tous les hommes des frères,* ou continueront à y voir *des ennemis ou des esclaves.* » C'est là le vrai programme économique, comme c'est le vrai programme religieux. Seulement, M. de Lamartine, en le posant, se flattait de l'accomplir en « deux ou trois ans tout au plus. » L'aile du poëte est seule capable de défier ainsi le temps et l'espace.

Digitized by Google

progrès matériel qui a enfanté le progrès moral; c'est, surtout, la force terrestre du droit qui a été manifestée. Jusqu'alors, en dépit des enseignements du christianisme qui leur dit qu'ils sont frères, les hommes ne s'étaient guère traités qu'en ennemis, consentant quelquefois, à grand'peine, à se croire de la même famille dans l'étroite enceinte d'un territoire restreint, mais ne voulant voir au delà qu'étrangers; regardant le monde comme une proie promise à la force ou à l'astuce ; et se faisant un mérite de la jalousie et de l'égoïsme. En vain la religion et l'économie politique, par de rares organes, protestaient contre cette sottise impie. Gouvernements et nations en faisaient à l'envi la règle de leur conduite; et le droit international, le droit public, le droit privé souvent, n'avaient guère d'autre base. Des créatures spirituelles étaient ainsi, au nom du sophisme et de la cupidité, dépouillées de la première prérogative de la spiritualité, de la faculté de disposer de soi et de jouir de ses efforts; la propriété de la personne était méconnue dans ses conséquences essentielles; et la misère et la faim étaient législativement décrétées. La Ligue a été le réveil de la conscience et de l'intelligence humaines, trop longtemps assoupies; leur protestation irrésistible contre leur antique et meurtrière idolâtrie. Grâce à elle, grâce à ces apôtres dévoués, — éclairés par la science, animés surtout par la charité vraie, par cette charité qui croit tous les hommes appelés à l'égalité et à la paix, et travaille à les leur procurer, — la doctrine profitable et sainte de l'harmonie et de l'union a refoulé tout à coup devant elle la doctrine insensée et coupable de la division et de l'antagonisme. On sait la grandeur des premiers résultats de ce changement : le développement merveilleux de la richesse et

Digitized by Google

du bien-être en Angleterre, l'accroissement du commerce, les heureux efforts de l'agriculture, l'apaisement des colères populaires, et cette sécurité qui a semblé un prodige comme elle était une exception. A beaucoup d'égards, les promesses et les espérances de la Ligue ont été dépassées. On se tromperait pourtant si l'on mesurait l'œuvre de la Ligue sur ces résultats déjà visibles. C'est un mouvement qui ne fait que commencer ; car la répudiation d'une doctrine conduit à la suppression de toutes ses conséquences. Une longue chaîne suivra le premier anneau. Rivalités publiques ou privées, haines nationales, hostilités de classes, jalousies de métiers, ambitions individuelles ou collectives, esprit de conquête ou de prépondérance, armées écrasantes, diplomatie agressive, intervention administrative, servilisme et exigences également déraisonnables et pernicieux, formes diverses de la cupidité et de l'erreur ; toutes les habitudes et tous les rapports des sociétés et de leurs membres sont à modifier à mesure que pénétrera dans l'esprit des hommes la foi nouvelle dans l'harmonie naturelle du monde et dans la rectitude féconde des efforts libres. La paix et l'équité sortiront peu à peu de cette vue morale et salutaire, et l'humanité, en cessant d'être une juxtaposition incohérente de forces étrangères ou hostiles pour devenir une association universelle de travaux et de ressources, se sentira intéressée tout entière à répudier partout toutes les entraves apportées, sous une forme quelconque, à l'activité et à la liberté d'aucun homme. De là une influence croissante, et avec le temps irrésistible, toujours au service de toutes les bonnes causes, et l'opinion enfin vraiment *reine du monde*. Avoir montré ce que peut l'opinion, voilà, parmi tous ses bienfaits, le plus grand bien-

Digitized by Google

fait de la Ligue. Jusqu'à elle, la force brutale avait à peu près seule prévalu dans le monde, et la force morale elle-même ne savait pas se passer de son concours. Tout changement, imposé de haute lutte, se traduisait en bouleversement; et toute victoire, obtenue par la violence, laissait après elle, même quand elle servait une cause juste, le ressentiment et les excès de l'oppression. C'est par la force morale seule, sans aucun mélange de force matérielle, par le talent, par la science, par le dévouement, que s'est accompli le grand triomphe de la Ligue; c'est une majorité libre qui a proclamé ce triomphe, non une armée qui l'a imposé. Où sont les vaincus, quand l'adhésion des esprits est le but et le prix de la lutte, le signe de la victoire; et quels retours offensifs peuvent faire craindre, même après la plus opiniâtre résistance, des adversaires qui n'ont pas été soumis, mais convertis? Ce qui est gagné une fois ainsi l'est à jamais; et la vérité, réduite à faire péniblement ses preuves, est du moins, quand elle les a faites, assurée de garder ses droits sur les esprits. Ce qui s'est passé depuis dix ans en Angleterre, pour les principes de la liberté commerciale, est à cet égard d'un enseignement significatif. Au jour de l'abolition des lois sur les céréales, la résistance à ces principes semblait redoutable encore, et ce n'était pas sans en appeler à l'avenir qu'une minorité imposante subissait la loi de la majorité. Aucune des circonstances dont cette minorité attendait un revirement favorable ne lui a manqué, et aucune n'a pu l'empêcher de décroître. Les hommes auxquels elle s'en prenait de sa défaite sont tombés ou sont morts, sans que leur œuvre ait été ébranlée; ses chefs même les plus ardents et les plus téméraires ont eu le pouvoir à leur tour, sans tenter un instant

Digitized by Google

de donner satisfaction à leurs ressentiments; ils n'ont parlé de leurs résistances et de leurs réserves d'autrefois que pour proclamer solennellement qu'ils étaient forcés d'y renoncer, et donner eux-mêmes, par leur adhésion définitive, une dernière consécration à la politique de leurs adversaires. Ce progrès se continue sans interruption. Chaque jour quelques pratiques protectionnistes sont effacées de la loi; quelques préjugés protectionnistes disparaissent des esprits : et l'on chercherait en vain aujourd'hui, dans cette Angleterre où toute idée groupe si aisément en corps ses défenseurs, les éléments d'une campagne tant soit peu sérieuse contre les réformes de Peel et un homme de quelque valeur pour patronner une telle tentative.

---

M. Guizot n'a pas seulement raconté avec force l'histoire de la Ligue et reproduit avec éclat la physionomie extérieure de ce grand mouvement : il a reconnu la grandeur et la puissance des sentiments qui lui avaient donné naissance; il a noblement apprécié le zèle généreux et désintéressé de ses promoteurs. Quand, pour expliquer leur ardeur et leur succès, il nous montre dans tous les esprits l'action désormais irrésistible d'une « foi armée et impérieuse, le plus grand bien-être du plus grand nombre de créatures humaines reconnu comme but suprême de la société et du gouvernement; » — quand il déclare que « c'est là de nos jours le dogme démocratique par excellence, et » que « ce sera la gloire de sir Robert Peel, comme ce fut sa force, d'en avoir été le plus sensé, le plus honnête, et, pour une société bien réglée, le plus hardi

Digitized by Google

représentant ; » — quand il appelle hautement la suppression des lois sur les grains « *le plus grand de tous les actes* de l'administration » si grande de R. Peel ; — assurément M. Guizot donne aux principes de liberté commerciale représentés par la Ligue une adhésion bien expresse et bien précieuse. Quand, — appréciant avec tout l'art d'un critique et toute l'autorité d'un maître le talent oratoire de Cobden, qu'il montre, dans une occasion solennelle, « tour à tour simple et ingénieux, familier et éloquent, pressant et point amer, abondant en faits et adroit dans l'argumentation, » — il ajoute, sur le caractère de l'homme, ce jugement glorieux : « évidemment animé par une conviction profonde et un patriotisme sincère, exempt de jalousie et d'hostilité démocratique ; » M. Guizot rend à la Ligue elle-même, dans la personne de son chef le plus marquant, une justice éclatante.

La science économique doit revendiquer, avec une satisfaction reconnaissante, comme un insigne honneur et comme un rare service, dans un pays surtout où les hommes appelés à appliquer ses lois se font trop souvent un mérite de les ignorer, ce double et puissant témoignage d'un penseur et d'un politique. Mais n'a-t-elle pas, au milieu de cette satisfaction, quelques réserves à faire quand M. Guizot qualifie ailleurs l'idée mère de la réforme « d'*idée unique et fixe* » qui *règne comme une épidémie ;* » ou quand, montrant cette même « idée transformée en passion et en vertu, » il se plaint de ce que « *la part de vérité qu'elle contient* efface et fait disparaître *les autres vérités qui la limitent ?* » N'a-t-elle pas même une protestation positive à formuler quand il loue Peel d'avoir, en 1845, « en repoussant l'abolition complète et immédiate des lois sur les grains, » introduit « dans le débat *des vues* MORALES *étran-*

Digitized by Google

*gères et* SUPÉRIEURES AUX PRINCIPES STRICTS *dont s'armaient ses adversaires?* » Devons-nous concéder à M. Guizot que les vérités se limitent mutuellement, ou maintenir contre lui qu'elles s'accordent? Pouvons-nous admettre qu'il y ait des *vues morales étrangères aux principes stricts;* et que la justice, que les principes représentent s'ils sont dignes de ce nom, ne soit pas *supérieure* à tout? Ce qu'alléguait Robert Peel, c'était la perturbation possible des « rapports établis, sous l'empire de la loi » qu'il s'agissait de supprimer, « entre le propriétaire, le fermier et le laboureur, — rapports qui » n'étaient « pas, disait-il, uniquement fondés sur des considérations pécuniaires. » C'était la crainte de voir la terre devenir simplement désormais « une matière à de pures spéculations commerciales; les principes du commerce appliqués aux produits de la terre,» être appliqués aussi à la terre même; et « les relations établies, peut-être depuis des siècles, entre le propriétaire de la terre et la famille qui l'exploite,» les « égards pour le laboureur,» la déférence pour le propriétaire, l'échange mutuel du respect et de la bienveillance, disparaître devant la nécessité d'un « profit pécuniaire, » au grand détriment du « caractère du pays.» J'avoue que je ne comprends pas bien ce qui a pu mériter à cette objection, — qui dans la pensée de Peel me paraît avoir été bien plutôt une sorte d'atermoiement et de consolation (1) à

(1) On lit dans ce discours, après les *vues* relevées par M. Guizot, des phrases comme celle-ci : « Je ne pousserai pas cela trop loin. *Je ne dirai pas,* parce que CELA NE PEUT PAS SE DIRE, *que l'agriculture doive être exempte de l'application* graduelle *des principes* qui régissent d'autres intérêts... Ce que je dis, c'est que, *depuis trois ou quatre ans* que le pouvoir est dans nos mains, *nous avons modifié nos lois commerciales selon les vrais principes,* SANS EN EXCEPTER LES LOIS SUR LES GRAINS et toutes celles qui prohibent l'importation des

Digitized by Google

l'adresse des propriétaires fonciers, qu'un argument sérieux en faveur de leurs priviléges, — l'honneur d'être estimée si haut par M. Guizot. Je ne suppose pas qu'avant l'abolition des lois sur les céréales la concurrence entre les propriétaires anglais fût assez faible, ou leur accord assez complet, pour qu'ils pussent sacrifier sciemment une portion notable du rendement de la terre à la conservation d'autres avantages ; et je ne vois pas en quoi une meilleure exploitation du sol, commandée par une concurrence plus étendue, mais récompensée par une demande plus égale et plus active, — ainsi qu'il arrive toujours quand la facilité de consommer vient accroître le désir de consommer, — pouvait paraître un obstacle à la persistance de bons rapports entre les diverses classes agricoles. Je crois les Anglais assez intelligents en affaires pour savoir que les bons rapports sont un élément important de prospérité, l'huile précieuse qui, en adoucissant les frottements, épargne les pertes de forces; je pense que le profit, dans toute entreprise, est d'autant plus sûr et sa répartition d'autant plus équitable que nulle mesure artificielle n'intervient pour le régler ; et je vois qu'en fait, depuis l'abolition des lois céréales, non-seulement l'agriculture anglaise a fait des progrès qu'elle n'eût jamais faits sous le régime antérieur, mais la condition moyenne des fermiers et des ouvriers s'est notablement améliorée, sans que celle des pro-

produits agricoles étrangers. Vous pouvez penser que nous n'avons pas poussé le principe assez loin; mais, en tout cas, *nous n'avons pas* FAIT UN SEUL ACTE *qui n'ait tendu à l'abaissement graduel des droits purement protecteurs. Je demande la permission* DE PERSÉVÉRER DANS LA MÊME VOIE. Je reconnais que l'EXPÉRIENCE *de ce qui est arrivé* à l'égard des articles sur lesquels pesaient des droits élevés qui ont été abolis, CONFIRME LE PRINCIPE GÉNÉRAL... »

Digitized by Google

priétaires ait souffert en rien. Je me demande, d'ailleurs, si, en tenant pour plausibles les craintes exprimées par Robert Peel, ces craintes eussent dû encore peser, dans une balance juste, le poids que leur attribue M. Guizot. La condition des producteurs agricoles méritait à coup sûr d'être prise en considération; mais la condition des consommateurs industriels méritait-elle de l'être moins? Si les uns pouvaient souffrir un moment de la liberté, les autres ne souffraient-ils pas constamment du monopole? Et l'intérêt principal, celui du plus grand nombre, si l'on voulait compter les parties en cause au lieu de se borner à déclarer le droit, n'était-il pas manifestement du côté de la Ligue? Toute réforme coûte, nous le savons, et c'est un des châtiments de l'erreur, et ce devrait être un de ses épouvantails, de ne pouvoir être répudiée qu'avec douleur. Cette douleur paraît souvent en proportion de la gravité de l'erreur. On conçoit donc que, même en présence des plus grands maux, les plus hardis hésitent devant le remède. Cette hésitation est visible, en bien des circonstances, dans les actes et dans les paroles de R. Peel. Au moment même où il est manifeste qu'il va prendre un parti définitif, ou peut-être il l'a déjà pris, il rappelle avec force que « la protection a été la règle,» que « sous cette règle se sont créés de nombreux et considérables intérêts,» et qu'en « agissant trop vite, en créant des souffrances au moment même ou l'on s'efforce d'amener des améliorations, on court le risque de retarder le progrès des bons principes mêmes. » Il répète souvent, à diverses époques et dans des occasions diverses, que « les théories générales, quelque incontestables qu'elles soient, ne doivent être appliquées qu'avec une extrême circonspection, » et « qu'il importe de traiter avec un extrême ménagement les intérêts privés,

Digitized by Google

d'abord parce que la justice l'exige, ensuite parce que la *cause des réformes et des améliorations progressives aura grandement à souffrir si l'on ne sait pas les concilier avec les égards dus au bonheur et à la sécurité des personnes.* » M. Guizot a raison de rapporter ces paroles et d'approuver ces scrupules ; il a raison d'insister à son tour sur la nécessité, sur la difficulté en même temps, de « n'agir, » en toute « crise, qu'avec mesure, patience et équité, » et de dire que « dans la voie de la justice et du progrès sensé, la perspective est immense et la lenteur extrême. » Il fait, enfin, une réflexion profonde et digne de lui quand il remarque qu'il faut bien prendre garde, en « se précipitant du côté des réformes, d'oublier ce qu'il y a, *non-seulement de naturel, mais de légitime dans la résistance des possesseurs aux novateurs* et des faits consacrés par le temps à des attaques qui *souvent ne sont le fruit que de prétentions également intéressées.* » Tout cela est vrai; l'impatience n'est jamais bonne conseillère ; et si l'on voulait extirper du monde toutes les erreurs et toutes les iniquités en un seul jour, on n'améliorerait pas le monde, on le détruirait. Si le langage de M. Guizot n'allait pas au delà de cette prudence et de cette réserve, je ne crois pas qu'aucune foi pût s'en trouver blessée. Mais c'est la foi elle-même que les paroles que j'ai citées plus haut mettent en suspicion, ou plutôt, je le croirais volontiers, qu'elles semblent y mettre; c'est la valeur *morale* des *principes* qu'elles subordonnent ou qu'elles semblent subordonner à des *vues étrangères;* et c'est cette subordination que tout homme ayant quelque foi dans les principes doit se refuser à ratifier, même par son silence. Car les principes, c'est la force vive qui meut l'humanité : et si la force est réduite à compter, dans ses effets, avec les milieux et les résistances, elle n'en est pas

Digitized by Google

moins *supérieure* par essence aux résistances et aux milieux. C'est pour elle qu'ils ont été faits ; ils ne sont que la matière de son emploi : il faut les connaître pour l'appliquer ; mais c'est uniquement en vue de son application qu'ils méritent d'être connus.

---

A ces réticences dans une adhésion qu'on voudrait, à cause de sa valeur et de son importance, voir complète ; à ces défiances, apparentes ou réelles, des principes ; il convient d'ajouter, pour en finir sur ce point, que M. Guizot, tout en faisant à la Ligue, dans son livre, une place considérable, n'a cependant pas mis peut-être assez en lumière, parmi les mobiles de la Ligue, quelques-uns des plus sérieux et des plus nobles, et, parmi ses conséquences, plusieurs des plus importantes et des plus belles. Ainsi il montre bien, dans la Ligue, « l'empire d'une idée générale sur les pouvoirs publics, au nom d'un intérêt populaire ; l'esprit démocratique et l'esprit scientifique coalisés pour dominer le gouvernement ; » mais il n'y montre pas assez, si je ne me trompe, ce qu'il était si propre à y montrer, l'empire de l'idée morale par excellence, l'esprit chrétien, qui en a été peut-être la plus grande force et la plus vive impulsion. C'est, avant tout, quoi qu'on en ait pu dire, par le côté du droit que la Ligue a battu en brèche le monopole (1) ; c'est comme

(1) M. Michel Chevalier, dans son *Examen du système commercial*, a parfaitement fait ressortir ce caractère moral de l'agitation anglaise ; voici quelques-unes de ses paroles : — « *Ce fut du sentiment du droit que s'armèrent M. Cobden et ses amis...* Ils ne prirent pas envers les protectionnistes l'attitude de solliciteurs ; forts

Digitized by Google

inique, bien plus que comme nuisible, et au nom du devoir bien plus qu'au nom de l'intérêt, qu'elle l'a renversé ; — faisant en cela, du reste, preuve d'habileté en même temps que de dévouement : car l'intérêt est chose confuse et multiple, la justice est chose une et claire ; et, quand on veut remuer un peuple d'une manière durable, ce n'est pas un avantage à conquérir qu'il faut lui présenter, c'est une croyance à servir et à faire triompher. Il montre bien la société anglaise profondément modifiée ; — l'aristocratie demeurée « la classe gouvernante, » mais ne gouvernant plus « que sous l'influence, dans les intérêts et selon les vues du pays tout entier ; » — la démocratie changée dans « sa composition et » dans « sa position, ne se bornant pas, comme jadis, à défendre au besoin ses libertés et à exercer sur le pouvoir une influence indirecte et lointaine, » mais « regardant les affaires publiques comme les siennes, surveillant assidûment ceux qui les font, et, si elle ne gouverne pas l'État, dominant le gouvernement. » Mais au delà de l'An-

du droit de la nation même, ils les attaquèrent avec une impétuosité et une vigueur que rien ne lassait. Ils affirmèrent, ce qui était vrai, que le système protecteur était une atteinte aux libertés publiques, qu'il violait l'équité ; ils représentèrent que, dans un pays libre, où il est de principe que tous les hommes soient égaux devant la loi, c'était une vexation intolérable et une iniquité que les propriétaires du sol en particulier se fissent payer par le pauvre une redevance sur le pain qu'il mange. Cette tactique hardie eut un succès extraordinaire, qu'elle méritait, parce qu'elle était franche et loyale.

« Le protectionisme... est renversé pour ne plus se relever ; il l'est, parce qu'*il a été attaqué... comme il le fallait, au nom des principes générateurs du droit public* chez les peuples civilisés des temps modernes... Avant eux, la révision du tarif était une *question d'expédient. M. Cobden et ses amis en ont fait* ce que c'est réellement, UNE QUESTION DE PRINCIPES, » etc.

Digitized by Google

gleterre il ne signale guère ni aucun effet immédiat, ni aucune suite ultérieure de la réforme de 1846. Toutes ces grandes conséquences qui, dans un avenir plus ou moins éloigné, doivent découler peu à peu de cette réforme, et qui se révèlent déjà à l'œil du moraliste et du philosophe : — cette pression de la liberté sur les relations nationales et internationales; ces réactions indéfinies du dedans sur le dehors et du dehors sur le dedans; cette influence bienfaisante d'un bien-être plus facile et d'une égalité plus réelle; cette puissance moralisatrice et fécondante du mélange des hommes et des choses; que j'essayais tout à l'heure de faire entrevoir après d'autres; — M. Guizot laisse à peu près entièrement à ses lecteurs le soin de les découvrir. On pourrait croire, en le lisant, que la réforme douanière n'est qu'un événement anglais; si bien qu'après lui avoir reproché de passer trop aisément le détroit quand il s'agissait d'affaires diplomatiques, on serait tenté de lui reprocher de ne pas oser le franchir quand il s'agit d'affaires économiques.

Et, à ne considérer même ces faits économiques que par rapport à l'Angleterre, il me semble qu'il y avait davantage à en dire, et que M. Guizot n'a pas tout dit. Je ne vois pas qu'il parle, comme il eût été naturel de le faire, ni de la modification évidemment commencée du système colonial, l'une des plus inévitables et des plus immédiates conséquences de la suppression des restrictions douanières; ni du mouvement de remaniement des impôts, si visible en ce moment même; ni du développement et de l'influence manifeste du parti de la paix; ni de bien d'autres suites déjà marquées d'un premier pas. Il accuse une partie des effets de la réforme doua-

Digitized by Google

nière sur la vie intérieure de la société anglaise ; il n'en accuse pas les effets sur la vie extérieure de cette société, ou plutôt il semble n'envisager qu'avec défiance cette partie de l'avenir de la liberté. « *A l'intérieur,* dit-il, dans la législation et l'administration quotidienne du pays, *le progrès est immense;* la justice, le bon sens désintéressé, le respect de tous les droits, le ménagement de tous les intérêts, l'étude consciencieuse et approfondie des faits et des besoins sociaux exercent dans le gouvernement anglais beaucoup plus d'empire que jadis ; dans ses foyers, et pour ses affaires de tous les jours, l'*Angleterre est*, à cour sûr, bien *plus sagement et plus équitablement gouvernée.* » Mais « au *sommet de l'État et au dehors,* dans la marche générale et les relations extérieures de son gouvernement, *le grand esprit politique,* l'esprit d'ensemble et de suite *a faibli... Une société plus généralement heureuse et libre, et un gouvernement moins haut et moins ferme, un présent plus doux et un avenir moins assuré, ce sont là* LES BIENS ET LES MAUX, LES PROGRÈS ET LES AFFAIBLISSEMENTS que... la démocratie et son empire croissant ont valus jusqu'ici à l'Angleterre. »

C'est là un arrêt que ni la morale, ni l'économie politique, ni la politique pure ne me paraissent permettre d'accepter, quand bien même, ce dont il est permis de douter, la superficie des faits semblerait le justifier entièrement. Je crois qu'il est prématuré de dire que l'Angleterre ait encore renoncé beaucoup à s'occuper des affaires du monde, et que sa politique au dehors soit déjà sensiblement moins haute, moins entreprenante et moins inflexiblement suivie. Mais, s'il en était ainsi, je ne me sentirais que peu disposé à l'en blâmer ou à l'en plaindre, et je ne saurais

Digitized by Google

m'accorder avec M. Guizot pour voir, dans un tel changement des vieilles allures de la diplomatie anglaise, un *affaiblissement du grand esprit politique.* Le *grand esprit politique* ne consiste pas à remplir le monde de ses prétentions et de ses exigences, mais à lui inspirer le respect de son droit et la confiance dans son équité. Se montrer en toutes choses impartial et modéré ; s'occuper librement de ses propres affaires, en laissant les autres s'occuper des leurs sans entraves ; chercher l'amélioration de son sort dans le meilleur emploi de ses ressources, et abandonner aux autres l'emploi des leurs ; gagner, si on le peut, la bienveillance de ses voisins et nouer avec eux d'utiles relations, mais ne leur en imposer aucune et ne chercher dans toutes qu'un loyal échange de services : — telle est, à mon avis, la plus honorable comme la plus sage manière d'agir, pour les peuples aussi bien que pour les individus ; et ceux-là sont les plus grands, qui ont le moins de prétention à l'être par-dessus les autres et aux dépens des autres. L'inconsistance et la vanité briguent l'influence apparente ; la droiture plus habile trouve, sans la chercher, cette influence plus réelle et plus salutaire qui naît de la considération et de l'exemple. M. Guizot le dit lui-même, et l'on ne peut mieux faire que de répéter ses paroles. « C'est la condition naturelle des pays libres que la politique intérieure, les questions d'organisation constitutionnelle et de bien-être public, les grandes mesures d'administration et de finances, tiennent dans leurs affaires le premier rang ; à moins que l'indépendance nationale ne soit menacée, quand un peuple n'est pas un instrument entre les mains d'un maître, *le dedans prime* pour lui *le dehors.* » C'est précisément en tournant vers *le dedans* l'activité et l'attention des peuples que les doctrines

Digitized by Google

de la liberté commerciale et la pratique de cette liberté doivent, comme je l'ai montré, agir d'une manière bienfaisante sur l'esprit des hommes. Elles tendent, par leur essence, à substituer partout le travail à la spoliation, l'industrie à la conquête, les débouchés aux possessions, les bonnes relations volontaires à la prépondérance ; — ne laissant peu à peu d'autres différences de bonheur, de richesse et de véritable puissance entre les nations, ou plutôt leur faisant comprendre enfin qu'il ne saurait y en avoir d'autres, que les degrés différents d'ordre, de justice, de prévoyance, d'adresse, de labeur et d'économie apportés par chacune d'elles à l'exploitation et à l'emploi de ses ressources naturelles. Est-ce parce que mon esprit est plus familier avec les questions économiques qu'avec les questions diplomatiques que cette supériorité des premières me paraît si évidente (1), et qu'un pays mieux gou-

(1) Il est permis, je pense, pour justifier cette prédilection, de rappeler qu'elle a été partagée, de la manière la plus explicite, par l'homme de ce siècle qui a consacré peut-être aux questions diplomatiques le plus de travail et de connaissances spéciales, par celui dont les ouvrages font loi, par d'Hauterive. D'Hauterive, présenté à Canning par M. de Damas, lui disait : « Je ne suis pas un agent de la politique, je ne m'occupe plus de celle du ministère, ni d'aucun autre cabinet; mais *je suis un économiste*, et, à ce titre, je suis charme d'avoir une occasion de vous adresser des remerciments au nom de tous les économistes du continent... » V. *Biographie universelle* et *Dictionnaire d'économie politique*, article *D'Hauterive*.

Il n'est pas hors de propos non plus de rappeler ici les paroles suivantes, dans lesquelles le même d'Hauterive apprécie le système abandonné par l'Angleterre en 1846, et trop fidelement conservé encore par d'autres peuples. « *La théorie des lois prohibitives*, dit-il, *est écrite en lettres de sang* dans l'histoire de toutes les guerres qui, depuis quatre siècles, mettent partout *l'industrie aux prises avec la force, oppriment l'une, corrompent l'autre, dégradent la morale politique, infectent la morale sociale et dévorent l'espèce humaine.* »



Digitized by Google

verné à l'intérieur est nécessairement à mes yeux un pays plus grand dans le monde ? Ce qui est simple pour un économiste est-il moins simple pour les esprits dont la politique extérieure a été la préoccupation principale, et qui, ayant fait des questions diplomatiques l'objet d'un grand travail, ont peine à penser que ce qui leur a coûté le plus ne soit pas ce qui vaut le plus ? Je ne sais. Nous sommes tous, quoi que nous fassions, grands ou petits, plus ou moins maîtres d'armes ou maîtres à danser. Mais c'est aux plus grands qu'on doit demander le plus de se dégager de ces inévitables influences et d'effacer plus complétement en eux le pli de l'habitude. Le lecteur jugera, d'après ce qui précède, si M. Guizot, en appréciant la réforme douanière, s'en est affranchi autant qu'on devait l'attendre de son intelligence si forte et si remarquablement maîtresse d'elle-même; ou si c'est moi qui, en désirant de lui plus qu'il n'a donné, ai cédé à mon insu à une fascination contraire.

« Le système colonial, l'esclavage, *les haines de l'avarice, qu'on appelle haines nationales; les guerres de l'avarice, qu'on appelle guerres de commerce*, ont fait sortir de cette boîte de Pandore l'inondation des erreurs, des fausses maximes, des richesses excessives, corruptrices et mal réparties, de la misère, de l'ignorance et des crimes, qui ont fait de la société humaine, dans quelques époques de l'histoire moderne, un tableau si odieux... » (*Précis d'économie politique.*) L'homme qui a écrit ces lignes *avait rédigé soixante-deux traités de commerce*. Qu'on nous vienne opposer après cela les hommes *pratiques !*

Digitized by Google

Je ne dirai rien des autres faits de la vie de Robert Peel, rapportés et jugés par M. Guizot. C'est à regret ; car beaucoup sont d'une gravité exceptionnelle, ainsi qu'on a pu le voir par une rapide et incomplète énumération ; et j'aurais aimé, sur plusieurs, ou à prendre acte des paroles de l'illustre écrivain, ou à faire contre elles quelques réserves parfois sérieuses. C'est avec bonheur que l'on voit un homme d'Etat d'une autorité aussi considérable que M. Guizot mettre à profit cette autorité pour faire ressortir, dans les complications terribles de la question d'Irlande, — ce « cauchemar » de l'Angleterre et de Peel, — un grand exemple des châtiments promis à l'injustice et à la violence ; et qu'on l'entend rappeler aux peuples, avec une force suprême, et dans le plus noble langage, qu'ils ont une conscience comme les individus, et qu'ils sont, comme eux, jugés et rémunérés d'après leurs œu-

Digitized by Google

vres. On est heureux de le voir, de même, signaler, dans les difficultés de la question catholique, les inconvénients inévitables de toute confusion du spirituel et du temporel, et déduire, des faits les moins contestables, un témoignage convaincant en faveur de la cause de la tolérance et de l'inviolabilité des consciences (1). On lui sait gré d'avoir insisté, avec une prédilection généreuse, sur le zèle de Peel pour la propagation des lumières et de la moralité, et de s'être associé, en les citant, aux paroles qui témoignent le plus hautement de ce zèle ; — paroles d'une noblesse et d'une onction vraiment sublimes, les plus fortes et les plus pressantes qui aient jamais été prononcées à ce sujet, et les plus propres à faire sentir à ceux qui savent toute l'étendue de leur responsabilité envers ceux qui ne savent pas. Mais on regrette, je regrette du moins, qu'en louant à cet égard les intentions de son héros, M. Guizot en ait aussi approuvé sans restriction les actes, et que le penseur de 1856 n'ait pas songé à se demander, — au risque de démentir le ministre de 1833, — si l'esprit est du ressort de l'administration plus que l'âme, et comment l'intervention de l'État, nuisible et inique en matière de croyances et de culte, peut être profitable et juste en matière d'instruction (2). D'autres points encore seraient à noter. Mais toutes ces questions peuvent être étudiées à part ; et elles n'auraient pu l'être ici qu'aux

(1) « La liberté de la conscience devant la loi humaine, *ce principe tutélaire et* INVINCIBLE, dit M. de Montalembert, *de l'avenir de l'Angleterre.* »

(2) J'ai discuté cette grave question dans un travail antérieur : *la Famille et la Société.* Ne pouvant la reprendre ici, je renvoie à ce que j'ai dit alors, quoique je sente combien ce travail est lui-même incomplet et insuffisant.

Digitized by Google

dépens de ce que demandait le fait capital de la vie de Robert Peel, la réforme douanière. J'ai essayé d'apprécier ce fait, contradictoirement avec M. Guizot. Il me reste encore, pour remplir ma tâche telle que je l'ai comprise, à apprécier l'homme qui l'a accompli, à porter, après M. Guizot, un jugement sur cette remarquable figure, et à discuter celui qu'a porté sur elle M. Guizot lui-même.

## I.

La carrière politique de Peel n'est pas remarquable seulement par la grandeur des résultats, elle l'est aussi par l'étrangeté des voies. Ce qui y frappe le plus, ce qui en forme le trait le plus saillant, c'est le défaut d'harmonie, et, il faut dire le mot, la *contradiction*. Cet homme, qui a fait tant de choses si difficiles, qui a mené à bonne fin tant de longues entreprises, qui a surpassé, dans les circonstances les plus graves, la résolution des plus hardies et la persévérance des plus tenaces, apparaît, quand on considère ses actes dans leur ensemble, comme le plus versatile des ministres. Il y a peu de points sur lesquels, à quelques années de distance, il n'ait exprimé deux avis et tenu deux conduites. Il a combattu d'abord la plupart des solutions qu'il devait faire prévaloir ensuite ; et presque toutes les mesures dont le succès a fait sa célébrité comme réformateur, sa résistance avait longtemps empêché de les essayer. « *Se séparer de ses opinions et de*



Digitized by Google

*ses amis*, » tel a été, pour lui, non pas seulement « l'épreuve éclatante » de quelques jours difficiles, mais « *le principal et original caractère de sa vie.* » Le contraire est habituellement ce dont les hommes se piquent et ce dont on les loue ; et la fidélité à ses amis, la constance dans ses opinions, passent généralement, dans toutes les conditions, pour une vertu et pour un mérite. Le mérite ou la vertu ont-ils manqué à Peel, et faut-il attribuer les variations de sa politique à une faiblesse de jugement voisine de l'incapacité ou à une légèreté de conviction voisine de l'improbité? Tel est le doute qui, au milieu des impressions suscitées par tant de grandes mesures, naît involontairement dans l'esprit du lecteur, et l'alternative, en apparence forcée, qui étonne et tient en échec une admiration d'ailleurs irrésistible.

## II.

La première hypothèse ne mérite pas qu'on s'arrête à la réfuter. Elle est positivement inadmissible, et la capacité de Peel ne saurait être mise sérieusement en doute. Elle ne l'a jamais été, même au temps de ses plus grands embarras et par ses plus violents ennemis. Un accord unanime, et le succès presque sans mélange de toutes ses œuvres, le placent, sans contestation possible, parmi les têtes les plus puissantes qui aient pris part au gouvernement des peuples. Moins brillant, sans comparaison, que les Fox, les Chatam ou les Canning, mais, sans comparai-

Digitized by Google

son aussi, plus appliqué et pourvu de connaissances plus précises et plus étendues, son mérite était évidemment plus solide. Plus d'un trait de sa physionomie rappelle la physionomie sérieuse et forte de Colbert. On retrouve, dans le fils du filateur anglais, l'ardeur infatigable du fils du drapier français, son attention toujours en éveil, son soin égal des petites et des grandes affaires. On y retrouve aussi sa persévérante énergie de volonté ; et, quand on étudie de près le caractère de Peel, s'il paraît pencher vers quelque extrême, ce n'est pas assurément vers le laisser-aller et l'indécision, c'est bien plutôt vers la roideur et l'obstination.

---

La seconde hypothèse appelle au contraire une discussion sérieuse. La probité de Peel a été peu ménagée. Elle a été attaquée, de son vivant, avec une extrême violence, pendant tout le cours de sa carrière, par des adversaires passionnés sans doute, mais considérables et souvent de bonne foi. Elle l'a été, même après sa mort, par des juges impartiaux, parfois par ceux même que leurs opinions devaient plutôt disposer envers lui à la complaisance qu'à la sévérité. Le grand promoteur de la liberté commerciale en France, le doux et bienveillant Bastiat, l'accuse formellement, dans son *Discours sur les Incompatibilités*, d'avoir été, dès 1825 (lors des premiers essais de Huskisson), convaincu intérieurement de la justice des réformes qu'il devait accomplir en 1846, et d'avoir à dessein, pendant vingt ans, dissimulé la vérité sous des sophismes afin de réserver pour lui-même, et pour le moment où une opinion plus éclairée lui pourrait venir

Digitized by Google

en aide, la gloire qu'il avait entrevue dans l'exécution de ce grand ouvrage. Admirateur chaleureux, et jusqu'alors sans soupçon dans ma foi, du génie et du caractère de Peel, je me souviens encore de la pénible surprise que me causa cette accusation intentée, contre l'un des principaux objets de mon culte, par un de ceux que je lui associais de plus près dans mes prédilections. Sur quels indices s'était appuyé Bastiat, il ne le disait pas ; mais un homme aussi loyal ne pouvait avoir porté une telle atteinte à l'honneur de Peel sans s'être cru certain de l'exactitude de ses assertions : et la faiblesse humaine s'est trop souvent trahie, même chez les plus forts, par de semblables capitulations de conscience, pour qu'il me parût possible, tout en me refusant à admettre le fait, de le tenir pour absolument invraisemblable.

Je le dis aujourd'hui avec confiance, grâce à M. Guizot : Bastiat s'est trompé. Le calcul honteux qu'il a cru voir dans la conduite de Peel, et que les apparences y semblent révéler en effet, n'a jamais été dans l'esprit de ce grand homme. Il a pu, comme il le dit lui-même, « céder quelquefois au plaisir d'être *un hardi pilote dans la tempête*, » et ne pas résigner assez volontiers la direction du navire ou l'enlever trop aisément aux mains qui la tenaient : il n'a pas poursuivi, pendant toute sa carrière, un long dessein de ruse et de mensonge ; il n'a pas spéculé sans pitié ni vergogne sur l'erreur et sur la « détresse publique (1), » et ne s'est pas fait, de ces palinodies éclatantes qui ont étonné et scandalisé le monde politique, un moyen prémédité de succès; elles ont été pour

(1) Bastiat, *Incompatibilités*.

Digitized by Google

lui, véritablement, une « épreuve » douloureuse, non un jeu cynique. Il y a des taches dans sa vie, et lui-même ne s'est pas donné pour impeccable. Ce qu'il a appelé, dans un de ses principaux discours, la « tactique *légitime* et *nécessaire* des partis, » ne lui a pas été toujours inconnu ; et il a dû quelquefois, suivant cette tactique, « adopter, » comme d'autres, « la conduite la plus propre à renverser ses adversaires. » Ce genre d'habileté a été trop longtemps, en Angleterre et ailleurs, l'un des premiers ressorts de la vie publique ; l'exemple et l'opinion y conviaient trop fortement les hommes politiques (1) ; et la difficulté d'obtenir le moindre résultat sans le ferme secours d'une troupe d'adhérents déterminés semblait faire trop impérieusement du condottiérisme parlementaire la condition première de l'influence, pour que Peel ait pu toujours s'en abstenir comme le voudrait une morale sévère. Mais, loin d'avoir été, dans cet art funeste, le maître des maîtres ; loin d'avoir froidement et constamment joué le Parlement et la nation, peut-être a-t-il été, en réalité, de tous les hommes d'Etat de l'Angleterre, celui qui a cédé le moins et le moins naturellement à ces tentations dangereuses ; et, s'il nous apparaît en somme, comme le plus grand et le plus heureux dans ses œuvres, c'est, je le crois, parce qu'il a été le plus convaincu dans ses opinions, le plus sincère dans son langage, le plus résolu et le plus droit dans sa marche. C'est par le cœur, plus encore que par l'esprit, qu'il a été supérieur à ses adversaires ; et il n'a plus utilement servi la

(1) Fox disait ouvertement : « On ne doit pas considérer les mesures, mais leurs auteurs. » V. Bentham, *Sophismes parlementaires*, au chapitre : *L'opposition quand même*.

Digitized by Google

vérité et la justice que parce qu'il les a plus instamment cherchées et plus ardemment aimées.

---

Il m'est impossible, je le sens, de justifier convenablement ici cette conviction, parce qu'il m'est impossible d'en produire tous les éléments; il faut, pour sentir la valeur des preuves, les avoir recueillies et rassemblées soi-même. Qu'on prenne, si l'on doute encore, la peine de faire ce travail; qu'on lise avec soin, dans le récit de M. Guizot, toute la vie de Peel; qu'on ne s'arrête pas aux appréciations personnelles de M. Guizot, mais qu'on pèse les paroles mêmes de Peel, citées en grand nombre et à toutes les pages; qu'on médite surtout les pièces justificatives que M. Guizot a jointes à son œuvre, notamment le Mémoire de Peel sur l'émancipation des catholiques : et l'on ressentira infailliblement ce que j'ai ressenti en faisant attentivement cette étude. Partout, — dans ces discours où sous une forme habituellement calme se cache presque toujours une émotion profonde; dans ces notes confidentielles qui nous font assister aux réflexions intimes de l'homme, et nous initient à tous les secrets et à toutes les perplexités des délibérations ministérielles; — on aperçoit clairement le trouble d'une conscience qui sent sa responsabilité; l'embarras de l'honnêteté qui cherche autre chose qu'un expédient; l'effort d'une pensée qui n'arrive qu'avec peine à fixer ses vues et ses résolutions; la répugnance et la fermeté en même temps d'une volonté qui se détermine à regret, mais dont la détermination ne s'arrête devant aucune résistance ni aucun sacrifice. La simplicité de Peel, cette simplicité admirable

Digitized by Google

et parfaite à laquelle l'Angleterre a su rendre le seul hommage digne d'elle, celui de la croire sincère et de la respecter (1), est également une présomption de probité dont il est difficile d'exagérer la valeur. On n'est pas un fourbe et un intrigant vulgaire quand on est ainsi désintéressé de tous les avantages de la grandeur et de la puissance ; quand on repousse à ce point, et pour soi et pour les siens, pour sa vie et pour sa mémoire, toutes les récompenses terrestres et toutes les illusions de la vanité (2). Les actes même extérieurs de Peel, enfin, parmi des apparences contraires, contiennent aussi des indices et des témoignages de droiture dont on a tenu jusqu'ici trop peu de compte. On a tort d'oublier, comme on le fait, quand on l'accuse d'avoir exclusivement recherché le pouvoir et le succès aux dépens de ses convictions, que plus d'une fois, et dans les circonstances même qui lui ont valu ce reproche, il ouvrait à d'autres, en faisant ce qu'il faisait, la voie du pouvoir ou la perspective du succès. Dans la plus grande des occasions où il se soit renié lui-même, dans celle qui lui a valu le plus d'accusations, dans la question de la réforme douanière, il perdait, en

(1) On sait qu'après la mort de Peel, lord John Russell, alors premier ministre, proposa de lui faire des funérailles solennelles, aux frais de la nation, comme on avait fait pour Pitt ; et que sa famille et ses amis refusèrent. Il fut inhumé, selon son vœu, sans aucune pompe, dans la modeste chapelle de Drayton-Bassets.

(2) « Robert Peel s'est toujours, dit M. Guizot, honoré de son origine bourgeoise. Il révérait et aimait le passé, quoiqu'il n'en fût pas;... mais il avait pour les distinctions et les honneurs aristocratiques plus que de l'indifférence ; c'était son parti pris de n'en pas vouloir. » En 1835, il refusa le titre de comte. Plus tard, la reine Victoria essaya vainement de lui faire accepter la Jarretière. En mourant, il laissa des instructions positives pour que cette conduite fût imitée par sa famille.

Digitized by Google

proposant la réforme, et il perdait sciemment (ainsi que l'a remarqué, le lendemain de sa mort, son adversaire d'alors, lord John Russell), « un pouvoir qui sem blait par faitement assuré. » En 1835 (c'est encore lord J. Russell qui le remarque), il avait de même risqué et compromis sa position de premier ministre en soutenant, sans grande espérance de réussir, une mesure notoirement antipathique aux scrupules religieux d'une partie des membres du parlement, mais à son avis utile et juste (1). Et, en 1830, la popularité irrésistible de la réforme parlementaire n'avait pu le déterminer à rien rabattre de son énergique résistance à ce qu'il regardait comme une atteinte fatale à la solidité de la vieille constitution anglaise, et le flot montant des exigences populaires l'avait submergé à son poste sans qu'il eût été un instant ébranlé ou séduit. Ce n'est pas tout. Dans les deux circonstances principales où il « s'est fait, au nom de la nécessité, l'exécuteur de la politique qu'il avait longtemps combattue, » lors de l'émancipation des catholiques et lors de l'abolition des lois céréales, on doit à la vérité de dire que Peel n'avait pas réclamé, qu'il avait même positivement répudié cette tâche à la fois éclatante et ingrate. Dans l'une, mis tout à coup en demeure de se prononcer et d'agir par un manifeste pressant de lord John Russell, Peel remit sans hésiter le pouvoir aux mains de la reine, lui laissant même, avec des conseils loyaux pour son successeur, la promesse de donner à celui-ci, dans la limite des mesures qu'il croirait personnellement bonnes, l'appui de son talent et de son influence : et ce ne fut qu'après les vaines tentatives de lord John Russell pour constituer un cabi-

(1) La *clause d'appropriation.*

Digitized by Google

net, après qu'il eut été bien constaté que nul autre que lui ne pouvait entreprendre d'accorder ce que nul n'osait risquer de refuser, qu'il reprit, comme un poste abandonné, — par le droit incontesté du courage et de l'habileté, et seulement pour le temps de franchir un passage dangereux, — le maniement du gouvernail. Dans l'autre, le jour même où, éclairé par des faits trop significatifs sur le véritable état de l'Irlande, et faisant taire enfin ses vieilles répugnances d'anglican devant le péril évident d'une guerre civile et religieuse, il crut devoir presser le roi et le duc de Wellington d'accorder aux catholiques ce qu'il avait jusqu'alors conseillé de leur refuser ; ce jour même il déclara que, quant à lui, il ne pouvait, après son « opposition » longue et « décidée » à cette mesure, rester membre du cabinet qui l'accomplirait ; et il exigea du duc la promesse de lui rendre sa liberté. C'est sur la demande expresse et sur les vives instances de celui-ci, lui représentant qu'il « *n'avait aucune chance de surmonter les difficultés de la situation,* » *s'il* « *ne restait en place,* » qu'il consentit plus tard, avec un regret manifeste, à conserver le poste qu'il avait décliné, et se résigna à faire passer, avant le soin de sa vanité et de son honneur parlementaire, ce qu'il regardait comme le bien de l'Etat et son devoir de conseiller de la couronne. Sacrifice pénible, très-certainement, pour un homme soucieux jusqu'à l'excès, comme il l'a toujours été, de sa bonne renommée ; et dès lors sacrifice méritoire. « Jamais, en effet, comme le lui écrivait à ce sujet lord Bathurst, qui était au courant de tous ces détails, et qui jusqu'alors avait été opposé, lui aussi, à l'émancipation, « jamais les principes d'un honnête homme ne sont mis à une plus rude épreuve que lorsqu'il peut à la fois se met-



Digitized by Google

tre à l'aise et susciter en sa faveur les acclamations populaires, en quittant le champ de bataille, au lieu d'y rester fermement jusqu'à l'accomplissement consciencieux de ses devoirs. » Peel exprime lui-même ce sentiment dans ses Mémoires, et il faut citer ses paroles. Elles sont de celles qui portent leur confirmation avec elles, et mettent à nu l'âme d'un homme. « La pusillanimité, dit-il, le manque de courage moral, m'auraient poussé dans une voie bien différente de celle que j'ai suivie. Si j'avais été dominé par d'indignes craintes, — la crainte des reproches, la crainte de la responsabilité, la crainte des luttes parlementaires, — il m'eût été facile de cacher mon opinion réelle, de m'*abriter derrière le prétexte déshonnête d'une fausse constance,* et de gagner les vains applaudissements qu'on prodigue à ceux qui s'*attachent inflexiblement à une opinion une fois exprimée*... Si j'avais été animé d'ambition personnelle, — de cette ambition personnelle qui se contente de la direction d'un parti ou de la possession du pouvoir officiel, — j'aurais pu encourager et partager les scrupules du souverain ; j'aurais pu faire appel aux sentiments religieux du pays, et les rallier autour du trône pour le maintien de la religion protestante et pour la protection de la conscience royale. Les documents que je produis suffiront, je crois, à défendre ma mémoire contre l'imputation d'avoir obéi à des motifs plus indignes encore. Je puis affirmer solennellement, en présence du Dieu tout-puissant « à qui tous » les cœurs sont ouverts, tous les désirs connus, et à qui » nul secret ne peut être caché, » qu'en conseillant et en proposant les mesures de 1829, je n'étais dominé par aucune autre crainte que la crainte des malheurs publics, et que j'ai agi en vertu d'une profonde conviction que

Digitized by Google

non-seulement ces mesures étaient utiles au bien général, mais qu'elles étaient devenues impérieusement nécessaires pour détourner un danger croissant et imminent qui menaçait des intérêts spécialement commis à ma garde, les intérêts de l'Eglise et des institutions liées à l'Église. Il se peut que, sans m'en douter, j'aie cédé à l'influence de motifs moins purs et moins désintéressés;.., mais ce ne fut certainement pas une ignoble ambition qui me poussa à affronter une lutte à outrance et à me soumettre au sacrifice de tout ce qu'un homme public a de plus cher, tout, excepté l'approbation de sa conscience et l'espoir de la justice de l'avenir. »

Peel ne parle, dans ce passage, que de l'émancipation des catholiques ; et la portion de ses mémoires relative à cette mesure est la seule qui ait encore été publiée : mais il n'est pas douteux que la portion relative à la réforme douanière ne contienne également des justifications importantes ; et il est évident que cette défense si forte et si nette ne vaut pas moins pour un cas que pour l'autre. Dans le second, même, le sacrifice était plus grand, plus inévitable, plus immédiat. Peel « savait, » à n'en pas douter, comme l'a dit Cobden, « quel prix il aurait à payer sur-le-champ pour le service qu'il rendait au pays ; » et il n'a pas hésité, pour rendre ce service, à payer ce prix. Ce n'est pas là, comme l'a dit M. Disraeli, dans ce langage mêlé d'amertume et d'esprit dont il s'est fait une spécialité plus brillante qu'enviable, la conduite d'un « entremetteur parlementaire, » qui « a fait du gouvernement une hypocrisie organisée. » C'est, comme le dit M. Guizot, celle d'un « grand honnête homme, » d'un grand et » honnête serviteur de l'Etat, » faisant son devoir en toutes circonstances, et quoi qu'il en coûte à ses affec-

Digitized by Google

tions ou même à son honneur ; « brisant, » quand il le faut, « le passé sans indifférence cynique, bravant l'avenir sans hardiesse aventureuse ; » donnant tort à ses prévisions plutôt que de se refuser à la vue de la réalité ; reniant ses jugements plutôt que de dissimuler ses convictions ; et, « déclarant fidèlement, ouvertement, et loyalement, » *comme il l'a « juré, »* son « avis et son opinion, » non-seulement contre les autres, mais contre lui-même. Le duc de Wellington a dit de Peel, dans la Chambre des lords : « Dans tout le cours de mes relations avec lui, j'ai eu pleine confiance dans sa véracité et dans son invariable désir de servir le bien public. Je ne me rappelle pas une seule occasion où il ne se soit pas décidé pour ce qu'il croyait vrai, et *je n'ai jamais eu la moindre raison de soupçonner qu'il dit une chose sans la croire parfaitement vraie.* Je pense, après l'avoir bien longtemps connu, que C'ÉTAIT LA LE TRAIT LE PLUS SAILLANT DE SON CARACTÈRE. » Décerné par un homme tel que Wellington, un brevet de loyauté a une valeur qu'il est impossible de méconnaître. Pour moi, je tiens ses paroles pour véridiques, à son honneur et à celui de Peel ; et je ratifie, en terminant, de ma trop faible adhésion, ce jugement de M. Guizot : « Il était sincère et dévoué, et invinciblement courageux dans sa sincérité et dans son dévouement. »

Digitized by Google

## III.

Mais, si l'on ne peut refuser à Peel ni la probité ni l'intelligence, s'il n'a été ni un étourdi ni un roué; — qu'a-t-il donc été, et quelle est l'explication de ces revirements d'opinion qui nous étonnent et, quoi que nous fassions, nous choquent en lui ? C'est ce qui n'a été, à ma connaissance, suffisamment indiqué nulle part; ce que M. Guizot lui-même n'indique pas encore, à mon avis, d'une manière irréprochable et satisfaisante; et ce que je voudrais, avant de poser la plume, essayer d'indiquer à ma manière. Il y a là, si je ne me trompe, avec une appréciation enfin équitable à faire d'une grande mémoire, un enseignement politique et moral d'une haute importance à tirer d'un exemple considérable et concluant.

---

Je trouve, dans le livre de M. Guizot, le fait suivant : « Le 11 décembre 1847, à l'occasion de l'élection de M. de Rotschild, lord John Russell proposa de relever les juifs de l'incapacité politique qui leur interdisait l'entrée du parlement. Sir Robert Peel appuya hautement la motion. « Une première fois, dit-il, et à mon grand regret, j'ai » voté silencieusement sur cette question... J'ai besoin » de dire aujourd'hui les motifs qui m'amènent à un » vote très-différent de mes premières impressions et me

Digitized by Google

» placent dans un conflit pénible avec des hommes dont » j'ai presque invariablement partagé les sentiments et » la conduite. » Et, développant ses motifs, avec cette ampleur et cette autorité qu'avait acquises alors sa parole, il expliqua que son changement d'avis était « déterminé bien moins par des considérations d'utilité politique que par un profond sentiment de devoir religieux. » Il repoussa, avec une énergie extrême, comme une injustice et comme un sacrilége, toute « peine, » toute « exclusion, » toute « incapacité politique, » fondées sur des motifs religieux ; et il termina par ces mots : « Nous n'avons pas, en tant que législateurs, mission pour décider de l'erreur religieuse et pour la punir ;... nous n'avons reçu aucune autorité pour rejeter l'iniquité des pères sur les enfants... ; ce terrible pouvoir ne nous appartient pas. « *C'est à moi que la vengeance appar-* » *tient ; je la rendrai*, dit le Seigneur. »

Il y a, dans ce langage un accent qui saisit. On y reconnaît le cri d'une âme qui se sent engagée, et nul ne peut se défendre d'être frappé de cette conviction si explicite et si forte. Mais combien davantage n'en est-on pas frappé quand on songe qu'une conviction contraire et presque aussi vive avait longtemps inspiré les actes de Peel ; et comment ne pas être surpris de trouver ainsi, en 1847, en tête des avocats de la tolérance, et faisant de cette vertu la première et la plus essentielle des obligations de toute religion, l'homme même qui, trente ans auparavant, en 1817, remplissait avec un zèle trop peu contenu, selon le mot ironiquement sévère de sir James Mackintosh, « *l'important emploi d'orateur de la faction des intolérants ?* » Un tel contraste confond l'imagination et déroute le jugement.

Digitized by Google

M. Guizot comprend la nécessité d'expliquer ce contraste, et voici en quels termes il le fait :

« Comment, dit-il, un homme touché à ce point des grandes raisons morales sur lesquelles se fonde la séparation de l'état civil et des croyances religieuses avait-il attendu si longtemps pour voir cette lumière ? Comment avait-il été si longtemps le défenseur, le défenseur sincère et profond du principe opposé ? Ce serait là un phénomène étrange si ce n'était pas la conséquence d'un fait fréquent et simple : les premières idées que l'homme a reçues, les relations qui l'ont habituellement entouré, l'atmosphère au sein de laquelle il a vécu, dominent sa pensée comme sa vie ; et la part de vérité qu'elles renferment peut lui suffire à ce point que ses yeux demeurent fermés à toute idée contraire, ou que, s'il en entrevoit quelqu'une, il s'en défende comme d'un tort ou d'un péril. Un pieux ecclésiastique de Londres, à peu près contemporain de sir Robert Peel, presque aussi distingué par l'esprit que par la vertu, et dévoué avec passion à l'abolition de l'esclavage, John Newton, avait lui-même fait longtemps la traite sans se douter de l'indignité de son commerce. Sir Robert n'avait pas, pour devenir libéral envers les catholiques et les juifs, une pareille transformation à subir ; mais la sienne ne fut ni moins naturelle, ni moins sincère : il pensa à des choses auxquelles il n'avait pas pensé ; il regarda à des faits auxquels il n'avait pas regardé ; il éprouva des sentiments qu'il n'avait pas connus. Sans la grandeur de son rôle et l'importance de ses actions, personne ne songerait à s'étonner de ses transformations morales, histoire commune de tant d'âmes humaines. »

Digitized by Google

Il y a dans ces réflexions un sens profond : il y a aussi une profonde équité. Oui, comme le dit M. Guizot, le changement est l'une des conditions de l'esprit humain, et s'étonner de ce qu'un homme change, c'est s'étonner de ce qu'il soit homme. Apprendre une chose, c'est en désapprendre une autre ; faire une observation, c'est en modifier une autre : car il n'y a pas de vide dans l'intelligence humaine ; et l'erreur ou l'ignorance y tiennent leur place et y exercent leur action comme la vérité et la science. Quand donc le vulgaire, qui va si souvent, dans les choses les plus graves, de flux en reflux et d'extrême en extrême, prétend interdire aux hommes publics le moindre retour sur leurs opinions ou sur leurs actes ; quand il flétrit en eux, comme il le fait si aisément, des noms de trahison et d'apostasie les plus faibles apparences d'hésitation ou les déviations les plus légères, il n'est pas seulement injuste, il est insensé. C'est la pensée même et la conscience qu'il leur refuse. Les sphères où se meuvent les hommes sont diverses jusqu'à l'infini ; les unes brillantes et vastes, les autres bornées et obscures ; mais dans toutes, humbles ou sublimes, complexes ou simples, l'erreur est sous les pas de tous, des plus grands comme des plus petits ; et la *contradiction* contre laquelle on se révolte, n'est pas seulement l'inévitable témoignage de cette faiblesse commune, elle en est aussi le remède. Chacun a le droit, et le devoir aussi, de recourir à ce remède, si amer qu'il paraisse, quand il en croit l'emploi nécessaire : chacun a, pour prendre les propres paroles de Peel, « le droit » et le devoir « de céder à la force du raisonnement et d'agir selon les lumières d'une plus complète expérience... *La seule question est de savoir si les motifs du changement sont sincères et suffisants.* »

Digitized by Google

Dire que Peel s'est contredit, ce n'est donc rien dire. C'est dire qu'il a participé à l'imperfection universelle; qu'il a payé, à son rang, son tribut à l'expérience; et qu'il a fait, comme tout le monde, son apprentissage intellectuel et moral. Si cet apprentissage a été efficace; si, en modifiant ses opinions, il les a rectifiées; et s'il ne s'est démenti qu'autant qu'il s'était trompé : dire qu'il a changé, c'est dire qu'il a progressé, rien de plus. M. Guizot a raison de faire cette remarque, et il n'y a rien à objecter à ce qu'il dit.

---

Il n'y a rien à objecter; mais il y a quelque chose à ajouter, si l'on veut avoir enfin vraiment et pleinement raison des transformations de Peel ; car on aura beau attribuer à « *la grandeur de son rôle* » la plus grande partie du bruit qu'elles ont fait, il est incontestable qu'elles ont dépassé la mesure commune; il est impossible dès lors qu'elles soient suffisamment expliquées par les raisons communes. En absolvant la fin de sa vie, d'ailleurs, on en incrimine forcément le commencement. On déplace la difficulté, on ne la résout pas. Si Peel, en faisant le chemin qu'il a fait, n'a marché que vers la vérité, il était donc bien loin dans l'erreur; et, plus on le montrera clairvoyant dans ses dernières vues, plus on devra le reconnaître aveugle dans les premières. Et telle est aussi la principale impression que devrait laisser, suivant moi, le spectacle de la carrière de Peel; et, quand on a suivi avec quelque attention ses actes et ses paroles, il me semble que ce n'est pas l'éclat de ses conversions qui étonne, mais l'étendue et la longueur de son incrédu-



Digitized by Google

lité ; c'est son point de départ qui confond, non son point d'arrivée. On trouve tout simple qu'il ait « *pensé aux choses auxquelles il n'avait pas pensé, regardé aux faits auxquels il n'avait pas regardé, éprouvé les sentiments qu'il n'avait pas connus.* » Mais on trouve beaucoup moins simple, on trouve étrange et presque inconcevable qu'il y ait eu un temps où il n'ait pas pensé à ces choses, regardé à ces faits, éprouvé ces sentiments. Un tel aveuglement semble inexplicable sans un degré d'irréflexion et d'ignorance évidemment incompatible avec l'instruction sérieuse, la pénétration remarquable et l'attention appliquée dont Peel a fait preuve dès sa première jeunesse ; et c'est là sans doute ce qui avait fait penser à Bastiat qu'il n'avait jamais dû ignorer ce qu'il n'avait pas toujours proclamé.

C'est cette ignorance d'un homme instruit, cette obtusion d'un esprit perspicace, cette prévention prolongée d'un observateur pénétrant, qui est la véritable énigme de la vie de Peel ; et c'est cette énigme qu'il est nécessaire d'éclaircir. On vient de voir que M. Guizot l'explique par les premières habitudes, par les idées reçues, par l'action de l'entourage, par l'*influence des milieux*, en un mot. M. Guizot a raison, sans doute ; et il ne peut y avoir d'autre explication. Mais, bornée à ces termes, l'explication est plus apparente que réelle. C'est une clef dont il reste à se servir. L'influence des milieux est un mot vague, exprimant un fait universel. Énoncer qu'un homme a subi l'influence du milieu dans lequel il a vécu, c'est rappeler, à propos de cet homme, une loi générale ; ce n'est pas rendre compte d'un cas particulier Une biographie nous doit ce compte du cas particulier. Ce qui intéresse, ce qui importe, pour juger

Digitized by Google

l'homme dont elle nous présente la figure, c'est de savoir quel est le milieu spécial dont cet homme a subi l'influence ; c'est de connaître le fait qui, pour son avantage ou pour son désavantage, à sa honte ou à son honneur, a tenu dans sa vie la plus large place.

---

Le milieu dont Peel a subi l'influence, c'est ( qu'on ne se hâte pas de voir là une contradiction avec ce qui précède) l'esprit de parti ; le fait qui, pour son malheur et pour celui de son pays, a dominé sa vie, troublé ses jugements et pesé sur sa conduite, c'est l'entraînement des engagements et des traditions parlementaires. On lui a reproché, très-généralement, d'avoir « brisé les traditions et détruit les partis ; » et c'est encore l'accusation dont sa mémoire a le plus à se défendre. S'il y a en effet un reproche à lui faire, au contraire, c'est d'en avoir trop aisément subi et trop longtemps respecté les liens ; s'il y a un regret à exprimer, surtout, c'est qu'il se soit trouvé exposé, dans des circonstances qui rendaient pour lui le danger à peu près inévitable, à ce joug qui, comme tous les jougs, se dissimule sous les grands mots de discipline, d'honneur et de fidélité, mais qui n'est, au fond, que l'abdication de toute indépendance et de toute dignité, l'anéantissement de toute responsabilité, la compression systématique des intelligences et des volontés au profit des ambitions habiles, le culte du mensonge et la sanctification du préjugé.

L'esprit de parti est le principal écueil de la vie publique. C'est un piége auquel bien peu d'hommes politiques peuvent se flatter d'avoir toujours échappé. Mais la servitude a ses degrés, et tous ne sont pas au même

Digitized by Google

point dépouillés de leur libre arbitre. Peel le fut autant qu'on peut l'être. Il ne fut pas, comme d'autres, engagé peu à peu, par faiblesse ou par choix, et avec une sorte d'acquiescement au moins de son intelligence ou de son cœur, dans les rangs d'un parti : il s'y trouva incorporé avant de pouvoir se connaître « *Il naquit tory*, » dit M. Guizot. Je dirais volontiers qu'il naquit chef des torys. Le respect du torysme fut le premier sentiment qui lui fut inspiré ; la conduite du parti tory fut la première perspective qui fut ouverte devant lui. « Son père, » admirateur fanatique de Pitt, « le voua dès l'enfance à être, non-seulement un partisan comme lui, mais un continuateur » de cet homme d'Etat fameux, « un autre grand ministre au service des principes et des intérêts conservateurs de son pays. Il poursuivit ce désir avec une passion persévérante, » et rien ne lui coûta pour en assurer la réalisation. C'était le mobile de ses sacrifices, le but qu'il proposait aux efforts de son enfant, l'espérance qu'il confiait à ses amis ; — si sincère dans son zèle et si naïf dans son ambition qu'il ne craignit pas, plus tard, alors que la grandeur qu'il rêvait pour son nom était encore bien loin d'être réalisée, de s'en déclarer hautement en plein parlement.

Ce fils ainsi élevé, le vieux Peel le fit entrer, à peine âgé de vingt et un ans, dans la Chambre des communes ; c'est-à-dire qu'il l'embrigada dans la phalange ministérielle (les torys étaient alors en possession du pouvoir). Observer et réfléchir, étudier les hommes et les affaires, pour apprendre à les connaître et se former en silence une opinion sur les uns et sur les autres ; telle n'était pas la tâche prescrite au novice législateur : il avait à suivre une ligne marquée d'avance, à fournir une carrière tra-

Digitized by Google

cée, à marcher vers un poste désigné comme le but suprême de sa vie. Nommé membre du parlement sous les auspices du ministère tory, mis au pas dans les rangs du bataillon tory, bientôt attaché officiellement à l'administration tory, ouvertement signalé comme l'espoir et la gloire future du parti tory ; — quelle liberté d'action et de jugement pouvait avoir ce jeune homme? Vainement était-il instruit plus que les autres, intelligent, laborieux, bien intentionné. La fascination était trop forte, l'entraînement trop vif, l'investissement trop complet. Ne voyant ouverte devant lui qu'une seule voie, il y marcha avec l'ardeur de son âge, et, — comme le soldat qui, n'ayant pas la faculté de choisir et de discuter sa consigne, se plaît à croire toujours bonne celle qu'il reçoit et ne connaît d'autre mérite que de l'exécuter fidèlement, — il ne songea qu'à défendre de son mieux la *cause* qu'il était appelé à servir. Ainsi transformé en instrument passif, réduit au rôle de rouage dans une machine montée d'avance, sa supériorité même lui devint un péril ; les ressources de son esprit ne servirent qu'à le tromper en trompant les autres ; son amour du devoir consacra pour lui jusqu'aux taches du drapeau sous lequel il combattait ; et ses succès lui créèrent des engagements envers ses compagnons en lui créant des titres à leur estime. A l'effort qu'il lui a fallu plus tard pour les rompre, on peut mesurer la force et l'étendue de ces liens. En les rompant, pourtant, il n'obéissait pas seulement aux leçons tardives de l'expérience, il ne cédait pas seulement aux convictions raisonnées d'une intelligence plus mûre ; il suivait aussi le penchant de son cœur et revenait aux premiers et vrais instincts d'une âme naturellement libérale.

Chose remarquable, en effet, chose douloureuse en

Digitized by Google

même temps! frappant exemple de l'aveuglement de toute ambition et du danger de toute contrainte! c'est la politique libérale qui a immortalisé le nom de Peel; et c'est sciemment, c'est à dessein que son père, en poursuivant pour lui la grandeur promise aux plus illustres conducteurs de l'humanité, l'a détourné du chemin où il devait rencontrer cette grandeur. M. Guizot raconte (et il dit « tenir » cette « anecdote de bonne source), qu'en 1809, lorsque » Peel « entra dans la Chambre des communes, le vieux sir Robert Peel alla trouver lord Liverpool et lui dit : « Mon fils est, soyez-en sûr, un jeune » homme doué de talents rares et qui jouera un rôle im» portant; mais je le connais bien : au fond *ses penchants* » *sont whigs; si nous ne l'engageons pas promptement* » *dans nos rangs, il nous échappera;* mettez-le dans les » affaires; il vous servira bien; mais *il faut* sans tarder » *vous emparer de lui.* » Lord Liverpool, ajoute M. Guizot, observa le fils, reconnut son mérite, et suivit le conseil du père. »

Je le demande, — faisant d'ailleurs aussi grande qu'on le voudra la part de la faiblesse paternelle, et rendant bien volontiers justice à la foi politique du vieux Peel, qui a montré, par plus d'un acte éclatant, la force et le désintéressement de ses convictions personnelles, — quel nom donner à cette démarche d'un père appelant lui-même la tentation sur son fils? Etait-ce rien de moins qu'une violence morale exercée, sur une âme encore sans défense, par celui-là même à qui il appartenait de préserver cette âme de toute violence; une atteinte sacrilége à la sincérité d'une conscience commise à sa garde; un de ces *moyens*, en un mot, que la passion suggère, et que *la fin justifie*, dit-on, mais qui ne sont bons qu'à

Digitized by Google

déconsidérer et à compromettre toute fin? Et à quoi, en effet, a abouti cette tentative coupable, sinon à la confusion de ceux qui s'en promettaient satisfaction et profit? Les *penchants whigs* naturels à Peel ont été étouffés d'abord sous un torysme artificiel; mais ils n'en ont éclaté ensuite, comme toute force imprudemment comprimée, qu'avec plus d'énergie. Le drapeau tory a été *bien servi* pendant un temps par cette recrue forcée, mais pour être plus tard renié par elle et brisé de ses mains. Et le vieux Peel lui-même, qui ne pouvait supporter la pensée d'aucune divergence entre les opinions de son fils et les siennes, a pu voir de ses yeux les premiers, mais irrévocables traits d'une scission profonde. « Quand il mourut, en 1830, l'émancipation des catholiques venait de s'accomplir. » Retiré depuis dix ans de la Chambre des communes, M. Guizot pense que « la gloire de son fils le consolait un peu d'une transformation dont il avait démêlé les germes. » Cela se peut, quoique la foi sincère, qui cherche des victoires pour une cause plutôt que des honneurs pour un nom, ne s'accommode guère de ces compensations d'un autre ordre. Mais cette gloire, en tout cas, à quel prix, par sa faute, ce fils l'avait-il achetée? Combien d'années perdues, combien d'efforts et de talents employés à la fuir! Combien de regrets, sans compter les attaques des autres, ne lui avait pas valus, ne lui devait pas valoir encore ce détournement de sa vocation! Combien de luttes intérieures, avant d'affronter les luttes extérieures! Quels obstacles sous ses pas, quelles ombres sur son nom! quel préjudice pour le monde, quel retard dans la manifestation de la vérité, quelles difficultés dans sa défense! C'est à tout cela, sans doute, que Peel songeait avec amertume plus

Digitized by Google

tard, lorsque, dans cette région plus sereine où il s'était élevé enfin au-dessus de l'atmosphère des partis, troublé encore par le bruit de leurs luttes où retentissait toujours son nom, agité par le souvenir des calomnies qui avaient assailli ses actes et par la prévision de celles qui attendaient sa mémoire, contraint, du milieu d'un triomphe incontesté, de plaider devant la postérité l'innocence de ses mérites et le pardon de ses services, il parlait de « *l'apparente* promptitude » de ces changements qui n'avaient été pour lui que de longs retours à de premiers instincts, et s'affligeait, non d'avoir méconnu la sainteté des liens qui l'attachaient à d'anciens compagnons, mais « d'avoir *trop longtemps permis à des engagements de parti* » et à des « *déférences excessives de l'emporter sur l'évidence croissante,* » et sur « la nécessité prochaine. »

Peel n'a été ni un ambitieux, ni un homme de parti, et c'est pour cela qu'il a été un grand homme. Mais il a été touché du souffle d'une ambition étrangère ; il a été engagé, par cette ambition, dans les rangs d'un parti : et c'est pour cela que sa grandeur n'est pas sans mélange. Par nature et par goût, c'était un esprit méditatif et droit ; infatigable dans l'étude, mais lent à se résoudre ; pénétrant, mais méticuleux ; courageux et résolu, mais prudent et ne s'avançant qu'après avoir éclairé le terrain dans toutes les directions. Caractère scrupuleux et « solitaire, » âme ardente et renfermée, cherchant silencieusement sa voie et faisant à huis clos le travail de sa pensée ; un de ces hommes enfin qui conquièrent lentement la vérité, mais qui la défendent invinciblement, qui épurent longtemps en eux le feu intérieur, mais qui ne le laissent jamais s'éteindre ; Peel était fait pour cette foi personnelle, sérieuse, dévouée, qui distingue les apô-

Digitized by Google

tres. Ces grandes qualités n'ont pas été perdues ; son œil, né pour la lumière, a fini par la distinguer à travers les ténèbres dans lesquelles il avait été plongé ; et, par une exception bien rare, s'affranchissant du préjugé et secouant les chaînes de l'habitude, il a pu, grâce à la supériorité de son intelligence, grâce surtout à l'honnêteté de son cœur, retrouver sa mission et l'accomplir. Mais l'a-t-il accomplie tout entière ? l'a-t-il accomplie aussi glorieusement qu'il eût pu le faire ? Il est permis d'en douter ; car rien ne s'efface en ce monde : la brume, dissipée par les rayons du soleil, charge l'air, quoique invisible ; et la blessure la mieux fermée laisse une cicatrice, sinon une gêne. Comme le repentir, qui peut avoir plus de mérite que l'innocence, n'en a jamais pourtant le charme parfait et la séduction bienfaisante, il manque toujours à la foi tardive *ce je ne sais quoi d'achevé* dont parle Bossuet. Peel, initié dès sa jeunesse au maniement matériel des affaires, fort de vingt années d'expérience, et reconnu par ceux-là mêmes qu'exaspérait son abandon pour « le plus capable » d'entre eux, ainsi que le leur disait avec défi M. Bright ; Peel, ainsi appuyé sur son passé, a pu exercer, sur les décisions des Chambres anglaises, une influence en quelque sorte mécanique vraiment immense. Mais Peel, converti de la veille, contredit, dans chacune de ses déclarations nouvelles, par quelqu'une de ses anciennes assertions, et forcé à chaque moment de se condamner lui-même avant de réfuter ses adversaires, n'a certainement eu, dans cette conquête des esprits qui est le vrai triomphe de la vérité, qu'une part incomplète et équivoque (1). L'habitude de calculer

(1) C'est ce que Peel a senti lui-même et admirablement exprimé

Digitized by Google

toutes les chances et de faire la part de toutes les éventualités lui a fourni, sans doute, pour la combinaison et l'exécution de ses plans, des ressources abondantes et précieuses ; mais elle a donné souvent à l'exposition de ses motifs quelque chose d'étroit et d'indécis qui en atténuait la valeur et l'autorité. Ses mesures, imposées par lui au nom de la nécessité politique plutôt que réclamées au nom du droit, ont eu parfois un air trop marqué de calcul et de prudence terrestre ; et la justice, dans sa bouche, n'a pas assez paru compter sur ses titres et sur sa force. Peut-être même ne s'est-il pas toujours assez fié à elle seule, et a-t-il eu besoin, par moments, pour ne pas faiblir dans sa défense, de sentir derrière elle l'appui d'une force moins abstraite. Toujours est-il que son nom, malgré sa grandeur et son prestige, ne nous apparaît pas entouré de cette auréole sans tache qui couronne les dévouements absolus et les fois sans alliage. Il se peut que devant Dieu sa part n'en soit pas moins belle, et que ce qui lui a été une épreuve lui soit un mérite : mais devant les hommes il lui manque quelque chose ; et Turgot et Cobden ( pour ne comparer entre eux que des soldats de la même cause), le ministre auquel le pouvoir n'a pas donné le succès et l'apôtre auquel le succès n'a pas donné

lorsque, le 29 juin 1846, en quittant le pouvoir, il a prononcé ces nobles paroles : « ... Le nom qui doit être placé en tête de ce succès n'est ni le nom du noble lord qui dirige le parti dont nous avons eu le concours, ni le mien ; c'est le nom d'un homme qui, par des motifs purs, je crois, et avec une infatigable énergie, a fait appel à notre raison à tous, et nous a forcés de l'écouter par une éloquence d'autant plus admirable qu'elle était sans prétention et sans ornement : c'est le nom de Richard Cobden ! » Bastiat a dit également : « L'Apôtre aurait toujours fait surgir un homme d'Etat ; mais l'homme d'Etat ne pouvait se passer de l'Apôtre. » — V. *Harmonies*, 2e édition, p. 396.

Digitized by Google

le pouvoir sont, je le crois, et resteront plus grands dans ce monde que le réformateur puissant auquel n'a manqué ni le pouvoir, ni le succès.

## IV.

Voilà, sans aucune incertitude, à mon sens, la vérité sur Peel. Voilà l'explication exacte et complète des transformations autrement inexplicables de cette remarquable et singulière existence. Comment ne pas voir avec peine que M. Guizot ne donne pas cette explication ? Comment ne pas regretter qu'après avoir entrevu, dans l'influence irrésistible des premières impressions, la cause des erreurs et des épreuves de Peel, il n'ait pas cherché à définir, avec cette finesse d'analyse qu'il a tant de fois appliquée dans l'histoire à l'étude du cœur humain, la nature et l'action de ces premières impressions ; — couronnant ainsi, comme on était en droit de l'attendre de lui, un récit plein d'intérêt par une leçon pleine d'autorité? Mais comment s'étonner de cette lacune, quelque grave qu'elle soit, quand on voit M. Guizot, malgré son affectueuse admiration, partager lui-même, dans une trop grande mesure, le préjugé commun au sujet de Peel ; quand il est manifeste qu'au lieu de flétrir les partis et d'anathématiser l'ambition, M. Guizot n'est pas sans bienveillance pour les partis et sans sympathie pour l'ambition ?

Digitized by Google

C'est au récit de M. Guizot que j'ai emprunté tous les traits de la physionomie du vieux et du jeune Peel : mais dans ce récit aucun de ces traits n'est marqué comme faisant tache parmi les autres. Loin de là, M. Guizot paraît ne trouver que naturelles et louables et l'impulsion du père et la docilité du fils. C'est sans la moindre apparence d'étonnement qu'il cite la singulière déclaration du vieux Peel devant la Chambre des communes, et il n'a aucun blâme pour sa démarche auprès de lord Liverpool. C'est sans hésitation ni scrupule qu'il montre le jeune Peel, d'abord « *médiocrement satisfait* et *n'avançant guère vers ce premier poste* dans le gouvernement de l'Etat, *but suprême de son ambition* comme des présages de son père et de ses amis » ; puis se préparant à *ne se conduire que pour le grand avenir* qui lui était depuis longtemps prédit ; » plus tard, « *accomplissant enfin l'attente de son père* et des compagnons de sa jeunesse, et prenant effectivement en main le gouvernement de son pays. » M. Disraëli, poursuivant son ancien chef avec une animosité où il est difficile de ne pas voir la rancune d'un second désappointé, n'est pour lui qu'un « esprit brillant, fécond et *justement ambitieux.* » Et il n'y a pas d'ironie dans sa pensée quand il écrit, à propos d'un programme plus vaste que précis de lord John Russell (de l'un de ces programmes qu'on appelait autrefois en France, et pour cause, des programmes d'opposition), cette phrase qu'il faut relire pour être sûr qu'on ne l'a pas mal lue : « *Vague manifeste d'une ambition* NOBLE ET HARDIE, *pressée de saisir le pouvoir et se promettant d'en bien user*, SANS SE RENDRE D'AVANCE UN COMPTE BIEN EXACT DE L'USAGE QU'ELLE EN FERAIT ET SANS S'EN INQUIÉTER BEAUCOUP. »

Ne semble-t-il pas, à lire ce passage, que l'ambition

Digitized by Google

soit, comme la charité, un feu qui purifie tout ce qu'il touche, et que rien ne soit plus estimable, plus méritoire, plus digne d'encouragement que le désir de s'élever au-dessus de ses semblables jusqu'à devenir l'arbitre de leur sort? Une complaisance si peu déguisée pour l'une des plus redoutables faiblesses du cœur humain ne ressemble-t-elle pas, à s'y méprendre, à une complicité véritable? Et n'est-il pas naturel de ressentir, à une telle pensée, une surprise mêlée de douleur et d'effroi? Comment un homme d'Etat, qui a eu, en cette qualité, à lutter toute sa vie contre les passions excitées par la soif du pouvoir, a-t-il pu ne pas songer, avant d'écrire de telles paroles, à l'excitation funeste que ne manqueront pas d'y trouver l'orgueil et la cupidité? Comment un philosophe, un moraliste, a-t il pu contredire à ce point les premières notions de la morale et les plus constants enseignements de la philosophie? Comment un savant qui connaît toutes les littératures, un chrétien versé dans la lecture et la méditation des orateurs sacrés, a-t-il pu oublier ainsi le mot profond de saint Léon (1) et l'admirable paraphrase de Bourdaloue sur la grandeur de l'humilité et la petitesse de la présomption (2)? Comment un publiciste, dont les écrits sont dans toutes les mains et dans toutes les mémoires, a-t-il pu renier si ouvertement ce qu'il avait écrit lui-même en d'autres temps? Je me souviens d'avoir lu, dans la belle notice historique que M. Guizot a consacrée à la gloire de Washington, cet éloge : « *Étranger* à toute agitation inté-

(1) « Rien n'est difficile aux humbles. »

(2) *Pensées sur divers sujets de religion et de morale*; (De l'humilité et de l'orgueil).

Digitized by Google

rieure, *à toute ambition* SPONTANÉE et superbe, Washington *n'allait pas au-devant des choses*, n'aspirait point à l'admiration des hommes. Cet esprit si ferme, ce cœur si haut était profondément calme et modeste. *Capable de s'élever aux plus grandes destinées, il eût pu s'ignorer lui-même sans en souffrir*, et trouver dans la culture de ses terres la satisfaction de ces facultés puissantes qui devaient suffire au commandement des armées et à la fondation d'un gouvernement. » M. Guizot nous donne Washington pour le type le plus achevé de la grandeur ; et voilà en effet la grandeur vraie, celle qu'il faut prêcher. C'est par l'intérieur, non par l'extérieur, que l'homme est ce qu'il est, et par l'intérieur tous peuvent être égaux. Faire son devoir, où l'on est et tel qu'il se présente ; ne fuir aucune difficulté, mais n'en chercher aucune ; supporter l'élévation ou se plaire dans l'obscurité : c'est à la fois sagesse, courage et vertu. Prétendre à une situation exceptionnelle, sous prétexte de facultés supérieures ou d'un zèle particulier, c'est à la fois et une témérité que peut humilier durement la fortune, et une de ces expériences dangereuses que l'on n'est pas en droit de se permettre sur la matière sacrée de l'humanité. M. Guizot prétend que « c'est en gouvernant les autres qu'on apprend le mieux à se gouverner soi-même. » Je crois que la proposition gagnerait à être retournée. Le pouvoir n'est pas une école où l'on puisse venir apprendre la vie ; car il n'est accessible qu'à un bien petit nombre : c'est un poste d'honneur où l'on peut être appelé à déployer, en tête de ses compagnons, les qualités acquises au milieu de leurs rangs. Ce n'est pas, comme la richesse ou la réputation, un but offert au travail, une satisfaction qu'on puisse se proposer à l'a-

Digitized by Google

vance comme récompense de ses efforts : c'est un office que l'on doit remplir à l'occasion, mais dont on n'est digne que quand on en a peur. Le plus grand service qu'on puisse rendre à une société, c'est d'y répandre ce respect et cette frayeur du pouvoir : le plus grand mal qu'on puisse lui faire, par conséquent, c'est d'apprendre aux hommes à le poursuivre sans retenue et à l'exercer sans terreur.

---

On ne peut pas être à la fois indulgent pour l'ambition et sévère pour les partis. A ouvrir au hasard, cependant, le livre de M. Guizot, on pourrait croire qu'il s'est arrêté à cette heureuse inconséquence. Voici en effet les paroles que, vers les dernières pages de ce livre, et dans une sorte de jugement final, il met dans la bouche de Peel :

« Vous m'accusez de détruire les anciens partis politiques ; ils n'existent plus ; ils se dissolvent tous les jours, d'eux-mêmes, non par mon fait. Où sont les principes, les intérêts, les passions qui les avaient formés ? Vous vous dites les torys et les protestants par excellence : êtes vous prêts à traiter les catholiques en ennemis, à leur faire la guerre, à confisquer leurs biens ? Croyez-vous sérieusement le trône de la maison de Hanovre et la succession protestante en péril ? Les réformes que je vous propose de faire dans les lois sont faites depuis longtemps dans les esprits, dans la plupart des vôtres comme dans ceux de vos adversaires. Votre plus illustre chef, M. Pitt, votre plus hardi champion, lord Castlereagh, votre plus éloquent orateur, M. Canning, ont voulu l'émancipation des catholiques. Les vieux partis ont encore leurs traditions, mais non plus leur foi ; ils mar-

Digitized by Google

chent sous le même drapeau, mais ils ne combattent plus pour la même cause. Des causes nouvelles se sont élevées; des idées nouvelles rallient ou séparent les hommes; des besoins nouveaux veulent être satisfaits. Je suis ce cours des choses; je consulte les symptômes qui apparaissent; j'entre dans les routes qui s'ouvrent et où les générations de mon temps me précèdent. Je ne change que parce que tout est changé, les partis comme les idées, comme les sentiments, comme les mœurs. Vous croyez être ce qu'étaient vos pères; vous vous trompez; vous ne pouvez persister dans cette erreur qu'à la condition de rester immobiles; dès que vous voudrez marcher, vous vous sentirez contraints de changer, et déjà changés vous-mêmes. Ne m'imputez pas ce qui est l'œuvre du temps, non la mienne; ne me reprochez pas des transformations qui sont générales bien qu'inégalement apparentes; ne taxez pas de désertion et de trahison ce que vous ferez vous-mêmes quand il vous arrivera d'être appelés à gouverner votre pays transformé! »

On peut trouver que M. Guizot fait ici trop bon marché du jugement personnel d'un chef de gouvernement, et que, sous ce rapport, les paroles qu'il fait prononcer à Peel ne sont ni assez dignes ni assez conformes au caractère de cet énergique homme d'État; mais elles sont assurément la plus accablante condamnation des partis. Il est impossible de mieux prouver combien est absurde et irréalisable cette prétention à l'immobilité qui est le fond même de l'esprit de parti.

Malheureusement, ces paroles ne sont pas les seules que M. Guizot, dans ce livre, ait écrites sur les partis; et, quand on a lu le livre tout entier, il est bien difficile d'y voir autre chose qu'une défense prêtée à Peel : ou,

Digitized by Google

si l'on admet, ce qui est possible, que M. Guizot eût parlé pour son compte, à la place de Peel, comme il le fait parler ; tout au moins faut-il reconnaître que la condamnation qu'il prononce ne peut être étendue sans violence au delà des vieux partis de l'ancienne Angleterre, et qu'elle n'atteint nullement, dans sa pensée, les partis en général. Tout établit, au contraire. que M. Guizot croit fermement à l'utilité des partis, qu'il considère les partis, « *les partis permanents et fidèles* » comme des « *instruments nécessaires et réguliers des gouvernements libres.* » Ce n'est pas, par exemple, une objection qu'il pose pour la réfuter ; c'est une opinion positive qu'il exprime, quand il dit que « le désir d'accomplir de grandes réformes *a rendu trop facile à Peel la rupture des liens de parti, et l'a empêché d'en voir les inconvénients.* » Il est sérieux quand il dit ailleurs que « les intérêts froissés pouvaient invoquer à leur appui des *principes plus nobles* que leurs prétentions pécuniaires, l'esprit de conservation et *la fidélité de parti.* » Il n'y a pas à se méprendre non plus sur des appréciations comme celle-ci : « Je serais tenté de penser qu'il rentrait » au pouvoir « dans des circonstances favorables et avec de *bonnes chances pour rallier*, PAR QUELQUE HEUREUSE TRANSACTION, *ce grand parti conservateur* que, pendant dix ans, il avait si habilement travaillé et réussi à former. » Si les mots ont un sens, il est clair que M. Guizot n'absout pas complétement Peel de n'avoir consulté que sa conscience sans tenir compte des résistances de ses amis, et de n'avoir pas, pour ménager les hommes, mis quelque peu les idées à composition. Les reproches que M. Guizot adresse à Peel, les regrets qu'il mêle à ses éloges sont ainsi tous significatifs. Tous ont trait aux « *inconvénients de son caractère et de*



Digitized by Google

*ses façons d'agir* COMME CHEF DE PARTI. » « Ce politique si judicieux, dit-il, ce tacticien si habile, ce financier consommé, ce raisonneur merveilleusement instruit des faits, cet orateur souvent si éloquent et toujours si puissant *ne savait pas vivre intimement avec son parti*, y faire pénétrer d'avance ses idées, l'animer de son esprit, l'associer à ses desseins comme à ses succès, au travail de sa pensée comme aux chances de sa fortune. Il était froid, taciturne, solitaire au milieu de son armée, presque au sein de son état-major même. » Et dans un autre endroit : « *C'est un devoir pour un chef de parti de défendre ses amis* contre » les « violences et » les « artifices de langage, de rétablir en toute occasion leur conduite, comme la sienne, sous son vrai jour, et de les faire respecter, comme lui-même, par leurs communs adversaires. *Sir Robert Peel ne remplissait pas suffisamment ce devoir :* c'était l'un de ses défauts d'être trop solitaire et de se trop considérer lui-même, et lui seul, au milieu des siens. La vie publique, dans un régime de liberté, veut plus de sympathie et de dévouement ; ce *n'est pas seulement à ses principes* et à sa cause, *c'est aussi à ses amis politiques que se doit un chef de parti*, et il ne les garde zélés et fidèles qu'autant qu'il se montre jaloux de leur honneur et prompt au combat, pour eux comme pour lui-même. J'ajoute que sir Robert Peel *répugnait trop à la lutte, quand elle avait un caractère de personnalité amère et injurieuse ;* elle blessait sa dignité, plus ombrageuse que tranquille, et il prenait trop souvent, pour s'en couvrir, le bouclier du dédain. *Il faut*, dans l'arène des gouvernements libres, *des armes plus offensives*, qui atteignent plus directement et repoussent plus loin l'ennemi. »

Digitized by Google

Il serait aisé de multiplier ces citations, si le moindre doute était possible. Mais le sens en est clair et la portée évidente. Voici, du reste, qui est plus explicite encore, et qui détermine nettement la véritable pensée de M. Guizot. M. Guizot parle des « *deux principes* » qui, selon lui, se disputent le monde, et entre lesquels, dit-il, « se partagent inévitablement les grands esprits et les nobles cœurs, — le mouvement et la résistance, le principe d'ordre et le principe de liberté, » — et il ajoute : « Ce fut en 1789 *la fortune de l'Angleterre* que, depuis plus d'un siècle, *ces deux principes s'y étaient incorporés et organisés dans deux grands partis politiques*, portés et exercés tour à tour au gouvernement de leur pays..... *Robert Peel*, dit-il presque aussitôt, *eut, en naissant, sa part de cet heureux privilége de son pays ;* IL FUT DISPENSÉ DE CHOISIR SA FOI ET SON DRAPEAU. »

Certes, la déclaration est franche ; et si l'on trouve la pensée extraordinaire, l'on ne reprochera pas du moins à M. Guizot de prendre des biais pour l'exprimer. L'on ne trouvera pas mauvais, je pense, que j'imite cet exemple, et que de mon côté j'appelle les choses par leur nom. Je dirai donc, sans détour ni vain ménagement, que M. Guizot prêche ici ouvertement la glorification des partis, et que le dernier mot de la notice sur Robert Peel, c'est l'apologie de l'esprit de parti et la théorie de l'ambition. Rien, du reste, je m'empresse de le dire, de moins inattendu, de moins nouveau, pour ceux qui connaissent de longue date les idées de M. Guizot ; et l'on ne doit voir là, il est juste de le dire aussi, que la conséquence logique de doctrines anciennes et fortement enracinées dans son esprit.

M. Guizot pense, et ce n'est pas d'aujourd'hui, que

Digitized by Google

« c'est un fait grave dans une société libre, que l'éloignement des hommes les plus éminents, et des meilleurs entre les plus éminents, pour les affaires publiques (1). » Ce qu'il redoute par-dessus tout, c'est l'indifférence et l'apathie des hommes politiques; et sa crainte dominante est de voir le gouvernement vacant faute de compétiteurs. Il est naturel, dès lors, qu'il cherche à atténuer ce mal et à prévenir ce péril; qu'il consacre son talent et son autorité à rappeler, en toute occasion, que « le gouvernement est le plus grand emploi des facultés humaines; » et qu'il fasse une place d'honneur à l'ambition comme à un stimulant nécessaire. M. Guizot croit à l'existence de « deux principes » opposés; il voit, dans « l'esprit d'ordre et » dans « l'esprit de liberté, deux grandes forces morales aveuglément aux prises; » et il est convaincu de la nécessité de leur existence simultanée et de leur perpétuel antagonisme. Toute sa vie il a professé cette doctrine dualiste; c'est elle qui l'a dirigé dans la conduite des affaires, et c'est par elle qu'il a expliqué l'histoire (2). Il est naturel, dès lors, qu'il croie aussi à la nécessité de « partis permanents » et adverses pour mettre en jeu ces deux forces, et que, loin de prêcher l'unité et l'accord, il travaille de toute sa puissance à maintenir, dans deux camps et dans deux armées distinctes, la ferveur pour les deux fois dont le monde a besoin et le respect des deux drapeaux qui représentent ces deux fois. Pour ceux qui partagent ces idées, et il faut reconnaître qu'ils sont nombreux, cette conduite n'est pas seulement légitime, elle est forcée.

(1) *Etude historique sur Washington.*

(2) Voir la préface de la dernière édition de l'*Histoire de la civilisation.* — J'ai essayé de réfuter cette doctrine dans une note de mon travail sur *la Famille et la Société.*

Digitized by Google

Mais pour ceux qui croient, au contraire, que le cœur humain n'est que trop enclin à s'emplir de lui-même, et que c'est l'âpreté des convoitises, non le dégoût des honneurs et du pouvoir, qui agitent et compromettent les sociétés ; — pour ceux qui croient qu'il n'y a pas de principes opposés ni de biens contradictoires, et que le but de l'histoire et de la politique n'est pas un mouvement de bascule sur place ou un va-et-vient sans issue, mais un progrès continu dans une voie difficile ; — pour ceux qui croient que la vérité est une, et qu'un aussi doit être l'effort de tous pour la découvrir et la faire prévaloir ; — pour ceux-là l'esprit de la notice sur Peel est un esprit faux et dangereux : et nul sentiment de faiblesse personnelle, nulle considération de respect ou d'admiration pour un grand talent et pour un grand nom, ne peut les empêcher de le condamner et de le combattre hautement.

Non, ni l'histoire de l'Angleterre ni celle de Peel ne sont faites pour réconcilier avec l'ambition et pour réhabiliter les partis. Ce n'a pas été pour Peel un « heureux privilége d'avoir eté dispensé de choisir sa foi et son drapeau ; » ç'a été son épreuve et sa croix. Ce n'a pas été « la fortune de l'Angleterre » d'avoir compté dans son sein « deux partis » hostiles ; ç'a été la cause de ses égarements et de ses malheurs, la source de ses douleurs intérieures et de ses fautes extérieures, le stimulant d'un jeu infernal dont sa prospérité et son honneur ont fait les frais.

Le *privilége de Peel*, je l'ai montré, ç'a été d'avoir reçu du ciel un esprit droit et un cœur honnête, d'avoir été désireux de la vérité et capable de la reconnaître, et d'avoir pu ainsi, quoique tard et au prix de pénibles sacrifices, arriver à avoir une *foi* qu'il se fût faite et un *drapeau*



Digitized by Google

qu'il eût *choisi lui-même. La fortune de l'Angleterre*, ç'a été de n'être pas absorbée tout entière dans ces deux partis qui se disputaient le gouvernement de ses affaires ; de posséder, en dehors et au-dessus de ces deux forces dangereuses et malfaisantes, une force plus puissante et plus active, celle de la société anglaise elle-même, faisant sentir aux partis le poids et le frein d'une opinion parfois irrésistible et les dépouillant ainsi d'une partie de leurs défauts et de leurs dangers. On s'est souvent étonné de la manière presque identique dont les whigs et les torys exercent tour à tour le pouvoir, de l'accord qui finit toujours par s'établir entre eux sur les questions même les plus graves ; et l'on s'est demandé ce qui distinguait ces conservateurs qui se font gloire d'être libéraux, de ces libéraux qui se proclament conservateurs. Au fond, en effet, leurs paroles sont plus souvent opposées que leurs actes, et sous des bannières adverses c'est la même cause qu'ils servent. Mais pourquoi cela, sinon parce qu'ils ont un maître commun qui n'est ni whig ni tory, ni libéral ni conservateur ? Et qui donne toujours à ce maître cette volonté toujours vigilante, cette autorité toujours écoutée, sinon la liberté de parole et d'action dont l'Angleterre a depuis deux siècles la glorieuse et utile habitude (1) ? C'est cette liberté qui, en donnant à

(1) M. de Montalembert, dans le livre que j'ai cité plus haut, fait parfaitement ressortir cette puissance préservatrice de la liberté : « Si l'on recherche quel est le principal instrument de ce mécanisme social, si solide en même temps que si compliqué, dit-il, la garantie la plus efficace de tant de biens anciens et nouveaux, je penche à croire qu'elle réside dans la *publicité*. Celle qui règne en Angleterre est à la fois immense, complète et sincère. Dans la société moderne celui qui a la publicité a tout... La vertu caractéristique de la société anglaise, c'est l'effort... Ce qui fait la force des individus fait aussi la force des nations : l'habitude du danger, la perpétuité de

Digitized by Google

tous les intérêts un théâtre, à toutes les idées un organe, en maintenant dans la nation cette agitation féconde qui apprend à chacun à penser et à agir au besoin par lui-même, forme peu à peu un *parti de tout le monde* qui domine et efface les *partis de quelques-uns*, et recrute incessamment au bien général des armées plus nombreuses que celles que peuvent maintenir en ligne les préjugés, la discipline et le culte du drapeau. La discussion ne crée pas les partis, comme on l'en accuse. Elle les manifeste; et à mesure qu'elle les manifeste, elle les restreint : car elle fait surgir à côté d'eux la contradiction et la résistance, et, à force de mêler les hommes et les camps, elle efface à la fin toute exclusion et toute prévention. Plus les hommes qui gouvernent sont peu nombreux et livrés à eux-mêmes, plus ils sont portés à se grouper en cercles fermés et aveugles : plus ils sentent la pression et le contact de l'opinion, plus ils sont forcés de faire la part de tous les faits et de toutes les vérités. C'est ainsi qu'on a vu, de tout temps, le despotisme enfanter les intrigues et les coteries, la liberté les dissiper ou les rendre impuissantes. En France, l'aristocratie, soustraite à la discussion, est tombée sans gloire, et la démocratie, privée de la discussion, s'est élevée souvent sans honneur et sans profit. En Angleterre, l'esprit aristocratique, toujours attaqué, a cent fois capitulé avec l'esprit démocratique, sans que l'aristocratie fût abaissée ni la démocratie égarée : et l'on peut voir, sans aller plus loin, dans le

l'effort, la liberté du mouvement... Ce n'est pas l'esprit public qui a fondé les institutions de l'Angleterre, ce sont ces institutions qui ont créé, maintenu et vingt fois sauvé cet esprit public, qu'il vaudrait mieux encore imiter qu'admirer..., etc. »

Digitized by Google

récit même de M. Guizot, Wellington surbordonné à Peel, et Peel cédant à l'ascendant de Cobden, sans que ni l'un ni l'autre en soient amoindris, bien au contraire ; et des changements plus considérables peut-être que ceux tentés par nous en 89 réalisés, sous nos yeux, en quelques années, sans violences, sans désordres, sans souffrances, ne laissant après eux ni victimes, ni regrets, ni rancunes (1). L'esprit de parti, assurément, répugnait à ces changements ; et ceux qui les ont opérés n'étaient pas autorisés à le faire, d'après les règles du droit des partis. Dans quel état serait l'Angleterre, si ce droit inique avait été observé ; si Peel, parce qu'il avait servi et dirigé un parti qui avait toujours combattu la réforme douanière, avait refusé d'accomplir cette réforme ; ou si les whigs,

(1) « Le 31 janvier 1849, jour où expirait le terme de trois années, assigné par le bill de 1846 pour l'abolition de tout droit d'importation, M. Cobden, M. Bright, M. Georges Wilson, tous les anciens chefs de la Ligue, et plus de deux mille personnes se réunirent à Manchester pour célébrer dans un banquet solennel le moment précis de leur complet triomphe. Après de nombreux discours, cinq minutes avant minuit, la musique joua l'air d'un chant devenu populaire dans cette question, sous ce titre : *Le bon temps vient*. L'assemblée l'entonna en chœur. L'horloge sonna minuit. Le président, imposant tout à coup silence, annonça que le bon temps était venu. L'assemblée entière se leva et salua, par les plus bruyantes acclamations, cette première minute de la pleine liberté du commerce des grains. Le lendemain, 1er février 1849, quand le parlement ouvrit sa session, les récits du banquet de Manchester remplissaient les colonnes des journaux et les conversations du public. » Cette nuit du 31 janvier est-elle moins belle que notre nuit du 4 août ? C'est l'égalité civile qui excitait l'enthousiasme des ligueurs, comme elle avait excité celui des membres des états généraux ; mais les uns saluaient une espérance les autres célébraient une réalité ; et, si les premiers embrassaient plus de réformes, les seconds étaient plus assurés de la leur. La nuit du 4 août a eu de tristes lendemains, plusieurs de ceux qui y ont figuré l'ont reniée ou en ont été victimes ; celle du 31 janvier n'a enfanté que des jours sereins et n'a mérité que des bénédictions.

Digitized by Google

parce qu'elle était proposée par un tory, s'étaient fait un point d'honneur de repousser la mesure qu'ils avaient toujours réclamée? Dans l'état sans doute où sont d'autres pays, dans lesquels, non par suite d'un excès de liberté, mais faute d'un degré suffisant de liberté, ces traditions fatales ont plus souvent prévalu.

## V.

J'ai donné à ce travail des dimensions que l'on ne donne pas habituellement à un compte rendu. Je ne m'en excuserai pas. L'importance du sujet ne demandait pas moins, et je me serais reproché de ne pas apporter à l'étude que j'avais entreprise tout le soin que j'y pouvais apporter. A tout seigneur tout honneur; et l'on n'a pas souvent à traiter avec des hommes comme Robert Peel et M. Guizot.

J'ai jugé ces deux grands justiciables sans faveur, et avec une liberté entière. Je ne m'en excuserai pas davantage. Quant à Peel, outre que, si j'ai instruit son procès sans ménagement, il avait plus à gagner qu'à perdre à une enquête approfondie, il appartient à l'histoire, et on ne lui doit plus, malheureusement, *que la vérité*. Quant à M. Guizot, qu'aurait pu peser mon témoignage en faveur des rares mérites que j'admirais dans son livre, si je n'avais signalé également ce qui, dans ce livre, me paraissait contredire la vérité ou blesser les principes? C'est le devoir général de la critique de relever le mal comme le bien; et ce devoir est d'autant plus exprès, en même

Digitized by Google

temps qu'il est plus difficile et plus pénible, que le talent de l'auteur, sa situation, sa renommée, rendent plus grande l'influence de ses paroles, et plus imposante l'autorité de ses arrêts. On peut épargner la faiblesse; on n'est pas libre de ménager la force. J'ajoute, d'ailleurs, ou plutôt je répète qu'il n'y a pas, à mon sens, de respect vrai sans franchise. Il y a des hommes qui, par l'éclat même de leur vie, ne sont guère l'objet de sentiments équitables et d'appréciations véridiques. La passion, favorable ou contraire, forme autour d'eux une atmosphère agitée et artificielle. Leurs noms sont des drapeaux ou des symboles; on les élève aux nues ou on les foule aux pieds, non pour eux, mais pour le secours qu'on s'en promet ou le danger qu'on en redoute. Ni ces apothéoses ni ces insultes ne sont valables; et bien des fois, en les entendant prodiguer, à M. Guizot notamment, je me suis rappelé le vers de Racine :

Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

C'est avec des sentiments plus calmes, en se défendant de l'entraînement comme de l'hostilité, de l'aversion comme de l'engouement, qu'on doit aborder ces grandes individualités. Ce sont ces sentiments que je me suis efforcé de conserver pendant tout le cours de cette étude, tenant, avant tout, à être exact dans les faits, sincère envers les hommes. Ma tâche était peut-être au-dessus de mes forces, et je n'ose me flatter de n'y avoir point failli; mais j'ai eu la volonté de n'y point faillir. Le lecteur pourra trouver, après avoir contrôlé mes impressions par les siennes, que je me suis trompé; il ne dira pas du moins que je l'ai trompé.

Digitized by Google

DE L'INFLUENCE MORALE ET MATÉRIELLE

DE

# LA CONTRAINTE ET DE LA LIBERTÉ.

Digitized by Google

sont point nés à un jour donné, et nul n'a le privilége de les apercevoir et de les observer. Ils sont de tous les temps, et tout le monde s'en préoccupe; et, sous ce rapport, il n'est pas exact de dire que les études économiques soient de date récente ni qu'elles soient le partage exclusif de quelques adeptes. Mais on n'a pas toujours érigé en méthode scientifique l'idée de relever, dans le spectacle changeant du monde matériel, les lois immuables du monde moral : et, parmi ceux qui étudient les intérêts humains, les uns, livrant leur attention à la figure des choses, poursuivent, à travers le dédale des faits, la trace incertaine de l'utile; les autres, préoccupés de la loi morale qui domine les faits et de l'être moral qui les subit et les exécute, cherchent d'abord et avant tout la justice, assurés que *le reste est donné avec elle par surcroît*. Ceux-ci placent la règle et le point d'appui de l'humanité dans la conscience individuelle, objet et condition de tout droit; ceux-là négligent et excluent la conscience individuelle. La liberté responsable est la substance du monde pour les premiers; elle n'en est qu'un accident pour les seconds.

Entre les uns et les autres il n'y a point d'accord possible. Un abîme sépare les deux voies. Au bout de l'une est l'inviolabilité absolue, au bout de l'autre l'anéantissement complet de la personne humaine; ici l'indépendance avec le devoir, là l'esclavage et la suppression de toute obligation.

Je sais que je ne fais que répéter, bien imparfaitement, des choses dites cent fois et cent fois prouvées ; mais je sais aussi que ces choses sont méconnues et niées chaque jour; et, tant qu'elles seront méconnues, il sera utile de les répéter. Quand on parle, en termes absolus et in-

Digitized by Google

définis, de la liberté et de la justice, tout le monde est d'accord. Quand même on applique à quelques-unes des formes générales qu'elles peuvent revêtir, ces notions de la liberté et de la justice; quand on parle de la liberté civile, de la liberté de la conscience, de l'égalité devant la loi; on est assuré, désormais au moins, d'éveiller les plus nombreuses et les plus chaleureuses sympathies, et les voix les plus puissantes et les moins accoutumées à s'unir se disputent l'honneur de soutenir de concert ces glorieuses devises. Mais quand on passe à l'application usuelle et au détail des faits; quand il s'agit de réaliser, dans les divers domaines et les manifestations diverses de l'activité individuelle, ces mêmes lois dont l'activité individuelle est toute l'occasion et tout l'objet; alors tout change : et cette même liberté qu'on proclamait naguère, cette même justice dont on se prévalait, dont on se prévaut encore, on se retourne contre elles dès qu'elles prétendent régir la sphère de la richesse et de l'industrie. Elles sont invariables cependant et indivisibles, et nulle atteinte ne peut leur être portée, dans aucune des carrières ouvertes à l'homme, qui ne les atteigne tout entières et n'atteigne l'homme lui-même. Le théâtre peut faire oublier l'acteur, mais c'est sur lui que tout retombe; et l'on a beau faire, il faut, à la fin, se trouver nettement en face de lui. Hier on troublait, par des vues d'équilibre artificiel ou des prétentions de patriotisme exclusif, le libre mouvement de l'industrie ou le nivellement naturel des produits et des prix : aujourd'hui l'on met la main, dans la pensée de rémunérer et d'encourager le travail, sur les éléments même du travail : demain l'on ira ouvertement à la conscience; l'on détruira, sous le prétexte

Digitized by Google

d'assurer le bien-être et la moralité, le fondement de toute moralité et de tout bien-être, la responsabilité ; et l'on supprimera, pour empêcher les hommes de se tromper et de souffrir, le seul enseignement qui apprenne à éviter la souffrance et l'erreur, l'expérience. L'entraînement est irrésistible, et, une fois sur la pente, il faut la suivre ; on ne pactise pas avec les principes.

L'une des publications les plus répandues, les plus autorisées de notre époque, donne en ce moment un nouvel et éclatant exemple de cette solidarité des idées. Nous avions cru jusqu'ici, en dépit des récriminations blasphématrices et des promesses impuissantes des réformateurs, qui prétendaient *changer tout cela*, que l'homme était fait pour disposer de soi à ses risques et périls ; et que Dieu, en le faisant ainsi, avait pourvu à la fois à sa destinée morale et à sa destinée physique. Nous pensions que ce droit de l'homme sur lui-même, le titre le plus sublime, le bien le plus précieux de l'humanité, son caractère distinctif, le seul de ses attributs qui lui permette de s'élever au-dessus de la condition animale par la sécurité et par la vertu, méconnu si longtemps dans les sociétés païennes et brutales de l'antiquité, ne pouvait être, du moins, jamais contesté dans nos sociétés modernes, fondées sur l'égalité civile qui le suppose, et éclairées des lumières du christianisme qui le proclame. Et, quand nous rencontrions, dans nos efforts pour faire triompher les applications de ce principe suprême, cette résistance opiniâtre qui les arrête tous les jours, nous ne doutions pas que la liaison, pour nous évidente, entre le principe et les conséquences, n'échappât à nos adversaires, et qu'une fois l'enchaînement rendu visible à leurs yeux, le respect de la justice et de la dignité humaine n'entraînât

Digitized by Google

leur adhésion. Nous nous trompions. C'est la dignité humaine elle-même qu'il faut défendre ; c'est le droit de l'individu à disposer de soi qu'il faut prouver ; c'est l'équité et l'efficacité de la loi morale de la responsabilité qu'il faut établir ; c'est la sagesse du Créateur qu'il faut justifier. La *Revue des Deux-Mondes* nous déclare, avec une conviction profonde, quoique douloureuse, que le mal moral et le mal matériel viennent surtout de ce que les hommes pourvoient eux-mêmes à leur sort ; elle nous apprend que bon nombre d'entre eux sont irrévocablement incapables de ce soin ; que la liberté individuelle, dont on fait tant de bruit, n'est qu'un bien imaginaire et onéreux, dont il serait à propos de leur ôter l'embarras ; que la responsabilité, sur laquelle on fonde cette liberté, n'est un titre que pour ceux qui en font bon usage ; et que tout irait autrement, si l'on réduisait à la paisible condition des bêtes de somme, par une sévérité tout humaine et par la compression bienveillante d'une tutelle incessante et inflexible, tous ceux qui ne font pas, pour gagner leur vie, des efforts suffisants et suffisamment heureux : — attendu, comme le dit Aristote, que *l'autorité et l'obéissance ne sont pas seulement choses nécessaires, mais encore choses éminemment utiles* (1) ; *que, quand on est inférieur à ses semblables autant que le corps l'est à l'âme et la brute à l'homme, on est esclave par nature* (2) ; qu'ainsi *les uns sont naturellement libres et les autres esclaves ;* et que, *pour ces derniers, l'esclavage est utile autant que juste* (3). M. Montégut, l'auteur de la théorie

(1) Aristote, *Politique*, liv. I, chap. II, § 8 ; traduction Barthélemy Saint-Hilaire.
(2) *Id., id.*, § 13.
(3) *Id., id.*, § 15.

Digitized by Google

à laquelle je fais allusion, ne cite pas Aristote, cela est vrai ; mais ses arguments ne diffèrent en rien, je le ferai voir tout à l'heure, de ceux du célèbre philosophe : et, bien qu'il n'ait prononcé le mot d'esclavage que pour déclarer à ses lecteurs que le régime auquel il voudrait voir soumettre une partie de la population française *n'est pas un esclavage* ( ce qui semble indiquer qu'il ne lui a pas paru impossible de s'y tromper), mais seulement *une contrainte tutélaire et une éducation forcée*, il enlève entièrement à ceux à qui il l'impose la disposition et la responsabilité de leur sort, — ce qui est le caractère essentiel de la servitude, — et il les prive si bien et si sciemment de la liberté, qu'il en réserve expressément la restitution, à titre de récompense, à ceux qui s'en montreraient dignes.

Ce n'est pas à la légère et sous forme dubitative ou paradoxale, ce n'est pas une seule fois et en passant ; c'est avec réflexion et avec persistance, c'est à deux reprises différentes et à quatre mois d'intervalle, que ces idées de réglementation de l'activité individuelle sont ainsi exposées. Produites, une première fois, incidemment, mais avec des développements qui appelaient sur elles l'attention principale, à l'occasion d'une étude sur la misère dans la société Anglaise (1) ; elles sont reprises librement, et comme thèse directe, sous le titre significatif de : *Perspectives sur le temps présent*, dans un récent numéro de la *Revue des Deux-Mondes* (2). Elles sont donc bien le fond de la pensée de l'auteur ; elles sont donc acceptées, en toute connaissance, par le

(1) Un Missionnaire dans la cité de Londres, 1er novembre 1854.
(2) 1er mars 1855.

Digitized by Google

recueil qui leur prête, avec persévérance, le secours de sa publicité si étendue. Elles méritent dès lors une attention particulière. Et, puisqu'elles présentent, dans toute sa franchise, cette doctrine de la réglementation que le *Journal des Economistes* combat chaque jour dans tous les systèmes qui le recèlent, de l'aveu ou à l'insu de leurs auteurs, il est à propos de les examiner avec soin.

La publication du second article de M. Montégut me détermine, après quelque hésitation, à entreprendre cette tâche délicate. J'insisterai plus spécialement, cependant, sur son premier article. C'est la répétition des mêmes idées qui, en accusant un système, justifie et commande peut-être une réfutation. Mais le second article consiste plutôt en considérations générales à l'appui d'une théorie; le premier, au contraire, contient l'exposé formel d'un plan, et ce plan est le dernier mot de la théorie. C'est ce plan qu'il faut discuter pour suivre quelque ordre et s'attacher à un corps certain.

## II.

Le procédé de M. Montégut est simple, à exposer au moins. Il consiste à ramasser, sur la surface entière d'un pays, tout ce qui se rencontre dans ce pays de paresseux, de débauchés, de mendiants, de vagabonds, de gens sans aveu, d'êtres incapables, *par leur faute* ou SANS LEUR FAUTE, de pourvoir à leurs premiers besoins; c'est ce qu'il appelle un *sarclage moral* : à rassembler, à em-

Digitized by Google

brigader, à discipliner ces recrues d'un nouveau genre, à leur imposer le travail et la bonne conduite, et à leur fournir en retour la subsistance ; c'est ce qu'il appelle une *charité militaire*. C'est de la contrainte, M. Montégut ne s'en cache pas : mais il assure que cette contrainte est plus apparente que réelle, ne nuisant à personne et profitant à tous, et n'enlevant aux uns des droits illusoires que pour conserver aux autres des droits certains ; qu'elle est indispensable autant que juste, réclamée par la morale et commandée par l'intérêt ; que sans elle tout va périr, par elle tout va fleurir ; et qu'elle n'est, après tout, qu'une sage application des principes fondamentaux de toute société, la force étant destinée à procurer le bonheur et la moralité, et l'État n'étant constitué que pour faire de la force ce noble emploi. Pour moi, je le dis franchement, quand je vois la contrainte figurer dans une théorie, c'en est assez, je tiens cette théorie pour trompeuse et pour périlleuse, et je n'admets pas que l'on puisse jamais, *ni innocemment*, *ni impunément*, attenter, dans quelque mesure que ce soit, à la naturelle liberté de l'âme humaine. Je veux étudier pourtant avec impartialité, et dans ses conséquences et dans ses principes, le système de M. Montégut, et voir clairement ce qu'il y a de vrai ou de faux, de juste ou d'injuste, dans les moyens qu'il préconise et dans les résultats qu'il s'en promet.

Une chose me saute aux yeux tout d'abord ; et je m'étonne, en vérité, qu'elle n'ait pas arrêté M. Montégut : c'est que le premier effet de la mesure qu'il propose serait une agglomération plus grande et plus dangereuse des éléments de désordre et de souffrance répandus dans la société. M. Montégut est épouvanté, non sans

Digitized by Google

raison peut-être, des périls que présente, pour l'exemple et pour la sécurité, la concentration, sur certains points, de masses nombreuses d'existences perdues ; et il commence par accroître et par mettre dans une évidence plus grande cette concentration. Il pense, je le sais, rendre par là plus faciles et plus efficaces la surveillance et la répression au besoin. Mais le contraire n'est-il pas manifeste? et quelle force ne faudrait-il pas, si le mal est aussi considérable, aussi menaçant qu'on l'affirme, pour contenir, après les avoir organisées, ces armées impures? Quelques agents suffisent, dans les circonstances habituelles, à procurer une sécurité qui, malgré son imperfection, étonne quand on réfléchit; et les violations graves de la loi et de la morale publique restent à l'état d'accidents, parce que les ennemis de la morale et de la loi, épars dans la masse de la population, se sentent dominés sans cesse par cette muette et infatigable vigilance de tous sur chacun, qui ne leur permet ni de se connaître, ni de se compter, ni de s'entendre, et assure à la force publique proprement dite, unie dans son petit nombre, un infaillible avantage sur des individualités désarmées. Mais réunissez toutes ces individualités, formez des régiments, des bataillons, des compagnies seulement, de misérables et de malfaiteurs; dites à la société qui les redoute, dites-leur à eux-mêmes, que tous, autant qu'ils sont ainsi associés et groupés, ils ont les mêmes griefs et les mêmes désirs; et vous verrez ce que peuvent produire, en s'excitant et en s'encourageant mutuellement, les suggestions de la souffrance, les entraînements de l'ignorance et les ardeurs de la convoitise. Les ateliers nationaux ne vous l'ont-ils pas appris avec assez d'éclat, et faut-il refaire cette douloureuse expérience? Quoi!



Digitized by Google

les étincelles vous alarment, et vous parlez de les réunir en irrésistibles foyers!

Une seconde chose me frappe : c'est l'énormité des frais qu'entraînerait l'organisation, même la plus incomplète, de ces ateliers nationaux ou départementaux ; et la perte de capitaux, de facultés productives, d'efforts individuels, la perturbation profonde du libre et salutaire développement de l'activité privée, qui en résulteraient infailliblement. M. Montégut n'en juge pas ainsi, et, sous le rapport de l'économie, comme sous tous les autres, il ne voit dans son système rien que d'avantageux et d'engageant. Pourtant il ne contestera pas qu'il ne faille, pour contenir par la terreur ces foules redoutables, dont il ne demande la réunion que pour leur faire sentir ce frein irrésistible, un nombre imposant de gardiens et d'agents ; pour diriger et solder les gardiens et les agents, des employés, des comptables et des bureaux ; pour surveiller les employés, les comptables et les bureaux, des administrateurs et des inspecteurs ; et, pour centraliser l'administration, un conseil, une direction supérieure, un ministère peut-être. Qu'il se rende compte du nombre de ceux qu'il songe à soumettre à la tutelle de l'État ; qu'il le compare au nombre de ceux que des infractions positives à l'ordre public font tomber sous l'action de la loi ; et qu'il dise s'il y a lieu de se prévaloir, comme il le fait, de l'économie des frais de bagne, de prison et de justice ; et si l'immense appareil préventif dont il aspire à couvrir le pays, quand il devrait (ce que je n'accorde pas), rendre inutile entièrement l'appareil répressif actuel, ne coûterait pas cent fois ce que coûte celui-ci.

La dépense directe n'est cependant, en ces matières, que la moindre des pertes. Agents, gardiens, comptables,

Digitized by Google

employés, administrateurs, inspecteurs, directeurs et ministres se paient ; agents, gardiens, comptables, employés, administrateurs, inspecteurs, directeurs et ministres sont, de plus, et ceci est plus grave, autant de forces, d'intelligences, d'initiatives, — et des plus précieuses, — enlevées à l'armée féconde de la production et perdues dans une surveillance improductive (1).

Mais, ce qui est plus onéreux encore, quoique moins aisé à reconnaître et à évaluer, c'est la direction fausse donnée au travail, c'est l'activité dirigée vers de folles tentatives, c'est l'énergie individuelle comprimée et amoindrie. Quand les particuliers mettent leur argent, leur temps, leur réputation dans une affaire, ils examinent, avec cette clairvoyante attention que donne l'intérêt, tout ce que cette affaire peut offrir, et dans le présent et dans l'avenir, de bonnes et de mauvaises chances ; quand ils y sont engagés, ils mettent à la bien conduire tout ce qu'il y a en eux d'aptitude et de vigilance ; et si, malgré ces garanties, il se trouve que le succès leur fasse défaut, ils reculent bientôt devant la perte, ou tout au moins ils ne peuvent, s'ils persistent, faire peser que sur eux-mêmes, ou sur ceux qui ont accepté la solidarité de leurs actes, les conséquences de leur erreur ou de leur obstination. C'est ainsi que, malgré les fautes que

(1) Je n'ai pas besoin de dire que cette considération, indiquée ici à l'occasion d'une organisation *dont je conteste l'utilité*, est vraie suivant moi de toute fonction *inutile*, mais *n'est vraie que des fonctions inutiles*. Je n'appliquerai jamais, pour ma part, même avec les explications rectificatives d'Adam Smith et de plusieurs économistes que je révère, une qualification qui semble impliquer *stérilité* à rien d'*utile*. Il me paraît impossible, sans une contradiction au moins apparente, d'appeler *improductifs* un travail, une dépense ou une consommation qui sont des conditions et par conséquent des *éléments de production*.

Digitized by Google

comporte la liberté, et par ces fautes mêmes, l'initiative individuelle est, en somme, toujours féconde. Il n'en est point de même pour les entreprises de l'État. Ceux qui les décident ne sont pas ceux qui les exécutent, et ni les uns ni les autres ne sont ceux qui en font les frais. Les administrations ne sont point, comme les particuliers, arrêtées par la ruine ou par la mort. Leurs gestions, d'ailleurs, se prêtent difficilement à ces inventaires, d'une irrécusable sincérité, qui établissent nettement, pour les yeux les plus prévenus, la véritable situation des affaires privées. Les bénéfices qu'on en attend sont le plus ordinairement des résultats généraux, dont la supputation rigoureuse est impossible, dont la réalité même est souvent contestable ; tandis qu'une partie seulement de la mise de fonds, la plus faible de beaucoup, celle qui s'est opérée sous forme d'espèces palpables, figure dans le compte des dépenses. Il résulte de là que l'État est particulièrement exposé à l'erreur, et à la persistance dans l'erreur ; et que faire de lui, sans une nécessité évidente et irrésistible, un entrepreneur de travaux, c'est presque toujours l'engager, c'est-à-dire engager les contribuables qui paient pour lui, dans une voie pleine de périls et de hasards. Il ne peut que de deux choses l'une : ou exécuter des travaux d'une opportunité réelle et d'un bénéfice certain, et alors il y a tout lieu de croire que l'initiative privée, toujours à la piste des opérations avantageuses, les eût exécutés d'elle-même et à des conditions meilleures ; ou se livrer à des essais d'une utilité douteuse. C'est ce qui ne manquerait pas d'arriver, sur la plus large échelle, si, aux tentations déjà si nombreuses qui, dans les pays centralisés surtout, entraînent l'État, on ajoutait l'obligation d'occuper des milliers de bras précédemment laissés

Digitized by Google

à eux-mêmes. On verrait alors, au grand détriment de la richesse et du bien-être communs, la sève de la production détournée violemment des canaux féconds de l'activité individuelle pour alimenter des fleuves artificiels et inutiles ; et, perdus dans des défrichements de terres ingrates, dans des desséchements impossibles ou sans avenir, dans la fondation ruineuse de colonies coûteuses (1), (c'est le programme même de M. Montégut), les efforts et les moyens qui, laissés à eux-mêmes, auraient développé avec certitude les éléments négligés de puissance et de prospérité intérieure de la métropole, accru le rendement de ses terres productives, et augmenté le nombre et la perfection de ses industries naturelles. Rien ne m'a jamais paru plus déplorable que cette prétention, si commune de nos jours, de faire de l'ouvrage pour les ouvriers, au lieu de chercher les ouvriers pour l'ouvrage. On détourne ainsi, de la direction où les appellent les besoins les plus généraux et les plus vrais, puisqu'ils sont le plus librement sentis, et les individus et les capitaux, et l'on appauvrit, au profit d'entreprises factices

(1) On sait que les colonies, qui ne sont rien si elles ne sont un débouché commercial, sont le plus illusoire de tous les débouchés, et que, si un certain nombre d'individus peuvent y trouver leur compte, la nation est toujours en perte pour une somme plus forte... M. Cobden a montré, par des documents irrécusables, que l'Angleterre, avant la modification de ses lois de douane, qui sont le fondement de tout système colonial, aurait fait un marché d'or en abandonnant ses colonies des Antilles à elles-mêmes *et leur donnant en outre pour rien tout ce qu'elle leur vendait annuellement de marchandises.* — Voy. Bastiat, *Cobden et la ligue.* Voy. notamment *Introduction*, p. 26 et suiv. Voy. aussi l'excellent article *Colonies* de M. de Molinari, dans le *Dict. d'Econ. polit.* Lisez surtout ce que dit Franklin dans sa note sur les armements en course, où il montre que, si la France et l'Angleterre jouaient leurs colonies sur un coup de dés, le gain serait pour le perdant.

Digitized by Google

et souvent dangereuses, les spontanées et fructueuses entreprises de l'intérêt particulier. Le présent ne peut gagner à une interversion qui ne fait que déplacer les ressources, non sans dommage; et l'avenir ne peut que perdre à la destruction d'une partie des semences du progrès. Que, dans des extrémités urgentes, pour conjurer des désordres imminents ou adoucir des souffrances impérieuses, on passe par-dessus ces considérations si graves; et que l'on sacrifie aux exigences du jour une partie plus ou moins importante des espérances du lendemain, et une fraction de ce qu'on possède à la crainte de tout perdre : — on peut le comprendre; quoiqu'il soit imprudent peut-être d'autoriser jamais un remède dont l'abus est si dangereux et si inévitable. Mais transformer en pratique usuelle et régulière cet expédient fatal des mauvais jours, c'est ouvrir à plaisir un gouffre où passeraient, avec le temps, la richesse et la moralité de la nation. On jette sa cargaison à l'eau dans la tempête, on ne navigue pas pour enrichir les abîmes de la mer.

C'est un abîme, en effet, et un abîme qui s'agrandit en raison de ce qu'on y jette, que celui de la paresse, de l'ignorance, de l'imprévoyance et du vice; et c'est celui-là même que M. Montégut, après bien d'autres, voudrait combler. Il voit, dans la société la plus avancée, un nombre, bien grand encore, d'hommes ou coupables, ou malheureux, qui n'ont pas voulu ou qui n'ont pas pu se faire par eux-mêmes une existence tolérable; et, pour mettre un terme à ce désordre, il veut procurer à ces hommes le bien-être qui leur manque, non par des adoucissements progressifs et des encouragements individuels, non par une intensité plus grande et une direction meilleure de

Digitized by Google

leurs efforts, non par un appel efficace à eux-mêmes et aux autres ; mais par une mesure générale, sans transition, et sans la participation, *sans la volonté même* des intéressés. N'est-ce pas là, — en leur disant, en leur montrant même (par une expérience éphémère et menteuse, mais spécieuse), que l'homme n'a pas besoin de lui même, et qu'à défaut de ses efforts il sera soutenu par les efforts d'autrui, — achever de briser en eux les derniers débris du ressort moral ? N'est-ce pas affaiblir ce ressort chez les autres ? La société ne se compose pas, comme on semble le croire trop volontiers, de classes distinctes, dont les conditions matérielles, dont les caractères moraux soient nettement tranchés. Ce n'est pas une superposition solide d'assises indépendantes ; c'est une masse fluide et continue, toujours en mouvement dans son équilibre, dans laquelle chaque partie, prenant incessamment sa place par une gravitation toujours agissante, diffère à peine et de celles qui la dominent et de celles qu'elle domine. Le moindre changement dans une molécule peut changer l'arrangement de l'ensemble ; et tout ce qui élève ou abaisse une couche entraîne avec elle toutes les autres. Supprimer l'aiguillon de la nécessité chez ceux qui ne lui obéissent pas, c'est le briser chez ceux qui lui obéissent à peine, c'est l'émousser chez tous. Le jour où il sera permis de penser qu'il suffit d'être dénué de tout pour être pourvu du nécessaire ; le jour où la perspective d'une garantie, si insuffisante qu'elle soit, contre les dangers de l'avenir, enlèvera aux entraînements du présent le caractère de l'extrême imprudence ; ce jour-là tous ceux qui ne sont prévoyants qu'à regret cesseront de l'être, et la misère remontera parmi ceux même qui paraissaient le plus loin du pis-aller auquel ils se résigneront désormais. Les der-

Digitized by Google

niers dans l'échelle du bien-être et de la moralité, ceux que la nécessité seule, subie mais non acceptée, contraint au travail, et qui ne trouvent, dans un travail inintelligent ou inhabile, qu'une ressource insuffisante et précaire, s'abandonneront dès le principe. Ceux dont la condition est meilleure, auxquels le présent suffit, et pour qui l'avenir n'est pas sans encouragements et sans espérances, résisteront d'abord ; mais ils céderont à leur tour, et le sentiment même de la dignité humaine ne les arrêtera pas longtemps ; la dignité humaine a besoin, pour être assurée, d'avoir, en dehors du cœur de l'individu, des appuis qui ne s'ébranlent pas avec lui. Ne sait-on pas combien d'hommes, honnêtes pourtant et laborieux, excusent, par la chance cependant si douteuse de trouver un jour place dans quelque hospice, la faiblesse qui les empêche de faire des économies qui leur seraient faciles ? Et n'a-t-on pas vu, au lendemain de toutes les révolutions, des ouvriers qu'appelait à l'atelier un salaire élevé et parfois considérable, préférer, *à l'effort de mériter* une aisance relative, l'insuffisante mais facile participation aux secours publics (1) : — comme on voit tous les jours, en dépit des exhortations, des reproches, et des avertissements du besoin le plus

(1) Tout le monde se souvient des ouvriers chapeliers, refusant, après 1848, d'aller gagner 10, 12 et 14 francs par jour à leur ouvrage, et restant à REMUER la terre du Champ-de-Mars. — Je tiens de quelqu'un qui me touche de près ces propres paroles que lui adressait après 1830 un garde national placé sous ses ordres : « Ah ! Monsieur, l'Etat me fait bien du tort. — Comment cela ? — Je suis cordonnier, Monsieur ; je gagne 6 francs par jour. l'Etat m'en donne 2, je ne fais rien, et je passe la journée au cabaret. — Eh bien ! ne prenez pas l'argent de l'Etat, et allez travailler. — Oh ! Monsieur, est-ce que cela se peut ? *Je ne peux pas faire à l'Etat l'affront de refuser ce qu'il me donne.* C'est égal, il me fait bien du tort. »

Digitized by Google

pressant, des gens qui s'imposent avec persistance, par le vagabondage et l'inconduite, des privations et des souffrances dont le travail s'offre en vain à les affranchir ? La raison condamne ces aberrations, mais c'est un joug pour l'homme que d'écouter la raison, et tout joug lui est à charge. Il ne lui obéit pas toujours quand elle s'impose à lui. Combien davantage négligera-t-il ses conseils, si elle est seule à les lui faire entendre, et si tant de voix différentes étouffent la sienne !

Ce n'est donc point, comme paraît le penser M. Montégut, à un nombre déterminé d'individus qu'il s'agit, pour appliquer son système, de faire accepter une assistance temporaire et une fois donnée ; c'est à un nombre indéfini, et indéfiniment croissant, d'insatiables exigences, qu'il s'agit d'ouvrir, aux dépens du nombre chaque jour plus restreint d'existences laborieuses qui persisteraient à les alimenter, les sources insuffisantes du revenu public.

Et que M. Montégut ne croie pas que j'assombris à plaisir le tableau. L'effort de vouloir et de se contenir, qui peut seul élever l'homme au-dessus du hasard, s'il est le plus noble et le plus utile que l'homme puisse faire, est aussi le plus pénible et le plus aisément découragé. Qu'il ne dise pas qu'on limitera le nombre des assistés, et qu'une fois la première levée opérée nulle admission ne sera plus faite, ou ne sera faite sans de grandes difficultés. Ce serait une nouvelle complication d'arbitraire qui ne serait pas longtemps supportée par les exclus ; et, s'il y a justice, s'il y a intérêt, s'il y a nécessité à assurer du pain, à fournir du travail, à imposer une discipline à tous ceux que l'oisiveté, l'inconduite ou l'incapacité retiennent aujourd'hui dans la misère et dans l'abjection, il n'y aura pas moins justice, intérêt, nécessité à aider par les mêmes secours, à conte-

Digitized by Google

nir par les mêmes précautions, ceux qui se trouveront plus tard, en plus grand nombre peut-être, ou dans des conditions pires, dans le dénûment et dans la dégradation. Qu'il ne dise pas que la sévérité de la règle, la rigueur de la surveillance, le prix réellement sérieux et cher auquel sera mise la subsistance procurée par l'Etat, seront une barrière suffisante pour la nonchalance, et un épouvantail efficace pour l'imprudence ; et qu'un labeur véritable, un rude et énergique labeur, sera l'assaisonnement obligé du pain des ateliers publics. Cette règle est impossible ; impossible à imposer et impossible à appliquer. Elle est impossible à imposer, parce qu'on n'impose pas l'unité à la diversité, et qu'il ne saurait y avoir de diversité plus complète et plus extrême que celle que présenterait, sous le rapport de l'aptitude au travail, la foule bigarrée que voudrait enrégimenter M. Montégut ; parce qu'il ne peut entrer dans aucune tête, si peu ennemie qu'elle soit de l'arbitraire, d'exiger également le travail, et le même travail, de l'homme valide et de l'infirme, du faible et du fort, du jeune et du vieux, de celui qui sait et de celui qui ne sait pas ; parce qu'il n'est pas permis, enfin, quand on enlève aux gens, non de leur gré, mais par force, les chances de leur liberté, de ne pas leur fournir leur content. Elle est impossible à appliquer, eût-on trouvé les éléments insaisissables de cette mobile mesure, parce qu'il n'y a pas, en dehors du consentement de la volonté, de moyen d'action assuré sur l'homme. Celui qui traite avec des ouvriers peut établir, pour la durée, pour l'énergie, pour la perfection du travail, les conditions qui lui conviennent, et il peut en obtenir l'exécution, parce que ces conditions ne sont point faites pour tous indistinctement, mais pour ceux qui se disent en état de les remplir ; parce qu'il a,

Digitized by Google

par la corrélation du salaire à l'ouvrage, par son droit de refuser ou de renvoyer ceux qui ne répondent pas à ses exigences, prise sur les individus ; parce que, surtout, c'est la volonté d'un être libre qui accepte et procure l'accomplissement de la tâche imposée. Mais, cette liberté supprimée, quelle garantie subsiste ? Qu'avez-vous à répondre à celui qui prétend ne pas pouvoir? Que pouvez-vous contre celui qui s'obstine à ne pas vouloir ? Vous êtes lié envers tous, et nul n'est lié envers vous, si ce n'est par la crainte. La force, la force seule, avec son arbitraire, avec son impuissance contre l'inertie ou la résolution, peut vous rester encore : et vous êtes entraîné à faire, de cette unique et insuffisante ressource, un emploi que vous voudriez en vain modérer. Ou vous ne garderez aucune discipline, aucune autorité, ou vous appuierez à chaque instant sur la violence matérielle la moins dissimulée, cette autorité et cette discipline. Quand on méconnaît les éléments de la nature humaine, l'homme échappe ; quand on supprime la personne morale, on ne trouve plus devant soi que la bête. C'est aux procédés qui agissent sur la bête, c'est à la faim, c'est à la chaîne, c'est au bâton qu'on est réduit à recourir pour la dompter ; et l'*instrument d'excitation au travail,* comme l'appellent les poëtes de l'esclavage, devient, ainsi qu'il était devenu, (non par quelque férocité particulière des maîtres, mais par une nécessité inévitable), dans les colonies, le symbole et l'appui de la règle, le précepteur de la moralité, et jusqu'au signal de la prière (1).

(1) Voy. le *Voyage aux Antilles*, de M. Gr. de Cassagnac. « *La première fois*, dit M. Gr. de Cassagnac, que je vis, sur une habitation, les esclaves réunis le soir pour la prière et que j'entendis le fouet du nègre commandeur qui *taillait* pour donner le signal, je

Digitized by Google

J'avais donc raison de le dire en commençant, c'est l'esclavage, appliqué à une portion de la population, que M. Montégut propose comme remède au paupérisme; c'est la condition de la brute, battue, mais nourrie, qu'il veut substituer, pour l'homme encore aux prises avec le hasard, aux difficultés de la liberté. Avais-je moins raison de dire que ses arguments sont ceux des partisans avoués de l'esclavage, ceux d'Aristote en particulier? On connaît, et j'ai rappelé les raisonnements principaux qu'imposait à ce puissant esprit le respect *des faits accomplis* de son temps. Que nous dit M. Montégut? Qu'il y a des hommes qui ne sont *ni convertissables ni éducables*, dont *le cœur est fermé et endurci*, qui *n'ont pas d'yeux pour voir et d'oreilles pour entendre*, et que *le travail seul*, UN TRAVAIL FORCÉ, est *susceptible de moraliser;* que *la puissance morale n'est pas suffisante, si elle n'est escortée de la puissance matérielle, qui force l'obéissance;* qu'*il est nécessaire* (PRESQUE *nécessaire*, du moins), *de faire violence aux sentiments naturels à l'homme pour assurer satisfaction à ces sentiments mêmes;* que *bon nombre d'hommes ne sauraient prétendre à une liberté dont ils ne savent que faire, ou dont ils ne peuvent faire qu'un mauvais usage;* que, sur des êtres *qui s'abandonnent au hasard, les gouvernements ont un droit suprême*, et qu'ils peuvent *les prendre sans préambule, pour* EN FAIRE FORCÉMENT DES ÊTRES HONNÊTES, si *cela est possible*, OU TOUT AU MOINS DES ÊTRES UTILES; que c'est là, en définitive, *le seul moyen* DE LEUR ÊTRE UTILE A EUX-MÊMES,

sentis en moi un mouvement de tristesse. » La réflexion le calma, ajoute spirituellement M. Wallon, qui cite ce passage. Voy. *De l'Esclavage dans les colonies*, par H. Wallon, p. XLVI.

Digitized by Google

et d'affranchir de LA GÊNE et de l'embarras qu'ils lui causent une *classe respectable* A LAQUELLE ON DOIT LA LIBERTÉ et la tranquillité. Intérêt de ceux qu'on asservit, avantage pour ceux qu'on laisse libres; incapacité des uns, supériorité des autres : n'est-ce pas là, en termes à peine différents, la célèbre distinction d'Aristote entre l'âme et le corps, et la prééminence de l'une sur l'autre étendue aux rapports des hommes entre eux (1)? M. Montégut ne proclame-t-il pas, comme son illustre devancier, que *celui qui, par la loi de nature, ne s'appartient pas à lui-même, est naturellement esclave,* et que *chacun doit, suivant le vœu de la nature, exercer ou subir le pouvoir* (2)? Et M. Granier de Cassagnac lui-même, ou M. Petit de Baroncourt, les admirateurs les moins mesurés des bienfaits de l'esclavage, ont-ils appuyé sur d'autres considérations leur lyrique enthousiasme? Ne disaient-ils pas, au sujet des noirs, comme M. Montégut le répète au sujet des blancs : *Qu'est-ce que la liberté, si l'on n'en sait user? Un présent funeste* (3). Ne voyaient-ils pas, pour les noirs, dans la servitude domestique, comme M. Montégut les voit, pour les blancs, dans l'asservissement public, la tranquillité du présent, la sécurité de l'avenir, une *tutelle, une éducation*, L'ENSEIGNEMENT, MÊME PAR LA FORCE, DE LA LOI SACRÉE DU TRAVAIL, SOURCE DE TOUTE VERTU ET DE TOUT PROGRÈS (4)? Et n'ajoutaient-ils pas, à l'adresse des blancs eux-mêmes, ces paroles qui contiennent, en quelques lignes, toute la substance de la théorie de M. Montégut. *La servitude ne constitue pas, pour ceux qui la*

(1) Voy. Arist., *Polit.*, liv. I, chap. II, § 10, 13, et *passim*.
(2) *Id.*, *id.*, § 7 et § 20.
(3) Voy. *De l'Esclavage colonial*, p. XCIX et suiv.
(4) *Id.*, p. V.

Digitized by Google

*subissent, un état violent.* C'EST UNE MANIÈRE D'ORGANISATION DU TRAVAIL, *qui garantit l'entretien du travailleur sa vie durant, moyennant la somme d'efforts dont il est capable.* L'ÉTABLISSEMENT DE LA LIBERTÉ EN EUROPE Y A DÉTRUIT L'ANCIENNE ORGANISATION ÉCONOMIQUE QUI RÉSOLVAIT LE PROBLÈME DE L'EXISTENCE MATÉRIELLE DES HOMMES PAR LE TRAVAIL OBLIGATOIRE (1).

*Résoudre le problème de l'existence matérielle des hommes par le travail obligatoire*, c'est bien là ce qu'a entendu faire M. Montégut. C'est ce que, pas plus que d'autres, il ne réussira à faire. L'expérience a été faite avant lui, elle a été faite sous bien des formes, elle a été faite en grand, elle a été faite avec éclat; et toujours, dans tous les temps et sous toutes les formes, elle a donné les mêmes résultats. Partout où l'asservissement de l'homme a été réalisé, il a porté avec lui la ruine et la décadence. L'antiquité en est morte. Sparte, malgré la violente énergie de sa constitution; Athènes, malgré son commerce, sa marine et les tributs des îles asservies; Rome, enfin, malgré le monde conquis et exploité, sont arrivées, faute de la vitalité du travail libre, à la misère et à l'abaissement. Les colonies modernes, malgré un renouvellement de bras qui ne coûtait que la violence de les prendre, malgré les énormes et ruineuses subventions des métropoles imposées pour elles (2), n'ont pu échapper à l'appauvrissement et à la dégradation, et n'ont évité que par l'émancipation une ruine totale. Partout, au

(1) *Id.*, p. XLIII et XLIV. — *Voyage aux Antilles*, I. p. 145.

(2) Voy. la note ci-dessus. M. Porter, membre du Board of trade, évaluait à 1 million sterling, *plus la valeur totale des marchandises vendues*, ce qu'avaient coûté, pour 1840, à l'Angleterre, ses colonies *à sucre*.

Digitized by Google

contraire, où quelque bien s'est montré, partout où la richesse, où l'intelligence, où la moralité se sont produites, la liberté s'est produite avec elles, et comme leur compagne obligée ; et la date de la naissance de la civilisation moderne est celle de la revendication des droits du travail. C'est qu'il y a, dans l'union de la peine et du salaire, de la prévoyance et de la sécurité, de l'effort et de la récompense, une influence fécondante et moralisatrice que rien ne supplée ; dans leur séparation, une cause de désorganisation que rien ne contient. C'est que le travail, *mais le travail volontaire*, est la loi de l'homme, la personnalité son essence. Le sort de la brute est immuable ; celui de l'homme est entre ses mains, mais à une condition, c'est qu'il le fasse lui-même. *Dieu*, dit saint Augustin, et après lui le judicieux Bourdaloue, *Dieu a fait l'homme sans lui ; mais il n'a pas voulu (quoiqu'il le pût absolument), le sauver sans lui* (1). Ce qui est vrai de notre destinée immortelle n'est pas moins vrai de notre destinée mortelle ; et cette remarque, si profonde et si juste, qui condamne si absolument l'intolérance religieuse, ne condamne pas moins ce qu'on pourrait appeler l'intolérance matérielle. L'individu n'appartient qu'à lui-même. Non, pas plus en fait de bien-être qu'en fait de culte ; pas plus en fait de conduite humaine qu'en fait de croyance religieuse, il n'est permis d'imposer à l'homme la sagesse et la vérité ; pas plus en vue de ce monde qu'en vue de l'autre, il n'est permis d'oublier et d'anéantir la responsabilité sur laquelle il a plu au Créateur, dans son intelligence et dans sa bonté, de fonder

(1) Bourdaloue, *Sermon sur la Circoncision* ; id. *Sermon sur la Prédestination.*

Digitized by Google

l'existence physique et morale de sa créature. Toute connaissance, toute amélioration supposent cette personnalité. C'est à elle qu'il faut s'adresser. La persuasion, l'exemple, les enseignements du passé et les perspectives de l'avenir peuvent agir sur elle : la force ne l'atteint pas, elle l'annule. Elle peut imposer le travail, elle ne l'enseigne pas; elle apprend à détester la peine : elle peut imposer l'épargne, elle ne l'enseigne pas; elle apprend à détester la privation : elle peut imposer l'abstention du mal, elle ne l'enseigne pas; elle apprend à détester la contrainte.

Et, quand cela ne serait pas ; quand le succès pourrait, comme il ne le peut pas, couronner des efforts qui vont contre leur but ; quand on parviendrait à soutenir, avec quelque apparence, qu'il est possible d'assurer aux hommes le pain de chaque jour par une réglementation minutieuse de toutes leurs actions ; — il resterait encore à faire, à ceux que pourrait éblouir ce résultat, cette réponse sans réplique formulée, dans un solennel débat, par un des plus brillants rédacteurs de la *Revue des Deux-Mondes* (1), et répétée depuis, si noblement, dans un livre qui, grâce à Dieu, n'est plus un plaidoyer pour une cause pendante, par un des plus généreux et des plus savants historiens de ce temps (2). ***Le bonheur même de l'esclave n'absoudrait pas l'esclavage. Ceux qui ignorent cela n'ont pas l'idée du droit. Il ne suffit pas à l'humanité que la vie et la santé de l'esclave soient ménagées, car des animaux pourraient en obtenir autant. L'humanité veut***

(1) M. de Rémusat, Rapport du 12 juin 1838 à la Chambre des députés.

(2) M. Wallon, *De l'Esclavage colonial.*

Digitized by Google

*que l'on n'oublie pas que l'homme a une intelligence, un cœur, une âme. L'esclavage est fondé sur l'oubli de tout cela.*

## III.

Et, maintenant, que M. Montégut n'ait pas cru, en formulant son programme, violer à ce point les lois les plus essentielles de la morale et de la justice ; qu'il n'ait point entendu méconnaître et outrager la dignité humaine ; et qu'il dût reculer, au dernier moment, devant l'établissement, sur le sol des Francs, du régime de l'esclavage, qu'assurément il réprouve en Amérique et dans l'histoire : — cela est possible, cela est probable même ; mais cela n'ôte rien ni à la vérité, ni, je le crois, à l'utilité de la réfutation que j'ai essayée de son système. Ce n'est pas, en effet, par les intentions et les vues avouées d'un écrivain ; ce n'est pas même par ses conclusions proprement dites : c'est par la portée de ses arguments ; c'est par les principes que ces arguments supposent ou atteignent ; c'est par les brèches qu'il fait, sur son passage, aux défenses de la vérité ou aux retranchements de l'erreur ; qu'il faut juger de l'influence salutaire ou dangereuse de ses écrits. Si M. Montégut avait entrepris, comme d'autres n'ont pas hésité à le faire, une apologie formelle de l'esclavage, assurément je n'aurais pas pris la plume pour le combattre. J'ai cru devoir la prendre pour montrer que cette apologie (qu'il ne fait pas et qu'il n'accepterait



Digitized by Google

pas sans doute), est au fond de tous ses raisonnements. J'ai cru devoir dire, surtout, et prouver, si je le pouvais, qu'elle est au fond de tout système, (quelles qu'en soient l'apparence et l'étiquette), qui prétend, dans une mesure quelconque, organiser administrativement soit le travail soit l'assistance, et trouver, dans d'autres principes que la liberté et la responsabilité naturelles, dans d'autres forces que la volonté individuelle et la bienveillance réciproque, les éléments de l'amélioration matérielle et morale de l'humanité. Je critique M. Montégut; mais ce n'est point, ai-je besoin de le répéter, une accusation personnelle que je porte. Je combats, à l'occasion d'articles où il les a manifestées avec éclat, des opinions fort répandues, et, suivant moi, fort dangereuses. C'est de là, si ce travail devait avoir quelque intérêt, que cet intérêt pourrait venir.

Ces opinions, dont je conteste la valeur, M. Montégut les présente avec plus de talent et de vivacité que d'autres, peut-être; il les suit surtout avec plus de logique, et, au lieu de se borner à les jeter en passant, il les pousse, sans hésiter, jusqu'à des applications qu'elles lui paraissent commander, et qu'effectivement elles commandent. C'est là son tort, ou, si l'on veut, son mérite. Quant aux idées premières qui l'ont conduit si loin, elles ne sont pas plus à lui qu'à d'autres, et il serait injuste de les lui imputer. On sait ce que notre temps a enfanté d'écrits sur le paupérisme : il n'y a pas, aujourd'hui, de spécialité plus cultivée; et il serait aisé de composer, des produits exclusifs de ce genre de littérature, ou seulement de quelques-unes des branches dans lesquelles elle se subdivise, une bibliothèque entière. Eh bien ! qu'on parcoure cette bibliothèque, qu'on

Digitized by Google

y ouvre au hasard des livres de toutes les nuances, qu'on extraye de ces livres les recettes en apparence les plus contradictoires, et l'on reconnaîtra, pour peu qu'on prenne la peine d'analyser ces recettes, que toutes, (ou bien peu s'en faut), sont fondées sur les mêmes données que celles de M. Montégut, c'est-à-dire, sur la substitution de l'action commune à l'action individuelle, de la société à l'homme, de l'assistance publique à la bienfaisance privée, de la réglementation à la liberté, des prescriptions de la sagesse légale aux leçons de l'expérience naturelle. Qu'on parle de colonisation en grand, et de la nécessité de déverser, dans des contrées où l'on suppose que la vie appelle l'homme, le trop-plein de contrées où l'on pense qu'elle commence à se refuser à lui (1) ; — qu'on veuille repousser des villes des bras qu'on y croit déplacés pour les retenir, par des encouragements ou par des entraves, dans les campagnes où on les déclare plus utiles ; — qu'on prétende exciter ou ralentir la production ou la consommation, ou simplement en régler la nature ; favoriser ou contrarier l'accroissement de la population, interdire les mariages imprudents ou multiplier les unions sensées ; — qu'on attende, d'une éducation appropriée, un docile retour à toutes les vertus, ou qu'on cherche, dans une limitation

(1) M. de Watteville, dans son dernier Rapport, parmi des observations excellentes, prône la colonisation ; mais il recommande que les émigrants soient gens laborieux et habiles. De pareils hommes sont une richesse pour un pays, et on ne comprend pas quel avantage il peut y avoir à les en faire sortir. Quant aux pauvres, ils coûtent plus cher à expatrier qu'à nourrir dans leur patrie, témoins les désastreuses tentatives de colonisation par l'État en Algérie après 1848, qui ont coûté 8,000 fr. par tête, de l'aveu du ministre de la guerre, et n'ont pas réussi.

Digitized by Google

rigoureuse de l'instruction, une interdiction salutaire des voies de l'erreur ; — qu'on se propose d'intervenir, par la loi, dans les rapports du capital et du travail, dans le taux des salaires ou dans le prix des objets de consommation ; — qu'on impose à l'État la charge immense d'occuper et de nourrir tous les citoyens, ou qu'on rejette sur les départements ou sur les communes l'obligation, qui paraît plus naturelle et plus légère, de subvenir aux besoins de leurs indigents et de leurs infirmes ; — qu'on prélève directement sur la richesse un budget pour la misère, ou qu'on tende, par des impôts progressifs ou des taxes somptuaires, à l'égalisation des fortunes ; — quoi que l'on fasse, enfin, et quelle que soit la panacée que l'on s'efforce d'imposer à la confiance du genre humain, cette panacée suppose invariablement ces deux choses : — d'une part, l'impuissance de l'individu et l'infaillibilité de l'État ; de l'autre, la négation de tout droit individuel, et la prédominance illimitée de l'intérêt commun sur l'intérêt particulier. C'est uniquement parce que l'on croit les individus incapables de se conduire et l'État fait pour les guider, que l'on peut songer à soumettre l'indépendance des uns à la tutelle de l'autre, et à subordonner ce qu'on appelle de périlleux caprices à ce qu'on regarde comme la voix de la raison. C'est uniquement parce que l'on considère les droits particuliers comme essentiellement précaires et imparfaits, et les intérêts collectifs comme nécessairement légitimes et au-dessus de tout contrôle, que l'on peut songer à modifier, dans des vues d'utilité générale, la répartition naturelle des fruits du travail, de l'intelligence ou du hasard, et à disposer, sans le consentement ou malgré la résistance des hommes, de leurs possessions, de leurs facultés, ou d'eux-mêmes. Toute réforme, toute organisation

Digitized by Google

impliquent ces prétentions ; et, quand on parle de *rectifier* la marche spontanée des choses, on entend la *contraindre*. On respecte la liberté ou on la viole : il ne peut y avoir de milieu. Mais comment ne voit-on pas que, dès l'instant où l'on admet, fût-ce pour un seul cas et en vue d'un avantage exceptionnel, que cette violation est possible et juste, on s'engage, et l'on appelle après soi la présomption et l'ignorance, dans une voie où nulle barrière ne saurait plus être opposée à nulle témérité, à nulle exigence ; — que dis-je ? on s'aventure, en dehors de toute ligne tracée, sans guide, sans lumière et sans boussole, dans les espaces infinis de l'arbitraire et de la fantaisie. Si l'on peut, pour atténuer le dénûment des uns, amoindrir le superflu des autres, quelle base reste-t-il à la propriété? Il faut bien prélever sur l'excès de l'abondance un secours pour l'excès du besoin. Mais pourquoi fixera-t-on ce prélèvement à tel chiffre, et non à tel autre? Pourquoi procurera-t-on tel adoucissement, et non tel autre? Pourquoi ne fera-t-on pas une répartition générale de tous les biens? Pourquoi ne nivellera-t-on pas toutes les conditions et toutes les fortunes? Pourquoi n'opérera-t-on pas, *comme nous l'avons entendu demander*, une mutation complète entre ceux qui ont tout et ceux qui n'ont rien? En vain parlerez-vous du respect dû à l'ordre existant, de l'iniquité de la spoliation, du caractère sacré du travail et de l'épargne ; en vain direz-vous que des extrémités évidentes et intolérables peuvent seules justifier une dérogation limitée à ces principes tutélaires. En admettant la possibilité d'une dérogation, vous avez renié les principes. L'iniquité que vous alléguez, ne reposant plus sur l'inébranlable fondement de l'inviolabilité *absolue* d'un *droit*, ne repose désormais,



Digitized by Google

comme les exceptions que vous y avez consenties, que sur le terrain mobile des interprétations particulières ; et ceux dont vous prétendez trop tard limiter les exigences sauront bien, en discutant les concessions de votre pitié, vous opposer cette nécessité dont vous leur avez fait un titre, et vous demander si les appréciations qu'il vous plaît de faire de leurs besoins sont plus sûres que le sentiment que leur en donne l'expérience. — Si l'on peut, pour éviter l'encombrement ou la pénurie des bras, pour prévenir les faux calculs et les déterminations hasardées, indiquer ou interdire préventivement certaines résidences, quelle garantie reste-t-il à la liberté du travail? C'est une tutelle nécessaire, c'est une entrave salutaire aux entraînements de l'irréflexion. Mais pourquoi mettra-t-on en tutelle telle catégorie de citoyens et non telle autre? Pourquoi prendra-t-on telles précautions et non telles autres? Pourquoi laissera-t-on telle latitude et non telle autre? Pourquoi ne réglera-t-on pas tout, et n'assignera-t-on pas, *comme nous l'avons entendu demander*, à chacun la nature et l'étendue de sa tâche? En vain opposerez-vous l'indépendance naturelle du travail, seul stimulant assuré de son activité, le droit qu'a chaque homme de prendre lui-même des résolutions qui l'affectent directement, et l'impossibilité, comme l'injustice, de se charger du sort de tous ; en vain direz-vous que des dangers manifestes et sérieux peuvent seuls motiver un empiétement partiel et accidentel sur le domaine de la liberté individuelle. En admettant la possibilité de cet empiétement, vous avez renié la liberté individuelle. La responsabilité de l'individu, à laquelle vous vous reprenez, n'est réelle, et n'est juste, qu'à la condition d'être absolue ; et, quand on y touche, on la prend pour soi tout entière,

Digitized by Google

Cette mesure, à votre avis insignifiante pour cet homme, par laquelle vous intervenez dans ce détail de sa vie, ce déplacement auquel vous le contraignez, ce séjour que vous lui refusez, peuvent changer tout son avenir. Si vous êtes en droit de suppléer à son jugement aujourd'hui, vous êtes en droit de le faire demain, vous êtes en droit de le faire toujours ; si c'est votre devoir de pourvoir à ses intérêts aujourd'hui, c'est votre devoir de le faire demain, c'est votre devoir de le faire toujours : et il n'y a plus de limites à l'immixtion de l'État dans les actes de la vie privée, il n'y a plus de limites à ses obligations, que les caprices de ceux qui veulent se faire les arbitres du sort d'autrui, ou les prétentions de ceux qui, en remettant leur sort à la direction d'autrui, entendent bien se décharger du devoir d'agir, mais non se dépouiller du droit de désirer. — Si l'on peut imposer ou dénier l'instruction, ou, ce qui revient au même, en déterminer la nature et l'étendue, quelle liberté reste-t-il à l'intelligence ? quelle sécurité à la conscience ? quelle défense au foyer domestique ? C'est une précaution urgente contre l'erreur, c'est un supplément indispensable à la prévoyance insuffisante des pères, c'est un secours à la faiblesse des enfants. Mais pourquoi prendra-t-on telle précaution et non telle autre ? Pourquoi obviera-t-on à tel abus et non à tel autre ? Pourquoi fournira-t-on telle protection et non telle autre ? Pourquoi ne prescrira-t-on pas plus de connaissances ? Pourquoi ne mettra-t-on pas à l'index d'autres études ? Pourquoi ne s'inquiétera-t-on pas de la santé, aussi bien que de l'intelligence, en déterminant, sous peine d'amende, aussi bien que la manière d'instruire les enfants, la manière de les élever, de les habiller et de les nourrir ? Pourquoi ne rédigera-t-on pas,

Digitized by Google

pour éviter tous les écarts, un formulaire contenant, pour les diverses professions et conditions sociales, avec toutes les questions permises, toutes les solutions commandées, avec toutes les circonstances autorisées, toutes les décisions indiquées? Pourquoi ne s'emparera-t-on pas, *comme nous l'avons entendu demander*, de toute la génération nouvelle, afin de la mieux former, suivant des modèles appropriés, pour ce qu'on voudra d'elle plus tard? En vain alléguerez-vous l'autorité du père, qui suppose le pouvoir de commander et de défendre, le respect du lien de la famille, source et base de tout lien social, et l'importance matérielle, l'importance morale de cette extension de l'individu dans le passé et dans l'avenir, par le souvenir et par la prévoyance, qui élève l'homme au-dessus des appétits du moment; en vain représenterez-vous la sainteté de l'intelligence et de l'âme, la diversité indéfinissable des aptitudes et des circonstances, condition du progrès des connaissances et de la moralité, et l'impossibilité, le danger, l'impiété d'attenter à la pensée; en vain direz-vous que c'est à chacun à acquérir, par ses efforts, la richesse intellectuelle comme la richesse matérielle, et que des considérations urgentes peuvent seules dispenser, dans une faible mesure, de la rigoureuse observation de tant de lois sacrées. En consentant une exception, vous avez renié les lois; en empiétant sur les attributions du père de famille, vous avez mis en doute ses droits et ses devoirs; en reconnaissant un titre aux enfants, vous leur avez permis toutes les prétentions; en admettant, pour certains écarts de la pensée, un autre frein qu'elle-même, vous avez fait entrer la pensée dans le domaine de la police humaine. Si l'impossibilité d'atteindre la pensée est véritable, elle est complète; si le

Digitized by Google

mouvement et la vie qui résultent de la diversité des opinions sont nécessaires, l'inviolabilité des opinions est absolue ; et le libre exercice, qui en produit les écarts, contient en lui-même le remède à ces écarts. Si, au contraire, il est possible, s'il est permis, s'il est utile de modifier, non par l'influence indirecte des lumières qui est le fond même de ce mouvement, mais par une action directe sur chacun, le mouvement de la pensée ; s'il est permis d'en préciser le sens, d'en restreindre ou d'en forcer l'étendue ; si l'homme peut en appeler de l'homme à un autre juge que l'homme même ; s'il doit se défier de l'œuvre de Dieu, tant qu'il n'en a pas corrigé les erreurs ; — s'il peut soutenir cette prétention sur un point, tout est dans sa main. Ce qu'il a pu, ce qu'il a dû faire un jour et pour une chose, il peut, il doit le faire un autre jour et pour une autre chose ; c'est à lui à tout régler, jusqu'aux passions et aux désirs, et il n'y a plus d'autres bornes à ce remaniement de la pâte humaine, que la fatigue peu probable des pétrisseurs toujours prêts à *refaire*, suivant la formule de Rousseau, *la constitution morale et physique des peuples.*

Il est inutile, et il serait hors de propos, de multiplier davantage ces exemples et de prolonger une revue déjà fatigante. Chaque système demanderait une étude à part, et, pour plus d'un, cette étude a été faite, à cette même place, avec plus de talent et d'autorité que je ne puis me flatter d'en avoir. Mais on voit assez, par le peu que j'ai cru pouvoir dire, qu'il serait aisé de *pousser à bout*, par quelques interrogations, toutes les théories qui fondent, en quelque degré, sur l'intervention administrative dans la vie privée, et sur une réglementation plus ou moins déguisée de la personne humaine, l'espoir d'une régénération merveilleuse de la société. Toutes tombent sous

Digitized by Google

les mêmes reproches, l'arbitraire et l'impuissance ; toutes manquent à la fois et de point de repère et de point d'appui ; toutes, pour avoir ébranlé le principe fondamental du droit individuel, pour avoir rejeté le levier indispensable de l'énergie individuelle, pour avoir brisé le frein nécessaire de la responsabilité individuelle, ne trouvent plus, quand il leur faut passer à l'application ou se défendre à leur tour, dans les moteurs qu'elles veulent employer, que faiblesse et insuffisance, dans les barrières qu'elles cherchent à opposer à des entraînements qui les dépassent, qu'inconsistance et fragilité.

Et comment en serait-il autrement ? On se fonde, pour dénier à l'individu la disposition absolue de lui-même, sur l'incertitude de la raison et sur les écarts de la liberté individuelle ; — pour contester l'inviolabilité absolue des droits privés, sur la supériorité des droits sociaux, sur le peu de valeur d'une unité dans l'ensemble, et sur la comparaison de l'avantage, peut-être imaginaire, d'un seul avec le bien ou le besoin de tous ou de beaucoup. Mais quels sont donc les éléments des ensembles les plus imposants, sinon ces unités si dédaignées ? De quoi la société est-elle faite, sinon d'individualités ? Pour qui les relations sociales, et les lois qui les consacrent, sont-elles établies, sinon pour les individualités ? Qui existe, pour tout dire d'un seul mot, sinon des individualités ? Cette raison générale, qu'on oppose et qu'on voudrait imposer à la raison individuelle, d'où vient-elle, sinon de cette raison individuelle, librement exercée et rectifiée peu à peu par elle-même ? Et n'est-ce point la contester et l'anéantir dans ses résultats les plus certains et les plus précieux, que d'en condamner et d'en fermer la source ? Change-t-elle de nature en passant d'une tête dans une autre ; ou celui

Digitized by Google

qui prétend, sans lui laisser la faculté de s'exercer désormais, résumer ou devancer ses oracles, n'est-il pas sujet, pour son compte, à cette fragilité dont il se prévaut contre elle? Ces intérêts de tous ou de plusieurs, auxquels on sacrifie cet intérêt d'un seul ou de quelques-uns, ont-ils une autre essence que celui-ci, et sont-ils, malgré ce nom trompeur d'intérêts généraux, autre chose qu'une *juxtaposition*, c'est-à-dire un *nombre plus grand d'intérêts particuliers?* Chaque unité, moralement égale à chacune des autres, chaque intérêt, respectable au même titre que chacun des autres, chaque droit, sacré au même degré que chacun des autres, déchoit-il, vis-à-vis plusieurs, de cette égalité originelle? L'inviolabilité de la justice lui vient-elle du dehors? Et n'est-ce pas, en même temps que se jeter à plaisir dans toutes les difficultés de la plus inextricable incertitude, détruire jusqu'à la notion la plus élémentaire du juste et du vrai, que de faire de leur observation, par conséquent de leur existence, une question de nombre et d'importance relative?

C'est ce que montrait, avec cette simplicité énergique et nette qui était le propre de son ferme et lucide génie, un homme qui ne devait pas seulement à l'honnêteté et à l'élévation de son âme un sentiment profond de la grandeur morale des principes, mais qui avait fait aussi, (on ne s'en souvient pas assez), par le maniement habile et longtemps heureux des plus délicates et des plus grandes affaires, l'expérience sérieuse de l'importance matérielle de ces règles indispensables de toute pratique; ce penseur aux vues étendues, cet administrateur à la main infatigable, ce politique clairvoyant et hardi, qui osait chercher, dans un retour volontaire à la justice, le salut d'une nation qu'étouffait l'arbitraire et

Digitized by Google

que l'anarchie n'a point guérie. *Ce principe,* disait Turgot, *que rien ne doit borner les droits de la société sur le particulier que le plus grand bien de la société, me paraît faux et dangereux. Tout homme est né libre, et il n'est jamais permis de gêner cette liberté, à moins qu'elle ne dégénère en licence, c'est-à-dire qu'elle ne cesse d'être liberté en devenant usurpation. Les libertés, comme les propriétés, sont limitées les unes par les autres. La liberté de nuire n'a jamais existé devant la conscience; la loi doit l'interdire, parce que la conscience ne la permet pas. La liberté d'agir sans nuire ne peut, au contraire, être restreinte que par des lois tyranniques. On s'est beaucoup trop accoutumé, dans les gouvernements, à immoler toujours le bonheur des particuliers à de prétendus droits de la société. On oublie que la société est faite pour les particuliers, qu'elle n'est instituée que pour protéger les droits de tous, en assurant l'accomplissement de tous les devoirs mutuels* (1).

Il n'y a rien à ajouter à de telles paroles, et il est impossible de ne pas être frappé de cette distinction si précise entre ces deux choses, qu'on confond si souvent, et qui s'excluent : la liberté, faculté d'agir sans nuire, seule respectable, mais toujours inviolable ; et la licence, usurpation du pouvoir de nuire, seule sujette à interdiction, mais dont l'interdiction doit être absolue. Je le dis avec une conviction profonde, et dont je regrette de ne pouvoir rendre l'expression plus forte et plus saisissante : c'est ici le fond, non-seulement de toute économie politique, mais de toute science, mais de toute morale, mais de toute paix, mais de toute croyance; c'est l'essence

(1) Turgot, *Essai sur la tolérance.*

Digitized by Google

même de l'ordre, de la vérité et de la justice. Hors de là, il n'y a que la doctrine, malheureusement appliquée si souvent de nos jours, quoique rarement avouée, de la souveraineté du but. Oui, s'il est permis, une fois, de se prévaloir, pour attenter dans le cercle de l'activité personnelle à l'indépendance du dernier des hommes, soit de la faiblesse, de l'ignorance, de l'intérêt de cet homme, soit des besoins ou des avantages de ceux qui l'entourent; si cela est permis une fois, une seule fois, tout est permis, et le monde moral n'existe plus : il n'y a plus que la force matérielle. Chaque conviction, du moment où elle se croira sûre d'elle-même, se mettra en devoir de procurer aux hommes, par la contrainte si la persuasion n'opère pas au gré de son impatience, le bonheur, la moralité, la vertu, qui seront à ses yeux le bien suprême; et la force, la force seule, on ne peut trop le répéter, deviendra le guide et le précepteur de la vie, l'instrument du bonheur, l'argument de la morale, le contrôle de la vérité et le fondement de la foi. Mais la force est incompatible avec toutes ces choses; la force est flottante et sans base fixe. Déclarer les autres déchus de leur raison et de leur responsabilité au nom de leur faillibilité, c'est, par une contradiction étrange et une présomption inconcevable, proclamer sa propre infaillibilité; c'est aussi, par un juste et nécessaire retour, autoriser la même prétention chez les autres, et détruire, en voulant l'autorité pour soi seul, les dernières racines de toute autorité. Lutte incessante entre tous les systèmes pour s'arracher par la violence le pouvoir de violenter indéfiniment les hommes; tel est donc le dernier mot de toute théorie qui, donnant à la force un autre emploi que d'arrêter l'injustice, attend l'observation de ses formules d'autre



Digitized by Google

chose que du consentement des hommes, et la sagesse d'autre chose que de la connaissance du bien. Toutes ne sont pas poussées par leurs auteurs à ces extrémités, mais toutes y conduisent; et l'inconséquence seule, — cette protestation involontaire du bon sens contre la logique mal orientée, — leur permet d'échapper, en fuyant leur propre voie, à ces suites naturelles d'une première erreur, et d'éloigner leurs mains des fruits empoisonnés que d'autres sauront bien cueillir.

Digitized by Google

## DEUXIÈME PARTIE.

### I.

L'individu est la substance de la société, et la société n'a d'autre obligation, comme elle n'a d'autre objet, que la sécurité de l'individu. Elle doit la liberté à tous; elle ne doit à personne que la liberté. Elle peut assurer la justice à tous; elle ne peut procurer à personne que la justice. Tout système qui prétend donner plus que la liberté attaque la liberté. Toute ambition qui va au delà de la justice viole la justice. Toute mesure qui dépasse la défense du droit individuel méconnaît le droit individuel.

Tels sont les principes que j'ai cherché, dans la première partie de ce travail, à mettre au-dessus de toute contestation sérieuse : m'efforçant d'opposer à des espérances fallacieuses et à de dangereuses témérités les lois immuables de la nature humaine et l'inflexible barrière de l'équité; marquant, dans des divergences qui ne pa-

Digitized by Google

raissent d'abord que des manières différentes de marcher à un même but, des pas décisifs vers des buts opposés ; et comparant, pour éclairer au loin, dès le départ, les contrastes extrêmes et nécessaires de ces voies si diverses, l'impuissant et funeste arbitraire de la contrainte à la légitime et féconde rémunération de la liberté.

Ces principes, en condamnant, d'une manière absolue, au nom de la morale et au nom de l'utilité, toute intervention dans le mouvement de l'activité individuelle, condamnent évidemment, au nom de la morale et au nom de l'utilité, toute organisation légale de la charité. Il est clair que toute charité légale implique nécessairement, quelle qu'en soit la forme, à la fois *enlèvement forcé* aux uns de ce qui leur appartient légitimement, et *attribution bénévole* aux autres de ce qui ne leur appartient à aucun titre. Elle contient, par conséquent, en germe, et elle développera, si elle s'étend, la violation du droit et l'oubli de la responsabilité ; et, avec eux, tous les désordres qui suivent, comme les anneaux d'une chaîne continue, ces premiers et si graves désordres. J'ai indiqué déjà ces vérités manifestes, et j'en ai fait entrevoir les inévitables conséquences. Il serait aisé de les présenter sous de nouveaux aspects, en entrant plus avant dans l'analyse morale et dans l'étude pratique de la charité. Les instincts du cœur et les leçons de l'expérience sont d'accord pour exclure du domaine de la *force, manifestée par l'action légale,* l'exercice d'une vertu et l'attribution d'un avantage qui n'ont de mérite et de valeur que par la liberté. La dignité de celui qui aide et la dignité de celui qui est aidé exigent également que l'aide soit *volontairement accordée* et qu'elle soit *personnellement obtenue.* Et cette relation seule, en maintenant,

Digitized by Google

pour l'un et pour l'autre, la responsabilité avec la justice, en faisant, de la possibilité d'assister, un des buts et une des formes du bien-être, de la possibilité d'être assisté, une des récompenses et un des encouragements de la résignation et de l'énergie, conserve à l'assistance le double caractère de stimulant pour celui qui donne et de secours pour celui qui reçoit. Sans ce mérite et sans ce contrôle, elle n'est plus qu'une gêne et un fardeau pour le premier, un poison pour le second ; et cette *rencontre des fortunes diverses* (1) qui devait, par une bienveillance et un appui réciproques, unir, améliorer et enrichir l'humanité, devient, par l'interposition d'un être fictif et irresponsable, l'agent énergique de la division, de la dégradation et de la souffrance.

Mais il n'est point nécessaire de refaire ici un relevé spécial des abus de ce qu'on appelle la *bienfaisance publique*. Tout ce qui a été dit plus haut de l'influence démoralisatrice et ruineuse de l'assistance officielle, dissimulée sous la forme d'ateliers publics, s'applique, à plus forte raison, à l'assistance officielle directe et avouée. Ces abus, d'ailleurs, sont visibles et reconnus de tous, même de ceux qui ne veulent en chercher le remède que dans une extension plus grande de cette action officielle qui en est la source. M. Montégut, dans ce même premier article où il conclut à mettre dans la main de l'Etat le sort entier de tout ce qui souffre ou prétend souffrir, a montré à merveille tout ce qu'il y a d'illusoire et de dangereux dans ces prétendus bienfaits de la charité publique. C'est lui qui nous signale *ces sommes énormes dépensées tous les ans en aumônes infructueuses ; — la société donnant*

(1) *Pauper et dives obviaverunt sibi.*

Digitized by Google

*beaucoup, mais d'une manière inintelligente et stérile; — nul bien réel ne sortant de toutes ces taxes des pauvres dont notre société sent chaque année le fardeau peser un peu plus lourdement; — et les administrations gaspillant en secours dérisoires, qui ne sont pas même pour ceux qui les reçoivent un soulagement de quelques jours, les fonds qui leur sont, non pas confiés, mais abandonnés.* C'est lui qui écrit, qui répète ces paroles si justes : *Donner n'est pas tout; il faudrait encore, et c'est là l'affaire importante, surveiller l'emploi et administrer la distribution de ces dons. — Une seule manière de donner serait fructueuse, donner en demandant compte de l'emploi du don, et en suivant l'aumône jusque dans la main qui la reçoit.* — M. le baron de Watteville, dans son dernier rapport, ne parle pas autrement. Il avoue quelquefois, il établit toujours cette impuissance incurable et cette influence malfaisante des secours publics que dénonce avec moins de ménagement, mais avec moins d'autorité, M. Montégut. C'est lui qui, traduisant en chiffres authentiques des résultats qui frappent les esprits et les yeux les moins attentifs, nous apprend le dernier mot de tant d'efforts et de sacrifices volontaires ou forcés. C'est lui qui nous montre, les pièces en main, le budget de l'assistance servant à alimenter et à augmenter la misère; l'imprévoyance accrue ou engendrée par la perspective de l'aumône (1); la participation aux distributions officielles transmise comme un héritage, pendant plus d'un demi-siècle, et à travers trois générations (2); la fraude ou la faveur prélevant, sur le patrimoine des pauvres, des ren-

(1) *Rapport* de M le baron de Watteville, *Journal des Economistes* du 15 février et du 15 mars 1855.
(2) *Id.*, id.

Digitized by Google

tes supérieures au traitement de plus d'un employé laborieux (1); l'ivrognerie et la débauche encouragées par une subvention de 2 millions (2); la paresse, le luxe, l'irréflexion, la négligence des devoirs de la famille (3) dévorant le reste; et, — pour tout résumer en un seul mot, ou plutôt en un seul chiffre, d'une effroyable éloquence, — *la somme énorme de* DIX-SEPT MILLIONS (qui, laissée aux mains les plus dures, représenterait assurément, par le libre cours des transactions privées, le travail et la vie transmis de proche en proche, avec une utilité croissante, à une population nombreuse), *dissipée chaque année tout entière* SANS AVOIR DIMINUÉ LA MISÈRE MATÉRIELLE D'UN SEUL INDIVIDU (4), mais non sans avoir augmenté, très-

(1) *Rapport* de M. le baron de Watteville, *Journal des Economistes* du 15 février et du 15 mars 1855.

(2) *Id., id.*

(3) *Id., id.*

(4) *Rapport* de M. de Watteville, etc. Pour ne pas répéter les mêmes citations, je rappelle seulement ici quelques-uns des passages les plus saillants à l'appui des assertions ci-dessus :

« Le pauvre n'a été secouru que très-inefficacement, et cependant des sommes considérables ont été absorbées (numéro de février, p. 282). Il est surtout un genre de secours contre lequel je ne saurais trop réclamer, c'est celui des distributions en argent. *Plus de deux millions* sont ainsi remis aux pauvres; la plus grande partie de cette somme est *certainement dépensée au cabaret*... Et, d'ailleurs, il se glisse beaucoup d'arbitraire dans ces sortes de distributions (*Idem*, p. 283). La quotité des sommes annuelles, distribuées aux indigents, varie *de* 1 *centime à* 889 fr. 51 c.; c'est-à-dire que *les uns n'ont rien*, tandis que *les autres regorgent* de secours, ou bien de graves abus (ce qui est encore plus déplorable), existent dans les établissements dont les distributions s'élèvent à des sommes qui peuvent donner l'aisance aux familles qui les reçoivent (numéro de mars, p. 448). La moyenne est tout à fait insuffisante, et l'on peut dire hardiment que si la moyenne dont il s'agit n'était pas distribuée aux pauvres, ces derniers n'en seraient pas plus malheureux... On peut affirmer que *l'indigent ne souffrirait pas da-*

Digitized by Google

certainement, la misère morale d'un grand nombre. M. de Watteville pense, à la vérité, que ces abus tiennent à la *mauvaise gestion* des établissements chargés d'appliquer notre législation charitable (*Journ. des Econ.*, mars, p. 449). Mais cette gestion, bien qu'elle puisse être, sur quelques points et dans une certaine mesure, améliorée par une direction intelligente et dévouée, bien qu'elle dût gagner, probablement, à la réalisation de quelques-unes des idées du savant et infatigable inspecteur général, ne sera jamais débarrassée d'imperfections qui viennent moins des individus que de la situation qui leur est faite par la législation ; et il sera toujours impossible d'obtenir, d'hommes auxquels manquent nécessairement et la clairvoyance

*vantage, si ces secours dérisoires*, distribués si uniformément, et avec une si complète inintelligence, *cessaient de lui être donnés* mensuellement. *Depuis soixante ans* que l'administration de l'assistance publique à domicile exerce son initiative, *on n'a jamais vu un seul indigent retiré de la misère*, et pouvant subvenir à ses besoins par les efforts de ce mode de charité. *Au contraire, elle constitue souvent le paupérisme à titre héréditaire.* Ainsi, nous voyons aujourd'hui inscrits sur les contrôles de cette administration les petits-fils des indigents admis aux secours publics en 1802, alors que le fils avait été, en 1830, porté également sur ces tables fatales (*Id*, *id.*). La grande majorité de ces établissements dépense des sommes considérables *sans résultats aucuns... Les distributions périodiques... empêcheront toujours l'indigent de sortir de la cruelle position* où quelquefois des circonstances imprévues et indépendantes de sa volonté l'ont placé. *Elles lui donnent* même souvent *un esprit d'imprévoyance* qui aggrave sa situation. . Avec le système actuel, *on dépense,* dans le cours d'une année, *dix-sept millions* pour venir en aide à quatorze cent mille indigents, *dont le nombre se trouve être exactement le même le 31 décembre* de chaque année, S'IL N'A PAS AUGMENTÉ. (*Idem*, p. 449.) — Voir encore l'énumération des causes de la misère, suivant M. de Watteville, p. 451 et 452. M. de Watteville déclare qu'il faut qu'*un dévouement sans bornes* préside à tous les actes des personnes charitables qui sont en contact avec les pauvres (p. 449). — Il rappelle

Digitized by Google

incorruptible et la pleine autorité du sacrifice personnel, de se préserver efficacement des défaillances du zèle et des exigences de l'obsession. L'assistance est le plus délicat de tous les placements; et c'est flatter outre mesure la nature humaine que d'attendre, d'autres agents que de l'intérêt direct et de la responsabilité visible, les conditions nécessaires pour l'opérer utilement.

## II.

Ainsi, ni l'organisation du travail, ni l'organisation de l'aumône, ni aucune réglementation légale ou administrative de l'exercice de l'activité individuelle ou de l'emploi de ses produits, ne peuvent rien pour l'amélioration du

cette vérité, que *la charité la plus utile est celle qui écarte de la route du pauvre les obstacles au bien et les tentations au mal* (p. 453); et il cite avec un juste éloge cette phrase de Ricardo : *Aucun plan pour secourir les pauvres ne mérite attention, s'il ne met les pauvres en état de se passer de secours* (p. 275). Il montre également que l'*indigence est impossible à définir;* qu'on ne peut dire où elle commence et où elle s'arrête; qu'elle est relative; et que *tel individu, indigent à Paris, pourrait vivre sans l'aide de l'assistance* publique dans un village du Finistère ou des Basses-Alpes (p. 283). — Il est impossible d'accumuler plus d'excellents arguments contre l'assistance publique, au double point de vue moral et matériel. On lira également avec profit, et, je crois, avec la même impression, la brochure très-substantielle de M. Vée, *Du Paupérisme et des secours publics à Paris;* et, en général, tous les ouvrages où les faits sont exposés avec cette connaissance précise des détails.



Digitized by Google

sort de l'humanité. Il n'y a à attendre, au contraire, de tous ces plans de réforme qui contiennent, suivant leurs auteurs, le salut du monde, qu'un accroissement de misères proportionnel à l'étendue et à la gravité des atteintes qu'ils portent à l'indépendance de la personnalité humaine.

Eh quoi faut-il donc nous abandonner nous-mêmes ? Une résignation sans espérance est-elle notre dernier recours? La misère et le vice rongent les fondements de nos sociétés (1). Le mal s'étend chaque jour. Un courant, qui menace de devenir irrésistible, nous entraîne vers l'abîme. Et il n'y aurait autre chose à faire que de jeter les rames et le gouvernail, et de nous livrer sans résistance à cet entraînement redoutable, dans l'espoir, sans doute, que notre patience, plus puissante que nos efforts, touchera la Providence, et qu'un changement soudain ramènera vers le rivage le flot qui nous emporte loin de lui ! Qu'on reconnaît bien là les rêveries fatalistes de ce *libéralisme imbécile qui court le monde* pour son malheur ! Mais le péril commande ; *le mal moral et la faim ne sont point des choses auxquelles on applique les fausses maximes du* LAISSEZ-FAIRE *et du* LAISSEZ-PASSER ; *il faut pourvoir à la défense de la société et à la sauvegarde de la morale ;* et, en présence de la nécessité, il n'y a point de droits (2).

(1) « Ils vivent au-dessous de la société dont ils rongent les fondements comme des termites ; — mine toujours chargée, qui n'attend qu'une occasion et qu'une main perverse pour faire sauter l'édifice social. » M. Montégut. *Un missionnaire,* etc. Cette société sauvage est comme l'hydre de Lerne, etc. (*Id., etc.*).

(2) « Les gouvernements peuvent et doivent se donner un droit suprême sur ces populations... L'Etat pourrait dire un beau jour, *sans interpréter trop arbitrairement l'étendue de ses droits.....* J'agirai militairement à l'égard de ces populations déclassées, parce que j'ai reconnu que c'était le seul moyen de leur être utile, et d'accomplir le devoir qui me commande non-seulement de veiller

Digitized by Google

Tel est le langage de M. Montégut. Tel est le langage de tous ceux qui, repoussant la justice et la liberté comme impuissantes, proposent ou demandent aux gouvernements des formules pour cette régénération de l'humanité que la science économique n'attend que de la transformation volontaire de l'individu.

J'ai relevé ces paroles, non parce qu'elles sont empreintes d'une amertume qu'il est permis de trouver injuste, mais parce qu'elles sont caractéristiques, et qu'il n'importe pas moins, pour combattre efficacement une erreur, de montrer d'où elle vient, que de faire voir où elle va. L'article de M. Montégut est, à cet égard, doublement précieux ; et, de même qu'il formule, avec une netteté singulière et une rare franchise, la conclusion extrême mais logique de la contrainte, il met en lumière, avec une clarté parfaite, la voie qui conduit à la contrainte.

C'est incidemment, et en rendant compte (d'après un ministre protestant, M. Vanderkiste), des efforts d'une association anglaise pour répandre, dans les derniers rangs de la population de la cité de Londres, la morale et la connaissance de l'Évangile, que M. Montégut a abordé cette grave question du paupérisme. C'est sous l'influence de l'horreur et du dégoût que ne manque jamais d'inspirer,

à la conservation matérielle de la société, mais encore d'empêcher que le mal moral ne prenne chez elle de trop grandes proportions... Allons donc! *Je crois* fermement que *j'ai ce droit ;* et, EN TOUT CAS, JE LE PRENDS. Je n'attendrai plus avec patience que des gens sans aveu aient commis un crime ou un délit pour les châtier et me défaire d'eux... L'Etat se borne à faire surveiller par sa police, et juger par ses tribunaux. » — *Id., id.* Il faudrait, sans doute, envoyer à chaque homme un réglement de vie, avec un directeur (ayant droit de requérir la force publique), pour le lui faire observer.

Digitized by Google

le spectacle continu des derniers degrés de la misère et du vice qu'ont éclaté tout à coup chez lui, comme un soulèvement du cœur qui renonce à se contenir, ce dédain peu équitable peut-être pour la bonne volonté individuelle et la persévérance aux longs efforts, et cette sympathie modérément scrupuleuse pour la force aux *procédés sommaires*, qui finissent par dominer ouvertement dans ses deux articles. C'est sous la même influence qu'ont été entreprises toutes ces campagnes contre le droit individuel, qu'ont été formulés tous ces appels à la violence sociale qui, de nos jours, ont été si nombreux et si vifs. Qu'on ne s'y trompe point, ce n'est pas de gaîté de cœur que l'on va à ces extrémités, et l'homme ne suit pas sa pente quand il s'abdique. Si des esprits naturellement libéraux, et qui n'entendent pas cesser de l'être, se font si aisément, à certains jours et en certaines matières, les ennemis les plus ardents de la liberté ; si des chevaliers de la propriété, encore couverts des lauriers cueillis sur ses dépendances les moins sûres, retournent contre les premiers fondements de la propriété les tronçons des lances rompues pour elle ; si des pourfendeurs de socialisme, accoutumés à flétrir uniformément, de la qualification commode d'utopie, les tentatives de bouleversement les plus folles et les idées de réforme les plus modestes, vont saisir, pour les pousser en avant, dans les rangs du plus pur socialisme, les drapeaux les plus agressifs et les plus justement redoutés ; si des vérités, qui sont le fonds même de la nature humaine, que l'histoire enseigne à tous les esprits, que la conscience atteste à tous les cœurs, sont méconnues et déniées par ceux-là même dont les travaux les constatent et dont les aveux les proclament ; si tant de confusion enfin et tant d'an-

Digitized by Google

goisse troublent, dès qu'il s'agit de paupérisme, les intelligences les plus fermes et les plus nobles âmes ; — c'est qu'il se mêle, presque inévitablement, à toutes les études sur le *paupérisme*, comme une vapeur de *fausse pitié* qui obscurcit les yeux les plus sûrs. Le mal fascine. On le regarde d'abord pour l'étudier. On le contemple bientôt pour lui-même. On n'aperçoit plus que lui. On ne remarque plus le bien qui l'entoure, qui le balance, qui le réduit. On ne se rend plus compte ni de son étendue, ni de sa nature, ni de son origine. On se prend d'impatience, peu à peu, et contre lui, et contre ceux qui ne se déclarent pas prêts à l'arracher du monde tout entier et sans délai. Et l'on jette, enfin, à la société qui ne se croyait ni si malade ni si coupable, avec le double emportement de la crainte et du désir, et des menaces sans mesure et des promesses sans limites. Terreur de l'imminence du péril, défiance de l'infaillibilité de la justice, croyance au fatalisme des partisans de la liberté : tous les partisans de la contrainte partagent ces sentiments. C'est le point de départ de toutes les utopies. C'est la racine commune des systèmes d'organisation artificielle les plus divers. C'est cette racine qu'il faudrait arracher, pour faire une œuvre durable, non briser des rejets toujours prêts à renaître. Je ne me flatte point de le faire. Il est étrange pourtant que la chose soit si difficile : car il n'y a, en réalité, dans tous ces débats, qu'une question de fait ; et il ne s'agit que d'ouvrir les yeux et de s'en servir pour voir combien sont inexactes et puériles ces hypothèses premières, point de départ de tant d'affirmations impitoyables, et avec quelle témérité ont été élevés, sur des fondements ruineux, tant d'ambitieux échafaudages.

Que trouve-t-on, quand on y regarde de près, au fond

Digitized by Google

de ces alarmes et de ces prétentions contradictoires, sinon l'oubli le plus surprenant des faits les moins contestables, et le travestissement le plus étrange des doctrines les plus clairement définies ? Et comment peut-on, sans mettre de côté tout souvenir du passé, voir dans les misères sociales un produit de notre temps et un résultat de la liberté ? Comment peut-on, sans se méprendre grossièrement sur le sens des mots et sur l'essence des choses, confondre le respect de la liberté avec l'inaction et la foi à la justice avec l'indifférence ?

On crie à l'humanité qu'elle va à l'abîme, et que c'est la liberté individuelle qui l'y conduit ! Et qu'est-ce donc que l'histoire, ce témoignage inaltérable des siècles, sinon l'amélioration graduelle de l'humanité, et son amélioration par l'énergie individuelle ? Qu'est-ce que le développement des sociétés, qu'est-ce que le progrès de la civilisation, sinon la série des conquêtes, à la fois douloureuses et fructueuses, de la liberté individuelle ; l'affranchissement continu, et toujours plus rapide, de la personne humaine, s'élevant, peu à peu, au-dessus de la force inanimée d'abord, puis au-dessus de la force animée, et se dégageant en même temps et du hasard de l'incertitude des choses et du hasard de l'arbitraire des hommes ? Et par quelle puissance ce double résultat a-t-il été obtenu, sinon par l'inévitable effet des enseignements de l'expérience, par l'action persistante, et à la longue toujours sûre, quoique fréquemment contrariée, de la responsabilité ? C'est la responsabilité qui a formé l'homme. C'est la faim qui lui a appris à chercher, à conserver, à amasser, à produire enfin sa nourriture ; c'est le froid qui l'a instruit à utiliser d'abord, à imiter ensuite, l'abri des cavernes ou l'ombre des forêts, plus tard à gar-

Digitized by Google

nir son corps d'un abri permanent et mobile ; c'est le danger couru qui lui a enseigné la précaution, et l'insuffisance de ses organes qui lui a suggéré d'adjoindre à ses forces bornées, mais agissantes, les forces inépuisables, mais inertes, de la matière ; c'est l'impuissance de l'isolement qui lui a fait apprécier la société, la pénible anxiété de la discorde qui lui a fait souhaiter la paix, l'injustice et le trouble soufferts qui lui ont inspiré la règle et la garantie des lois. C'est le besoin, en un mot, c'est la douleur, dans l'ordre matériel et dans l'ordre moral, qui l'ont, dès l'origine, poussé en avant, qui n'ont cessé de l'y pousser depuis ; et le sentiment du mal, ou la crainte de son retour, ont été les véritables fondements de la sécurité et de la moralité des nations, en forçant les hommes à éviter, par la réflexion, par la prévoyance, par l'effort et par la vertu, les privations et les souffrances plus certaines et plus graves qui suivent l'irréflexion et le désordre. Rien de tout cela eût-il été possible si l'homme n'eût été, dans une certaine mesure, en possession de lui-même et des résultats de son action sur la nature et sur lui ? Et cette liaison si juste de la cause à l'effet n'a-t-elle pas été accrue sans cesse par les fruits même qu'elle portait ? Ou bien veut-on prétendre que l'humanité ait perdu à se développer, et que tant de merveilles successivement accomplies n'aient fait qu'accroître le lot de douleurs qu'elle avait apporté sur la terre ?

C'est là qu'il faut aller, si l'on veut être conséquent avec soi-même, quand on accuse la liberté : car il n'y a pas à équivoquer : ou l'homme recule, ou il avance. C'est là que l'on va aussi : on dit que l'homme a gâté le monde, et l'on n'hésite pas, pour donner tort à la société, à comparer la vie sauvage à la vie civilisée. C'était là, du temps de

Digitized by Google

nos pères, une boutade que la misanthropie se permettait quelquefois, une hyperbole innocente dont l'humeur d'un moraliste se plaisait à réveiller l'apathie de ses contemporains. C'est, de notre temps, le texte favori de la philanthropie et le préambule obligé de tout plan de réforme sociale. Depuis les déclamations de Rousseau sur *l'état de nature*, jusqu'à la revendication, par M. Considérant, des *quatre droits primitifs* de pêche, de chasse, de cueillette et de pâture, ce paradoxe est partout, et on le trouverait bien souvent, si l'on savait y regarder, dans la bouche ou dans la pensée de ceux qui s'élèvent avec le plus d'énergie contre M. Considérant et contre Rousseau. Écoutez les. Ils ne disent pas qu'ils regrettent l'état de nature ; et ils ne s'en accommoderaient pas sans doute : ils ne veulent pas entendre parler de droits supprimés par la civilisation ; et ils ne sont nullement disposés à en restituer aucun : mais, du reste, avec quel entrain ils font à l'occasion leur tirade contre la corruption et la décadence ! comme ils mettent en parallèle, dans leurs plaintes et dans leurs avertissements, le progrès des lumières et l'affaiblissement de la moralité, l'accroissement de la production et l'extension de la pauvreté ! comme ils relèvent complaisamment toutes les misères qu'ils peuvent découvrir autour d'eux pour en rendre responsables, suivant leurs prédilections ou leurs antipathies, qui les machines, qui le capital, qui l'égalité civile, qui le morcellement des biens, qui la forme politique des gouvernements ! comme ils se pénètrent peu à peu, dans cette revue affligeante, de modestie et d'horreur pour leur temps, jusqu'à lui préférer enfin les plus tristes et les plus honteuses époques dont l'histoire ait gardé le souvenir, ou celles même dont elle n'a pas su le nom ! Quelle exagération du mal présent et quel

Digitized by Google

oubli du mal passé ! Eh quoi ! l'on oppose, dans l'entraînement de ses récriminations, les *sauvages de la civilisation* aux *sauvages de la nature*, les *vastes horizons*, les *fleuves limpides*, les *forêts immenses*, aux *ruelles étroites*, aux *ruisseaux fétides* et *aux habitations délabrées* (1) ! Mais est-ce là tout ? Et ces deux existences si différentes ne consistent-elles que dans ces extrémités inverses ? On accumule ici les ombres les plus épaisses, on concentre là-bas la lumière la plus vive ; et l'on croit avoir jugé ! On oublie que, dans ces abris imparfaits, le sommeil du moins est protégé contre les animaux, le corps est en partie préservé des intempéries, et l'extrême famine ne sévit que par exception ; que, sous ces cieux et dans ces espaces ouverts à l'égalité originelle, le péril est toujours présent, la faim souvent sans espoir, et la maladie sans asile. Il semble, à entendre parler de *cette nudité décente d'un corps robuste et sain*, de *ces repas pendant aux branches des arbres*, et de *ces bains rafraîchissants dans des eaux pures*, que dans la vie sauvage la nature n'attende pas, pour servir l'homme, qu'elle y soit contrainte par le travail de l'homme, et qu'il suffise à une société d'être imprévoyante et ignorante pour être dispensée de l'obligation de manger son pain à la sueur de son front. C'est le contraire qui est vrai. Plus l'homme est près de l'ignorance et de l'imprévoyance primitives, plus rude et plus hasardeuse est sa vie. *Il ne trempe pas son pain de ses sueurs*, parce qu'il ne mange pas de pain ; mais ce qu'il mange, (quand il mange), animaux farouches ou maigres fruits de la terre inculte, il ne l'obtient

(1) Voir, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er novembre 1851, cette comparaison, qui est fort étendue et fort détaillée, p. 483, 484 et 486.

Digitized by Google

qu'au prix d'efforts dont nuls peut-être, parmi nous, même les plus attardés dans la voie de l'amélioration commune, ne peuvent avoir une idée seulement approchée. Son enfance que rien ne protége, sa vieillesse que rien ne soutient, sont exposées à toutes les misères; son âge mûr, entouré d'embûches et de dangers, est un combat incessant contre un seul ennemi, bien souvent victorieux, la faim; les besoins qui constituent pour nos pauvres le dernier dénûment sont masqués pour lui par ce besoin suprême; et il suffit d'avoir lu quelques récits de voyageurs pour savoir par combien de souffances, dans l'intervalle même des famines et des épidémies qui déciment périodiquement les peuplades les plus favorisées, est traversée la précaire existence des habitants des bois. Il est vrai qu'on ne voit point chez eux de ces contrastes si frappants (1) parmi nous; mais c'est

(1) Est-ce bien exact encore? Il n'y a pas de contrastes pour nous, parce qu'ils sont tous, *relativement à nous*, également misérables; mais *pour eux* n'y en a-t-il pas? La différence de force n'est-elle pas une inégalité énorme là où la force est tout? De même les différentes charges de famille. Et telle plume ou tel ornement sauvage pour lequel on a fait une expédition qui a exposé la vie de plusieurs n'est-il pas un luxe plus écrasant que l'or ou les pierreries de nos grandes dames? Quand on compare les divers états des sociétés, on est frappé uniformément de ce fait: plus la satisfaction moyenne des besoins est assurée, moins il y a de dépenses de pure vanité; plus les choses utiles sont rares, plus on sacrifie aux inutiles. Les repas et les parures d'une bourgade de Sibérie (*a*) dépassent de beaucoup le luxe et la bonne chère de l'aristocratie anglaise; la proportion de nos dépenses en dentelles avec nos dépenses en consommations utiles est minime eu égard à ce qu'elle était pendant les misères du règne de Louis XIV; et les seigneurs qui, au camp du Drap d'Or, *portaient*

(*a*) A **Bérézoff**, ville de 200 maisons en Sibérie, à un repas de 40 personnes chez le gouverneur de la police, il y avait plus de 100 plats, des diamants et des bijoux de toutes sortes, etc. (Séjour en Sibérie de Mme Falinska, *Débats* du 10 décembre 1854).

Digitized by Google

parce qu'aucun d'eux ne s'est élevé au-dessus de la vie au jour le jour, non parce que tous sont exempts de ses épreuves : les malades et les infirmes y sont rares ; mais c'est parce qu'ils n'y peuvent subsister, et qu'il n'y a, dans la pénurie universelle, ni précautions pour la faiblesse ni aliments pour les bouches inutiles : l'apathie et la mollesse ne s'y propagent point de manière à frapper les regards ; mais c'est parce qu'elles sont réprimées, si elles se produisent, par la plus inexorable de toutes les répressions, l'impossibilité de vivre. Nous plaignons le père qui ne peut donner à ses enfants la nourriture ou les soins dont ils ont besoin ; le sauvage le plus fort et le plus adroit a connu plus d'une fois ces angoisses : nous avons compassion de la mère qui voit tomber sous les coups de l'ennemi l'espoir, la consolation, la ressource de sa vieillesse ; c'est le sort commun des mères sauvages : nous frémissons à l'image d'un malheureux essayant, comme le rapporte M. Vanderkiste, de tromper une faim de deux jours avec quelques sales débris ; le chef redouté d'une confédération de tribus sauvages ne se plaindrait pas pour si peu de chose.

Écartons donc d'abord, — puisque c'est la vérité que nous cherchons, non l'éclat facile de menteuses antithèses, — le souvenir inutile de l'état sauvage ; ou plutôt rappelons ce souvenir, mais rappelons-le sous ses couleurs véritables, pour mesurer, avant tout, l'immense progrès que la vie sédentaire (première assise de l'activité individuelle, première tentative de l'homme pour

*leurs moulins, leurs châteaux et leurs terres sur leurs épaules,* avaient assurément plus de luxe que le plus riche capitaliste de nos jours, quoiqu'ils eussent moins de bien-être que le plus modeste bourgeois ou qu'un ouvrier habile et rangé.

Digitized by Google

étendre à l'avenir, dans une large mesure, la responsabilité du présent), a fait accomplir à l'humanité. Que l'on dise, si l'on veut, que la civilisation la plus brillante a ses ombres, et qu'il convient à l'homme, à quelque éclat qu'il soit parvenu, de ne pas oublier qu'il n'a pas laissé derrière lui tout vice et toute douleur (1) : rien de mieux. Que l'on soutienne que la vie sauvage a ses vertus, comme la vie civilisée, et qu'elle la vaut bien au point de vue moral (2) : passe encore. Je crois, très-fermement, que le progrès matériel entraîne avec lui un progrès moral, et que, pour acquérir, pour conserver, pour étendre sur la nature un empire qu'elle dispute incessamment à nos efforts, pour accroître, par les moyens d'action les plus divers, notre puissance intellectuelle et physique, il faut améliorer, par des résolutions et des habitudes louables, notre personnalité même : je crois, très-fermement, qu'en dégageant de plus en plus sa vie de la matière qui la pressait et la dominait de toutes parts, et en s'élevant, par la satisfaction plus facile des besoins les plus humbles, au sentiment et à la satisfaction de besoins plus nobles, l'homme progresse véritablement dans l'ordre spirituel, et s'avance vers la vérité et la justice. Je reconnais, cependant, *et je déclare* que toutes les conditions ont leurs vertus, comme leurs difficultés ; et que le mérite, qui est l'essence de l'âme, est indépendant des circonstances dans lesquelles il s'exerce. Que l'on dise encore, comme le chef des Ojibbeways (3), que nous ferions mieux d'accomplir chez nous ce que nous allons prêcher au loin, et de guérir nos plaies avant de songer

(1) M. Montégut, *Un missionnaire...*
(2) *Id.*, *id.*
(3) *Id.*, *id.*, p. 486 et 487.

Digitized by Google

à sonder celles des autres. Cette réflexion peut n'être pas sans fondement; et peut-être, au point de vue de l'extension de notre influence et de la prompte obtention des succès même que nous poursuivons au prix de tant de sacrifices, ne serait-ce pas un mauvais calcul que de concentrer sur nous des efforts dont les résultats rayonneraient avec plus d'efficacité au dehors (la chose n'est pas douteuse quant aux avantages matériels (1) : si elle n'est pas hors de toute discussion quant à l'amélioration morale.) Que l'on dise tout cela, si l'on veut. Mais que l'on ne conteste pas la supériorité matérielle de la civisation et la sûreté de l'instinct qui dirige l'espèce humaine. Que l'on ne dénie pas le progrès aux nations qui savent grandir sur des territoires où la moindre peuplade sauvage mourrait. Que l'on n'aille pas, par des allégations injustes et des comparaisons de fantaisie, donner à penser à ceux qui souffrent *encore* au sein de la civilisation, qu'ils souffrent *parce qu'ils* sont au sein de la civilisation; qu'on ne leur fasse pas croire que leur sort est une déchéance du sort originaire; qu'on ne leur laisse pas supposer que ces biens, dont leur vie *relativement* imparfaite et précaire obtient cependant une part supérieure aux plus hautes prétentions, aux plus folles imaginations même de l'incertitude primitive, et *sans l'excédant desquels la terre ne les porterait pas un jour*, ont été amoindris ou usurpés par la force même qui, en les créant, a dressé pour eux dans le désert et la table et la tente; qu'on n'oublie pas, enfin, en reprochant à la société ses pieds d'argile, que d'argile aussi étaient au

(1) V. à ce sujet l'article de M. de Molinari dans le *Journal des Économistes* du 15 février 1854 : *la Question d'Orient envisagée au point de vue de l'économie politique et du droit public.*

Digitized by Google

début et ce corps d'argent et cette tête d'or auprès desquels ils paraissent hideux aujourd'hui ; et que l'activité soutenue par l'espoir de jouir, c'est-à-dire l'intérêt personnel librement exercé, a été l'unique et infaillible instrument de cette transformation merveilleuse !

---

L'éclatante supériorité de l'état actuel sur l'état primitif, voilà ce que l'on ne peut s'empêcher de reconnaître quand on jette un regard impartial sur les premiers et sur les derniers pas de l'homme ; et telle est la distance qu'il a franchie dans sa marche ! Mais cette marche n'a-t-elle point de retours inévitables, et n'accomplissons-nous point un de ces retours ? Cette force, qui a produit de tels phénomènes, ne peut-elle s'être usée avec le temps ? N'a-t-elle point changé de nature ? Ou la machine admirable dont elle est l'âme ne s'est-elle pas modifiée elle-même, sous son influence, de manière à n'en pas comporter davantage l'application ? Non, vraiment ; et, s'il est certain que le monde se soit, depuis l'origine, amélioré pour l'homme et par l'homme, il n'est pas moins certain qu'il s'améliore encore ; qu'il est destiné à s'améliorer de plus en plus, sous les pas de l'homme. Il faut insister sur ce point, au risque de quelques redites ; car il est, plus spécialement, le nœud du débat entre les partisans de la contrainte et les partisans de la liberté. Tous les ennemis de la liberté ne vont pas jusqu'à la glorification expresse de l'état de nature, bien qu'il n'y ait pas, assurément, entre leurs doctrines et cette conclusion extrême, de solution logique ; mais tous, *sans exception*, affirment la décadence actuelle de

Digitized by Google

la société (à titre de déviation accidentelle de la droite ligne, ou à titre de persévérance funeste dans une voie fausse, c'est un détail). Il faut bien croire que les gens s'égarent pour entreprendre de les remettre, *même malgré eux*, dans le bon chemin.

Ce qu'ils disent, tout le monde le sait. Ils sont nombreux ; et plus d'une de leurs écoles a compté, malheureusement, parmi des noms autour desquels le bruit s'est justement éteint, des noms dont le légitime retentissement ne passera pas. L'une d'elles, et non la moins ardente, a eu pour chef le célèbre Sismondi ; et les anathèmes de cet écrivain distingué, empreints de toute la chaleur d'une âme généreuse, et rehaussés de l'autorité d'une science qu'il connaissait mieux, pèsent encore, d'un poids bien lourd, sur l'économie politique. Ils disent que les choses humaines ont un déclin (1), et que ce déclin

(1) Rien n'est plus répété et moins discuté que cette assertion, que les sociétés naissent, dépérissent et meurent. Je crois qu'il n'y a là qu'une figure de rhétorique. Le corps humain, et tout ce qui est individuel et vivant, a une existence limitée ; mais il n'en est pas de même de ce qui est collectif. Prétendra-t-on qu'une forêt naît, croît, dépérit et meurt, *nécessairement*, parce qu'il est dans la nature des végétaux de subir ces diverses phases ? Pourquoi le dire des agrégations humaines ? Comparaison n'est pas raison. On dit : Les sociétés anciennes sont tombées. Mais les nôtres sont-elles constituées de même ? Elles avaient pris la voie opposée à la liberté, parce qu'elles étaient livrées au matérialisme. Nous suivons, quoi qu'on en dise, la voie de la liberté, parce que le spiritualisme domine dans nos cœurs en dépit de tout. En outre, les sociétés pourraient se transformer sans périr, et la disparition d'un *nom* d'Etat n'implique pas nécessairement l'abaissement ou la ruine des individus, au moral ou au physique. On verrait bien des choses sous un autre jour, si l'on ne prenait pas si volontiers la forme pour le fond, et le nom pour la chose. Ce qui vit, ce qui est réel, on ne saurait trop le répéter, ce sont les individus ; et les espèces ou les ensembles ne sont que par eux. On dit qu'il ne reste plus rien du réalisme. Plût à Dieu que la chose fût aussi abandonnée que le nom. On ne

Digitized by Google

est commencé pour nous. Ils posent en fait que les imperfections des sociétés modernes se sont accrues, depuis quelques générations au moins et de nos jours surtout, dans une large et effrayante mesure. Ils dénoncent, à l'envi, dans les développements actuels de la civilisation, dans les développements de l'industrie en particulier, à côté des prodiges par lesquels ils forcent l'admiration, des périls nécessaires et nécessairement croissants, dont il serait urgent de détourner la menace par quelque redressement énergique de la pente naturelle de la distribution de la richesse. Ils ne contestent pas, le plus souvent, que la masse de la richesse générale ne se soit accrue, et ne s'accroisse tous les jours plus rapidement ; mais ils prétendent que cet accroissement ne s'opère pas, ou ne s'opère plus, au profit de tous, mais bien aux dépens et par le sacrifice d'une partie toujours plus grande de ceux qui contribuent à le produire. Ils révoquent en doute l'utilité et la légitimité d'une amélioration ainsi achetée et limitée dans ses effets. Ils regrettent le temps où la nation était moins riche, mais où elle ne comptait pas (ils l'imaginent) autant de dénûments individuels. Et, contemplant avec terreur, comme un flot qui monte et contre lequel ils ne voient point de digue assurée, ces masses dégradées et dépourvues qu'ils entendent gronder au-dessous d'eux, ils s'efforcent d'élever une barrière contre le danger et d'apporter un adoucissement à la douleur.

Il faut le reconnaître, — car on doit tout dire, et l'exagération ne sert de rien, — l'aspect des grandes villes, l'état et les mœurs de certains quartiers des centres manufac-

nous parlerait pas si souvent de la prééminence de l'humanité sur les hommes.

Digitized by Google

turiers, les souffrances des époques de crises industrielles surtout, — qui avaient ému en 1819 le cœur de Sismondi, — semblent, au premier abord, autoriser ces plaintes et ces craintes. Il y a là matière à critique, tout au moins. Et, si l'on se bornait à dire qu'il y a du mal dans nos sociétés, que ce mal est grand, et qu'il mérite l'attention, ce ne sont pas les économistes qui le nieraient. Ne sont-ce pas des économistes qui ont fait ces études où l'on va si aisément s'armer, avant d'entrer en campagne contre eux, d'érudition et de pitié? Mais ce qui est faux, ce qui est injuste, c'est de conclure de l'existence du mal à l'aggravation du mal, et, de la coexistence du mal avec un affranchissement partiel du travail, à une filiation nécessaire, à une proportion directe, entre le mal et la liberté. De semblables illusions n'auraient, certes, jamais pu s'accréditer, si l'on n'oubliait trop communément que les sciences morales sont des sciences d'*observation* comme les sciences physiques, et que la même méthode leur est applicable. N'eût-on pas dû se souvenir, en étudiant simultanément des faits contemporains et des faits perdus dans le lointain du passé, des sensations personnelles et des images effacées des sensations d'autrui, que les impressions de l'esprit, comme celles des yeux, sont soumises à un affaiblissement relatif aux distances, et qu'il y a là *une correction* à faire? C'est cette correction que les détracteurs du présent ne font pas, que font au contraire ses défenseurs; et, s'ils ne tiennent pas tous le même langage, ce n'est pas que les uns aient plus de sensibilité, mais c'est que les autres ont plus de mémoire.

Les partisans de la liberté ne nient pas le mal, en vérité. Ils ne détournent pas les yeux pour ne point le



Digitized by Google

voir. Ils le voient, au contraire ; ils l'étudient : et c'est parce qu'ils le voient, mais le voient *tel qu'il est*, parce qu'ils *le mesurent* et *le comparent*, qu'ils ne partagent pas les appréhensions, les doutes et les impatiences de ceux qui renient la civilisation, ou tout au moins la liberté, sa mère.

Ils remarquent, d'abord, que, si une tendance invincible a amené l'humanité, en dépit de tous les obstacles et de tous les systèmes (et ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on en fait), au point où elle est parvenue simultanément, chez les nations les plus avancées, dans la voie de la liberté et dans la voie du progrès matériel, cette tendance, venant du fonds même de la nature humaine, ne saurait être ni supprimée ni changée, puisque l'homme n'a ni ne peut mettre en lui d'autres mobiles que ceux-là même qui le guident à son insu : et il leur paraît également impossible que ces mobiles, qui ont élevé peu à peu les sociétés au bien-être et à la dignité, deviennent jamais les instruments de leur déchéance.

Les partisans de la liberté font ces réflexions ; et ils ne voient pas quelle prise elles peuvent laisser au découragement et à l'arbitraire. Mais ils ne s'en tiennent pas à des considérations abstraites, si solide qu'en soit la base. Ils examinent la réalité. Ils sondent le présent. Ils interrogent le passé. Ils voient alors que ces reproches, élevés aujourd'hui comme des griefs nouveaux contre l'état social, ont été répétés à toutes les époques, plus vivement même dans les temps les plus éloignés (1) ; et qu'il n'est

(1) Qu'on se rappelle les révoltes des Bagaudes, des Jacques et des Pastoureaux, qu'on relise dans les doléances des états-généraux, ou même dans les préambules des ordonnances royales, l'exposé officiel de misères qui seraient intolérables de nos jours ; et l'on verra

Digitized by Google

pas un progrès qui n'ait été représenté comme un pas en arrière, pas une conquête de la liberté qui n'ait motivé des prédictions sinistres et qui ne les ait démenties par des résultats heureux. Ils constatent, et ils montrent au besoin, par les documents les plus irrécusables, que, si les taches qui blessent les regards *ne sont pas toujours les mêmes*, leur importance *totale* se restreint, par le mouvement *régulier* des sociétés, au lieu de s'étendre, et que, pour être parfois plus apparentes, ou mieux discernées par des yeux plus occupés de les relever, elles ne sont pas nécessairement plus graves et plus honteuses. En face de ces tableaux, qui font à bon droit saigner notre cœur, de la misère et de l'abaissement de certaines populations urbaines, ils se rappellent ces tableaux, autrement horribles, *de l'ensemble de la nation*, présentés en vain, à l'indifférente impuissance de Louis XIV, par les La Bruyère, les Vauban, les Boisguillebert (1), (les économistes d'alors). Aux salaires insuffi-

si la plainte et le soulèvement contre le présent sont des choses nouvelles, et s'il y a courage et loyauté à récriminer contre son temps. Notre génération a de rudes épreuves : mais, avant de les déclarer excessives, *qu'on en cherche une qui n'en ait pas eu de plus difficiles.* — « Les hommes ne savent guère que l'histoire de leur temps, dit Mme de Staël (*Considérations sur la révolution française*, ch. II. Voir, dans ce chapitre, la rapide revue des divisions, des luttes et des douleurs de nos pères).

(1) Tout le monde connaît le passage de La Bruyère : « On voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus dans la campagne, noirs, livides... Ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine; et, en effet, ils sont des hommes..., etc. Ces couleurs, qui semblent chargées, sont pâles auprès des renseignements précis et positifs donnés par Vauban dans la *Dîme royale*, et, par Boisguillebert, dans le *Détail de la France*, et le *Factum de la France*. On peut voir, pour une époque antérieure, le tableau de la misère du peuple présenté par Jean de Rheims aux états-généraux de 1484.

Digitized by Google

sants, aux chômages, aux chertés, sources trop nombreuses encore de maux trop réels, ils opposent cette rareté correspondante de l'ouvrage et du salaire, suite nécessaire de la rareté du capital ; cette existence immonde des *manouvriers de campagne*, réduits à *cent quatre-vingts jours de travail à 9 sous* (1) ; ces tailles, ces gabelles, ces corvées, sans nombre, sans limite et sans règle ; cette incertitude pesant sur toutes les têtes ; cette gêne universelle, dont n'affranchissait aucun éclat extérieur (2) ; ces famines si fréquentes, dans lesquelles les pauvres mangeaient leurs enfants et les restes de leurs pères, tandis que les riches mouraient faute de pain, même de ce pain d'avoine auquel était réduite *la femme du grand roi* (3). Ils relèvent ce double fait, dou-

Les hommes se tuaient de désespoir ; ils tiraient eux-mêmes la charrue, faute de bêtes de somme, et labouraient la nuit de peur des tailles. En 1513, (d'après des documents retrouvés par le savant archiviste de la Seine-Inférieure, M. de Beaurepaire, et sur lesquels M. A. Leprévost a eu l'obligeance de me transmettre une note), la municipalité de Rouen fit fréter des navires et y embarqua les pauvres par force pour s'en défaire. C'est un procédé qui a été plus d'une fois employé. Il l'était à Rome sous les empereurs, et il l'a été à Paris au XVIII^e^ siècle. En 1739, sous le Régent, on expédiait au Mississipi les vagabonds, *et parfois aussi les honnêtes gens*. (V. M. Cochut, *Law et son époque*).

(1) Vauban, *Dîme royale*.

(2) *Id.*, *ibid.* « Il n'y a pas dix mille familles, petites ou grandes, qu'on puisse dire être fort à leur aise ; et qui en ôterait les gens d'affaires, leurs alliés et adhérents couverts et découverts, et ceux que le roi soutient par ses bienfaits, quelques marchands, etc..., je m'assure que *le reste serait en petit nombre...* » Et tout le reste de ce tableau si souvent cité.

(3) Voir, pour apprécier la fréquence et la gravité des famines de ce temps, le livre de M. V. Modeste : *De la cherté des grains, et des préjugés populaires qui déterminent des violences dans les temps de disette*, l'un des ouvrages les mieux faits assurément pour pacifier le présent en éclairant le passé. Voir aussi, dans le numéro du *Journal*

Digitized by Google

blement significatif, de l'accroissement simultané de la population et de l'accroissement de la durée de la vie. Descendant dans les détails du foyer le plus humble, ils aperçoivent mille modifications dans le logement, dans la nourriture, dans le vêtement, qui sont autant d'éléments et d'indices manifestes d'un mieux-être sérieux. Ils se convainquent, par mille observations concordantes, que ces adoucissements, dont l'extension ne s'arrête point, bien loin de conduire à la satisfaction exclusive de quelques-uns et au sacrifice des autres, sont, relativement, plus importants et plus sensibles pour les plus dépourvus (1). Et c'est après avoir terminé cette revue,

*des Economistes*, du 15 décembre 1854, l'article de M. de Lavergne : *De la richesse et de la population en France au dix-huitième siècle*, où l'on trouvera une foule de faits caractéristiques des souffrances de nos pères, appuyés sur les meilleures autorités ; et, dans l'*Histoire de Colbert*, de M. P. Clément, les détails horribles de la famine de 1662, qui remplissent une partie du chapitre III. En 1649 et 1650 les Mezzins en étaient réduits au son. V. *Etudes sur Bossuet*, par M. Floquet, t. I, c. III.

(1) Il est parfaitement constaté (je renvoie encore pour cela au livre de M. Modeste) que la ration moyenne en nourriture s'est considérablement accrue, et s'accroît, en quantité, en qualité, et en variété ; et que le salaire le plus humble correspond à une quotité d'aliments plus grande. Voir la constatation du même fait dans l'article *Rente du sol*, par M. H. Passy, *Dictionn. d'écon. polit.*, t. II, p. 516. Quant aux autres commodités de la vie, il suffit de regarder autour de soi, et de se reporter à ses souvenirs de dix ou de vingt ans. Si l'on remonte plus haut, c'est bien autre chose : le moindre journalier se procure souvent, sur son chétif salaire, ce que la fortune publique ne permettait pas autrefois au luxe des rois ; et l'on considère comme un dénûment extrême pour les pauvres ce qui a été, il n'y a pas beaucoup de générations, une prodigalité pour les riches. Elisabeth a porté la première, en Angleterre, des bas tricotés, présent magnifique de l'ambassadeur d'Espagne (V. Ad. Smith). Agnès Sorel s'est fait des ennemis parce qu'elle avait des chemises de toile ; et ainsi, à l'infini, pour tous les détails de la toilette et du ménage. On trouve de curieux renseignements sur ce sujet dans le



Digitized by Google

qu'ils concluent que l'amélioration dont s'enorgueillit la civilisation moderne n'a pas été superficielle et apparente, mais réelle et profonde, et qu'ils se croient autorisés à repousser, au nom des faits, les prédictions menaçantes, comme ils repoussent, au nom du droit, les procédés proposés pour en détourner la réalisation.

## III.

Le mal se restreint donc, au lieu de s'étendre ; et l'humanité, loin de se précipiter, par les écarts de la volonté individuelle, vers une ruine inévitable, s'avance, par la sécurité croissante du travail et de la jouissance, c'est-à-dire par la libre expérience de la volonté individuelle, dans la voie de l'amélioration matérielle et de l'agrandissement moral.

C'en est assez pour cesser de s'en prendre à la liberté :

travail de M. Moreau de Jonnès, *Recherches sur la renaissance de l'industrie au moyen âge* (*Journal des Economistes*, février et juin 1855).

Enfin, quant au moral, M. L. Delisle, cité par M. P. Clément (*Jacques Cœur et Charles VII*), dit, dans ses *Etudes sur la condition de la classe agricole en Normandie, au moyen âge :* « En lisant ces procès-verbaux, dont l'authenticité ne saurait être contestée, on reste confondu à la vue des désordres qui régnaient dans la plupart des ménages. A chaque instant notre official doit constater les plus scandaleux débordements... *Pour la régularité et la douceur des mœurs, nous sommes loin d'avoir quelque chose à envier à nos pères.* » — On pourrait citer tous les historiens consciencieux, car tous constatent les mêmes faits.

Digitized by Google

avec la réalité du péril disparaît la convenance du remède. Si l'homme a tout dû aux leçons de l'expérience, s'il n'a marché que sous l'aiguillon pressant de la nécessité; et si, sous cet aiguillon, il n'a cessé de fuir le mal et de chercher le bien, pourquoi songerait-on à altérer aujourd'hui la puissance de ces leçons? pourquoi détournerait-on au hasard la pointe salutaire de cet indispensable stimulant?

Mais reconnaître que l'humanité porte en elle, dans le ressort persistant de la responsabilité, une force plus puissante et plus bienfaisante que tous les ressorts de fabrique humaine; constater que le monde s'améliore sous l'action de cette force, et renoncer à la prétention de la détruire et de la remplacer : cela ne suffit point; et ce n'est point à cette neutralité, quoi qu'on en dise, que concluent, après tous les maîtres de la science économique, les partisans de la liberté.

Dire que le mal se réduit, ce n'est point dire que le mal n'existe pas. Puiser, dans la constatation des résultats acquis par les efforts passés, des encouragements pour le présent et des espérances pour l'avenir; ce n'est point décharger le présent de tout devoir et l'avenir de toute prévoyance. Proclamer que la liberté individuelle a gagné du terrain et que nul obstacle n'a pu prévaloir utilement contre elle; ce n'est point déclarer que la liberté n'a plus de conquêtes à faire et d'obstacles à vaincre. Loin de là. En nous montrant, à tous les âges et dans toutes les circonstances, les progrès de la destinée humaine unis, par un lien indissoluble, au perfectionnement et à l'affranchissement de l'individu, l'histoire et la raison nous montrent, avec une égale évidence, une carrière immense, une carrière indéfinie, à parcou-

Digitized by Google

rir encore, pour continuer, avec ce perfectionnement et cet affranchissement, des progrès dont le terme est si éloigné. En nous faisant reconnaître, à tous les âges et dans toutes les circonstances, sous les souffrances qui ont arrêté ou déparé ces progrès, des atteintes à la liberté ou des répudiations de la liberté, elles nous conduisent à chercher dans les vices, dans la faiblesse, dans l'ignorance de l'individu, dans les entraves mises par les lois ou par l'opinion à son développement naturel, dans les *égarements de la responsabilité* en un mot, les causes véritables des maux qui affligent encore l'humanité. C'est graduellement que l'incertitude primitive a cédé à la sécurité, le dénûment à l'abondance, l'ignorance à la science et l'arbitraire à la justice. C'est graduellement aussi que ces conquêtes, réalisées d'abord par quelques-uns et pour quelques-uns, s'étendent, par leur exemple et par leur influence, à de moins habiles et à de moins heureux. C'est graduellement que toutes les causes de dépendance, d'asservissement, d'impuissance de l'individu (causes intérieures ou causes extérieures, causes personnelles ou causes étrangères), diminuent en nombre et en puissance; et la liberté individuelle, que l'homme se doit et que les autres lui doivent, la responsabilité, qu'il peut réclamer et qu'il est tenu de comprendre, restent toujours, et par sa faute et par la faute des autres, imparfaites et insuffisantes. Il y a donc, et il y aura toujours, pour affranchir l'homme et de lui-même et d'autrui, de la *servitude volontaire* et de la *servitude involontaire,* beaucoup à faire; et la doctrine de la liberté, en même temps qu'elle adoucit, par le souvenir du chemin parcouru, les douleurs de la station actuelle et la perspective des étapes futures de l'humanité, encou-

Digitized by Google

rage et commande, par la manifestation des lois qui ont présidé aux progrès accomplis, par l'exposition des influences qui ont aidé ou entravé ces progrès, la persévérance, le courage et l'active énergie qui peuvent seuls soutenir et continuer une amélioration qu'ils ont seuls produite. La responsabilité individuelle, sur laquelle repose la doctrine de la liberté, n'est pas seulement la source de l'espérance, elle est aussi le principe du mouvement.

Que disent, en effet, et que font les défenseurs de cette doctrine que l'on se plaît à représenter comme indifférente au bien et au mal? Ils recherchent, avec une infatigable persévérance, le bien pour le signaler et l'étendre, le mal pour le dénoncer et le restreindre. Tandis que les partisans de la contrainte, emportés au hasard par des répulsions et entraînés par des désirs que n'a point modérés une étude impartiale et complète des faits, n'aboutissent qu'à ajouter au poids des misères inhérentes à la condition humaine le poids plus lourd encore de dégoûts injustes et de prétentions insensées, et placent l'homme entre l'apathie du désespoir et l'apathie de l'illusion : — moins extrêmes dans leurs plaintes et dans leurs ambitions, mais plus précis et plus persévérants; ne répudiant pas une réalité qu'ils ne peuvent changer, mais l'étudiant pour connaître leur but, et en relevant les lois pour éclairer leur marche ; ne disant pas à l'homme que tout est mal et que tout devrait être bien, mais lui enseignant que sa condition est un combat contre le mal et une lutte pour le bien ; lui montrant, *en lui-même*, le véritable instrument de sa destinée ; constatant partout l'ordre sublime qui lui assure le progrès, mais qui lui impose l'effort, et cette liaison admirable entre le

Digitized by Google

bonheur matériel et l'amélioration morale qui éclate de toutes parts dans les choses terrestres, comme un reflet des choses divines : rattachés ainsi, et rattachant tout l'extérieur de l'homme à ce sentiment du mérite et de la justice, qui résume l'intérieur de l'homme ; — les partisans de la liberté donnent à la fois et le précepte et l'exemple de la résignation et de la véritable force, et, en supprimant les motifs de se plaindre, ils fournissent les motifs d'agir.

Tel est le sens, telles sont les conséquence de ce *libéralisme* économique, qu'on n'a pu condamner qu'en le défigurant. Tel est le sens de ces maximes du *laisser faire* et du *laisser-passer*, qu'on charge d'anathèmes qui leur conviennent si peu. *Laissez faire* (peut-on l'ignorer encore cent ans après Turgot (1), et dans la patrie de Bastiat?) *laissez faire* signifie, *pour* L'UNIVERSALITÉ *des économistes :* laissez faire ce qui est juste, c'est-à-dire, *empêchez de faire ce qui est injuste* (2); et l'idéal de la *liberté absolue*, tel qu'ils le conçoivent *unanimement*, consisterait, s'il était possible, dans *l'absolu respect du droit*, c'est-à-dire dans la *prohibition absolue de la licence qui envahit le droit*. Loin de *laisser passer* indifféremment le *bien et le mal*, la doctrine économique n'a qu'une prétention, c'est *d'arrêter le mal*, mais de n'arrêter que lui, afin de *laisser passer le bien*. En sorte que la voie de la liberté, ou de la justice (car c'est tout un), est, contrai-

(1) C'est en 1754 que Turgot a écrit les paroles que j'ai citées plus haut.

(2) Bastiat cite quelque part cette définition de la loi. *La loi n'a pas pour but de faire régner la justice, mais d'empêcher l'injustice de régner. On ne procure pas la justice directement, on s'oppose à l'injustice.*

Digitized by Google

rement à ce qu'on pense généralement, beaucoup plus difficile et plus laborieuse que celle de la contrainte et de l'injustice ; qu'il y a, en réalité, *plus à faire pour laisser faire que pour empêcher de faire ;* et qu'il en coûte plus d'efforts pour assurer la liberté individuelle que pour l'étouffer.

## IV.

Une erreur de fait, une erreur d'interprétation, telles sont donc, en dernière analyse, les seules bases de toutes les attaques élevées contre la liberté et ses défenseurs ; et, au fond de tant d'appels à la contrainte, il n'y a pas autre chose qu'une méprise. On s'imagine que l'humanité décline, et l'humanité progresse. On suppose que la liberté est l'absence de règle, et la liberté est la règle même. Que reste-t-il à faire, dès lors, à tous ceux qu'un sincère désir du bien de tous entraînait à sacrifier au bonheur commun une part plus ou moins grande de la sécurité individuelle, sinon à se détourner sans retard d'une voie funeste, et à unir leurs efforts pour défendre, pour accroître, pour affermir cette sécurité individuelle, qui est à la fois le droit suprême et la racine de tous les biens, la raison d'être de la société et le produit par excellence de la force sociale ?

Qu'ils refassent ( sans parti pris contre la doctrine de la réglementation, mais sans parti pris pour elle, avec la double attention de comparer toujours le présent au passé et de n'oublier jamais la sainteté du droit individuel ) ; qu'ils refassent, dans cet esprit de sincérité scrupuleuse

Digitized by Google

et d'impartiale exactitude, l'étude détaillée de ces maux qui les affligent et les épouvantent : et ils apercevront, peu à peu, sous toutes ces anomalies qui leur paraissaient appeler la contrainte, la contrainte réalisée ; sous tous ces abus qu'ils nommaient des emportements de la liberté, des empiétements sur la liberté ; sous tous ces désordres au nom desquels ils proclamaient l'insuffisance de la responsabilité naturelle, des affaiblissements ou des transpositions de la responsabilité. Les plus grandes misères de notre temps, — celles qui, en frappant plus vivement les yeux, ont motivé, et, dans une certaine mesure, justifié les cris d'alarme jetés contre le paupérisme, (sinon les moyens indiqués pour le combattre), — sont, incontestablement, les misères des populations industrielles. Ce n'est pas là, j'en suis convaincu, et j'ai donné plus haut les motifs de ma conviction, une aggravation, mais un déplacement et une transformation du mal, qui, en le concentrant, l'ont rendu plus visible, plus dangereux peut-être à certains égards, mais non plus étendu ni plus profond (1). (Ainsi, à chaque progrès, un mal *préexistant*, mais caché jusqu'alors par d'autres maux plus pressants, rendu apparent tout à coup par la disparition de ceux-ci, devient principal à son tour, pour être à son tour attaqué et réduit). Mais ce mal, quel qu'il soit, en quoi consiste-t-il et d'où vient-il ? Peut-on crain-

(1) Pour que l'on pût affirmer l'aggravation du mal, il ne suffirait pas de prouver qu'il y a de grandes misères là où il n'y en avait pas ; il faudrait prouver que l'*équivalent* de ces misères n'existait pas ailleurs. Il n'est pas douteux que les villes, et les villes manufacturières entre autres, ne se recrutent et ne se soient recrutées du rebut du pays. Elles tirent l'humeur du corps social : la créent-elles, ou l'augmentent-elles ? C'est ce dont on peut douter, si l'on tient compte de tout, ainsi que je l'ai montré ci-dessus.

Digitized by Google

dre d'être contredit, en disant, après tant d'enquêtes, après tant de comparaisons aux salaires moins élevés de populations relativement prospères, que la cause des souffrances des populations industrielles est bien moins dans l'intensité du travail ou dans la faiblesse du salaire que dans les variations de l'un et de l'autre, et que l'incertitude (cette première et plus redoutable ennemie de l'homme), est la principale plaie de l'industrie? Or, cette incertitude, d'où vient-elle, d'où peut-elle venir, sinon de l'incertitude des débouchés? Et qui peut produire l'incertitude des débouchés, sinon l'insuffisante liberté des échanges, et la perpétuelle instabilité des rapports commerciaux qui en est la suite? N'est-ce pas ce défaut de liberté, ce défaut de sécurité et de responsabilité par conséquent, n'est-ce pas l'encouragement trompeur d'une protection illusoire et changeante, qui, en empêchant la prévision exacte des demandes et la compensation générale et habituelle entre les diverses parties du globe, rend inévitables ces crises dont on va chercher si loin l'origine? N'est-ce pas cette incessante mobilité du marché qui fait succéder l'encombrement des produits à la fièvre de la production, amène les chômages, les faillites, les stagnations, et contraint des industries surdéveloppées à soutenir, par des réductions de main-d'œuvre exagérées, une existence artificielle et douloureuse? Et vit-on jamais, pourrait-on jamais voir, une industrie vraiment libre et pleinement responsable s'obstiner à produire indéfiniment plus qu'elle ne peut régulièrement écouler? Que l'on ne parle point des machines! Les machines ne sont point des maîtres, mais des esclaves, et les plus dociles, les moins coûteux de tous; elles répondent à l'appel du besoin, elles n'imposent pas un travail non demandé! Avec



Digitized by Google

les machines, comme sans elles, — plus que sans elles peut-être, car tout accroissement de puissance est un affranchissement (1), — on ne travaille que pour être rémunéré; et jamais il ne pourrait y avoir, sur un marché certain et uniformément ouvert, de différences habituelles ou de variations brusques entre l'offre et la demande, pas plus qu'il ne peut y avoir, entre des vases communiquants, une inégalité de niveau sensible ou des soubresauts d'écoulement. Les lois de la mécanique ne cessent pas d'être souveraines, parce qu'on les a niées dans un réglement de douanes.

Veut-on, après l'incertitude du salaire, en considérer le taux moyen? Et se préoccupe-t-on de l'excès de l'effort et de l'insuffisance de la rémunération? Là aussi il peut y avoir, quoiqu'à un moindre degré, place pour la commisération et le regret. Mais, — outre l'influence déjà signalée de l'incertitude de la production (2), — comment peut se régler le rapport du travail au salaire? De deux manières seulement : ou par un libre débat, ou par la force. La force peut être plus ou moins déguisée, plus ou moins oppressive, mais il n'y a qu'elle en dehors de la pleine liberté. Si le salaire et le travail sont librement discutés et acceptés, s'il n'y a, à aucun moment et sous aucune

(1) C'est la définition même que M. Dunoyer donne de la liberté dans son livre *De la liberté du travail* « Liberté, dit-il, c'est puissance d'action. »

(2) L'incertitude n'agit pas seulement par la douleur des contrastes, et par les alternatives de travail forcé et d'oisiveté, sources de démoralisation; elle agit aussi sur le taux moyen des salaires, qui ne peuvent pas ne pas baisser quand les affaires languissent, et qui ne se relèvent pas d'une manière équivalente quand elles reprennent. Turgot a beaucoup insisté sur ce point de vue dans ses *Lettres sur la liberté du commerce des grains*.

Digitized by Google

forme, d'entraves apportées à la faculté de l'une ou de l'autre des parties de donner ou de refuser son consentement, l'accord qui intervient entre elles est inattaquable. On peut regretter que les contrats librement consentis ne donnent, en général, pas plus de bien-être à ceux qui les consentent ; mais on ne peut prétendre qu'ils ne leur donnent pas tout le bien-être compatible avec les conditions actuelles de la production et de l'échange. Un progrès nouveau de ceux-ci pourrait seul permettre davantage ; et si l'on se plaint, en attendant ce progrès (qui ne saurait manquer à la liberté), ce ne peut être que par un oubli étrange de la nécessité et de cette obligation faite à l'homme de s'élever, par un désir insatiable et par un effort toujours douloureux, sur la pente toujours difficile de la richesse. Si, au contraire, la force ou la fraude interviennent, à quelque moment, de par la loi ou malgré la loi, pour vicier, au profit de l'une des parties et au détriment de l'autre, cette équité du libre débat, alors, cela est vrai, il y a sujet de se plaindre ; mais de quoi ? Est-ce de l'excès de la liberté, ou de la violation de la liberté ? Et le rôle des avocats du pauvre, — sacrifié, disent-ils, en toute circonstance, — est-il de mettre, après tant d'autres, le pied sur la liberté mutilée, ou d'essayer de relever (sans secousses, sans désordres, sans violences, sans récriminations, tout au moins inutiles, contre les auteurs souvent innocents ou punis d'avance de maux presque toujours poursuivis avec effort comme des biens), cette liberté, seul patrimoine du pauvre, ou plutôt de tous, seul bien moral et matériel (1) de ce monde, dont

(1) Je crois qu'on peut prouver, avec une exactitude rigoureuse, qu'il n'y a d'autre bien ici-bas que l'activité humaine, c'est-à-dire

Digitized by Google

la destinée est de se dégager peu à peu, sans s'en affranchir jamais entièrement, des langes dans lesquels l'homme l'emmaillotte, croyant la protéger? Or, qu'il y ait, dans l'échange du travail et du salaire, dans la position faite ou permise à l'un et à l'autre des contractants, des inégalités regrettables; qui pourrait le nier? Il y en a d'anciennes, que les économistes signalent depuis Adam Smith et Turgot; il y en a de nouvelles, que ces grands esprits n'ont pu juger. Mais les premières ne sont que de bien faibles restes des énormités supportées par nos pères, plus heureux pourtant et plus libres que les leurs; et les secondes, inévitable effet de l'inexpérience qui préside à toute transformation, destinées à disparaître peu à peu par l'usage même des conditions nouvelles acquises au travail, sont légères en comparaison des inégalités inhérentes aux conditions qu'il supportait naguère. Il n'est pas donné à l'homme de détruire le mal; il ne peut que le remplacer : mais il ne le remplace, quand il est libre, que par un mal moins grand; et, si tout progrès se paie, c'est à un moindre prix que l'immobilité. Que l'on fasse donc, ici encore, le relevé des atteintes portées à la liberté, des lacunes qui déparent l'égalité. Que l'on apprenne, à ceux qui les subissent sans le savoir, à ceux qui les imposent sans le vouloir, aux législateurs qui les consacrent sans s'en rendre compte, à les effacer peu à peu par un commun effort; et l'on aura fait pour le bien-être, pour la moralité, pour la paix publique, dans cette matière si délicate et si importante des salaires, tout ce

la liberté; car, à coup sûr, l'activité humaine n'est un bien que si elle est libre. Cette idée a été exposée, avec un grand éclat et une parfaite simplicité en même temps, par M. Modeste, dans le dernier chapitre de son livre *De la Cherté des grains*.

Digitized by Google

qu'il est permis de réaliser et de tenter dans aucune, un pas vers la justice.

Est-ce de l'insuffisance ou du prix des subsistances que l'on s'effraie, ou des alternatives fâcheuses d'abondance et de disette, de bon marché et de cherté? Est-ce des violences que ces extrémités provoquent quelquefois, des haines et des divisions funestes qu'elles excitent presque toujours? Que l'on compare ce qu'était, sous tous ces rapports, la France autrefois, ce que sont l'Espagne et certaines portions de l'Italie aujourd'hui encore, avec ce qu'est depuis longtemps la Hollande, ce que sont devenus successivement la Toscane, la France, l'Angleterre, le Piémont et la Belgique; et que l'on réponde, à la vue des résultats qui ont accompagné uniformément l'extension et l'affermissement de la liberté, de ceux qui en marquaient et en marquent encore l'absence, si les maux dont on se plaint (dans la mesure où ils sont soumis à l'influence humaine), peuvent être autre chose qu'un reste des maux engendrés par les entraves détruites, ou l'accessoire naturel des entraves qui subsistent. A cet égard, encore, voit-on mieux à désirer, pour la réalisation du bien que l'on ambitionne, que la consolidation, l'accroissement et l'*intelligence* de la liberté? Et peut-on (quand on aime les hommes, et quand on se soucie de leur dignité), ne pas se réjouir en voyant les gênes et les restrictions si longtemps imposées, au mépris de la propriété et à la honte de la charité, au mouvement des subsistances, c'est-à-dire à la circulation de la vie, disparaître, comme elles le font, devant le bon sens des populations, devant les efforts des gouvernements, devant cette *force des choses* enfin (action manifeste et collective de la responsabilité), si bien mise en lumière, il y a peu de temps, dans le *Jour-*

Digitized by Google

*nal des Economistes*, par un des plus spirituels comme des plus savants maîtres de la science (1)?

Est-ce, enfin, — car on ne peut tout dire, mais tous les exemples parlent le même langage, — de la dégradation volontaire, de l'ivrognerie, de la débauche, de la paresse, de l'ignorance, de l'*abandon de soi-même*, en un mot, signalés trop souvent dans les derniers rangs de la population, que l'on s'alarme et que l'on s'attriste? C'est là, assurément, — et rien n'a été ni plus souvent ni mieux dit et prouvé (2), — la vraie misère, la plus réelle, la plus grave, la plus tenace; et, si le dénûment physique abaisse l'homme moral, l'abaissement moral appauvrit bien plus sûrement encore l'homme physique. Mais qu'est-ce que l'*abandon de soi-même*, sinon l'*oubli*, probablement provoqué par l'interposition de quelque voile entre les actes et leurs conséquences, de la loi incessante et inévitable *de la responsabilité?* Et que convient-il de faire, pour réagir contre cet abandon, sinon de remettre en jeu, s'il est arrêté sur quelque point, de remettre en lumière, s'il est obscurci sur quelque autre, cet infaillible appareil de la responsabilité? On parle d'étendre la bienfaisance publique; on parle de fournir et de diriger le travail; on parle même, et certes ce n'est que logique, de régler et la dépense et l'épargne (l'appétit aussi et la force musculaire probablement), et de fournir à chacun et les désirs du jour et la prévoyance pour le lendemain. Prétention insensée et impie! Ce n'est pas impo-

(1) V. *Journal des Economistes*, numéros de janvier et février : *De la force des choses envisagée comme instrument des réformes économiques*, par M. Reybaud.

(2) V. entre autres l'excellent ouvrage de M. A. Clément : *Recherches sur les causes de l'indigence.*

Digitized by Google

ser la sagesse qu'il faut, c'est la faire désirer en la rendant utile. Et, si, dans tant de matières, où les leçons de l'expérience sont si claires, elle demeure inefficace, c'est qu'on a trop souvent, en dispensant de ses avertissements ceux qui la méconnaissaient le plus, laissé penser à beaucoup qu'elle n'était pas faite pour eux, ou qu'elle leur devait être fournie toute faite d'ailleurs. C'est de l'Angleterre que nous est venu le mot de paupérisme. C'est de l'Angleterre aussi que sont venues ces idées de restreindre, par des mesures générales de coërcition ou d'assistance, ce fléau *soi-disant nouveau* du paupérisme. Qui ne sait pourtant, ou qui ne devrait savoir que ces mesures ont été la principale cause du développement anormal de la misère et de la fainéantise dans les campagnes anglaises (1), et que le paupérisme anglais, dans ce qu'il a eu d'exceptionnel, a été engendré et alimenté comme à plaisir par la loi? Qui ne sait que, si le développement continu du travail et de la richesse, encouragé chez nos voisins par tant de qualités éminentes, animé surtout et fécondé par cet esprit de dignité personnelle et de responsabilité virile qu'exprime si bien le mot énergique de *self-reliance*, n'a pas triomphé plus tôt et plus complétement et de l'abjection des derniers rangs de la société et des inégalités abusives des premiers, la faute en est, sans comparaison, bien plus qu'à des distinctions et à des priviléges dont triomphe tôt ou tard la persévérance, à l'énervement moral et à la perversion intellectuelle produits par le spectacle et par l'action funeste d'une violation publique et habituelle des lois matérielles et morales de la rémunération? On sait avec

(1) *V.* Faucher, *Etudes sur l'Angleterre*. T. II, p. 44 et suiv.

Digitized by Google

quelle force, soutenue par la connaissance la plus exacte des faits et par le plus véritable esprit de bienveillance et de charité (1), Malthus a dénoncé les lois des pauvres comme un cancer rongeur que l'Angleterre nourrissait imprudemment dans son sein. On connaît les résultats de l'enquête instituée en 1834 pour l'examen de la question des salaires, et ramenant sans cesse, dès qu'on voulait remonter des effets aux causes, à l'influence déplorable de ces lois immorales et injustes (2). Un mot de

(1) Je n'entends pas donner par ces paroles une adhésion sans réserve aux doctrines de Malthus. Je crois que son idée principale, au moins telle qu'il l'a présentée, est loin d'être vraie, et je suis porté à penser, avec Turgot (Lettre 7e sur les grains), que l'*augmentation de la population est, suivant l'ordre de la nature, bien moins prompte que celle des productions*, etc., et, avec M. Reybaud (*Revue des Deux-Mondes, Examen des doctrines de J.-S. Mill*), que l'homme est un instrument de richesse et non d'appauvrissement. Mais je crois qu'on peut combattre les conclusions alarmantes de Malthus, sans méconnaître ni sa science profonde, ni sa sincérité parfaite, ni son amour vraiment religieux de ses semblables, et la pureté de sa morale. Bastiat raconte, au sujet de la manière dont on apprécie en général cet homme trop décrié, trop admiré aussi peut être, une anecdote qui est caractéristique. « Le plus célèbre et le plus vigoureux de cette école (le socialisme), ayant fait un chapitre contre Malthus, un jour que je causais avec lui, je lui citai des opinions exprimées dans le traité de la population, et je crus m'apercevoir qu'il n'en avait aucune connaissance. Je lui dis : Vous qui » avez réfuté Malthus, ne l'auriez-vous pas lu d'un bout à l'autre? » » — Je ne l'ai pas lu du tout, me répondit-il. Tout son système est » renfermé dans une page et résumé par les fameuses progressions » arithmétique et géométrique : cela me suffit— Apparemment, lui » dis-je, vous vous moquez du public, de Malthus, de la vérité, de la » conscience et de vous-même !!!... » Voilà comment, en France, une opinion prévaut. Cinquante ignares répètent en chœur une méchanceté absurde mise en avant par un plus ignare qu'eux ; et, pour peu que cette méchanceté abonde dans le sens de la vogue et des passions du jour, elle devient un axiome. » *Harmonies Econ.* 2me édition, p. 424.

(2) On lit dans l'enquête de 1834, au sujet de l'acte de 1795 : *Les*

Digitized by Google

Mac Culloch les résume et les juge : *Qui voudrait*, dit-il, *être prévoyant et économe, si l'imprévoyant et le prodigue devaient être également à l'abri du besoin* (1)? Et Franklin, Franklin qui avait connu la bonne et la mauvaise fortune et avait su les supporter l'une et l'autre, Franklin, dont la supériorité la plus vraie, comme le titre le plus grand à la reconnaissance des hommes, a été de discerner pour lui-même, avec une sûreté infaillible, et de montrer aux autres, avec une finesse persuasive, les conséquences les plus éloignées des actes, le lien caché des effets aux causes, c'est-à-dire l'action persistante de la responsabilité; Franklin écrivait, en 1766, au sujet des lois des pauvres, ces paroles trop peu écoutées alors, et trop justifiées par le résultat : *Le jour où vous avez passé cet acte, vous avez fait disparaître de devant leurs yeux le plus puissant de tous les encouragements au travail, à l'économie, à la sobriété, en leur donnant confiance sur quelque autre chose que sur l'habitude soigneuse d'amasser, pendant le temps de la jeunesse et de la santé, pour la vieillesse et la maladie. Vous avez offert une récompense pour l'encouragement de la paresse, et vous ne devez pas vous étonner qu'elle ait porté ses fruits par l'accroissement de la pauvreté. Rapportez cette loi, et vous apercevrez bientôt un changement dans leur vie.* SAINT LUNDI

*effets ont répondu aux causes.* Des hommes valides se montrent insouciants pour leur tâche, et dissolus dans leurs moments de repos. Le père néglige ses enfants. Les enfants ne jugent pas nécessaire de contribuer au soutien de leurs parents. Les entrepreneurs et les ouvriers sont dans des discussions perpétuelles. Le pauvre, *toujours secouru*, est *toujours mécontent*. Le crime fait des progrès avec une audace croissante ; et les *cantons où dominé ce système* sont, en dépit de nos prisons et de nos lois, remplis de braconniers et de voleurs.

(1) *Edimburgh Review*, vol. XLVII.



Digitized by Google

*et* SAINT MARDI *cesseront d'être fêtés. L'ancien commandement,* VOUS TRAVAILLEREZ DURANT SIX JOURS, *tombé depuis longtemps en désuétude comme trop vieux, sera regardé de nouveau comme un précepte respectable. Le travail augmentera, et avec lui l'abondance chez le plus bas peuple; leurs habitudes se corrigeront, et on aura plus fait pour leur bonheur, en les accoutumant à se suffire à eux-mêmes, qu'on ne pourrait faire en leur distribuant la totalité de vos fortunes* (1). C'est le même homme qui adressait à ses concitoyens cet avertissement que, pour leur honneur et pour leur bonheur, ils ont su comprendre : *Si quelqu'un vous dit que vous pouvez vous enrichir autrement que par le travail et par l'économie, ne l'écoutez pas, c'est un empoisonneur* (2).

Oui, un *empoisonneur*. Le mot a beau être dur, il est vrai; et il ne faut pas craindre d'appuyer sur les vérités utiles. Quiconque promet aux hommes, ou leur laisse imaginer seulement, fût-ce dans le lointain le plus confus et le plus obscur, des biens qui ne soient pas le prix rigoureux d'efforts personnels; quiconque suscite, dans leur intelligence ou dans leur cœur, entre le désir d'avoir et la volonté de mériter, la moindre barrière ou le nuage le plus léger; quiconque fait cela (si honnêtes et si pures que soient ses intentions), verse dans les âmes le plus subtil et le plus dangereux de tous les venins, un venin qui, en corrompant la source de toute satisfaction, paralyse à la fois et la réalisation et le sentiment du bien-être, le travail et la jouissance. L'homme est fait pour le mérite, et, hors du mérite il n'y

(1) Sur le prix du blé et l'administration des pauvres. Inséré au *London Chronicle*, 1766.

(2) Cité par M. Michel Chevalier. *Question des travailleurs*, 1848.

Digitized by Google

a rien pour lui, ni bonheur physique ni bonheur moral. Le dispenser de la loi du mérite, ce n'est pas le délivrer d'un frein, c'est le mutiler. Je n'ai que trop montré déjà que tel a été, toujours et partout, que tel est, que tel sera, en toute occasion et sous toutes les formes, le résultat de toute atteinte portée, au nom de la pitié ou au nom de la terreur, à la libre répartition des biens de ce monde. Et en cette matière, comme en toutes les autres, c'est de la liberté seule, assurant à tout effort sa récompense, à toute faute son châtiment, c'est-à-dire de la responsabilité forçant chacun à s'améliorer pour améliorer son sort, que les amis de l'humanité peuvent espérer, mais peuvent espérer avec certitude la réduction graduelle des vices et des misères qui les affligent.

Et que l'on ne fasse point ici de confusion! Que l'on ne se laisse pas prendre à des mots dont l'influence est grande à juste titre, parce qu'ils représentent de grandes choses, mais qu'il faut bien peser, quand on s'en sert, sous peine d'aller contre son but et de renverser ce qu'on prétend affermir! On allègue ordinairement, pour soutenir le système de l'assistance légale, les obligations de la charité. La *charité* n'a rien à démêler avec la *loi*, si ce n'est pour réclamer contre des embarras qui la gênent et des empiétements qui la dénaturent. On aura beau tourner les lois de mille façons, l'intervention de la puissance publique dans les rapports des hommes avec les choses ne peut avoir que l'un ou l'autre de ces deux résultats : - ou *maintenir* à chacun le libre exercice de ses facultés et la libre disposition du produit de ses facultés, ou *intervertir* entre les individus le mouvement des facultés et la répartition de leurs produits; — ou *respecter uniformément tous les hommes* dans ce qu'ils

Digitized by Google

sont, ou *subordonner certains hommes à certains autres.* Dans le premier cas il y a justice, il n'y a pas assistance : dans le second il y a assistance, il n'y a pas justice : ni dans le premier ni dans le second il n'y a *charité;* charité veut dire sacrifice volontaire, et la volonté n'est pas du ressort de la loi. Mais dans le premier cas la loi, en s'abstenant, laisse intacts et la matière et l'esprit de la charité ; dans le second cas, en intervenant, elle entame l'une et elle étouffe l'autre. La *matière* de la charité, c'est la *richesse légitimement acquise et pleinement garantie*, de telle sorte que le sacrifice en puisse être *réel* ; l'*esprit* de la charité, c'est la *sympathie librement ressentie* pour le besoin d'autrui, de telle sorte que la manifestation en soit *spontanée.* Supprimer ( en tout ou en partie), la richesse de ceux-ci sans leur volonté, pour supprimer (en tout ou en partie), le besoin de ceux-là sans leur participation, c'est manifestement attaquer l'un et l'autre. C'est modifier, de la manière la plus grave, les conséquences matérielles et morales de l'inégalité des richesses, suite naturelle de l'inégalité des aptitudes, des efforts et des chances. C'est substituer, pour les uns, à l'accomplissement méritoire d'un devoir moral, l'exécution toujours odieuse d'une prescription terrestre ; pour les autres, à l'encouragement fécond d'un service librement rendu, l'humiliation et l'aigreur qui se mêlent à la réclamation d'une dette contestée (1). C'est

(1) Je cite un fait entre mille qui sont à ma connaissance personnelle. Un homme estropié qui me demandait l'aumône se plaignait à moi de n'être pas admis dans un hospice. « On me donne 2 kilogr. de pain par semaine, me disait-il ; est-ce que c'est de quoi vivre avec deux enfants et une femme qui gagne douze sous? J'ai pourtant demandé à entrer aux Incurables. Comment se fait-il qu'on

Digitized by Google

tuer chez ceux-là l'abnégation, chez ceux-ci la retenue, chez tous l'affection et l'intérêt réciproques; et, en livrant au réglement impératif et tout extérieur de la loi le plus spontané et le plus intime des rapports humains, ne plus laisser subsister, comme base apparente de tous les rapports humains, comme base de la distribution des richesses en particulier, que la force, incessamment battue en brèche et par les résistances qui ne veulent rien céder et par les convoitises qui veulent tout ravir. Dès lors, *tout est en proie*, et la matière domine. Il n'y a pas à se récrier là-contre : c'est d'une nécessité irrésistible ; et la violence ne peut engendrer que la violence. C'est-à-dire que, pour avoir fait passer la charité, de la région paisible et inattaquable de la libre conscience ( dans laquelle seule peuvent fleurir les affections morales), dans la région agitée et changeante de la police extérieure (où le sentiment n'est plus de mise), on a fait périr la charité.

Et cela est si vrai que les plus chauds défenseurs de l'assistance légale ne peuvent le méconnaître; et, quand ils mettent, dans l'exposition de leurs idées, ce scrupule de sincérité et cette droiture de raisonnement qui se manifestent par la logique, ils arrivent inévitablement, de conséquence en conséquence, à la proscription formelle de la charité. C'est ainsi que M. Montégut, dans des études entreprises par un sentiment d'humanité, en

ne m'y ait pas mis tout de suite, *puisque j'ai* UN DROIT LÉGITIME *en tant qu'estropié ?* » Je défie qu'on trouve le moyen de répondre à cet homme tant qu'il y aura une assistance publique. Un autre, qui ne se faisait pas faute de menacer pour se faire donner, disait : « Il me manque encore 2 livres de pain par semaine pour me promener la canne à la main. » C'est le revers de la médaille, qui vaut la face.

Digitized by Google

vient peu à peu, par un entraînement nécessaire, aux conclusions les moins humaines ; et qu'après s'être proposé d'assurer, *manu militari*, le règne officiel et visible de la charité, il se prononce ouvertement, en fin de compte, contre le mérite, contre l'utilité, contre la la légitimité de la charité. Il se rit des *efforts* que *nous faisons pour faire entrevoir* à des gens qui *ne sont ni convertissables ni éducables quelques lueurs du monde moral.* Il *se demande si la vraie société n'est pas dupe de sa charité, et s'il ne vaudrait pas mieux, tout en se prémunissant contre cette populace, l'abandonner à la misère et au vice pour lesquels elle semble être faite.* Il estime que *le bon M. Vanderkiste*, (qui a passé six ans à animer de son zèle et de ses exhortations les bouges de la cité de Londres, et qui, s'il n'a pas souvent fait d'éclatantes conversions, a cependant remué bien des fois, dans des cœurs qui semblaient morts à tout sentiment, de vieux instincts de honte et d'honnêteté), *a fait de son temps un assez triste emploi:* Il doute de l'utilité des missionnaires (1), il doute de l'utilité des sociétés de tempérance. Il affirme que *la plus simple mesure administrative a plus d'efficacité que les efforts de la plus brûlante charité.* Il pose, comme contenant *la* MORALITÉ du livre de M. Vanderkiste, cette interrogation désolante : *Quel est le meilleur moyen de faire cesser cette lèpre honteuse, des*

(1) Tout le monde n'en juge pas de même. Lord Shaftesbury disait, le 12 juin dernier, à la Chambre des lords : « Je suis heureux de saisir cette occasion de rendre un éclatant témoignage aux inappréciables bienfaits de la mission de la cité de Londres. On ne saurait trop admirer, etc. Je suis profondément convaincu que la paix de la métropole, dans la mémorable année de 1848, a été maintenue surtout grâce aux efforts de la mission de la cité de Londres, de concert avec l'Eglise d'Angleterre.

Digitized by Google

*prédicateurs ou des constables?* à laquelle il répond par cette désolante affirmation : *le* POLICEMAN *accomplit plus de miracles de* CONVERSION que le missionnaire. Et il conclut en insistant sur cette *pensée*, qu'il appelle *vraie et sensée*, qu'*on doit naturellement croire à l'impuissance de la charité en France.*

Ce sont là de tristes paroles ; et il est aisé de voir que M. Montégut ne les prononce qu'à regret (1) ; mais elles découlent naturellement de la théorie de la contrainte. Il n'appartient aussi qu'aux partisans de la contrainte de les prononcer ; et jamais les partisans de la liberté, qui voient toute la force et tout l'espoir, comme toute la dignité de l'espèce humaine dans le ressort intérieur de la volonté, ne pourront, sans se renier eux-mêmes, ni désespérer de l'amendement de la volonté individuelle, ni proscrire les efforts de la volonté individuelle ; jamais ils ne pourront songer à exclure, comme inutile ou impuissante, cette maîtresse pièce de la mécanique morale ordonnée par la suprême intelligence, pour mettre en sa place les rouages informes de la mécanique imparfaite des institutions humaines.

Non, les partisans de la liberté ne croient à l'impuissance de la charité nulle part, pas plus en France qu'ailleurs (la nature humaine n'est-elle pas la même en tous lieux). Ils ne veulent pas que l'on sacrifie la *justice au fantôme de la charité*, parce qu'ils savent que le devoir passe avant le dévouement, et que le bien ne peut sortir du mal. Ils ne veulent pas que l'on ravale une vertu au

(1) « La charité, la bienfaisance, l'instruction religieuse sont, on le voit, inefficaces, et ne peuvent mordre sur cette population. Ce dévouement serait-il donc niaiserie et duperie pure? Oh! non, il ne faut pas prononcer une aussi dure parole... » M. Montégut, *Un Missionnaire*... p. 506 et 509.

Digitized by Google

rang d'une mesure de police ou de salubrité extérieure, parce qu'ils savent que le bras séculier n'a jamais donné la foi, mais qu'il l'a souvent compromise, et que la morale implique la liberté. Mais, — la justice observée, sans laquelle la charité n'est pas possible, — pourquoi la charité ne s'exercerait-elle pas? La liberté garantie, sans laquelle les sentiments généreux ne peuvent exister, pourquoi les sentiments généreux ne se développeraient-ils pas? Où a-t-on pu prendre jamais que l'économie politique, parce que, dans un juste respect et une saine intelligence de la spiritualité de l'âme humaine, elle se refuse à *imposer* la vertu, *proscrivît* et *anathématisât* la vertu? Et cette inviolabilité qu'elle revendique pour l'initiative individuelle, dans les limites de la justice marquées par l'innocuité, n'est-il pas évident qu'elle couvre entièrement, et qu'elle seule peut couvrir d'une protection assurée, l'expansion des sentiments élevés, l'emploi désintéressé des talents, la disposition intelligente ou dévouée de la richesse? Que la charité se répande donc sur le monde; que le courant salutaire de l'affection mutuelle, portant aux uns la consolation et l'espérance, rapportant aux autres la joie et l'ennoblissement de la conscience satisfaite, circule de toutes parts, et que la fraternité ait son jour! Ce ne sont pas les économistes qui s'en plaindront, et ce n'est pas au nom de la liberté qu'ils pourraient s'en plaindre. Ils donneront, peut-être, à ceux que l'ardeur du bien à faire entraînera dans les voies délicates du dévouement, des avertissements sur les conséquences diverses des différentes entreprises de l'esprit de charité, et des conseils pour assurer l'utilité du sacrifice. Mais ils respecteront, ils défendront, s'il le faut, au nom de leurs principes, des vertus et des efforts

Digitized by Google

qui seront des manifestations légitimes de la personnalité humaine; ils repousseront, ils écarteront de la concurrence morale et désintéressée du dévouement, comme ils écartent de la concurrence matérielle et intéressée du travail, *et par les mêmes motifs*, tous les obstacles et toutes les entraves; et, précisément parce qu'ils sont les avocats de la liberté, ils seront les inébranlables défenseurs de la charité.

Ils feront davantage, ils la prêcheront; ou plutôt la liberté la prêchera, la responsabilité l'imposera. Car tout se tient dans ce monde, et le bien, comme le mal, trouve en lui-même son aliment et son accroissement. Il n'y a pas seulement devoir et douceur pour l'homme dans l'amélioration et l'élévation de l'homme, il y a aussi intérêt et profit. L'homme est pour l'homme à la fois la plus nécessaire des ressources et le plus inévitable des obstacles, le plus grand des biens et le plus redoutable des périls. Une solidarité étroite lie tous les membres de la famille humaine, et nul avantage, nul progrès, physique ou moral, obtenus par un seul, ne restent perdus pour l'espèce; nul malheur non plus, nul abaissement individuels ne demeurent, dans leurs conséquences, limités à celui qui les subit directement. On peut cacher en partie, à l'esprit ou aux yeux, par des sophismes ou par des arrangements arbitraires, les mailles de ce réseau de responsabilité collective; mais on ne peut le détruire, et il suffit d'enlever le voile pour le manifester aux regards. C'est ce que l'on fait chaque fois que l'on supprime quelqu'une des mailles superposées du réseau menteur de l'organisation artificielle. C'est ce qu'aspirent à faire, autant que possible, les partisans de l'organisation naturelle, ou de la liberté, à laquelle est

Digitized by Google

consacré ce travail. La doctrine de la liberté n'est pas seulement la plus vraie, ou plutôt la seule vraie : elle est aussi la plus généreuse, la plus noble, la plus élevée : celle qui demande à l'homme le plus d'efforts et le plus de sacrifices, et qui, l'estimant le plus, l'oblige davantage. Si elle dit, d'un côté, en montrant la responsabilité inévitable et juste : N'attendez rien que de vous et ne demandez rien que l'indépendance ; elle dit, de l'autre, en montrant la solidarité naturelle et équitable : Occupez-vous des autres et songez à vous dans vos semblables. Cela est plus énergique, plus digne, plus respectueux, et plus persuasif en même temps, que de dire : Prenez ces furieux et enfermez-les, de peur qu'ils ne se déchirent ; ou : Jetez un os à ces chiens, de peur qu'ils ne vous dévorent. Et, si le procédé paraît moins *sommaire* et moins *expéditif*, il est plus assuré et plus profitable.

Voilà ce que vaut la liberté. Elle n'attaque pas seulement, comme les empiriques remèdes de la contrainte, les symptômes les plus extérieurs du mal ; elle attaque la substance du mal dans ses profondeurs les plus cachées : elle ne laisse à l'homme d'espoir qu'en lui-même ; mais elle lui découvre, en lui-même, la source inépuisable d'un espoir sans limites. Ceux qui comptent sur elle ne peuvent être déçus, car, dans la voie du mérite et de l'effort, vouloir, c'est réussir. Et, s'ils n'attendent rien que de l'action volontaire de l'individu, de l'échange naturel et libre des biens matériels et des biens moraux, ils attendent, avec confiance, de cette action volontaire incessamment rectifiée par l'expérience, non pas sans doute une métamorphose subite et absolue, interdite à l'imperfection d'un être borné, mais une amélioration graduelle et croissante, seule permise à un être

Digitized by Google

perfectible, dont le mérite est la fin, et à qui l'épreuve ne doit jamais faire défaut en ce monde, même dans la récompense.

## V.

Je ne veux pas insister davantage, et poursuivre, dans des détails qui lasseraient toute patience, un examen que tout homme de bon sens et de bonne foi peut faire aisément. Mais je ne crains pas d'affirmer que, de quelque côté que l'on se tourne, et quelque question que l'on envisage, — crédit, concurrence, machines, propriété, revenu, travail, instruction, et tout ce qui peut paraître digne d'étude dans la diversité si grande des intérêts qu'engendre le mouvement de l'activité humaine; — partout et toujours, si l'on va, non à la superficie, mais au fond des choses, on arrivera uniformément à la même conclusion : tout le bien vient de la liberté, tout le mal de l'imperfection de la liberté.

En peut-il être autrement, puisque la *liberté* c'est le *droit*, le *défaut de liberté*, ou la *licence*, la *violation du droit* : puisque l'homme est, par tous les côtés de son être, placé entre le devoir et le droit, ne pouvant manquer à l'un sans violer l'autre ; et qu'il n'a d'autre destinée ici-bas, d'autre obligation, d'autre règle, que de tendre, par un effort toujours plus éclairé et plus soutenu, vers la réalisation de ces biens suprêmes. On fait trop de cas du monde matériel, et on en fait trop peu. Le monde matériel n'est pas la fin de l'homme, même sur la terre ; mais

Digitized by Google

il est le moyen d'atteindre à cette fin : et le moyen participe de la grandeur et de la sainteté de la fin. Les besoins, les intérêts, les joies et les peines physiques, périssables, passagers, et dignes de peu d'estime en eux-mêmes, sont, en tant qu'ils émanent d'un être moral et libre et qu'ils l'affectent, respectables et sacrés. Le caractère du droit, qui est le sceau de l'homme, s'imprime à tout ce que touche l'homme ; et le développement de la vie humaine, *soumis aux restrictions de la justice, mais investi des prérogatives de la justice,* doit refléter, dans toutes ses parties, à mesure qu'ils se laissent entrevoir à nos regards, les traits de cette justice achevée qui nous attend, après l'épreuve, dans le monde supérieur où réside, dans sa perfection inaltérable, la source et la fin du mérite et du droit. C'est un principe spirituel qui agit sur cette scène matérielle ; et ce sont les lois de l'esprit qui doivent y régir ses actes.

Et ceci me ramène à la réflexion par laquelle j'ai commencé ce travail, et par laquelle je le termine. C'est l'esprit qui est en jeu dans toutes ces discussions qui s'engagent à l'occasion de la matière ; et, quand on parle du corps de l'homme, c'est de son âme qu'il s'agit. Sous cette question surtout, sous cette grande et inépuisable question de la contrainte et de la liberté, ce qui se cache, mais ce qui subsiste, c'est le débat éternel du spiritualisme et du matérialisme. Les termes changent selon les temps, mais le fond est invariable ; et, sous ces mots de concurrence ou de réglementation, de libre échange ou de protection, de franchise ou d'organisation du travail, comme sous les formules arides de l'ancienne scolastique, comme dans les joutes brillantes du quiétisme ou dans les entreprises du glaive sur la conscience

Digitized by Google

et les résistances de l'obstination ou de la foi, ce qui lutte, c'est la pensée et la force, l'esprit et le corps, le fatalisme et le libre arbitre. C'est là ce qui fait la grandeur et l'intérêt de ces débats. C'est là ce qui distingue la réalité de l'utopie, l'économie politique du socialisme ; mots nouveaux, choses vieilles comme le monde.

Que l'on remonte, dans l'histoire, aussi haut que l'on voudra ; l'on y trouvera toujours deux systèmes qui se disputent la conduite des hommes, et l'on n'en trouvera jamais que deux : le système de l'*organisation artificielle* et le système de l'*organisation naturelle ;* la *contrainte* et la *liberté*. L'un, ne voyant dans l'humanité que des formes, les sociétés, et sans souci des éléments qui remplissent ces formes, les individus, veut tout donner à la forme, sans rien laisser aux tendances des éléments. L'autre, distinguant dans l'espèce les individus, leur reconnaissant une existence et une action propres, laisse agir leurs tendances et respecte leurs mouvements, soucieux seulement de les garantir en les contenant par le devoir. Là tout est sacrifié à un but préconçu ; ici tout s'accommode au développement de la nature humaine et se règle sur ses besoins. Ce sont les deux voies opposées de l'observation et de l'hypothèse, de l'investigation patiente et de l'ignorance présomptueuse : d'un côté, l'alchimiste imperturbable déclarant à l'avance que tel corps *doit* être soumis à tel traitement et fournir tel résultat ; de l'autre, le chimiste modeste demandant à l'expérimentation de lui révéler des lois qu'il ignore, mais qu'il suivra quand les phénomènes naturels les lui auront enseignées : celui-là impuissant dans son orgueil, celui-ci plus puissant à mesure qu'il se soumet davantage.

De ces deux systèmes, le premier, comme de raison, a

Digitized by Google

prévalu d'abord. Pour les politiques des premiers âges, comme pour les naturalistes primitifs, le doute n'existait pas ; le doute ne naît que de l'expérience de l'erreur, et l'affirmation est le premier mouvement de l'ignorance. Pour eux l'individu, fait par Dieu, n'était rien ; la société, conçue dans leur cerveau, était tout. Pièces indifférentes d'un ensemble seul digne d'attention, les hommes devaient se plier à toutes les exigences de l'esprit d'invention politique. Sentiments, devoirs, intérêts, droits, rien n'arrêtait les dépositaires de cet esprit impitoyable. Ils faisaient une œuvre d'art, et pour la mener à bien ils ne regardaient pas à la matière. La théocratie au nom d'un principe indiscutable, la tyrannie par la violence brutale, la philosophie par le charme ou la puissance de ses conceptions, ont tour à tour entrepris de dompter cette matière résistante. L'esclavage d'ailleurs facilitait les expériences. On sait, pourtant, comment elles ont réussi, et si les hommes, malgré leur faiblesse, leur ignorance, et des souffrances qui les disposaient à l'illusion, se sont toujours prêtés docilement aux fantaisies des imaginations enthousiastes et aux folies des sages.

Mais un jour est venu, où l'homme a cessé d'être si peu de chose ; où la liberté morale de la conscience humaine, où l'inviolabilité morale de la personnalité humaine, où l'égalité morale des volontés humaines, ont été proclamées et peu à peu reconnues ; où, déclarés enfants d'un même Dieu, doués des mêmes attributs, obligés aux mêmes devoirs, et appelés au même héritage, les habitants de la terre ont été, par la portion essentielle de leur être, placés tous au même rang. Ce jour-là l'individu, chose principale et subsistante, a pris le pas sur la société, chose passagère et subordonnée.

Digitized by Google

Ce jour-là on a commencé à reconnaître que l'individu était le but, la société le moyen ; qu'elle était pour lui comme par lui ; et que c'était aux lois providentielles de la nature humaine à déterminer la forme des cadres affectés au développement de l'homme, non à des moules préconçus à emprisonner ou à dévier, suivant les mille caprices d'un arbitraire sans limites, le mouvement d'une activité dont nul ne sait le terme. Ce jour-là, aussi, l'humanité (l'histoire est là pour le dire) a marché avec une sécurité croissante dans les voies de l'amélioration terrestre ; et ses progrès, réalisés, non pour quelques-uns, comme au temps de l'esclavage, mais pour tous, ont été continus et désormais sans retour.

Entre ces deux systèmes, ainsi jugés par l'histoire et par le sens moral, il n'y a personne qui hésite, quand ils sont mis à nu ; et, à moins d'être pessimiste, on ne peut nier que l'organisation naturelle et la confiance dans l'excellence de l'organisation naturelle ne prévaillent de jour en jour davantage. La conversion est loin d'être complète pourtant : le sera-t-elle jamais ? et l'esprit humain, qui n'étend pas volontiers ses conclusions au delà du fait présent, le cœur humain, qui ne profite guère de l'expérience que dans les limites dans lesquelles il l'a subie, retombent sans cesse, à propos de tout ce qu'ils ignorent ou de tout ce qu'ils souffrent, dans la précipitation présomptueuse ou dans l'impatience exigeante des premiers jours. De là des retours vers l'organisation artificielle ; de là des recrudescences d'intolérance et de despotisme social. De là le doute du réel et la foi à l'imaginaire. De là le socialisme, pour prendre encore une fois le langage de notre temps, non, s'il est possible, sa partialité et son injustice. Il n'y a de neuf dans le so-

Digitized by Google

cialisme que le nom, et ce nom est souvent mal appliqué : il y a des socialistes qui l'acceptent, il y en a qui le répudient ; mais tous sont de la même école, et je ne sais lesquels sont les plus dangereux. Je ne crois pas qu'il faille les anathématiser, parce qu'il n'appartient pas à l'homme faillible d'anathématiser l'homme faillible. Je ne m'étonne pas même de leurs rêves et de leur fanatisme, parce qu'il est naturel que l'homme, toujours atteint de quelque côté par la douleur et limité par la faiblesse, se soulage par la plainte et s'agrandisse par l'illusion. Mais je crois qu'il y a une chose légitime et efficace à faire pour préserver les hommes du danger de les suivre et pour les préserver eux-mêmes du danger d'égarer les hommes. C'est de montrer, dans les choses humaines, l'empreinte des choses divines, et, sous les mouvements imparfaits de la créature, les lois infaillibles du Créateur. C'est de mettre en lumière, dans l'inévitable effort de l'épreuve, la liaison intime du droit et du devoir, du bien moral et du bien physique. C'est de poser, enfin, dans toute sa netteté, cette alternative qui résume tout : ou l'homme n'est qu'un corps, sans initiative et sans vie réelle, abandonné à des accidents sans règle et sans motif ; ou c'est un esprit, ayant ses nécessités comme ses obligations, *livré*, selon la belle expression de M. Guizot (1), *à ses œuvres et à la grâce divine.* La vie humaine est dans cette alternative, et pas un de ses mouvements n'en est affranchi. Il faut que l'homme choisisse. Peut-on craindre qu'il hésite sur le choix, si on sait lui en poser les termes?

(1) *Etude historique sur Washington.*

Digitized by Google

J'ai laissé ce travail, comme les autres morceaux reproduits dans ce volume, tel que je l'ai écrit il y a plus de deux ans. Il conserve donc, en la forme, sans aucune atténuation, le caractère d'une réfutation directe ; et M. Montégut, comme organe de la doctrine que je combats, y reste ma partie adverse. Il l'était bien, en effet, le jour où le ressentiment douloureux de ses anathèmes à la liberté m'a délié la langue. Mais il ne l'est plus, je l'espère du moins, et, s'il a un moment étonné les amis de la dignité humaine, il les a, depuis, plus d'une fois consolés. Il a écrit notamment, dans la Revue des Deux-Mondes du 1er octobre 1856, sous ce titre : *Simples essais sur le temps présent, de l'individualité humaine*, etc., un article étendu qui est à la fois une exposition dogmatique et une apologie chaleureuse de la doctrine de la liberté individuelle. J'engage le lecteur impartial à lire cet article, et, pour l'y mieux encourager, je lui en donne ici les principaux passages. Je crois qu'il m'en saura gré ; et il me semble que c'est une justice que je devais et à la cause que j'ai soutenue et à l'adversaire contre lequel je l'ai un moment soutenue.

« Jamais l'individualité humaine n'a été aussi faible qu'aujourd'hui, et jamais elle n'a été entourée de plus de périls. Les uns la redoutent comme une puissance envahissante et intraitable, contraire à la démocratie ; les autres la condamnent en la rendant responsable des excès de la licence. La société s'en effarouche comme de l'imprévu et du hasard : le peuple innombrable de la bureaucratie moderne, habitué à la monotone régularité de ses mécanismes, rit d'elle comme d'une puissance excentrique, aventureuse, incompatible avec le gouvernement des hommes. »

« Qu'est-ce cependant que cette puissance tant redoutée, et qu'on refoule autant qu'on le peut? *C'est la civilisation elle-même. L'individu n'est pas une des puissances sociales ; il est l'unique... On ne trouve pas à la société d'autre cause, à la civilisation d'autre fin que l'individu...* Tout gouvernement fondé en dehors de l'individu est contraire à la civilisation... C'est cette excellence de l'individualité, et cette absolue certitude du danger que courent les nations quand elles la laissent perdre ou diminuer, que je voudrais mettre en lumière comme une leçon encore utile au temps présent. »

« *L'individu est le commencement et la fin, la cause et le but de la civilisation :* c'est là une vérité qu'il ne faut pas se lasser de proclamer très-haut, car nous courons risque de l'oublier, et, *sous prétexte d'égalité, de bonheur des masses, nous faisons verser la société dans une ornière de barbarie*, à la grande joie des despotes, et aux applaudissements de ces foules, troupeau muet auquel n'a encore été donné ni la parole, ni l'indépendance, ni aucun des attributs de l'individu. »



Digitized by Google

« *Le but de la civilisation .. consiste* à *créer* le plus grand nombre d'individualités possible, à conférer au plus grand nombre ces inestimable bienfait de la personnalité, *à amoindrir* le plus possible *la tribu animale du genre humain*. C'est le but de la démocratie, j'imagine, ou elle n'en a aucun. *Nos modernes docteurs qui voient le progrès dans la destruction de l'individualité, nos modernes philanthropes qui voient l'avenir de l'humanité sous la forme d'un paternel absolutisme*, et qui, sous le prétexte de protéger les masses, réduisent autant qu'ils le peuvent l'individu à l'inaction, *tournent le dos volontairement ou involontairement à la tradition de l'humanité*, et *nous ramènent directement à la première étape des sociétés*... Lorsqu'aujourd'hui nous nous prononçons contre la liberté, *nous avouons inairectement deux choses également tristes, et qu'il faut oser dire tout haut : que le grand nombre*, c'est-à-dire les masses, *est incapable de civilisation ;* et que *le petit nombre*, c'est-à-dire les individus, *est capable seulement d'oppression*, de tyrannie, ou, comme on disait il y a quelques années, d'exploitation. »

« La race démocratique par excellence, la race germanique et anglo-saxonne ne s'y est jamais trompée... : — elle est restée fidèle à la cause de l'individualité ; elle a incliné et incline lentement vers cette république idéale où tous sont égaux parce que tous sont défendus contre les envahissements despotiques par les barrières de la dignité personnelle, où l'obéissance s'accorde, mais n'est jamais conquise par la force, où les liens qui rattachent les hommes entre eux sont une chaîne de devoirs réciproques, où le verbe impersonnel *il faut*, expression d'une nécessité fatale et signe d'infériorité morale chez ceux auxquels il s'adresse, est remplacé par le verbe personnel *je dois*, expression d'une volonté libre et signe d'une conscience en possession d'elle-même. »

« Voilà donc *la civilisation tout entière*, dans son passé et dans son avenir. *Créée par l'individu, elle doit à son tour créer l'individu*... Nous avons là... un critérium infaillible pour juger de l'excellence des institutions et des systèmes politiques... *Lorsqu'une machine impersonnelle, irresponsable, se charge seule du gouvernement des hommes, la civilisation*, au lieu d'être un bienfait, *devient un fléau, et l'âme humaine court de très-grands dangers*... Une liberté politique restreinte est rachetée par la licence des mœurs ; *l'inaction spirituelle entraîne* la paralysie du sens moral, *la perte du sentiment de la responsabilité*. »

« *Telle est la leçon que présente en particulier l'histoire de la France*... Soumis à de longues et successives compressions, jamais... l'individu n'a eu chez nous le temps d'apprendre la pratique de la liberté ; jamais n'a pu s'accomplir en lui *le lent développement de*

Digitized by Google

*la dignité personnelle.* Harcelé, irrité, *opprimé* pendant des siècles, *dès qu'il a eu un instant de répit, il n'a songé qu'à opprimer à son tour... On invoque comme un sauveur le système qui fut la cause de tout le mal;* on invoque contre les individus le système qui s'est opposé au développement de *l'individualité, c'est-à-dire de la vertu humaine,* et sa réapparition est saluée avec joie : car... *pour un œil mal exercé l'oppression semble porter avec elle son remède; mais un œil clairvoyant s'aperçoit bien vite que cette répression, bienfaisante en apparence, n'est qu'une aggravation nouvelle du mal ancien.* Et ainsi les sociétés tournent dans un cercle vicieux d'où elles ne peuvent sortir jamais. »

« Posséder un pouvoir gigantesque qui vous échappe par sa grandeur même; donner des ordres qui se perdent avant d'être obéis, comme la voix se perd dans l'espace lorsque la distance en dépasse la portée; n'être rien à force d'être tout; quelle pitié! Etre sujet d'un empire où l'on n'est rien que par son corps, rien que par l'impôt qu'on paie, par les vexations qu'on subit, quelle dérision! »

« Charles-Quint tenta, heureusement sans réussir tout à fait, ce qui avait déjà trop réussi autrefois, *le gouvernement au moyen des armées permanentes et d'une machine administrative...* Ses plans de gouvernement échouèrent dans la moitié de l'Europe, mais on peut encore juger de l'arbre par ses fruits... *A-t-on seulement évité l'anarchie,* qu'on voulait comprimer? L'histoire répond à cette question en nous montrant deux cents ans de guerres ininterrompues. *Les peuples n'ont rien gagné à être opprimés, pas même la sécurité matérielle.* Quelle anarchie, fût-elle longue d'un demi-siècle, aurait égalé les horreurs de la guerre des Pays-Bas et le sanglant imbroglio de la guerre de trente ans? Quel anabaptiste ou quel sacramentaire aurait pu égaler en crimes le *señor soldado,* qui pendant plus de cent ans fut la terreur de l'Europe? Si nous n'avons rien gagné, en revanche nous avons beaucoup perdu. Ce *système,* qui a plus ou moins pesé sur toute l'Europe, *a partout infecté les sources de la vie;* aucune nation n'a pu se développer librement et montrer ce dont elle est capable. L'Espagne s'est épuisée pour imposer cette compression; l'Italie en est morte; l'Allemagne en a été contrariée et gênée au point de ne plus être que le séjour d'une race et de ne pouvoir devenir une nation; quant à la France, son histoire des trois derniers siècles montre assez qu'elle n'a rien évité. »

« *Le seul apprentissage de la liberté, c'est la possession de la liberté elle-même.* Aussitôt, par conséquent, que disparaît en France ce gouvernement qui dispense de responsabilité, d'activité morale, de caractère, l'individu, appelé à la liberté, se montre ce qu'il est, plein de maladresses, d'égoïsme et d'ignorance... Combien de temps

Digitized by Google

durera cette situation violente, c'est ce qu'il est difficile de savoir; mais *il serait sage à tout gouvernement de prévoir qu'elle devra cesser un jour, et, pour son salut et sa durée même, de travailler à adoucir les crises futures en élargissant de plus en plus la sphère où peut s'exercer l'initiative individuelle*, et en faisant tous ses efforts pour augmenter les rangs du peuple et diminuer les rangs de la populace. Le peuple! la populace! voilà en effet les deux termes extrêmes qui indiquent le mieux les différences qui existent entre les deux systèmes contraires : *partout où l'individualité est souveraine, il existe un peuple ; là où ses droits sont contestés, il n'existe trop souvent qu'une populace.* »

« L'Etat pense pour l'individu, délibère et avise pour lui... *D'où peuvent venir à l'individu soumis à un pareil régime la sagesse, l'expérience, le caractère, l'esprit de résistance, l'intelligence des intérêts qui lui sont communs avec tous ses semblables?* »

« Tout faible qu'il est cependant, *l'individu n'en est pas moins fort redoutable* à notre époque, car, s'il n'a pas de qualités bien saillantes, il a au moins un vice bien tranché. S'il n'a pas la science de la liberté, il a le goût de l'anarchie. *Moins sa vie individuelle est unie à la vie générale, et plus il est formidable à son voisin.* Ne cherchant en tout que son intérêt privé, il ignore le scrupule; HABITUÉ A ÊTRE COMPRIMÉ, IL IGNORE LA CONTRAINTE VOLONTAIRE. Comme il ne connaît d'autres obstacles que des obstacles extérieurs, il marche jusqu'à ce qu'il soit arrêté... »

« Cependant, malgré tant d'obstacles, la force de la liberté est tellement puissante qu'il n'y a point à douter de son triomphe définitif. » Etc., etc., etc.

Digitized by Google

# SOLIDARITÉ MORALE DES NATIONS.



Digitized by Google

Digitized by Google

# SOLIDARITÉ MORALE DES NATIONS.

## LE PÉROU DEVANT LA SOCIÉTÉ D'ÉCONOMIE POLITIQUE.

(EXTRAIT DU JOURNAL DES ÉCONOMISTES, DU 15 AVRIL 1856.)

Non, quoi qu'on en puisse dire, occuper la matière, ce n'est point déserter l'esprit ; et ouvrir au corps de nouvelles perspectives de puissance et de bien-être, ce n'est point diminuer l'empire et réduire le rôle de la pensée. L'un ne va pas sans l'autre, et la nature humaine est indivisible. Toute conquête *réelle* de l'un de ses éléments est une victoire pour l'homme entier.

Notre siècle a accompli de merveilleux progrès dans l'art de produire ; et, parfois, — oubliant qu'il n'y a pas d'effet sans cause, et que c'est la tête qui mène les bras, — il se demande s'il n'a point payé ces biens nouveaux par l'abandon de biens plus précieux, et si l'activité matérielle n'est pas un empiétement sur l'activité morale. Mais ces changements si grands dans la condition matérielle de l'humanité ont eu pour impulsion des changements non moins grands dans sa condition morale ; et à chaque pas dans

Digitized by Google

une voie a correspondu dans l'autre un pas semblable. C'est la reconnaissance des *droits* qui a été le point de départ du développement des *forces ;* et, réciproquement, tous les faits considérables qui sont venus agrandir le domaine de la vie physique ont eu pour résultat d'élargir et d'élever le cercle des sentiments et des idées.

Ainsi (pour prendre un exemple décisif, et marquer d'un trait le caractère le plus saillant de notre époque), ce qui frappe, du plus vif comme du plus légitime étonnement, quand on cherche à apprécier l'histoire contemporaine, c'est l'agrandissement et en quelque sorte l'élargissement du monde par l'agrandissement de l'action de l'homme sur le monde. Un besoin irrésistible et indéfini d'expansion s'est de toutes parts, et comme à un signal donné, manifesté chez tous les peuples. Autrefois, naguère encore, un peuple était une individualité distincte et isolée. Il vivait pour lui seul et par lui seul. C'était pour lui qu'il réservait son travail, et son travail était le seul qui lui fût destiné. C'était pour lui aussi, et par lui, qu'il pensait et qu'il sentait. Séparé des autres par mille obstacles et mille contrastes, il était à lui-même son but, sa règle, son horizon, *ne comptant que sur soi, et ne comptant qu'avec soi.* Trois ou quatre inventions, fruits des spéculations de l'intelligence, se sont produites ; et le monde physique a été transformé. *La science a parlé, et les barrières matérielles se sont abaissées.* Plus de distances, plus de difficultés insurmontables : il semble ne rester d'entraves que celles qui ne gênent pas encore et que l'on n'a pas entrepris de faire disparaître. La terre, morcelée longtemps à grand'peine entre des mains jalouses, est devenue le champ commun d'un travail plus fécond à mesure qu'il est mieux concerté ; et tous se sont mis à vivre pour tous

Digitized by Google

et par tous, on pourrait presque dire à vivre *partout*. Hier chacun voyait le monde dans d'étroites limites ; demain le monde sera la patrie de chacun.

Mais cette pénétration réciproque n'est pas bornée à l'existence extérieure ; et ce ne sont pas seulement les *besoins* et les *produits* pour lesquels il n'y a plus de frontières. L'ubiquité matérielle a entraîné l'ubiquité morale. En se répandant sur le globe, les hommes s'y sont répandus tout entiers, mêlant leurs affections et leurs connaissances comme ils mêlaient leurs appétits et leurs labeurs ; et l'échange plus facile et plus habituel des dons de la nature a amené la communication plus prompte et plus efficace des biens de l'intelligence. *L'industrie a marché, et les barrières morales se sont abaissées.* Point de faits, aujourd'hui, de l'ordre politique ou de l'ordre social, de l'ordre scientifique ou de l'ordre religieux, dont le retentissement et l'influence ne dépassent rapidement le théâtre qui les voit accomplir. Point d'actes, généreux ou iniques, qui ne suscitent le blâme ou l'éloge par delà les montagnes et les mers. La pensée de l'homme, comme son bras, atteint partout. Le sens moral s'est amplifié comme le sens physique. Et, de même qu'il y a, pour l'offre et la demande, dans la sphère des transactions relatives au bien-être, un *marché général* dont les marchés particuliers éprouvent et suivent l'influence ; de même il y a, pour le bien et le mal, pour le vrai et le faux, une *conscience générale* et une *intelligence générale* qui résument et revisent les conclusions et les arrêts des intelligences et des consciences particulières. Grande et salutaire influence, dont la justice et la vérité ont tout à attendre ! En faisant sentir à chaque peuple, comme la société le fait sentir à chaque homme, que son existence n'est ni bornée, ni livrée absolument à elle-

Digitized by Google

même, mais placée à toute heure et pour toute chose dans la dépendance et sous l'œil de tous, cette solidarité naturelle accroît à la fois, pour chacun, par la puissance si grande de la collectivité, et la responsabilité, et les lumières, et l'énergie. En revendiquant, au nom du droit de tous sur le patrimoine de tous, le contrôle de tout ce qui intéresse la commune dignité de l'espèce humaine, elle substitue graduellement, aux passions, aux préjugés, aux erreurs de juges trop souvent aveugles ou impuissants, l'autorité et l'indépendance d'un tribunal toujours plus impartial et plus élevé. Et, montrant, derrière les entraînements et les succès passagers de la force et de l'opinion partielles, la réaction inévitable et prépondérante de la force et de l'opinion universelles, elle réduit de plus en plus, pour la paix et pour l'honneur de tous, et la possibilité et le danger des erreurs et des excès particuliers. Une société bien ordonnée ne souffre pas que personne, dans son sein, se mette au-dessus des lois ; il y a maintenant des lois de l'humanité avec lesquelles aucune société ne peut se dispenser de compter.

## I.

Le nouveau monde (pour ne rien dire de l'ancien), a donné lieu, dans le mois de février, à deux remarquables manifestations de cette influence salutaire : l'une regarde l'Amérique du Nord, l'autre l'Amérique du Sud.

Le premier fait est connu, et il est inutile d'y revenir.

Digitized by Google

Une grande nation, dont les destinées prodigieuses ont, depuis soixante ans, le privilége d'étonner l'Europe, mais dont l'entreprenante audace, trop peu résignée encore à s'arrêter devant l'invincible barrière du droit, mêle parfois le scandale à l'admiration, semblait au moment de rompre sans retour, par une éclatante et dangereuse répudiation de la loi morale, avec les principes mêmes qui ont été jusqu'à ce jour son honneur et sa force. Un simple publiciste, soutenu, il est vrai, par une grande autorité personnelle, et qui a acquis, par un généreux éloge du bien, le droit de flétrir le mal librement, a pris à témoins, contre la conduite et le langage publics des Américains, les prérogatives de l'humanité et les leçons de l'histoire (1); et le prestige encore intact de la fortune n'a pas prévalu contre la parole d'un homme de cœur. Il est possible — quoique depuis lors la cause, alors douteuse, de la justice, ait obtenu un succès sérieux (2), — que l'iniquité ne recule pas devant ce généreux avertissement d'un ami sincère : mais, si elle s'accomplit, le châtiment ne lui fera pas défaut ; et les calamités attachées aux fautes des nations ne préserveront pas la fière république de la réprobation qui l'a menacée.

Le second fait est moins considérable peut-être. Il n'est pas, assurément, de nature à émouvoir autant l'opinion publique, parce qu'il concerne un pays qui ne tient pas dans le monde une aussi grande place que les États-Unis; mais il n'est pas moins remarquable, à le bien juger. Peut-être même est-il plus significatif encore, et montre-t-il

(1) V. dans le *Journal des Débats* du 5 février l'article de M. E. Laboulaye sur la *Question de l'esclavage aux États-Unis.*

(2) La nomination de M. Banks à la présidence si longtemps disputée.

Digitized by Google

mieux la force du lien moral qui unit les nations, en faisant voir ce lien non-seulement subi, mais senti et accepté par elles. Le 5 février, une partie du nouveau monde apprenait qu'il y a à compter avec la conscience du vieux monde ; le 7, une autre partie du nouveau monde rendait spontanément hommage au vieux monde en venant, pour éviter l'erreur et le blâme, faire en France appel aux lumières et à l'appui de l'opinion. Voici ce fait : il vaut bien peut-être qu'on s'y arrête un instant.

Le Pérou, malgré les idées que réveille son nom, n'a pas été, en général, depuis longtemps, dans une situation bien prospère. Chargé d'une dette relativement fort lourde, — ce qui, en dépit de théories très-répandues dans les deux hémisphères, n'est pas toujours un symptôme d'opulence, — il a suffi péniblement, depuis la guerre de l'Indépendance, au moyen d'impôts difficilement obtenus, à l'accomplissement de ses obligations et au paiement de services publics assez imparfaits. Un territoire coupé en fractions à peu près inaccessibles l'une à l'autre ; une population clair-semée ; une industrie nulle ; un commerce languissant ; une agriculture même assez médiocre, malgré les avantages inappréciables du sol et du climat les plus variés ; peu d'union, de lumières, d'activité et d'aisance dans la population, peu de force et de ressources entre les mains du gouvernement, par conséquent : voilà quelle était, hier encore, la situation du Pérou. Du jour au lendemain, ce pays, qui semblait obéré à perpétuité, s'est trouvé dans l'embarras des richesses. Près de lui, dans des îles dont il ne s'était guère jamais occupé, mais qui cependant ne lui sont pas sérieusement disputées, l'attendaient des trésors plus précieux et plus facilement exploitables que ceux du Potose ou de Pasco ; des dépôts immenses,

Digitized by Google

presque indéfinis (1), d'une substance avidement recherchée par l'agriculture européenne, le *guano*. C'était une rencontre fabuleuse. Sans embarras ni frais, rien qu'en permettant aux étrangers de lui payer, au prix qu'il lui plairait de fixer, cette substance qui ne lui a rien coûté et qui n'a pas pour lui de valeur, le Pérou pouvait se procurer des recettes hors de toute proportion avec son développement et ses besoins. C'est ce qui est arrivé ; et, dans l'espace de quatre ou cinq ans, son revenu s'est élevé de 6 à 7 millions de piastres (2) à 12 ou 13 millions. Chaque année le voit grandir plus rapidement.

Qu'est-il résulté, pour la fortune privée, de cet accroissement subit de la fortune publique? Et quelle a été l'influence de cette richesse numéraire du gouvernement sur la richesse effective de la nation, le bien-être individuel? Il est difficile de l'évaluer avec quelque précision ; mais il est permis de douter que cette influence ait été grande ou bien favorable. Avec nos habitudes déjà anciennes de publicité, une somme de 25 à 30 millions de francs, laissée en dehors de tout contrôle, est une chose monstrueuse, impossible à imaginer ; et l'emploi des moindres deniers donne lieu chez nous aux plus minutieuses constatations. Au Pérou la constitution est moins sévère ou moins bien

(1) D'après l'examen qui en a été fait par plusieurs personnes, et notamment par l'amiral commandant la station anglaise dans l'Océan Pacifique, la valeur totale du guano s'élève *au moins* à 210 millions de piastres fortes, c'est-à-dire à plus de 1 milliard de francs, au prix de 30 piastres le tonneau fixé par le gouvernement péruvien. Ces chiffres et tous les faits que j'ai avancés sont extraits d'une note qu'a bien voulu me fournir M. Quijano, toujours si bien renseigné, et, de plus, en cette circonstance, interprète de M. Villotta auprès de la Société d'économie politique.

(2) La piastre vaut 5 francs 41 centimes.



Digitized by Google

observée, car ces revenus nouveaux ne figurent pas au budget ; et, quoiqu'ils atteignent et dépassent déjà la totalité des anciens revenus dont se compose ce budget, aucun compte sérieux de leur emploi n'a été rendu au pays jusqu'à présent. Bien des réclamations ont été faites à cet égard, comme on peut le penser ; mais il a été répondu invariablement à toutes les observations qu'un budget, étant l'établissement régulier des ressources et des charges annuelles d'une nation, ne doit comprendre que des ressources *régulières*, c'est-à-dire certaines et susceptibles d'une évaluation précise : qu'un produit variable et précaire, comme celui de la vente du guano, n'y peut dès lors convenablement figurer ; que le mieux était donc, nonobstant ce produit, de continuer à pourvoir, par les moyens *habituels*, aux dépenses *habituelles*, en laissant au gouvernement le soin d'employer, pour des dépenses *extraordinaires*, ses ressources *extraordinaires*. En conséquence de cette théorie, les choses ont marché comme devant. Il n'y a rien de changé au Pérou ; il n'y a que du guano de moins et des abus de plus. Quant au reste, le budget avoué se règle comme s'il n'était pas doublé d'un budget occulte. La dette subsiste, les douanes sont maintenues, les patentes ne sont point allégées, et les dîmes fournissent leur contingent accoutumé. Les raisons particulières n'ont pas manqué, non plus que les raisons générales, on l'imagine, pour justifier en détail la conservation de chacune de ces charges. On a dit, pour la dette, d'une part, que le crédit prouve la richesse et l'emprunt le crédit ; d'une autre, que, tout créancier devant, pour être payé, souhaiter la prospérité de son débiteur, avoir des créanciers, c'est avoir des amis, ce qui signifie, pour un gouvernement, des partisans : qu'ainsi, c'est une double faute, à la

Digitized by Google

fois politique et financière, de songer à diminuer ses obligations par des considérations secondaires d'économie. Pour ce qui est des douanes, on a trop à cœur l'intérêt de *l'industrie nationale*, qui n'est pas née, cela est vrai, mais qui naîtra bien sans doute quelque jour, et qui ne saurait vivre et grandir, quand elle naîtra, si elle ne trouvait chauffé à point, à l'avance, l'indispensable berceau de la protection. On a ajouté que supprimer des impôts, c'est trop facile, mais qu'en établir n'est pas aussi aisé, et qu'en cette matière, comme en d'autres, il n'y a que le premier pas qui coûte. Le guano ne durera pas toujours ; l'on a beau dire qu'il y en a pour 1 milliard, on peut voir la fin d'un milliard (1), même au Pérou ; et les gouvernements sont obligés de songer à l'avenir. Que ferait-on, après avoir fondé tout l'édifice financier sur une seule base, le jour où cette base viendrait à manquer ? Qui sait s'il ne faudrait pas quelque jour en revenir aux douanes ? Quelle perspective ! Et ne vaut-il pas mieux, puisque cette source de revenus est ouverte, la laisser couler, quoiqu'inutile, pour l'avoir au jour de la soif, et garder son mal, si mal il y a, que de l'écarter pour le retrouver plus tard, quand on en aurait perdu la patience avec l'habitude ? Des considérations semblables ont été présentées à l'appui des autres contributions ; et les Chambres et le pays les ont, à ce qu'il paraîtrait, tenues toutes pour également satisfaisantes, puisque l'administration a continué d'avoir carte blanche pour l'emploi de ses nouvelles ressources.

Tout le monde, cependant, n'est pas d'aussi facile composition, et le triomphe des théories administratives n'a pas étouffé entièrement les théories contraires. Quels que

(1) Voir la note précédente.

Digitized by Google

soient la distance et les obstacles qui séparent le Pérou de l'Europe, il y a, dans ce pays, comme dans le reste de l'Amérique, une portion notable d'hommes qui se tiennent en relations avec l'Europe ; imbus de ses idées, au courant de ce qui s'y passe, et désireux de faire profiter leur patrie de l'expérience et des lumières des sociétés qui marchent à la tête de la civilisation. Le nombre et l'importance des membres de cette élite intellectuelle s'accroît chaque jour, et chaque jour aussi leur préoccupation de la situation de leur patrie devient plus vive ; car, plus ils y réfléchissent, plus ils se convainquent qu'il n'y a, dans les arguments opposés à la réforme du budget péruvien, que des erreurs graves, sources de pratiques dangereuses, et dont il est de l'intérêt comme de la dignité de tous de s'affranchir au plus vite. Leurs raisons sont bonnes à rappeler, quoiqu'elles ne soient pas, non plus que les arguments auxquels elles sont opposées, originaires du Pérou.

A leurs yeux, toute dette est une charge, pour une fortune publique comme pour une fortune privée, et le proverbe : *Qui paie ses dettes s'enrichit*, n'est pas moins à l'usage des nations qu'à l'usage des individus. Le crédit est une force, sans doute, et l'emprunt est la manifestation de cette force ; mais il la manifeste en l'employant, c'est-à-dire en l'annulant. Cesser de devoir, ce n'est pas perdre son crédit, c'est le rendre de nouveau disponible en le dégageant. La force qui n'est plus mise en œuvre revit tout entière, prête pour un emploi semblable, sinon pour un meilleur.

Aux yeux de ces hommes, les droits de douane, — dès qu'ils sont assez élevés pour affecter la nature et le chiffre des transactions, c'est-à-dire dès qu'ils dépassent les frais

Digitized by Google

des mesures nécessaires pour garantir la liberté des transactions, — sont des *entraves et non des encouragements aux échanges, et, par conséquent, à l'industrie qui produit les objets d'échange comme au commerce qui les transporte.* Ils atteignent donc, par un effet directement contraire à celui qu'on se promet de leur établissement, la richesse *industrielle et commerciale* dans sa source même, le travail, en même temps qu'ils mettent, de mille manières incommodes et funestes, obstacle aux communications internationales qui fécondent le travail et le rémunèrent.

Pour ces hommes encore, un impôt est un *bien*, quand il est nécessaire, équitablement réparti, et convenablement employé; un *mal*, quand l'une de ces conditions lui manque. Il est impossible de toucher à une somme sans la diminuer, cela saute aux yeux; mais une réduction, toujours la même en apparence, change entièrement de caractère, selon qu'elle est une assurance efficace ou une privation gratuite. Dans le premier cas, le gouvernement ne *prend* réellement rien à personne; il reçoit le remboursement de ses services, services indispensables, et par conséquent productifs, sans lesquels la richesse imposée n'eût pas été acquise ou conservée, ou ne l'eût été qu'en partie. L'impôt, alors, n'est qu'une portion des frais de revient, la première peut-être ou la plus essentielle; et l'intérêt est d'accord avec l'équité pour en conseiller l'acquittement empressé. Dans le second cas, il y a un *tribut* sans cause; ce n'est plus le paiement d'une dette, c'est une rançon. Prélevé, sans compensation, sur une richesse à l'acquisition et à la conservation de laquelle il ne contribue pas, ce tribut est une *perte* que rien n'atténue ni n'excuse. L'impôt, alors, est contraire à la notion la plus élémentaire de la pro-

Digitized by Google

priété; et l'intérêt général, inséparable de l'intérêt privé, n'autorise, pas plus que le droit, cette perception arbitraire. Ces raisons sont les seules qui justifient les impôts. Mais, en les justifiant, elles les limitent; elles peuvent, dans un cas exceptionnel, en exiger la suppression. Elles n'ont pas ordinairement cette portée, cela est vrai, parce qu'il n'y a guère, ordinairement, dans un pays, d'autres richesses à la disposition du gouvernement que les possessions et les profits individuels, et qu'il faut bien puiser l'eau là où elle coule. (Heureux, d'ailleurs, il faut le dire, les peuples chez lesquels la propriété individuelle a tout envahi pour tout mettre en œuvre!) Mais avoir sous la main, comme le gouvernement du Pérou, en dehors de l'impôt, la certitude d'un revenu supérieur aux dépenses habituellement soldées par l'impôt, c'est être en mesure de s'abstenir, pour protéger l'activité individuelle, de faire sur les produits de cette activité un prélèvement habituellement inévitable; et pouvoir s'abstenir d'une chose qui n'est utile et juste qu'autant qu'elle est nécessaire, c'est être tenu de s'en abstenir.

Pour ces hommes, enfin, il n'y a pas de distinction soutenable à faire entre des ressources ordinaires, naturellement appelées à figurer au budget, et des ressources extraordinaires qui ne devraient point y être comprises; car toutes les sources de revenus sont plus ou moins sujettes à varier, soit dans leur nature, soit dans leur abondance; et tous les chiffres prêtent, par quelque côté, à l'incertitude. Qu'importe, d'ailleurs, quant à la publicité des dépenses, par quelles voies l'argent arrive aux mains d'un gouvernement? C'est toujours au même titre, c'est-à-dire comme représentant la nation, qu'un gouvernement a pouvoir d'administrer; et les conditions

Digitized by Google

de ce pouvoir sont indivisibles. N'ayant rien en propre, il ne peut disposer de rien qu'au nom de tous. Il ne reçoit et ne manie de deniers que comme gérant de la fortune publique : tout ce qu'il touche fait donc partie de la fortune publique ; et, dès lors, il doit de tout un compte également exact.

Voilà ce que disent les partisans d'une réforme financière et administrative au Pérou ; et ils ajoutent qu'en demandant cette réforme et critiquant, comme ils le font, les errements actuels, ils n'entendent pas moins servir les plus vrais et les plus précieux intérêts du gouvernement que ceux de la nation. Ce sont choses inséparables. Puis, toute puissance sans contrôle est exposée au soupçon, sinon à l'abus, surtout en fait d'argent ; et la meilleure sauvegarde des pouvoirs publics est le respect des gouvernés, qui ne s'obtient et ne se conserve que par la scrupuleuse observation de tous les devoirs et de toutes les formes. Le seul moyen de ne pas encourir de responsabilité imméritée, c'est d'aller toujours au-devant de la responsabilité légitime.

## II.

Tel est le débat qui, depuis quelques années, divise le Pérou. C'est ce débat, — grave, comme on le voit, au point de vue scientifique, puisqu'il porte sur des questions de premier ordre, considérable au point de vue pratique, puisqu'il s'agit du sort d'une nation, — qui a été porté, le 7 du mois de février, devant une juridiction

Digitized by Google

française, celle de la *Société d'économie politique* de Paris. L'opinion, en France, n'est pas toujours favorable aux économistes, et en particulier aux économistes indigènes, quoiqu'elle finisse assez ordinairement par leur donner raison, sans se l'avouer ; et la Société d'économie politique ne mène pas beaucoup de bruit sur le pavé de Paris, parce qu'elle n'est point un cénacle ambitieux de prophètes méconnus et de gouvernants en disponibilité, mais tout simplement une réunion d'hommes sérieux, causant sans prétention, pour s'éclairer mutuellement, sur les sujets d'étude qui se présentent à eux dans le cours de leurs recherches ou dans l'accomplissement de leurs fonctions diverses. Mais au dehors le nom de la France ne brille pas moins dans les sciences philosophiques que dans les armes ou l'industrie ; et les discussions où tant d'hommes distingués apportent le fruit de leur expérience et de leurs réflexions sont suivies avec intérêt, comme des leçons pleines d'enseignements précieux, par les esprits studieux des deux mondes. Aussi des Péruviens éclairés n'ont-ils pas hésité à faire appel, en faveur des doctrines auxquelles leur paraît lié l'avenir de leur patrie, à cette autorité peu reconnue de ce côté de l'Atlantique, convaincus que l'opinion de l'élite des savants français serait d'un grand poids sur l'opinion de leurs compatriotes. Ils avaient, en conséquence, prié la Société d'économie politique de consacrer une de ses séances à l'examen de la situation du Pérou. M. de Villota, consul de Buénos-Ayres au Pérou, en ce moment à Paris, s'était fait l'organe de ses concitoyens ; et, bien qu'il s'agît surtout d'une question de principes, il n'avait rien négligé pour mettre à la disposition de la Société tous les renseignements désirables sur l'étendue, la configura-

Digitized by Google

tion, la population du Pérou, ainsi que sur l'état de l'agriculture, de l'industrie, du commerce et de l'administration. — Une affluence inusitée témoignait de l'intérêt qu'avait excitée cette communication, et la discussion a prouvé que chacun avait pris au sérieux l'appel de M. Villota.

Il n'entre pas dans le plan de cet article de reproduire tous les renseignements fournis par M. de Villota (renseignements fort curieux d'ailleurs), ni de rendre précisément compte de cette séance. Ce travail a été fait, pour les Péruviens et pour les Français curieux de ces matières, par l'habile secrétaire de la Société d'économie politique (M. Joseph Garnier) (1). Nous nous bornerons à dire, pour notre part, que les espérances de M. Villota n'ont pas été trompées. Les théories dont il espérait la condamnation ont trouvé (la vérité exige cet aveu), quelques adhérents *partiels* parmi les assistants. L'accord dans l'amour de la vérité n'implique pas l'unanimité dans les idées, et le drapeau économique, comme tous les autres, est parfois déchiré par ceux qui le suivent. Il était impossible qu'il s'élevât, dans une réunion française, une seule voix pour défendre l'existence d'un budget occulte et le régime d'abus inévitables qui en est la conséquence. La clandestinité chez nous est une chose qui a fait son temps, et il n'est pas besoin d'invoquer contre elle les conclusions de la science ; la répugnance de la conscience suffit à la condamner. On la réprouve, on ne la discute pas. Ce qui se discute encore, même parmi les hommes instruits, c'est le chapitre des réformes financières. Tout

(1) V. dans le numéro de février du *Journal des Economistes*, le compte rendu de M. J. Garnier, et les notes et opinions diverses qui y sont jointes.



Digitized by Google

le monde n'a pas des vues identiques sur la théorie de l'impôt ; la dette et les douanes conservent des apologistes ; et l'intervention administrative séduit, par de grands attraits, les bonnes volontés impatientes. Chacun, ici-bas, a ses préférences en fait de progrès ; et ceux même qui n'attendent rien que du mouvement naturel de la liberté ne peuvent s'empêcher de souhaiter à ce mouvement telle ou telle direction. Il y aurait trop de vertu à n'être jamais tenté d'aider un peu, par une impulsion passagère, le progrès à suivre sa pente ; et 60 millions par an (1) à consacrer à l'amélioration d'un pays, c'est, il faut l'avouer, de quoi encourager étrangement l'imagination. De très-beaux plans, attestant beaucoup de connaissances et une confiance généreuse dans l'avenir, ont donc été proposés au Pérou pour la mise en valeur immédiate de toutes les ressources de son sol. Mais ces projets, si flatteurs qu'ils fussent, n'ont pas reçu la sanction de la réunion. L'impression dominante, l'impression véritable, autant du moins qu'il est permis de la constater (car la Société d'économie politique ne formule jamais de votes), a été, avec un vif sentiment de gratitude pour l'honneur fait par M. de Villota aux économistes français, une énergique et complète adhésion aux principes d'ordre, de justice, de liberté individuelle pour lesquels l'honorable Péruvien sollicitait leur précieux patronage. Ces éternels principes, devise des Adam Smith et des Turgot, héritage du genre humain dont ils sont la charte morale et matérielle, proclamés par les sages, proclamés plus hautement encore par l'expérience de tous les pays et de tous les

(1) 60 *millions par an*. La question proposée par M. Villota était ainsi conçue : Que doit-on conseiller à un pays qui a, *en dehors de l'impôt, un revenu annuel de 60 millions de francs ?* etc.

Digitized by Google

temps, ont reçu, dans cette soirée, une consécration nouvelle et éclatante. Le président et le vice-président de la Société, investis l'un et l'autre d'une si grande et si légitime considération (M. Dunoyer et M. Michel Chevalier), ont été, en exprimant leurs idées personnelles, les fidèles interprètes des idées de tous. M. Dunoyer, en particulier, plus spécialement engagé par son poste, a fait entendre des paroles vraiment dignes d'être recueillies pour la conduite des nations, et dont la netteté parfaite égalait la portée. Jamais, nous le croyons, on n'a marqué avec plus de fermeté et plus de convenance cette limite, aussi délicate qu'importante, qui sépare les services publics réels des simulacres parasites qui en usurpent et en compromettent le nom ; distingué plus nettement l'administration protectrice et profitable de l'immixtion onéreuse et gênante ; et signalé d'une main plus sûre ces deux écueils, également redoutables et si voisins l'un de l'autre, l'affaiblissement et l'abus, la superstition et le mépris de la fonction si nécessaire et si hasardeuse de gouverner. Jamais on n'a mieux défini ces deux forces, trop souvent mal comprises et mal réglées, l'initiative de chacun et la surveillance de tous, le mouvement et l'ordre, la liberté et l'autorité, forces non pas opposées et ennemies, comme on le dit tous les jours, mais de même origine et de même nature, naissant l'une de l'autre et se soutenant l'une l'autre : la liberté, source de toute action, de toute connaissance, de toute moralité et de toute richesse ; l'autorité, garantie, c'est-à-dire portion de la liberté, : le droit émanant de l'individu ; la loi déclarant le droit au nom de tous pour le faire respecter dans tous et par tous. L'impression produite par ces paroles subsiste encore chez ceux qui les ont entendues. Ce n'était pas seule-

Digitized by Google

ment, en effet, le savant justement renommé, c'était l'honnête homme universellement respecté qui les prononçait ; et la chaleur contenue de l'accent disait assez qu'en émettant, comme principal organe d'une réunion imposante, un avis qui devait être recueilli et commenté au delà des mers, l'honorable président sentait bien ce qu'imposent le nom et le rang, et quelle responsabilité s'attache aux conseils donnés de haut aux nations.

Dans quelle mesure ces conseils, fidèlement reportés aux Péruviens généreux qui les attendent, et par eux transmis à leurs concitoyens, seront-ils suivis sur les bords de l'Océan Pacifique ? L'avenir le dira. Il y aurait présomption à leur prédire une application immédiate et sans mélange : il est permis d'espérer du moins que le même zèle qui les a demandés ne sera pas entièrement impuissant à les faire écouter. Ce qu'on peut affirmer en toute certitude, c'est que jamais société ne s'est trouvée dans des circonstances plus décisives, et que du parti qui sera pris au Pérou, relativement à toutes les questions que soulève l'emploi de ces revenus nouveaux, peuvent dépendre ou la renaissance éclatante ou la déchéance définitive de ce pays. Ce n'est pas en vain que de semblables occasions sont offertes aux peuples, et, quand elles ne leur sont pas bienfaisantes, elles leur sont mortelles.

Les Péruviens ont d'autant moins le droit de s'aveugler à cet égard que l'expérience de leurs ancêtres, la leur même, sont là pour les éclairer. La race espagnole est, assurément, une race énergique et noble ; elle a de belles pages dans l'histoire, non pour les armes seulement ou pour les arts, mais pour l'industrie aussi et pour l'agriculture, dans lesquelles elle avait devancé la France et l'An-

Digitized by Google

gleterre. Ce qui a déterminé son amoindrissement pouvait lui procurer une grandeur nouvelle et semblait devoir le faire. La conquête d'un monde et la possession de trésors immenses l'ont affaiblie et ruinée ; mais parce qu'elle a tout obtenu, territoires et métaux précieux, par la violence, qui paralyse tout ce qu'elle souille. Le mauvais usage d'une richesse mal acquise a anéanti et corrompu dans ses mains jusqu'à la puissance légitime de la richesse bien acquise. C'est dans cette réaction infaillible de la justice et de la morale, et non dans les jeux prétendus d'une fortune inconstante, qu'il faut chercher l'explication de toutes les décadences. On peut s'élever momentanément par des voies diverses ; mais il n'y en a qu'une dont la montée soit sans revers. C'est pour s'être trouvée riche d'une richesse qu'elle n'avait point tirée de son fonds et avoir imaginé qu'on pouvait être longtemps et *réellement* riche sans produire soi-même sa richesse ; c'est pour avoir dissipé en entreprises désordonnées et improductives des revenus qu'elle croyait ne point payer, parce qu'elle n'en soldait pas ostensiblement le prix en valeurs de compte, que l'Espagne, et l'on peut dire la race espagnole, est tombée peu à peu dans l'épuisement et la pauvreté. C'est une des principales leçons qui aient été données au monde, et le sens en est clair, aussi bien qu'élevé. La richesse est une grande force matérielle, mais parce qu'elle suppose une grande force morale. L'une ne sert et ne dure que si l'autre la justifie et la renouvelle. La véritable source de prospérité, la seule sûre comme la seule avouable, pour les sociétés comme pour les particuliers, c'est le travail. Mais le travail, c'est l'activité individuelle ; et l'activité individuelle, c'est la liberté, soutenue et contenue par la responsabilité. Les nations n'ont des destinées différentes que

Digitized by Google

parce qu'elles ne font pas toutes le même cas de cette richesse suprême.

Cette richesse vraie n'est que peu développée encore sur la plus grande partie du globe ; et son absence y rend stériles de tous côtés mille avantages naturels qu'elle seule peut féconder. Le Pérou en particulier n'en est que faiblement pourvu. Qu'il comprenne que c'est là ce qui lui manque avant tout, et qu'il se fasse une loi de l'acquérir, en rendant à tous plus facile et plus sûre *la vie*, d'où tout émane ; qu'il la consolide et l'étende, en la dégageant des entraves du présent et des incertitudes de l'avenir ; qu'il suscite ou plutôt qu'il découvre dans son sein cette force expansive du progrès qui palpite, apparente ou cachée, au fond de toute société ; qu'il emploie, en un mot, à émanciper le capital vivant et vivifiant, le capital immense mais inerte qu'il a sous la main : et la découverte des îles du Guano aura été pour lui la plus merveilleuse fortune que jamais pays ait rencontrée jusqu'à ce jour. Qu'il continue, au contraire, à mésuser des faveurs de la Providence, impuissant à tirer parti de son argent aussi bien que de la substance précieuse qui le lui fournit ; et l'argent glissera entre ses mains comme le guano, comme ont glissé déjà entre les mains des Espagnols d'autres trésors du Pérou, ne laissant après eux que le regret, la ruine et la honte.

## III.

Mais il est temps de quitter le Pérou et la société d'économie politique. Ce que demandaient M. Villota et ses compatriotes, c'était moins une argumentation en forme

Digitized by Google

qu'une adhésion à des vérités qu'ils savent défendre. Nous en avons dit assez pour montrer quelle a été la force de cette adhésion. Laissons, avec nos vœux pour qu'il ne soit pas inutile, un débat qui va se continuer ailleurs, mais qui, sans doute, est terminé pour nous. Ce débat a un grand objet, et pourtant, dans ce que nous en avons vu, ce qui nous a paru le plus grand, ce qui nous a enhardi à revenir un instant sur ces discussions, c'est moins le débat en lui-même que la manière dont il s'est produit en France. Ce qui nous a frappé, surtout, c'est ce fait, également honorable pour la France et pour le Pérou, d'un appel adressé par l'un aux lumières de l'autre et répondu aussitôt avec empressement. C'est la solidarité inévitable des hommes, aperçue et revendiquée par eux dans l'ordre moral, comme elle est manifeste dans l'ordre physique ; et les destinées d'une nation discutées, décidées peut-être, dans une certaine mesure, de l'aveu de cette nation, par une nation étrangère, à trois mille lieues de distance. Les hommes légers voudront bien reconnaître que la chose est piquante ; et les hommes d'étude et de foi la trouveront sérieuse, car ils y verront des motifs nouveaux et graves de persévérance et d'espoir. On peut bien se dire quelquefois, quand l'insuccès apparent semble convaincre d'une stérilité incurable les plus généreux efforts, que dans la poursuite de la vérité il n'y a pas de peine perdue, et que tout sert, un jour ou l'autre, ici ou là. Mais on se le dit bien bas et sans toujours s'en croire. Quelle consolation et quel encouragement que de voir, par un exemple aussi considérable qu'imprévu, que cette confiance peut s'avouer, et qu'en travaillant pour la justice on travaille réellement, de concert avec les hommes de bien des deux mondes, pour tous les pays et pour tous les temps !

Digitized by Google

Digitized by Google

# L'ANCIEN RÉGIME ET LE NOUVEAU.

Digitized by Google

Digitized by Google

# L'ANCIEN RÉGIME ET LE NOUVEAU (1).

(EXTRAIT DU JOURNAL DES ÉCONOMISTES, 15 JANVIER 1857.)

La science économique est évidemment une branche de la science de la sagesse; sagesse terrestre, si l'on veut, mais sagesse nécessaire. Elle recherche, au point de vue de la prospérité matérielle, les règles qui doivent présider à la conduite des peuples. C'est, à proprement parler, la science de l'hygiène sociale.

L'histoire est l'expérience des peuples; et l'expérience, en toutes choses, est la matière de la sagesse. C'est l'observation du passé qui fournit le précepte pour l'avenir.

L'histoire est donc le véritable point de départ des enseignements de la science économique, sa première et sa principale école, mine toujours féconde, contrôle toujours ouvert.

(1) *L'Ancien Régime et la Révolution*, par Alexis de Tocquevil e, de l'Académie française.

Digitized by Google

Aussi les travaux des historiens sont-ils suivis d'ordinaire avec une attention sérieuse par les économistes. Les moindres de ces travaux peuvent fournir sur des points obscurs des éclaircissements utiles, rectifier des assertions inexactes, ou permettre de donner à des vérités contestées cette figure matérielle et sensible qui sera toujours, pour le plus grand nombre des esprits, plus convaincante que l'évidence intellectuelle la plus manifeste. Mais l'importance d'un ouvrage historique est véritablement capitale, lorsque l'époque à laquelle il se rapporte est à la fois l'une des moins connues et l'une des plus riches en changements de toute nature, et lorsque l'écrivain qui entreprend de faire connaître cette époque, déjà placé, par des mérites incontestables, au premier rang des érudits et des penseurs, joint à la patience persévérante qui découvre les faits la raison indépendante et élevée qui les apprécie.

Le nouveau livre de M. de Tocqueville se recommande, à un rare degré, par ces titres divers. Il convient donc de l'étudier ici sérieusement.

## I.

C'est l'*Ancien Régime* qui est le sujet de ce livre; mais c'est la *Révolution* qui en est l'objet. C'est pour se rendre compte de la Révolution que l'auteur a essayé de pénétrer dans l'ancien régime : l'un n'est pour lui que la clef de l'autre. Convaincu, par ses études sur le passé comme

Digitized by Google

par sa participation au présent, qu'il n'y a pas, dans l'ordre politique plus que dans aucun autre, d'effets sans cause ; accoutumé à ne trouver, en y regardant de près, dans les métamorphoses les plus brusques en apparence, que des phases régulières de transformations graduelles, et dans les accidents les plus imprévus qu'une suite naturelle de quelque disposition antérieure : — M. de Tocqueville ne pouvait être de ceux qui ne voient, dans le plus grand fait politique des temps modernes et peut-être de tous les temps, qu'un désordre inexplicable et passager. Il ne pouvait admettre, sur la foi de vulgaires étonnements et de terreurs irréfléchies, que cette crise redoutable, dont l'explosion a surpris nos pères au milieu d'une si complète sécurité, dont les retours nous surprennent trop souvent encore dans des dispositions analogues, fût véritablement, dans le fond, un événement surprenant et « extraordinaire. » Il a pensé qu'elle avait dû, avant d'éclater si violemment, être préparée par un malaise sérieux et long, annoncée par des symptômes importants et nombreux. Il s'est demandé, d'ailleurs, si, quelque universelle qu'elle ait été, avec quelque frénésie qu'elle ait agité toutes les parties du corps social, elle avait pu être un bouleversement aussi complet que l'ont cru ceux qui l'ont subie et ceux qui l'ont vue s'accomplir, « aussi profondément perturbateur et rénovateur » qu'on est convenu de le dire. Pour résoudre ces doutes, il fallait savoir ce qu'était la France avant la Révolution, et en quoi consistait au juste cet *ancien régime* que, dans des vues diverses, on oppose tous les jours au *nouveau*, mais dont personne jusqu'à présent, apologiste ou détracteur, n'avait songé à reproduire d'après nature la physionomie véritable. C'est ce travail de restitution historique qu'a entre-

Digitized by Google

pris M. de Tocqueville. Il s'est transporté, par l'esprit, au milieu du dix-huitième siècle ; il a, par une investigation approfondie, — compulsant les documents de toute nature enfouis dans les archives des anciennes provinces, étudiant les jurisconsultes, déchiffrant, au besoin, les titres privés eux-mêmes, — passé en revue tour à tour les diverses parties de la société ; il est entré dans le conseil du roi, dans le cabinet de l'intendant, dans l'hôtel du seigneur et dans la cabane du paysan ; il a tout vu, comme s'il avait vécu de leur temps, mieux que s'il y avait vécu, sans doute, et il est revenu parmi nous raconter ce qu'il avait vu.

De cette excursion dans le passé M. de Tocqueville a manifestement rapporté surtout cette impression, conforme à la pensée qui lui avait inspiré ses recherches : que les hommes du dix-huitième siècle ressemblaient, à bien des égards, à ceux du dix-neuvième, et que la plupart des idées et des institutions mêmes que nous croyons généralement issues de la Révolution ont pris naissance en plein Ancien Régime, plantes au feuillage nouveau quelquefois, mais dont « les racines, » presque toujours, sont « profondément enfoncées dans le vieux sol. » Ce n'est pas l'opinion commune ; car, en dépit de la judicieuse maxime de Bridoison (1), toute génération nouvelle aime à se persuader qu'elle ne doit rien qu'à elle-même ; ou, si elle consent à avoir reçu, avec la vie, quelque chose du sang de la précédente, elle se flatte au moins de n'en avoir rien conservé ! Mais c'est évidemment le témoignage de l'histoire, comme c'était la prévision de la raison. « Les Français, dit judicieusement M. de Tocqueville,

(1) On est toujours l'enfant de quelqu'un.

Digitized by Google

ont fait en 1789 le plus grand effort auquel se soit jamais livré aucun peuple, afin de couper en deux, pour ainsi dire, leur destinée, et de séparer par un abîme ce qu'ils avaient été jusque-là de ce qu'ils voulaient être désormais. Dans ce but, ils ont pris toutes sortes de précautions pour ne rien emporter du passé dans leur condition nouvelle ; ils se sont imposé toutes sortes de contraintes pour se façonner autrement que leurs pères ; ils n'ont rien oublié enfin pour se rendre méconnaissables. » Mais ils ont « beaucoup moins réussi dans cette singulière entreprise qu'on ne l'avait cru au dehors et qu'ils ne l'avaient cru d'abord eux mêmes. A leur insu, » ils ont « retenu de l'ancien régime la plupart des sentiments, des habitudes, des idées mêmes, à l'aide desquelles ils avaient conduit la Révolution qui le détruisit ; et, sans le vouloir, » ils se sont « servis de ses débris pour construire l'édifice de la société nouvelle. »

Cette conclusion est justifiée par le livre entier, et les faits les plus intéressants et les moins attendus viennent à chaque page la confirmer. C'est un tableau dont nous ne pouvons indiquer que quelques traits : nous choisirons de préférence ceux qui ont un caractère plus spécialement économique.

## II.

Le morcellement des terres est un point sur lequel on discute tous les jours ; et, malgré les travaux sérieux (1)

(1) V. entre autres les recherches de M. H. Passy, dans son ouvrage sur les *Systèmes de culture* ; l'article MORCELLEMENT du *Dic-*

Digitized by Google

qui ont démontré la vanité des craintes professées à ce sujet, il est assez généralement reçu que le sol français va *s'émiettant* tous les jours, au grand péril de l'agriculture, avec une rapidité croissante. A plus forte raison est-il reçu que la propriété est aujourd'hui bien autrement divisée qu'avant la Révolution, que sa division date même de la Révolution ; et, pour nombre de personnes, l'ancien régime et le nouveau sont surtout caractérisés par les deux systèmes contraires de la grande et de la petite propriété. Rien n'est moins exact : M. de Tocqueville l'établit de la manière la plus péremptoire. Il ne se borne pas à rappeler des témoignages contemporains qui pourraient paraître décisifs, les paroles de Turgot sur la *division des héritages*, celles de Necker sur *l'immensité des petites propriétés rurales*, ou celles d'A. Young affirmant que *la moitié du sol de la France appartient en propre aux paysans ;* il ne lui suffit pas de faire voir que les sociétés d'agriculture et les agents de l'administration faisaient entendre avant la Révolution les mêmes doléances qu'aujourd'hui sur « la division égale et inquiétante des successions. » — Désireux de n'affirmer que pièces en mains, et curieux de chiffres précis, il compare, avec les rôles actuels des contributions, ce qui reste des rôles dressés, en 1790, pour l'établissement de l'impôt foncier ; et il trouve que déjà, à cette époque, « le nombre des propriétaires fonciers s'élevait, » dans bien des villages, « à la moitié, souvent aux deux tiers du

*tionnaire d'économie politique*, par M. Legoyt (*a*) ; et les chiffres produits au Congrès de bienfaisance de Bruxelles, en septembre dernier, par M. Wolowski.

(*a*) Et plus récemment les articles du même auteur sur *la loi des successions*, dans les nos de juin et juillet 1857 du *Journal des Économistes*.

Digitized by Google

nombre actuel, ce qui paraîtra bien remarquable, si l'on pense que la population totale de la France s'est accrue de plus d'un quart depuis ce temps. » Il va même jusqu'à s'assurer, par les procès-verbaux des ventes, que la plupart des terres des nobles et de celles du clergé « ont été achetées par des gens qui en possédaient déjà d'autres, de sorte que, si la propriété a changé de mains, le nombre des propriétaires s'est bien moins accru qu'on ne l'imagine. » D'où il se croit en droit de conclure, avec certitude, « que l'effet de la Révolution, » en ce qui concerne le sol, n'a pas été « de le diviser, mais de le libérer pour un moment. »

Voilà le fait. Quant aux causes qui avaient amené ce fait, contradictoire, à ce qu'il semble, avec un régime politique fondé sur une noblesse reposant sur le sol, nous ne pouvons les rechercher toutes, après le savant auteur ; mais il en signale une, tout économique, que nous devons lui savoir gré d'avoir relevée, et que nous devons relever après lui : c'est la nature des lois sur l'usure, qui, en empêchant les emprunts remboursables, conduisaient inévitablement les grands propriétaires à aliéner, dans leurs besoins, de petites fractions de leurs terres, ou à charger de rentes perpétuelles ce qu'ils n'aliénaient pas.

## III.

Un autre caractère de notre temps, que nous sommes portés à lui croire particulier et dont nous lui donnons volontiers tout le blâme, c'est le développement excessif



Digitized by Google

des fonctions publiques et le mouvement irréfléchi qui entraîne chaque jour, vers les plus ingrates ou les moins utiles de ces fonctions, tant d'hommes qui pourraient trouver dans l'activité féconde des carrières privées une condition meilleure pour eux-mêmes et plus utile pour leurs semblables. Le fonctionnarisme n'est pas, quoi qu'on en pense, né de la Révolution plus que le morcellement; et, si l'on peut dire que la bourgeoisie actuelle est, sur ce chapitre, sujette au vertige, il faut avouer, à sa décharge, que c'est un vertige héréditaire. Le mal est même de bien vieille date, et plus d'une fois il a atteint d'étranges proportions. Richelieu avait détruit « cent mille offices; » cependant, « dès 1664, lors de l'enquête faite par Colbert, il se trouva que le capital engagé dans » ce genre de « propriété s'élevait à près de 500 millions de livres... De 1693 à 1709 seulement, on calcule qu'il fut créé quarante mille » places, « presque toutes à la portée des moindres bourgeois... En 1750, dans une ville de province de médiocre étendue, » on compte « jusqu'à cent neuf personnes occupées à rendre la justice, et cent vingt-cinq chargées de faire exécuter les arrêts des premières, tous gens de la ville. L'ardeur des bourgeois à remplir ces places était réellement sans égale... Un homme pourvu de quelques lettres et d'un peu d'aisance ne jugeait pas qu'il fût séant de mourir sans avoir été fonctionnaire public: « *Chacun, suivant son état*, dit un contemporain, *veut* ÊTRE » QUELQUE CHOSE DE PAR LE ROI. »

M. de Tocqueville, en s'étendant sur ces faits peu remarqués, sinon peu connus jusqu'à ce jour, ne craint pas de dire que « cette misérable ambition a plus nui aux progrès de l'agriculture et du commerce en France que les maîtrises et la taille même. » Les gênes, en effet, et les

Digitized by Google

prélèvements exagérés n'arrêtent pas le travail dans sa source, quoiqu'ils en réduisent et la fécondité et l'élan ; et, tant qu'on peut espérer de sa peine une rémunération à peu près assurée, si faible que soit cette rémunération, on cherche à l'atteindre. Mais l'ambition des places, fondée, non sur le généreux désir de servir ses semblables en coopérant avec eux pour une part plus grande à la tâche commune, mais sur la puérile vanité d'occuper parmi eux une position plus en vue et de réfléchir, au prix de son propre effacement, quelques rayons plus ou moins affaiblis d'un astre étranger ; — cette *misérable ambition*, dont le premier mouvement consiste à sacrifier ce qu'on est à ce qu'on veut paraître, atteint directement le travail dans sa source, en détournant de toute occupation productive les hommes mêmes que leurs connaissances ou leurs ressources appelaient de préférence à donner l'exemple. *Faire quelque chose* est, bien souvent, ce qu'on se fait un point d'honneur d'éviter en *étant quelque chose*. On ne peut nier, du moins, que ce ne fût fréquemment l'esprit des fonctionnaires de l'ancien régime, qui, pour la plupart, ayant payé leurs charges de leurs deniers, plus rémunérés en priviléges et en distinctions qu'en appointements réguliers, et placés en regard d'une caste jalouse de ses honneurs et de ses titres, étaient portés à voir surtout, dans leurs fonctions, un degré qui les séparait du reste de la nation, gens de taille ou de corvée. Certaines qualités, inhérentes à l'indépendance qui accompagne la vénalité des offices, rachetaient en eux, par un autre côté, une partie de ces vices ; des hommes qui ne devaient leur situation qu'à leur bourse et qui pouvaient réclamer en justice, comme une propriété privée, le droit de faire ou de ne pas faire tel ou tel acte, n'étaient pas toujours occu-

Digitized by Google

pés de plaire et empressés d'obéir. Mais cela même avait aussi ses inconvénients, notamment celui de constituer les abus en patrimoines inviolables. Toujours est-il que le nombre des fonctions publiques et le goût de la bourgeoisie pour ces fonctions étaient déjà, sous l'ancien régime, une lourde charge pour la nation et un embarras grave pour le gouvernement (1).

## IV.

Il ne faudrait pas, du reste, en parlant des titulaires d'offices, s'imaginer que ce fussent là les seuls fonctionnaires de l'époque, et que le gouvernement n'eût pas d'autres agents. Ce n'était pas par cette voie compliquée et difficile que s'exerçait sa véritable action ; et l'administration, telle que nous la comprenons, était ailleurs. Mais ici même nous trouvons dans l'ancien régime un des traits les plus saillants du nouveau, la centralisation. La centralisation, dit M. de Tocqueville, passe pour une « conquête de la Révolution, » et bien des gens ne la défendent qu'à ce titre, qui leur est sacré. Comment soupçonner, en effet, dans un pays qui n'avait guère encore l'unité politique, l'unité administrative, et, au milieu de tant de variétés de langage, de mœurs, de cou-

(1) On peut comparer, sur ce point, ainsi que sur bien d'autres, le livre de M. de Tocqueville avec celui de M. de Montalembert, *De l'avenir de l'Angleterre*, dont on trouvera plus loin une appréciation.

Digitized by Google

tumes et de lois, l'application de règles uniformes ? Cette uniformité existait cependant au fond des choses, bien que voilée, et, loin que la centralisation soit « une conquête de la Révolution, » elle est, « au contraire, un produit de l'ancien régime ; » bien plus, c'est, selon M. de Tocqueville, « la seule portion de la constitution politique de l'ancien régime qui ait survécu à la Révolution, parce que c'était la seule qui pût s'accommoder de l'état social nouveau que cette Révolution a créé. »

La vérité est que, « quand on jette un premier regard sur l'ancienne administration du royaume, tout y paraît d'abord diversité de règles et d'autorité, enchevêtrements de pouvoirs. » Mais ces pouvoirs apparents ne sont pas les pouvoirs réels ; ce ne sont que « des débris des pouvoirs anciens, » et ce n'est pas en eux qu'est la vie. On a laissé subsister, et souvent s'accroître, cette « machine administrative vaste, compliquée, embarrassée et improductive ; » mais on la laisse « en quelque façon marcher à vide, » et, « en dehors d'elle, » on a su « construire un instrument de gouvernement plus simple et mieux à la main, au moyen duquel on » fait « en réalité ce que tous ces fonctionnaires » ont « l'air de faire. » La véritable administration, l'administration qui administre, a pour tête le Conseil du roi, pour corps une hiérarchie de fonctionnaires étroitement dépendants de lui et subordonnés les uns aux autres : le contrôleur général, les intendants, les subdélégués ; on dirait volontiers les sous-préfets, les préfets et le ministre. Cette administration ne tient pas de place ; elle fait, suivant l'expression vulgaire, *moins de bruit que de besogne*, « et montre toujours moins de prétentions que de pouvoir ; » elle « agit discrètement » et sans éclat, mais elle « touche à tout ; » et tout cède peu à peu à son action



Digitized by Google

modeste, mais persévérante. Les anciens offices dissimulent, sans les arrêter, les empiétements des fonctions nouvelles ; et les nobles, qui croient toujours conduire la société, parce qu'ils continuent de marcher ostensiblement les premiers, sont depuis longtemps menés, comme le reste, par ces gens qu'ils regardent de si haut et qui se tiennent encore si humblement derrière eux. Dès le commencement du siècle, Law, parlant d'après son expérience de contrôleur général, dit au marquis d'Argenson : « Sachez que ce royaume de France est gouverné par trente intendants. *Vous n'avez ni parlements, ni états, ni gouverneurs :* ce sont trente maîtres des requêtes commis aux provinces de qui dépendent le malheur ou le bonheur de ces provinces, leur abondance ou leur stérilité. » Vers la fin du siècle, Turgot dit au roi : « Votre Majesté est obligée de tout décider par elle-même ou par ses mandataires. *On attend vos ordres spéciaux* pour contribuer au bien public, *pour respecter les droits d'autrui, quelquefois pour exercer les siens propres.* »

Ni Law ni Turgot ne disaient rien de trop ; et l'on cherche en vain, dans la société qui a précédé la Révolution, quelque intérêt qui ne soit pas déjà à la merci de l'utilité publique, quelque liberté locale qui ait échappé à l'absorption du pouvoir central. « Les villes, » même celles qui ont racheté du roi, à diverses reprises et moyennant de grosses sommes, leurs anciens priviléges et franchises, « ne peuvent ni établir un octroi, ni lever une contribution, ni hypothéquer, ni vendre, ni plaider, ni affermer leurs biens, ni faire emploi de l'excédant de leurs recettes, sans qu'il intervienne un arrêt du Conseil sur le rapport de l'intendant. Tous leurs travaux sont exécutés sur des plans et d'après des devis que le Conseil a approuvés par

Digitized by Google

arrêt. C'est devant l'intendant ou ses subdélégués qu'on les adjuge, et c'est d'ordinaire l'ingénieur ou l'architecte de l'Etat qui les conduit. » Dans les communes rurales, il existe encore une assemblée paroissiale, dont le nom rappelle qu'il fut un temps où toutes les affaires communes étaient discutées en commun ; mais cette assemblée ne peut parler « que quand on lui a ouvert la bouche, » var elle ne se réunit que « *sous le bon plaisir* de l'intendant ; » et, « fût-elle unanime, » elle ne peut faire quoi que ce soit « sans que le Conseil du roi le permette. » Il faut « un arrêt de ce conseil pour réparer le dommage que le vent » vient « de causer au toit de l'église ou relever le mur croulant du presbytère. La paroisse la plus éloignée de Paris est soumise à cette règle comme les plus proches... J'ai vu, dit M. de Tocqueville, des paroisses demander au Conseil le droit de dépenser 25 livres... Je n'ai jamais remarqué, dit-il encore, qu'il s'écoulât moins d'un an avant qu'une paroisse pût obtenir l'autorisation » la plus urgente ; « le plus souvent deux ou trois années se passent avant que la demande soit accordée. » Avait-il tort de dire, au commencement de son livre, que l'étude de l'ancien régime est faite pour « surprendre ceux qui croient que tout ce qu'on voit en France est nouveau ? »

Mêmes errements en matière de route, de police, d'assistance, d'encouragements à l'agriculture, au commerce ou à l'industrie, même de fêtes et de réjouissances. Partout, jusque dans le fond des provinces les plus écartées, ce n'est pas assez dire, jusque dans le fond des plus lointaines colonies, toute impulsion en toute chose émane de Paris, tout contrôle y aboutit. Il ne se fait pas un chemin, ne dût-il servir qu'à un canton, sans que l'au-

Digitized by Google

torité supérieure n'intervienne par le corps des ponts et chaussées. « Il ne s'établit pas un atelier de charité » à deux cents lieues de Paris, « sans que le contrôleur général, » souvent le Conseil du roi, « ne veuille en surveiller lui-même la dépense, en rédiger le réglement et en fixer le lieu. Crée-t-on des maisons de charité, il faut lui apprendre *le nom des mendiants* qui s'y présentent, lui dire précisément quand ils sortent et quand ils entrent... Le gouvernement ne se » borne « pas à venir au secours des paysans dans leurs misères ; il » prétend « leur enseigner l'art de s'enrichir, les y aider, et les y forcer au besoin. Dans ce but, il fait distribuer de temps en temps par ses intendants et ses subdélégués de petits écrits sur l'art agricole, fonde des sociétés d'agriculture, promet des primes, entretient à grands frais des pépinières dont il distribue les produits. » Il ne craint pas parfois de prendre part *directement*, toujours de Paris, à l'œuvre agricole. « Il y a des arrêts du Conseil qui prohibent certaines cultures dans des terres que ce Conseil y déclare peu propres. On en trouve où il ordonne d'arracher des vignes plantées, suivant lui, dans un mauvais sol. » Il lui est même arrivé, quoique M. de Tocqueville n'en dise rien, de se faire juge de l'influence des saisons, et de garantir officiellement des moissons déjà perdues en terre (1). Quant aux « arrêts qui contraignent les artisans à se servir de certaines méthodes et à fabriquer de certains produits, » ils « sont innombrables ; et, comme les intendants

(1) En 1709, la plus grande partie des blés fut gelée dans les sillons. Les cultivateurs voulaient retourner les terres pour y mettre de l'orge, mais le gouvernement crut que les blés repousseraient, et défendit de faire de nouvelles semailles. Il en résulta une famine effroyable.

Digitized by Google

ne suffisaient pas à surveiller l'application de toutes ces règles, il existait des inspecteurs généraux de l'industrie qui parcouraient les provinces pour y tenir la main. » On sait par Roland, qui fut un de ces inspecteurs, à quels soins et à quelles exigences descendait en cette matière la surveillance administrative.

Voilà quelques-uns des traits que fournit, sur l'administration au XVIII^e^ siècle, le livre dont nous cherchons à donner un aperçu. Ajoutez à cela « des tribunaux exceptionnels qui jugent les affaires où l'administration est intéressée, et couvrent tous ses agents » aussi efficacement que s'ils eussent pu se prévaloir de l'article 75 de la constitution de l'an VIII ; « et dites si ce n'est pas là, en effet, la centralisation que nous connaissons. Ses formes sont moins marquées, ses démarches moins réglées, son existence plus troublée, mais c'est le même être. On n'a eu depuis à lui ajouter ni à lui ôter rien d'essentiel ; il a suffi d'abattre tout ce qui s'élevait autour d'elle pour qu'elle apparût telle que nous la voyons... Alors, comme aujourd'hui, l'administration tenait donc la France en tutelle, et si l'*insolence du mot* ne s'était pas encore produite, on avait du moins déjà la chose (1). » Alors, comme

(1) M. de Tocqueville se trompe en disant que le mot qu'il qualifie si énergiquement n'était pas connu sous l'ancien régime. Voici un témoignage contemporain qui prouve qu'on l'employait déjà ; c'est une remontrance de Malesherbes, parlant, en 1775, au roi Louis XVI, au nom de la Cour des aides. On lira avec intérêt les paroles expressives de cet homme éclairé et généreux : « Il restait à chaque communauté de citoyens le droit d'administrer ses propres affaires, droit que nous ne disons pas qui fasse partie de la constitution primitive du royaume ; car il remonte bien plus haut : c'est le droit naturel, c'est le droit de la raison. Cependant il a été enlevé à vos sujets, Sire, et nous ne craindrons pas de dire que l'administration est tombée, à cet égard, dans des excès qu'on peut nommer puérils. »

Digitized by Google

aujourd'hui aussi, l'abandon des campagnes par tout ce qui s'élevait au-dessus de la condition la plus précaire, la langueur des villes de province et le développement exagéré de la capitale, sa prépondérance, son omnipotence même sur l'opinion, étaient les suites naturelles de cette concentration de l'action et de l'influence politique et administrative. Alors, comme aujourd'hui, on voyait les dangers de cette tendance, qu'on appelait déjà une tendance apoplectique (1) ; on s'en préoccupait, on cherchait même à l'arrêter par des moyens violents (2) ; mais on ne songeait pas à en faire disparaître la cause, en modifiant le système auquel elle était liée.

—« Depuis que des ministres puissants se sont fait un principe politique de ne point laisser convoquer d'assemblées nationales, on en est venu, de conséquences en conséquences, jusqu'à déclarer nulles les délibérations des habitants d'un village quand elles ne sont pas autorisées par l'intendant; en sorte que, si cette communauté a une dépense à faire, il faut prendre l'attache du subdélégué de l'intendant; par conséquent, suivre le plan qu'il a adopté, employer les ouvriers qu'il favorise, les payer suivant son arbitraire; et, si la communauté a un procès à soutenir, il faut aussi qu'elle se fasse autoriser par l'intendant. Il faut que la cause soit plaidée à ce premier tribunal avant d'être portée devant la justice. Et, si l'avis de l'intendant est contraire aux habitants, ou si leur adversaire a du crédit à l'intendance, la communauté est déchue de la faculté de défendre ses droits. »

« Voilà, Sire, par quels moyens on a travaillé à étouffer en France tout esprit municipal, à éteindre, si on le pouvait, jusqu'aux sentiments de citoyen; on a, pour ainsi dire, *interdit la nation entière* et *on lui a donné des tuteurs.* »

(1) « Les capitales sont nécessaires; mais si la tête devient trop grosse, le corps devient apoplectique, et tout périt. » Mot du marquis de Mirabeau, en 1750, cité par M. de Tocqueville. Montesquieu écrivait, en 1740 : « Il n'y a en France que Paris et les provinces éloignées, parce que Paris n'a pas encore eu le temps de les dévorer. »

(2) Louis XIV défend, à six reprises, de bâtir à Paris de nouvelles maisons, ou impose aux constructions des conditions de nature à les

Digitized by Google

## V.

M. de Tocqueville insiste, avec un soin particulier, sur ces ressemblances de l'ancien régime avec le nouveau, notamment sur ce trait principal et peu aperçu de la centralisation; et nous avons cru devoir l'imiter, — d'abord, parce que c'est là évidemment la partie la plus imprévue de son travail (les dissemblances sont généralement connues, du moins en gros); — ensuite, parce que ces ressemblances, à la vue desquelles on est parfois tenté de se demander pourquoi la Révolution a été faite et ce qu'elle a changé, sont précisément, d'après lui, les raisons qui ont le plus contribué à amener cette Révolution et qui l'expliquent. Si nos pères ne nous avaient pas ressemblé déjà plus qu'aux leurs, ils n'auraient pas songé à rejeter ce qui leur restait de ceux-ci pour se faire tels que nous sommes. On ne répudie son passé, le plus souvent, que parce qu'il n'est plus intact. Ainsi, c'est parce que le paysan était propriétaire qu'il sentait et détestait les charges imposées à la propriété, plus impatient de la corvée et des impôts qu'il

rendre difficiles et rares. En 1782, un arrêt du Conseil porte que « le roy, appréhendant que la multiplication rapide des manufactures n'amenât une consommation de bois qui devînt préjudiciable à l'approvisionnement de la ville, prohibe désormais la création d'établissements de cette espèce dans un rayon de quinze lieues autour d'elle. » Le Conseil n'avait pas songé sans doute qu'à quinze lieues de Paris les manufactures consomment du bois tout comme à l'intérieur des murs, et qu'arrêter la marchandise au passage ou l'enlever sur le marché revient à peu près au même.

Digitized by Google

ne l'avait été du servage, et plus rebelle aux vexations à mesure qu'il avait davantage à en défendre. C'est parce que le pays était couvert de fonctionnaires propriétaires de leurs charges et accoutumés à les considérer comme un capital sacré, que les efforts du gouvernement et les réclamations des citoyens étaient entravés à toute heure, et que les griefs s'accumulaient avec les abus ; mais c'est parce que citoyens et gouvernement s'agitaient sans cesse dans leur sphère, les uns voulant plus de bien-être, l'autre plus d'autorité, que gouvernement et citoyens sentaient l'obstacle. C'est, enfin, et surtout, parce que, par un mouvement de réaction naturel, mais exagéré, contre l'éparpillement et l'incertitude des garanties sociales, toute la vie réelle s'était retirée des extrémités vers le centre ; parce que nulle part il ne restait plus ni assemblées influentes, ni associations actives, ni esprit d'initiative, de discussion, de résistance au besoin; parce qu'à la loi, au droit, à la liberté locale et individuelle, avait succédé, sous prétexte de protection, l'arbitraire administratif, et que la personnalité humaine s'était effacée dans une collectivité menteuse ; c'est par ces causes que la nation avait perdu peu à peu, avec la disposition d'elle-même, le respect de la tradition, le sens du possible, l'habitude de vouloir et d'attendre, et qu'elle a pu, un jour de brusque réveil, se jeter, avec une ardeur si généreuse d'abord, mais bientôt si brutale et si folle, dans l'entreprise étrange de tout effacer et de tout remplacer. Trop enlever aux hommes est un moyen assuré de les provoquer à trop reprendre, et excéder ses droits c'est les compromettre. On reste stupéfait, quand on n'a pas sondé le terrain, de la facilité avec laquelle est tombée, aux premiers tressaillements du sol, cette vieille monarchie française qui semblait l'ouvrage

Digitized by Google

indestructible des siècles; et l'on a peine à concevoir qu'il ait pu se montrer tout à coup, chez un peuple naturellement doux et patient, tant d'exigences et tant de colères. Mais l'ancienne monarchie avait elle-même provoqué ce peuple par toutes ses habitudes à tout mettre à son compte; et les pierres dont elle accroissait le développement extérieur de l'édifice, c'était aux fondations qu'elle les enlevait. « Quand le gouvernement, » dit M. de Tocqueville, prend « le rôle de la Providence, il est naturel que chacun l'invoque dans ses nécessités particulières; » il est naturel aussi que chacun lui reproche ses maux et le charge de ses mécontentements, même les plus chimériques ou les moins avouables. Quand le gouvernement enlève aux hommes toute occasion de participer à la conduite des affaires, il les rend incapables de comprendre comment les affaires se font et d'en juger équitablement la marche; et, loin d'affaiblir en eux, faute d'aliment, l'esprit d'opposition et de dénigrement, il ne fait que les livrer, et se livrer lui même, à tout le danger de leurs illusions, en leur ôtant, dans leurs froissements comme dans leurs aspirations, ce contre-poids de l'expérience et ce contrôle de la réalité sans lesquels toute pensée se dissipe si aisément en chimères. Quand le gouvernement, intervenant à toute heure dans la vie des gouvernés, substitue, à la faculté naturelle d'agir sauf la répression inflexible de lois égales et certaines, la pratique nécessairement variable des autorisations et des interdictions administratives, il atteint, dans le fond même des âmes, le sentiment du droit, — qui n'est pas s'il n'est absolu, — et en accoutumant les gouvernés à ne pas s'arrêter devant la loi seule quand ils se trouvent en face les uns des autres, il les prépare à ne pas s'arrêter devant elle quand ils sont en face de lui. Quand, surtout, et cela est



Digitized by Google

inévitable, sacrifiant en toute circonstance à l'utilité collective, comme à une idole insatiable, les intérêts particuliers même les plus dignes de respect, il donne chaque jour l'exemple de violer, en vue de l'avantage ou du caprice de plusieurs, la propriété ou la volonté de chacun, il dépose à pleines mains dans tous les cœurs un levain d'arbitraire, de cupidité et de violence, qui ne peut manquer de fermenter contre lui, et désarme à l'avance, contre les entreprises les plus insensées de la folie et de la passion, les résistances les plus énergiques de la sagesse et de l'équité.

Tous ces résultats ont été souvent indiqués dans ce journal ; et tous les maîtres de la science économique se sont appliqués à les faire ressortir. Mais en lisant l'ouvrage de M. de Tocqueville on les touche littéralement au doigt. On voit, dans ce tableau vivant, *avec les yeux du corps*, ce qui a été tant de fois montré inutilement *aux yeux de l'esprit :* le gouvernement, embarrassé dans ses attributions et victime de ses propres succès, toujours *sollicité, tourmenté, affairé, conseillé, accusé, invoqué* et *provoqué* (1) ; aux prises, à toute heure, avec tous les intérêts et en butte à toutes les prétentions ; requis de faire la prospérité de tous et d'assurer la fortune de chacun ; sommé de tout enseigner, jusqu'à « la façon d'engraisser les bestiaux, de les vendre et *de les mener au marché ;* » mis en demeure de tout prévoir, de tout faire et de satisfaire à tout ; et, finalement, rendu responsable de tout, des calamités publiques, des infortunes privées, de la maladresse des uns, de l'ignorance des autres, même « de l'intempérie des saisons. » On y voit la loi, également incomprise de ceux qui l'appliquent

(1) Bastiat. *L'Etat.*

Digitized by Google

et de ceux qui la subissent, déchue de toute autorité sur l'esprit des hommes et de toute action salutaire sur leur sort, et réduite à n'être plus qu'une formule hypocrite ou une barrière détestée ; « le gouvernement permettant sans cesse de faire par exception autrement qu'il n'ordonne ; » et « chaque solliciteur demandant qu'on sorte en sa faveur de la règle établie avec autant d'insistance et d'autorité que s'il demandait qu'on y rentrât. On se plaint souvent de ce que les Français méprisent la loi, s'écrie tristement, à cette occasion, M. de Tocqueville. Hélas ! quand auraient-ils pu apprendre à la respecter, » puisqu'ils l'ont toujours vue sacrifiée à des convenances passagères ou employée à couvrir du prestige du droit les exigences de l'intérêt? « On peut dire que, chez les hommes de l'ancien régime, la place que la notion de la loi doit occuper dans l'esprit humain était vacante. » Aussi, « la soumision du peuple à l'autorité » peut être « encore complète ; mais son obéissance est un effet de la coutume plutôt que de la volonté : car, s'il lui arrive par hasard de s'émouvoir, la plus petite émotion le conduit aussitôt jusqu'à la violence ; et presque toujours c'est aussi la violence et l'arbitraire, non la loi, qui le répriment. » Mais ce qu'on voit surtout dans cet ouvrage, et ce que M. de Tocqueville explique avec un soin tout spécial et d'une manière supérieure, c'est comment cette substitution perpétuelle de l'action administrative à l'initiative privée, cette dépossession des membres de la société et de ses fractions diverses par l'Etat, si constamment poursuivie et si malheureusement consommée, fut la principale origine de cet esprit utopique, de ce dogmatisme passionné, de cette méthode intrépide et impitoyable qui caractérisèrent, par-dessus toute chose, les entreprises de réforme des hommes de la Révolution, et

Digitized by Google

qui portèrent si souvent les aspirations les plus généreuses jusqu'aux dernières extrémités du fanatisme et de la déraison.

## VI.

Un des phénomènes les plus importants et les plus remarquables qui se soient produits, en effet, vers la fin de l'ancien régime, un phénomène qui « ne s'était jamais vu parmi nous, » ni, selon toute apparence, « nulle part ailleurs, « c'est l'influence prépondérante des gens de lettres. Les gens de lettres ont été, dans toute la vérité du mot, les hommes politiques de la seconde moitié du XVIII^e^ siècle ; et, si ce ne sont pas eux, spécialement, qui ont fait la Révolution, si leurs mains n'y ont pas paru plus que d'autres au jour de l'action, c'est leur esprit qui généralement y a prévalu. D'où leur est venue cette préoccupation universelle des choses politiques? D'où est venue leur unanimité à condamner tout ce qui existait? D'où est venue, surtout, leur puissance sur la nation? Quelle cause a livré l'attention publique à des théories abstraites, et suscité cet entraînement simultané de toutes les classes vers des réformes idéales et extrêmes? Précisément ce qui semblait devoir prévenir ces écarts ; l'exclusion systématique dans laquelle la nation était tenue de tout ce qui touchait aux choses politiques.

C'est en vain que l'on prétend exclure les hommes de leur destinée. Ils peuvent bien, pendant un certain temps,

Digitized by Google

trouver commode de n'avoir pas le tracas et le souci de leurs affaires, et se reposer sur une vigilance étrangère du soin de pourvoir à leurs besoins moraux et matériels. Ils peuvent même, conformément au mot de Vauvenargues (1), finir par s'imaginer qu'on leur doit ce soin, et se refuser, quand on le leur laisse, à le prendre eux-mêmes; mais à quoi cela mène-t-il, et qu'y gagne-t-on? Il est impossible, si disposés que soient des hommes à se laisser conduire, qu'ils trouvent toujours à leur gré le régime qu'on leur fait; il est même inévitable qu'ils le trouvent d'autant moins à leur gré qu'il est moins leur ouvrage : les malades les plus accoutumés à ne pas faire un pas sans ordonnance sont les plus intraitables raisonneurs, et il n'y a que les gens qui font leur lit eux-mêmes qui ne le trouvent jamais mal fait. Que faire, d'ailleurs, quand on a son enjeu dans une partie qu'on ne joue pas soi-même, sinon critiquer ceux qui la jouent? C'est ce que firent tout naturellement les hommes du XVIII^e^ siècle, et, plus haut que les autres, parce qu'ils avaient la voix plus forte, ceux qu'on a appelés les philosophes. Mais laissons parler M. de Tocqueville.

« Ce n'est pas par hasard, dit M. de Tocqueville, que les philosophes du XVIII^e^ siècle avaient généralement conçu des notions si opposées à celles qui servaient encore de base à la société de leur temps; ces idées leur avaient été naturellement suggérées par la vue de cette société même qu'ils avaient tous les jours sous les yeux. Le spectacle de tant de priviléges abusifs ou ridicules, dont on sentait de plus en plus le poids et dont on apercevait de moins en moins la cause, poussait, ou plutôt

(1) La servitude abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer.

Digitized by Google

précipitait simultanément l'esprit de chacun d'eux vers l'idée de l'égalité naturelle des conditions. En voyant tant d'institutions irrégulières et bizarres, filles d'autres temps, que personne n'avait essayé de faire concorder entre elles ni d'accommoder aux besoins nouveaux, et qui semblaient devoir éterniser leur existence après avoir perdu leur vertu, ils prenaient aisément en dégoût les choses anciennes et la tradition, et ils étaient naturellement conduits à vouloir rebâtir la société de leur temps d'après un plan entièrement nouveau, que chacun d'eux traçait à la seule lumière de sa raison.

» La condition même de ces écrivains les conduisait à goûter les théories générales et abstraites en matière de gouvernement, et à s'y confier aveuglément. Dans l'éloignement presque infini où ils vivaient de la pratique, aucune expérience ne venait tempérer les ardeurs de leur naturel; rien ne les avertissait des obstacles que les faits existants pouvaient apporter aux réformes même les plus désirables; ils n'avaient nulle idée des périls qui accompagnent toujours les révolutions les plus nécessaires. Ils ne les pressentaient même point; car l'absence complète de toute liberté politique faisait que le monde des affaires ne leur était pas seulement mal connu, mais invisible. Ils n'y faisaient rien, et ne pouvaient même voir ce que d'autres y faisaient... Ils devinrent ainsi beaucoup plus hardis dans leur nouveautés, plus amoureux d'idées générales et de systèmes, plus contempteurs de la sagesse antique, et plus confiants encore dans leur raison individuelle que cela ne se voit communément chez les auteurs qui écrivent des livres spéculatifs sur la politique.

» La même ignorance leur livrait l'oreille et le cœur de la foule. Si les Français avaient encore pris part, comme

Digitized by Google

autrefois, au gouvernement dans les états généraux, si même ils avaient continué à s'occuper journellement de l'administration du pays dans les assemblées de leurs provinces, on peut affirmer qu'ils ne se seraient jamais laissé enflammer, comme ils le firent alors, par les idées des écrivains ; ils eussent retenu un certain usage des affaires, qui les eût prévenus contre la théorie pure.

» Tandis qu'en Angleterre ceux qui écrivaient sur le gouvernement et ceux qui gouvernaient étaient mêlés, les uns introduisant les idées nouvelles dans la pratique, les autres redressant et circonscrivant les théories à l'aide des faits ; en France le monde politique resta comme divisé en deux provinces séparées et sans commerce entre elles. Dans la première, on administrait ; dans la seconde, on établissait les principes abstraits sur lesquels toute administration eût dû se fonder. Ici on prenait des mesures particulières que la routine indiquait ; là, on proclamait des lois générales, sans jamais songer au moyen de les appliquer : aux uns la conduite des affaires ; aux autres la direction des intelligences.

» Au-dessus de la société réelle, dont la constitution était encore traditionnelle, confuse et irrégulière, où les lois demeuraient diverses et contradictoires, les rangs tranchés, les conditions fixes et les charges inégales, il se bâtissait ainsi peu à peu une société imaginaire, dans laquelle tout paraissait simple et coordonné, uniforme, équitable et conforme à la raison.

» Graduellement l'imagination de la foule déserta la première pour se retirer dans la seconde. On se désintéressa de ce qui était pour songer à ce qui pouvait être ; et l'on vécut enfin par l'esprit dans cette cité idéale qu'avaient construite les écrivains. »

Digitized by Google

Voilà le secret du rôle des philosophes ; et voilà l'explication des plus grandes erreurs, et peut-être des plus grands excès de nos pères : car, si l'on y regarde bien, on acquerra la conviction qu'ils ont été plus impitoyables par système que par passion, et que, si la passion les a entraînés souvent, presque toujours c'est le système qui les a égarés. C'est en chassant l'esprit de critique de la sphère de l'action qu'on la lui a livrée enfin tout entière ; et c'est en soustrayant le gouvernement à des escarmouches sans danger qu'on a attiré sur lui l'assaut général qui devait l'emporter. Et, ce qu'il faut bien remarquer, c'est que les mêmes causes qui avaient déchaîné les prétentions avaient énervé les résistances. Ni l'aristocratie, contre laquelle la Révolution allait se faire, ni le gouvernement royal lui-même, qui allait sombrer avec elle dans la tourmente, n'étaient en mesure de s'opposer au péril ; bien plus, ils n'en avaient pas même l'instinct, et c'était l'assoupissement de la vie publique qui leur avait ôté la force et la prévoyance. « La notion même d'une révolution violente était absente de l'esprit de nos pères. On ne la discutait pas, on ne l'avait pas conçue. Les petits ébranlements que la liberté politique imprime sans cesse aux sociétés les mieux assises rappellent tous les jours la possibilité des renversements et tiennent la prudence publique en éveil ; mais, dans cette société française du XVIII^e^ siècle, qui allait tomber dans l'abîme, rien n'avait encore averti qu'on penchât. »

De là l'insouciance, la sécurité, la maladresse qu'on a si souvent remarquées dans toutes les classes de la nation à cette époque fatale. « La France étant l'un des pays de l'Europe où la vie politique était depuis le plus longtemps et le plus complétement éteinte, où les particuliers avaient

Digitized by Google

le mieux perdu l'usage des affaires, l'habitude de lire dans les faits, l'expérience des mouvem ents populaires, et presque la notion du peuple, il est facile d'imaginer comment tous les Français ont pu tomber à la fois dans une révolution terrible sans la voir, les plus menacés par elle marchant les premiers, et se chargeant d'ouvrir et d'élargir le chemin qui y conduisait. » Tant il est vrai que « les institutions libres ne sont pas moins nécessaires aux principaux citoyens, pour leur apprendre leurs périls, qu'aux moindres, pour assurer leurs droits, » et aux gouvernements pour les éclairer et les affermir qu'aux peuples pour les protéger et les contenir !

## VII.

Arrêtons-nous sur cette réflexion. Nous sommes loin, assurément, d'avoir abordé toutes les questions intéressantes, même au seul point de vue économique, que soulève la lecture de l'ouvrage de M. de Tocqueville. Nous n'avons rien dit, ni de la condition respective des roturiers et des nobles, ni de celle de l'Eglise, ni des impôts, ni de bien d'autres points sur lesquels les renseignements et les détails abondent. Mais c'est dans le livre seul qu'on peut prétendre se former une idée complète des temps qu'il dépeint ; et nous ferions tort à nos lecteurs, au lieu de les servir, si nous leur en disions assez de ce livre pour leur donner à penser que nous le leur faisons connaître.

Tous les faits d'ailleurs, de quelque ordre qu'ils soient,



Digitized by Google

aboutissent uniformément, dans le livre comme dans l'histoire où ils sont puisés, à cette même conclusion, que la liberté est l'essence même de l'humanité. Nous avons entendu reprocher à M. de Tocqueville, par des critiques sérieux, de ne pas indiquer assez clairement ce qu'il pense de la Révolution dont il s'occupe et d'avoir plutôt rassemblé, pour l'étude des politiques, des philosophes et des économistes, une inappréciable collection de documents, que porté lui-même l'arrêt qu'on devait attendre de sa raison et de son équité. Le reproche n'est pas tout à fait juste, ou il est prématuré; car M. de Tocqueville nous avertit, en commençant, que son travail actuel n'est qu'un travail préparatoire, et il nous annonce, en finissant, un travail définitif, dans lequel, après avoir étudié, il entreprend de juger. Cependant, même dans une étude préparatoire, il est difficile que l'opinion d'un auteur ne se trahisse pas; et il est vrai qu'on est parfois étonné de l'extrême impartialité avec laquelle M. de Tocqueville instruit la cause qu'il a évoquée. On aimerait qu'il laissât deviner par moments, s'il ne veut pas le déclarer encore, ce qu'il blâme et ce qu'il approuve dans les résultats de la Révolution, ce qu'il désire et ce qu'il regrette ; et qu'il fût possible au moins de dire avec certitude, après l'avoir lu, s'il considère cette grande crise comme un malheur ou comme un bienfait. Mais, si sa réserve à cet égard irrite notre curiosité et pèse à notre impatience, on ne saurait se plaindre, du moins, qu'il ait dissimulé les principes sur lesquels doit s'asseoir son jugement ; et il est un point fondamental et suprême sur lequel sa conviction est toujours explicite, de même qu'elle est ancienne et raisonnée, c'est l'excellence de la liberté.

La liberté, pour M. de Tocqueville, est la solution de

Digitized by Google

toutes les difficultés, le remède de tous les maux, la source de tous les progrès. Elle seule, par cette vertu de la discussion quotidienne qui frappe chaque jour son coup pour ébranler ou pour affermir, détruit lentement et fonde de même, et transforme au lieu de bouleverser. Elle seule, en agitant incessamment le bien et le mal dans le van infatigable de l'opinion, permet aux hommes, ou pour mieux dire les contraint de savoir à tout moment ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent, et les met à l'abri des engouements et des dégoûts inattendus. Elle seule, enfin, donne à la société son lien, et la constitue véritablement, en faisant sentir à toutes les existences la dépendance mutuelle qui les tient assemblées ; « retire les citoyens de l'isolement, les réchauffe et les réunit » à toute heure « par la nécessité de s'entendre, de se persuader et de se complaire mutuellement par la pratique d'affaires communes. » C'est l'activité, source et aliment de l'existence, qui fait circuler d'un organe à l'autre les principes vitaux, et donne à tout le corps la force et la santé, en exerçant tour à tour ses membres divers. Partout où un malaise se produit, — que ce soit un malaise moral ou un malaise matériel, affaissement de la dignité ou diminution de la richesse ; — soyez assuré que la liberté manque ou est en péril quelque part, et que les hommes sont en train de la perdre ou en lutte pour la reconquérir. Le tableau de l'ancien régime, qui nous est aujourd'hui présenté, est une démonstration en action de cette nécessité de la liberté. C'est en même temps une réparation solennelle. On disait de toutes parts que c'était la liberté qui avait perdu l'ancien régime et infecté le nouveau ; et c'était à la manie qui avait pris tout à coup aux hommes d'être libres qu'on attribuait les mécontentements qui ont précédé la Révolution et les

Digitized by Google

excès qui l'ont souillée. M. de Tocqueville a montré, au contraire, que, « parmi toutes les idées et tous les sentiments qui ont préparé la Révolution, l'idée et le goût de la liberté se sont présentés les derniers » et « ont été les premiers à disparaître. » Il a fait voir, en remontant à la source, que « presque tous les vices, presque toutes les erreurs, presque tous les préjugés funestes » qui ont amené la ruine de l'ancien régime et transmis leurs semences fatales au nouveau « ont dû, soit leur naissance, soit leur durée, soit leur développement, à l'art qu'ont eu la plupart de nos rois pour diviser les hommes afin de les gouverner plus absolument ; » et que la liberté, plus ancienne en France que le despotisme, ainsi que l'avait déjà remarqué Mme de Staël, y a été aussi moins coupable. Grâce à lui, la liberté est lavée enfin sans retour de toute participation à la chute de l'ancien régime ; et, qu'on déplore cette chute ou qu'on s'en réjouisse, nul n'a plus le droit désormais d'en faire un texte malheureux de déclamations contre la dignité humaine.

C'est là, indépendamment des détails dont le livre de M. de Tocqueville est rempli, un résultat dont la portée est grande pour la science économique ; car cette science n'a d'autre but que de dégager des entraves qui l'arrêtent ou des obstacles qui la dévient, la force humaine, c'est-à-dire la liberté. Prenons acte, avec une légitime satisfaction, de la nouvelle et imposante justification que nos doctrines rencontrent dans l'histoire ; et remercions hautement M. de Tocqueville d'avoir apporté, pour la seconde fois, à l'appui de la cause sacrée de la justice et du progrès, le témoignage irrécusable des faits et l'autorité si légitimement établie de son nom.

Digitized by Google

# DE L'AVENIR POLITIQUE DE L'ANGLETERRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

# DE L'AVENIR POLITIQUE DE L'ANGLETERRE,

PAR LE COMTE DE MONTALEMBERT (1).

---

(EXTRAIT DU JOURNAL DES ÉCONOMISTES, 15 AOUT 1857.)

Voici un livre qui est ancien déjà (2) ; qui, lors de son apparition, a fait du bruit, beaucoup de bruit même ; qui a été et qui est encore un des beaux succès de la librairie sérieuse (3); et dont jusqu'ici l'on n'a rien dit dans ce journal (4). C'était, pourtant, on peut le croire, le vrai lieu pour en parler; car c'était, peut-être, celui où l'on pouvait le faire avec le plus de calme et de liberté d'esprit. Ailleurs, et cela n'est que trop arrivé, un livre qui a, ou qui paraît avoir, une couleur politi-

(1) Paris, Didier et Ce. 1 vol. in-12.

(2) Il est de janvier 1856.

(3) Les journaux en ont annoncé dernièrement la cinquième édition.

(4) M. Legoyt s'en est occupé, incidemment, depuis la rédaction de cet article, dans un travail sur *la loi des successions*. V. les numéros de juin et juillet du *Journal des Économistes*.

Digitized by Google

que, risque de rencontrer la prévention plutôt que l'étude, la passion plutôt que la justice, et de ne susciter souvent, au lieu de la vivacité mesurée d'une discussion impartiale et réfléchie, que ces explosions éphémères d'enthousiasme aveugle ou de colère à outrance qui défraient la polémique au jour le jour. Ici la politique courante n'a pas accès : c'est avec les principes seuls que l'on compte ; c'est la vérité désintéressée que l'on cherche ; et ce ne sont pas les vœux passagers ou les vaines terreurs des partis, mais le bien permanent et la dignité éternelle de l'humanité qui sont le mobile et la règle de la critique comme de l'investigation. Voyons rapidement quel intérêt, étudié dans ces sentiments, peut présenter le livre de M. de Montalembert.

---

Ce livre n'est pas, avons-nous besoin de le dire, un livre d'économie politique ; ce n'est pas davantage un livre d'histoire ; ce n'est pas précisément, non plus, un livre de politique, quoiqu'il ait pour but manifeste et principal l'apologie d'un système politique ; ni un portrait proprement dit, quoiqu'il vise ouvertement à placer sous nos yeux la grande figure d'un pays voisin et d'un peuple contemporain. C'est plutôt une réunion d'esquisses et un mélange de considérations un peu diverses. Trop bien servi par cette facilité d'expression qui lui permet de traduire en traits saisissants, à mesure qu'elles se présentent à lui, les vues de son esprit et les impressions de son cœur, l'auteur va tour à tour, sans plan arrêté, du présent au passé, de l'Angleterre à la France, de la de-

Digitized by Google

scription complaisante des monuments à l'appréciation des institutions, laissant souvent incomplet ce qui semble le plus nécessaire, ou développant avec amour ce qui peut paraître accessoire.

Mais ces esquisses, malgré ces imperfections non dissimulées, sont vigoureuses et vivantes, comme tout ce qui sort de la main énergique de M. de Montalembert; ces considérations touchent successivement aux plus graves problèmes de l'histoire, de la politique, de la morale et de l'économie politique; et un sentiment dominant, le respect et l'amour de la liberté et du droit, plus vivement exprimé par une sympathie spéciale pour une race qui les a spécialement aimés et respectés, donne à l'ensemble une unité plus réelle et plus étroite à tout prendre que celle de tel corps plus symétriquement disposé peut-être, mais dans lequel aucune âme ne fait sentir sa présence par le mouvement et la vie.

Respecter la liberté, croire à l'excellence de l'activité spontanée, reconnaître la justice et la nécessité de laisser aux hommes la disposition et la responsabilité de leur sort; c'est souscrire au dogme fondamental de l'économie politique : et, qu'on soit venu à cette croyance par le côté du juste ou par celui de l'utile, — en supposant que les deux voies soient distinctes, comme on se plaît à le dire, — on n'en adopte pas moins le même symbole. M. de Montalembert est donc, quoiqu'il ne s'en déclare pas, l'un des confesseurs de la foi économique ; et cette foi, pour n'être pas dégagée de tout voile, n'en est pas moins chez lui énergique et efficace. Il envisage, souvent, les questions sous d'autres aspects que les économistes proprement dits; mais il arrive presque toujours aux mêmes conclusions. A vrai dire, il n'y a guère, dans

Digitized by Google

tout son livre, qu'un seul point sur lequel il les contredise ouvertement. Il est vrai que c'est un point grave : il s'agit de la grosse question des successions.

## I.

M. de Montalembert est un partisan décidé du droit d'aînesse. Suivant lui, le droit d'aînesse, « ayant pour résultat l'indivisibilité du patrimoine foncier des familles, » est « l'instrument qui a conservé à l'aristocratie anglaise la force dont elle jouit, » son véritable « *palladium*, et par conséquent » celui « de la liberté et de la société anglaises telles qu'elles ont existé jusqu'à présent. » Une telle prédilection ne peut aller, dans un esprit qui n'a pas en vain pratiqué les institutions de la France nouvelle, jusqu'à « identifier partout la liberté politique avec le droit d'aînesse et enchaîner l'avenir de cette liberté sur le continent au maintien ou au rétablissement de tel ou tel ordre de succession. » M. de Montalembert déclare, au contraire, très-nettement, qu'une « aristocratie une fois abattue ne peut pas plus être rétablie qu'une futaie de chênes après un défrichement; » et il a soin, d'ailleurs, de faire observer que « l'institution » du droit d'aînesse, « telle qu'elle est pratiquée en Angleterre, » n'est pas du tout « une garantie exclusivement nobiliaire, comme les majorats en France et en Espagne, les fidéicommis en Allemagne. Assurément, » dit-il, « la grandeur des familles anciennes et illustres, de celles surtout qui

Digitized by Google

composent la pairie, a besoin de cette condition et en profite ; mais ce n'est là, » pour lui, « que le petit côté de cette grande chose. » Ce qui la rend grande à ses yeux, c'est qu'elle « crée l'esprit de famille et la solidité de la terre, en dehors du cercle étroit de la haute noblesse et dans toutes les classes de la société ; » c'est qu'elle « fait, du sentiment de la tradition et du désir de la durée, le patrimoine et l'apanage, non pas d'une seule classe, mais de toute la nation ; » c'est qu'elle « conserve le foyer paternel et substitue les perspectives de l'avenir aux suggestions aveugles de l'intérêt immédiat. La stabilité des biens fonciers est, » dans sa pensée, « le double boulevard qui a défendu jusqu'à présent la société anglaise contre l'omnipotence monarchique et contre les envahissements de la démagogie. Grâce à cette institution, dit-il, le respect de soi s'allie au respect des ancêtres, sous l'abri du toit paternel ; l'esprit de liberté trouve partout des foyers de résistance, de force et de durée enracinés dans ce sol qui n'a pas, comme ailleurs, perdu en quelque sorte la qualité d'immeuble pour devenir une terre inanimée, une poussière indifférente, possession éphémère d'une génération ou deux, sans liens avec le passé, sans intérêt dans l'avenir... C'est ainsi, » dit-il encore, « que se forment, à l'ombre du foyer paternel, sous les arbres plantés par les ancêtres, ces vies calmes et inflexibles, ces races nobles et pures, qui se personnifient dans le *country gentleman*, le *civis agricola* de l'Angleterre. C'est là qu'il apprend cette sereine fierté, cette indépendance respectueuse et satisfaite, cette attitude qui n'est ni rogue ni servile, dont il offre le modèle. C'est là que se développe le tranquille sentiment du bien-être assuré, qui fait le fondement du repos des Etats, le bon-

Digitized by Google

heur d'être à sa place, de tenir son rang, parce que ce rang est suffisamment garanti contre la mobilité des choses humaines, contre cette proximité perpétuelle du néant qui menace les existences sociales sous les pouvoirs absolus et sous les démocraties. Ces heureuses dispositions rejaillissent du sein de la vie privée et rurale sur la vie politique, et ont presque toujours animé les hommes publics de l'Angleterre, en leur inspirant, dans les plus hauts rangs comme dans les plus obscurs, le culte du devoir et de la dignité personnelle. »

Tel est, dans toute sa force, l'éclatant plaidoyer de M. de Montalembert en faveur du droit d'aînesse. Il diffère grandement, on le voit, de ceux que nous sommes habitués à entendre sur le même sujet. Ce n'est pas au nom de la vanité de caste ou de l'immobilité politique (nul ne fait mieux connaître et n'admire davantage le caractère éminemment précaire de l'aristocratie anglaise et ce roulement perpétuel par lequel elle se recrute et se perd alternativement dans la masse de la nation) ; c'est au nom de la liberté, c'est par crainte de ce servilisme universel qu'enfante trop souvent l'universelle égalité, qu'il s'élève contre la division continue et l'éparpillement sans fin des héritages. On ne peut méconnaître ce qu'il y a d'élevé dans ce point de vue, qui est celui de beaucoup d'esprits distingués et véritablement libéraux en Angleterre ; et il n'est pas impossible, en réalité, que la conservation et le culte de la résidence de la famille, la continuation prolongée du même nom aux mêmes lieux, les exemples, les liens, les traditions qui résultent de la succession ininterrompue des souvenirs et des obligations, n'aient en effet pour le représentant officiel et responsable de la famille une partie des conséquences heureuses dont on loue le

Digitized by Google

droit d'aînesse. Nous croyons qu'il est très-vrai que l'homme accoutumé à marcher en vue de ses semblables en marchera plus droit et plus ferme ; que le dépositaire ostensible de l'honneur de plusieurs générations se respectera plus que si, isolé dans le temps, il ne devait rien à personne ; et que celui sur lequel on compte et l'on s'appuie au besoin apprendra à se tenir autrement que l'inconnu perdu dans la foule. Mais, en supposant que ces qualités et ces avantages ne dégénèrent pas souvent eux-mêmes en inconvénients et en défauts, ils ne sauraient suffire, à notre avis, pour justifier une mesure aussi exorbitante que l'oubli systématique des indications de la nature ; et, à ne regarder les choses que d'un côté, il n'y a pas de faute ni d'erreur qui ne puisse avoir les apparences pour elle. C'est à la famille entière, c'est-à-dire au bonheur réel de tous ses membres sans exception, non à son prestige extérieur représenté par l'un d'eux, qu'il faut songer pour juger le droit d'aînesse ; et c'est sur la société entière qu'il en faut rechercher l'influence. Il faut surtout, — car toute autre voie est trompeuse, — examiner ce qui est juste, non se laisser prendre à ce qui paraît avantageux. Ainsi jugé, nous croyons que c'est avec raison que le droit d'aînesse a été condamné par les plus grands esprits et réprouvé par le sentiment public comme répudié par les lois de notre patrie. L'intelligence hésiterait en vain au milieu des considérations multiples dont on peut compliquer la question ; le cœur répondra toujours qu'il ne peut être équitable et naturel que les enfants d'un même père soient inévitablement traités avec une inégalité choquante ; que l'un, parce qu'il est né le premier, doive tout avoir, les autres, parce qu'ils sont venus après lui, être privés de tout ; et que ces champs au milieu desquels

Digitized by Google

ils ont pareillement vu le jour, ce toit qui abrite en commun leur enfance, ces arbres sous lesquels ils grandissent ensemble, ce luxe ou ce bien-être qu'ils partagent à toute heure, immuablement destinés à devenir le lot privilégié d'un seul, ne soient pour les autres qu'une pompe étrangère dans laquelle ils figurent eux-mêmes à titre de décors. Et comment une telle violation des premiers instincts et des premiers devoirs de la paternité serait-elle sans péril? On croit rendre plus sacré le foyer paternel, en pourvoyant à sa conservation et à son éclat : mais ne le rend-on pas, au contraire, dès l'enfance, indifférent, et parfois odieux, à ceux qui se savent destinés à en être exclus; et n'affaiblit-on pas, au lieu de le fortifier, cet esprit de famille dont l'affection et la confiance sont les meilleurs fondements? Ne suscite-t-on pas, très-probablement, dans beaucoup d'âmes, des sentiments peu favorables à l'union, peu honorables et peu profitables à ceux qui les éprouvent; ou, s'il arrive que l'orgueil du nom et la satisfaction abstraite de le voir grandement porté prévalent complétement sur le regret et sur l'envie, n'est-ce pas encore un sentiment étroit de vanité qu'on substitue à des désirs de bien-être fort naturels, et fort légitimes quoi qu'on en dise. La famille n'a donc qu'à perdre à ce régime. La morale publique, d'autre part, intéressée à l'ordre, à la prévoyance, à l'épargne, au respect de toutes les convenances, n'a-t-elle pas à souffrir gravement de ces substitutions qui soustraient la prodigalité à toutes les conséquences de ses excès et perpétuent à travers les générations le double scandale de l'opulence obérée et de la mauvaise foi inviolable? Sans aller, même, jusqu'à ces conséquences extrêmes et pourtant fréquentes, quels écarts ne doit pas enfanter un système qui impose

Digitized by Google

invariablement le luxe aux uns et met les autres dans la gêne ? Et le mouvement de l'industrie, celui de l'agriculture, la production, en un mot, c'est-à-dire le bien-être commun, peuvent-ils gagner à une répartition qui, en enlevant au plus grand nombre leur part naturelle de richesse et de ressources, concentre artificiellement les fortunes dans quelques mains, les moins capables peut-être, et le plus souvent les y enchaîne ? On répond à cela que l'Angleterre est le premier pays du monde, que nulle part la richesse n'a marché si vite, et que tout y prospère. Soit. Mais est-ce à cause du droit d'aînesse ou malgré le droit d'aînesse ; et la vigueur exceptionnelle d'un boiteux prouve-t-elle qu'il soit bon de ne pas marcher droit (1) ? On dit encore que « l'union des familles est grande en Angleterre, et que le moindre avantage fait chez nous dans les limites étroites du Code civil excite » plus de « jalousie » que l'application rigoureuse du régime des substitutions en Angleterre. C'est possible ; car on se résigne d'autant moins au mal qu'il est moins fréquent et moins attendu, et l'espérance déçue ne blesse pas moins que la douleur prévue. Pourtant M. de Montalembert pense que « cette parfaite et universelle résignation des cadets à un tel ordre de choses ne durera pas toujours ; » et, si « elle dure encore, » comme il l'affirme, ne serait-ce pas, par hasard, parce que les aînés, investis par leurs richesses de la prépondérance politique, ont eu l'habileté de se servir de cette prépondérance au profit de leurs cadets dépossédés et de procurer à ceux-ci, dans la diplomatie, dans l'armée, dans les colo-

(1) **Post hoc, ergò propter hoc, ou l'obstacle pris pour la cause. Voyez sur cet argument Bentham, *Sophismes parlementaires*, et Bastiat, *Sophismes économiques*.**

Digitized by Google

nies, dans l'administration, dans la magistrature et dans l'Eglise la fortune qu'ils ne peuvent trouver dans le patrimoine paternel (1). Mais le peuple anglais, obligé, quoi qu'il ne s'en rende pas suffisamment compte, de faire les frais de ces héritages extra-naturels, ne se fût-il pas mieux trouvé d'un régime qui n'aurait pas rendu nécessaires ces compensations onéreuses; et la prospérité de la nation anglaise comme son honneur, la paix du monde, la morale, la civilisation, n'ont-elles rien perdu à ce qu'au lieu de faire obscurément fructifier leur part des épargnes paternelles, messieurs les cadets des grandes familles aient pris l'habitude d'aller chercher brillamment fortune aux Indes et ailleurs, et aient eu besoin d'exciter sans cesse l'ambition de leur pays à des conquêtes dont eux seuls profitaient? Aussi longtemps qu'on n'aura pas répondu à ces objections, — et nous croyons qu'il est impossible d'y répondre d'une manière satisfaisante, — nous tiendrons le droit d'aînesse pour une mauvaise institution, et nous persisterons, malgré tout ce qu'on peut dire de spécieux en sa faveur, à dissuader de sa pratique les peuples soucieux de respecter les lois de la morale et d'observer les conditions du bien-être.

Mais, en combattant énergiquement sur ce point les idées de M. de Montalembert, il importe de prévenir toute erreur sur la portée de ses conclusions et des nôtres, et de restreindre à ses véritables termes le dissentiment que nous constatons. En général, les partisans du droit d'aînesse sont,

(1) Nous engageons le lecteur à consulter, sur ce point, l'*Introduction* du volume *Cobden et la Ligue*, par Bastiat. Voyez aussi les différentes autorités citées par M. Legoyt dans le travail mentionné plus haut, et les arguments puisés par M. Legoyt lui-même dans la statistique et la législation des différents peuples.

Digitized by Google

en France du moins, assez peu disposés aux ménagements; ils ne craindraient pas, pour la plupart, d'imposer leur idéal par la contrainte; et ils sacrifieraient volontiers, s'ils le pouvaient, à sa réalisation toute la liberté du père de famille. M. de Montalembert n'est pas de cette école obstinément rétrograde. S'il regarde volontiers en arrière, il ne veut pas nous y traîner violemment. Il ne demande et il n'accepterait aucune contrainte. Il croit qu'il est fâcheux que nous ne fassions pas d'aînés et que nous n'en puissions pas faire; mais il ne demande pas que nous soyons forcés d'en faire. Ce qu'il demande, uniquement, c'est la faculté d'en faire si nous le voulons, c'est-à-dire la suppression des restrictions qui entravent le droit de tester: tout au moins n'irait-il pas au delà de l'attribution légale des biens à l'aîné par préférence, *sauf la volonté contraire du père de famille*. Dans ces limites, son opinion respecte évidemment, plus qu'il ne le semble d'abord, la liberté et l'égalité même; car ni la liberté ni l'égalité ne sont blessées là où la loi laisse à chacun l'exercice de sa volonté dans la sphère de ses droits. Nous croyons qu'user du droit de tester pour faire un aîné n'est pas le meilleur usage qu'on puisse faire de ce droit; mais nous croyons aussi qu'à cet égard c'est aux intéressés seuls à décider, non à la puissance publique à prononcer pour eux. Nous sommes convaincu, par conséquent, comme nous avons eu déjà occasion de le dire (1), comme nous le dirons encore en développant nos raisons, que « la liberté de tester est, » ainsi que le dit M. de Montalembert, « à la fois la conséquence et la garantie de la liberté générale. » En cette matière, comme en toute autre, la loi n'a pas à

(1) V. plus haut *la Famille et la Société*, note.



Digitized by Google

prendre parti entre les hommes, mais à leur imposer mutuellement le respect. Elle est une garantie et non un oracle. Il lui appartient de partager les successions *ob intestat,* par présomption de la volonté du père de famille; et, tant qu'elle ne va pas au delà de cette présomption, qu'elle décrète le partage égal comme en Amérique (1), ou qu'elle adopte l'attribution à l'aîné, comme en Angleterre, elle n'excède pas ses pouvoirs naturels. Il ne lui appartient pas d'enchaîner ou de contraindre la volonté formelle du testateur; et, quand elle le fait, quelques raisons qu'elle invoque à l'appui de ses prescriptions, qu'elle vise à la division ou tende à la concentration, qu'elle favorise l'aristocratie ou pousse à la démocratie, elle abandonne la neutralité qui est son essence même; elle attente à la propriété et elle envahit le foyer domestique. Nos pères, entraînés par le ressentiment d'une longue et irritante injustice, n'ont pas su se garder assez, sur ce point comme sur bien d'autres, de l exageration et de la violence; et le Code, empreint de leurs passions et de leurs préjugés, garde encore, longtemps après la lutte, le caractère d'un instrument de représailles. Il est temps, nous le pensons, de répudier ces préoccupations surannées pour ne plus s'inspirer que du droit; et la science économique, entre autres, n'a qu'à gagner à proscrire enfin l'égalité obligatoire non moins que l'inégalité forcée, et à rallier définitivement les hésitations des esprits studieux sur ce terrain, intermédiaire entre le privilége arbitraire et le nivellement aveugle, où se rencontrent la justice et le profit, la pleine liberté du père de famille.

(1) V. à ce sujet, M. de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique,* cité par M. de Montalembert; et M. Laboulaye, *Histoire des colonies.*

Digitized by Google

II.

Mais laissons, jusqu'au jour où nous la traiterons directement, une question qui demanderait de trop longs développements; et, après la divergence, cherchons, dans le livre qui nous occupe, les concordances d'opinion. Elles sont nombreuses et formelles. Déjà, à l'occasion d'un autre travail (1), nous avons été conduit à en indiquer d'importantes. Nous avons pu, sur des déclarations non équivoques, ranger M. de Montalembert parmi les plus fermes adeptes de la liberté commerciale; nous avons invoqué, en faveur de la séparation du spirituel et du temporel, son témoignage aussi explicite qu'imposant; et nous avons rencontré, parmi les plus confiants défenseurs de la publicité et du libre débat, cet énergique champion de l'ordre et cet ennemi éprouvé de l'anarchie. Sur quelque sujet que nous l'interrogions, nous trouverons toujours en lui, d'un bout à l'autre de son livre, le même respect de l'indépendance personnelle et la même foi dans l'initiative privée.

S'agit-il de charité et d'assistance, le système de la bienfaisance publique n'a pas d'adversaire plus décidé; et ce n'est pas, comme d'autres, d'avoir imaginé le désastreux remède de la taxe des pauvres, mais d'avoir conservé, malgré cette taxe, la faculté et l'habitude de produire à leur gré, par l'association ou par l'action indi-

(1) Sir Robert Peel, etc., notes.

Digitized by Google

viduelle, les manifestations spontanées de leur sympathie, qu'il félicite hautement les Anglais. De même pour ce qui touche aux sciences, aux arts, aux découvertes, aux idées de toute nature. « L'Anglais, dit-il, donne son argent, son temps, son nom à une œuvre de charité ou d'intérêt public : il met sa gloire à ce que l'œuvre qu'il adopte ainsi soit au niveau de tous les besoins et de tous les progrès ; mais pour y parvenir il ne songe pas à invoquer ou à accepter la mainmise des agents du pouvoir sur tout ce que ses pères et lui ont fondé. Il garde l'autorité avec la responsabilité, le droit avec le devoir. Il tomberait en pamoison devant notre système de charité légale, dirigée, surveillée, éduquée, et, en fin de compte, garrottée... *Supported by voluntary subscription*, telle est la fière et noble inscription qu'on lit, dans toute l'Angleterre, sur la façade de la plupart des hôpitaux, des hospices, des asiles divers de la misère humaine. On comprend bien que ces mots : *entretenus par des souscriptions volontaires*, impliquent ceux-ci : *gouvernés par l'autorité des souscripteurs*. C'est toujours le même principe : l'effort, le sacrifice personnel et permanent, puis le droit et le pouvoir naissant du sacrifice et de l'effort. »

S'agit-il d'éducation et d'enseignement, c'est de la compétition naturelle des tendances diverses, non de l'influence unique d'une direction supérieure, qu'il attend la plus grande diffusion des lumières et le progrès le plus satisfaisant de la moralité ; et ce n'est pas, tant s'en faut, d'avoir, depuis quelques années, consacré officiellement à l'instruction populaire un certain nombre de millions, ainsi qu'on s'en prévalait naguère outre mesure dans un journal important (1), mais d'avoir su respecter les manifestations

(1) V. l'article de M. Rendu sur le travail de M. Ch. Jourdain :

Digitized by Google

diverses et bien autrement considérables du zèle individuel de montrer et d'apprendre, qu'il sait bon gré au gouvernement anglais. Les écoles et les universités anglaises sont, à en juger par ses descriptions, de beaux et séduisants séjours, où la grandeur et le charme des souvenirs, les merveilles de l'architecture, les agréments de la nature la plus riante se réunissent pour fasciner le visiteur étonné ; mais, en opposant aux fétides et tristes cellules de nos « casernes universitaires » ces asiles admirables de l'heureuse jeunesse de l'Angleterre, ce n'est pas seulement par les dehors que M. de Montalembert les compare et par les yeux qu'il les juge. Ce qu'il vante par-dessus tout dans les écoles, c'est la liberté sans péril dont y jouissent les élèves, premier et fécond apprentissage du respect de soi-même et des autres. Ce qu'il admire dans les Universités, c'est « leur indépendance complète du pouvoir, » en dehors duquel elles s'administrent à leur gré, élisant leurs chefs et leurs membres « sans aucune intervention ou approbation officielle ; » ne recevant du gouvernement ni mandat ni salaire, et ne lui rendant aucun compte de leur enseignement. Et c'est précisément à cette indépendance absolue de « l'action du pouvoir royal ou ministériel » qu'il croit devoir attribuer « l'esprit conservateur qui a toujours distingué les Universités anglaises. Elles sont en cela, » remarque-t-il, « comme en tout, l'image de la société anglaise et de son aristocratie, libre, fière, mais ordonnée, d'autant plus respectueuse envers l'autorité qu'elle en est plus indépendante, toujours ouverte au mérite, toujours prête aux progrès utiles, aux

*Budget de l'instruction publique*, etc., *Journal des Débats* du 17 juin 1857.



Digitized by Google

réformes nécessaires, mais solidement assise sur la tradition et sur le droit individuel. » Cette prédilection pour le droit individuel, — très-longuement et très-chaudement exprimée au sujet des grands foyers scientifiques d'Eton, de Cambridge ou d'Oxford, mais mêlée, en ce qui les concerne, d'un peu de cet enthousiasme mi-parti religieux et mi-parti artistique qu'inspire à M. de Montalembert tout ce qui porte la trace du moyen âge, — ne se dément en rien à l'égard des plus modestes établissements où se distribue l'instruction populaire ; et ce que le savant académicien admire, ce qu'il recommande, ce qu'il envie parmi toutes les institutions destinées à l'instruction et à la moralisation des ouvriers anglais, ce sont exclusivement les entreprises du zèle privé : — le *Collége des adultes*, par exemple, fondé à Londres *par souscriptions ;* —les *Écoles de dessin* des villes provinciales, créées *spontanément* par l'administration du Palais de Cristal avec le reliquat de cette œuvre toute *spontanée ;* — et, par-dessus tout, l'*Ecole de la Compagnie de chandelles de Price*, née en 1848 de « l'acte *spontané* d'une demi-douzaine de petits garçons qui se mirent à tenir une école mutuelle entre eux dans le coin d'un atelier.., dirigée et développée par un Comité choisi par les enfants eux-mêmes, » et, aujourd'hui qu'elle a pris une extension considérable, et que cinq cents élèves participent à ses bienfaits, demeurée une œuvre locale et privée, et devenue, entre les mains de M. James Wilson, qui la gouverne pour la Compagnie, « un modèle de tendre et intelligente sollicitude pour l'âme et l'esprit des enfants de l'ouvrier. »

S'agit-il d'administration ou de police, de ces choses qui ailleurs semblent un domaine interdit à la main et à l'œil même du vulgaire ; c'est encore et toujours du développe-

Digitized by Google

ment de l'action privée, de la constante intervention des intéressés dans la gestion de leurs intérêts, que M. de Montalembert loue de préférence l'Angleterre et les Anglais. « Les lords-lieutenants, dit-il, les shérifs et les juges de paix, les membres des grands jurys, les commissaires des routes, des édifices publics, c'est-à-dire tout ce qui représente chez nous l'administration préfectorale, la police, le ministère public, la magistrature inférieure et les ponts et chaussées ; — tout cela ne vient pas du dehors avec un salaire pris sur le budget et une Commission du gouvernement d'aujourd'hui, qui n'est pas celui d'hier et qui ne sera peut-être pas celui de demain. Tout cela est pris parmi les propriétaires de la contrée, qui, tout en continuant à demeurer chez eux, administrent le pays librement, gratuitement et parfaitement. » De là non-seulement la dignité des administrateurs, mais le contentement et la facilité des administrés ; de là cet ordre et cette soumission à toutes les mesures d'intérêt commun qu'on vante en vain ailleurs pour les faire imiter. Il n'y a d'affaires bien faites, il n'y en a surtout de faites à la satisfaction de ceux qu'elles intéressent, que celles qui sont faites sous leurs yeux et sous leur contrôle. « Là gît... le principe d'activité vigilante et légitime, d'intelligente et féconde liberté que les Anglais résument par le mot de *Self-government*. Grâce à lui, ils peuvent laisser aux pouvoirs publics, à la couronne et au Parlement, la plénitude de la souveraineté législative,... sans se croire obligés d'abdiquer le maniement de leurs propres intérêts, les manifestations de leurs propres convictions dans le cercle qui les entoure, mais aussi sans cesser d'ouvrir un œil jaloux et perspicace sur la marche générale du gouvernement. Là s'est... effectuée l'alliance merveilleuse qui

Digitized by Google

combine dans l'âme de tout Anglais un respect profond des droits de l'autorité légale avec le sentiment de la dignité et de la liberté individuelle poussé à sa plus haute puissance. »

---

Il y a longtemps que les véritables amis de la véritable liberté, non les faux prophètes qui prêchent contre elle en son nom ; les ouvriers de l'indépendance de tous, non les instruments de la licence de quelques-uns ; ont mis en lumière cette connexité consolante, cette solidarité féconde et intime des biens moraux, en faisant observer que le respect est une monnaie dont on ne rend que ce qu'on en reçoit et qu'il n'y a de force efficacement contenue que celle qui trouve son frein en elle-même. Il y a longtemps que, sous l'influence de ces pensées, ils ont condamné cet abus des fonctions publiques, qui ôte aux hommes la droiture de l'esprit et souvent celle du cœur, en introduisant dans les affaires d'autres éléments que l'intérêt de ceux qu'elles concernent ; et qu'ils se sont accordés à signaler l'injustice et le danger de cette centralisation artificielle qui, en accroissant par l'éloignement les chances de retard et d'erreur, transforme incessamment en difficultés de politique générale les plus inoffensifs détails de la vie locale, et multiplie sans mesure, avec les embarras et les perplexités des gouvernements, les exigences et les mécontentements des gouvernés. Nous avons nous-même, dernièrement encore, puisé dans le livre de M. de Tocqueville ( *l'Ancien Régime et la Révolution* ), des réflexions importantes et d'intéressantes justifications sur ce sujet. M. de Montalembert insiste à

Digitized by Google

son tour, et avec une anxiété patriotique qu'il ne cherche pas à cacher. Pour lui, comme pour son éminent collègue, on voit qu'il y a là une question de vie ou de mort. La similitude des idées se traduit par la similitude des expressions. M. de Montalembert dit, en termes exprès, comme M. de Tocqueville, que « la Révolution » en France « a été préparée de longue main par le pouvoir, » et que c'est en tirant tout à lui que le pouvoir a tout perdu. Il signale, lui aussi, dans la concentration anormale des affaires, « le plus grand péril de la société. Le désir général et immodéré des emplois publics » lui paraît également « la pire des maladies sociales, répandant dans tout le corps de la nation une humeur vénale et servile, qui n'exclut nullement, même chez les mieux pourvus, l'esprit de faction et d'anarchie. » Et « la bureaucratie, » produit inévitable et instrument nécessaire de toute concentration, « est partout, » à ses yeux, « l'armée permanente de la mauvaise démocratie. » Aussi faut-il voir en quels termes émus et troublés, croyant démêler de l'autre côté du détroit quelques germes d'une imitation maladroite et dangereuse, il adjure tout ce qu'il y a d'Anglais « dévoués à la grandeur de leur pays » de « se liguer pour repousser ce flot continental qui engloutirait » avec le temps « sa prospérité, sa liberté et sa gloire ; » avec quel accent, tout en les mettant en garde contre le danger qu'il croit voir poindre, il les loue d'avoir du moins pratiqué jusqu'à ce jour, sans défaillance, ce qu'il appelle « la vertu caractéristique de la société anglaise..., l'effort personnel..., première condition du mérite et » du succès, « dans la vie temporelle comme dans la vie spirituelle. » Il faut du courage pour suivre cette voie, car elle a ses difficultés comme toute autre ; il

Digitized by Google

en faut surtout pour y revenir quand on l'a quittée, car de loin elle semble particulièrement ardue et tumultueuse. M. de Montalembert ne le méconnaît pas. Il convient que de cette « lutte, » de ce « travail, » de cette « activité indépendante et spontanée, » qui « sont partout, résulte au premier abord une certaine apparence de confusion et de désordre, » qui « frappe ceux qui arrivent des pays où tout est arrangé, casé, étiqueté. » Mais, en revanche, quelle sécurité pour le « pouvoir, » préservé de cette extension indéfinie de « responsabilité (1) qui finit par l'accabler sous le poids des cupidités impatientes, des rancunes implacables et des dévouements impuissants!... Quelle surabondance d'énergie, d'activité, d'intelligence et de force productive, dans toutes les directions de la vie sociale, politique et industrielle!... Sous ces dehors compliqués, la vie circule partout, et l'ordre retrouve ses droits; chacun se met à sa place et fait son affaire... Là, nul n'imagine de demander au gouvernement de tout faire, de tout prévoir, de tout enseigner, de tout décider, à la charge de payer ce même pouvoir d'un profond oubli ou de la plus noire ingratitude, lorsque la fortune cesse de le favoriser. Là, nul gouvernement n'a encore imaginé de se

(1) « C'est à cette indépendance, dit également Bastiat au sujet de l'Angleterre, que les citoyens doivent leur expérience et leur valeur personnelle; c'est à cette indépendance que le gouvernement doit son irresponsabilité relative. et par suite sa stabilité. Eh quoi, s'écrie-t-il, est-il donc si difficile de laisser les hommes essayer, tâtonner, choisir, se tromper, se rectifier, apprendre, se concerter, gouverner leurs propriétés et leurs intérêts, agir pour eux-mêmes, à leurs périls et risques, sous leur propre responsabilité; et ne voit-on pas que c'est ce qui les fait hommes? Partira-t-on toujours de cette fatale hypothèse que tous les gouvernants sont des tuteurs et tous les gouvernés des pupilles? *Harmonies*, deuxième édition, p. 392 et 391.

Digitized by Google

substituer à l'action collective ou individuelle des citoyens, de comprimer partout la force spontanée, la volonté responsable, de vouloir tout subordonner à son initiative, à sa correction, à son autorisation, à sa surveillance, à son intervention, à son intérêt personnel. Bien loin de céder à ces tendances à l'empiétement universel qui a fait la force apparente et la faiblesse réelle de tous les pouvoirs dont la France a successivement subi les lois, le gouvernement anglais ne se mêle qu'à son corps défendant de tout ce qui n'est pas du domaine de la politique proprement dite... L'Angleterre échappe ainsi au plus grand ennui et au plus grand danger de la société moderne, à l'uniformité sociale et à l'omnipotence des gouvernements. La variété des droits et la fécondité des volontés individuelles brisent dans l'œuf le germe fatal de cette uniformité... Tout ce qui triomphe, tout ce qui domine, rencontre à chaque pas des barrières. » Individus, associations, gouvernement, toutes les forces, parmi des frottements sans nombre et de perpétuelles rencontres, vivent en bonne harmonie, parce que toutes se respectent mutuellement ; et elles se respectent parce qu'elles ne se redoutent pas. Ainsi se réalise une paix qui n'est pas la torpeur de la mort ; un ordre qui n'est pas la consigne de la servitude ; une activité qui n'est pas le mouvement mécanique d'une galerie d'automates ; une indépendance qui ne coûte rien à la force collective ; une autorité qui ne porte pas atteinte à la dignité individuelle ; et cette liberté ennemie de l'anarchie, que les Anglais ont si bien nommée la liberté du citoyen soumis aux lois, *« the liberty of the subject. »*

Digitized by Google

Nous ne pouvons pousser plus loin cette étude et multiplier des citations qui toutes abonderaient dans le même sens. Mais il y a une page au moins qu'en quittant ce sujet nous nous reprocherions de ne pas reproduire, tant elle résume avec force et ce que M. de Montalembert proclame d'un bout à l'autre de son livre, et ce que nous disons nous-même tous les jours dans ce journal. Voici cette page : « Quand on entre dans quelque grande usine, la première impression d'un ignorant ou d'un enfant est de se demander comment on y peut vivre, comment l'ordre se maintient au sein de cette population nombreuse, de ce mouvement perpétuel, de ce tapage étourdissant; comment l'esprit résiste et se retrouve entre ces roues qui tournent, ces pistons qui gémissent, ces scies qui grincent, entre l'aigre sifflet de la vapeur, l'infecte odeur de la graisse, les noirs tourbillons de la fumée. Et cependant tout marche, tout aboutit, tout réussit, et du fond de cette confusion apparente, de ce bruit odieux, de cette fourmilière d'hommes, voici que l'on retire les chefs-d'œuvre de la mécanique et de l'industrie, les armes et les instruments de précision qui vont assurer les victoires de nos soldats, ou les prodiges d'élégance et de finesse qui servent à la parure de nos filles. »

« Telle est, » ajoute l'auteur, « telle est, partout et toujours, la condition de la vie, de la vraie vie, de la vie virile, la seule dont il vaille la peine de vivre! Ce qui fait la force des individus fait aussi la force des nations; l'habitude du danger, la perpétuité de l'effort, la liberté du mouvement. Qui a jamais rêvé la vie avec un garde-vue sur les yeux, avec du coton dans les oreilles, avec la main d'un maître pour béquille? Quand vous me montrez un homme dans cet accoutrement, je plains et je respecte

Digitized by Google

les infirmités inséparables de la vieillesse ; mais je n'y reconnais pas les conditions de la vie. Et quand c'est un peuple entier que vous me représentez ainsi, comme l'idéal de votre doctrine sociale, je fuis loin de vous, au moins par le cœur et l'esprit, et mon âme prend son vol vers ces heureuses et trop rares régions où les nations ont mérité de sortir des langes de l'enfance et ne sont pas encore couchées sur le grabat de la décrépitude. »

Quel économiste, même parmi les plus grands, a jamais mieux exprimé la féconde énergie de l'activité libre, la stérile impuissance de la langueur réglementaire ; et qu'importe, en présence d'un tel accord, que, dans la bouche de M. de Montalembert, ces paroles n'aient pas exactement le sens restreint dans lequel nous permet de les prononcer à notre tour la spécialité de ce recueil ? La grandeur et le succès, dans toutes les voies, sont au même prix ; car l'homme est un : et la richesse privée, aussi bien que la dignité sociale, est un but qu'on n'atteint pas sans peine et une béatitude qui *souffre violence*.

## III.

Un dernier mot, avant de poser la plume. Nous avons souvent, et à dessein, donné la parole à M. de Montalembert. Nous avons cependant laissé de côté bien des points de son livre ; plusieurs sur lesquels, dans une discussion complète, nous aurions eu des observations à présenter, et quelques-uns peut-être qui, dans la pensée de l'auteur,



Digitized by Google

sont les plus importants. En jetant un coup d'œil sur la table, on voit un chapitre sur *les deux démocraties*, un sur *la démocratie en Angleterre*, un sur *ce qu'il reste d'aristocratie en Angleterre*, un sur *le Parlement*, un sur *le catholicisme*, un sur *l'anglicanisme*, un sur *l'Angleterre et l'Espagne*, etc. De tout cela, malgré l'intérêt des détails et l'originalité quelquefois étrange des aperçus, nous n'avons rien dit ou bien peu de chose. Il s'en faut donc que nous ayons donné de l'ouvrage une idée complète, et peut-être une idée exacte. A vrai dire, nous n'y avons pas prétendu. Notre but, en parlant de cet ouvrage, était plus spécial. Nous devions, à cause de l'objet principal de ce journal, nous restreindre autant que possible dans un cercle d'idées que ne s'est pas tracé l'auteur; nous avions aussi, et sans sortir de ce cercle, une pensée de défense personnelle, que nous ne craignons pas d'avouer. Les économistes sont représentés, tous les jours, par des adversaires trop habiles dans l'art de manipuler la crédulité publique, comme une secte solitaire et nouvelle, sans racines dans les grandes traditions de l'humanité, sans liens avec les représentants contemporains de ces traditions, méconnue ou reniée sans pitié par tous les hommes auxquels le talent ou le caractère ont mérité de nos jours quelque renom ou quelque influence, littérateurs, politiques, historiens, moralistes ou philosophes. Nous avons montré déjà, par plus d'un exemple, que rien n'est plus faux; que tout ce qu'il y a de grand et de respectacle aboutit, par des voies diverses, au même point; et que les esprits les plus élevés, les plus nobles cœurs, tous ceux que travaille le souci du bien-être et de la dignité humaine, et qui ne les cherchent pas dans les espaces imaginaires de la fantaisie ou dans les folles entreprises de la violence,

Digitized by Google

portent en eux-mêmes, et souvent professent, qu'ils la nomment ou non, la foi économique. M. de Montalembert nous a paru un nouvel et éclatant témoin à produire dans cette enquête pour la réhabilitation de la science. Nous avons voulu montrer, dans l'éminent écrivain, dans l'orateur admiré, dans le catholique à la fois ardent et tolérant, dans le défenseur inébranlable des lois et l'adversaire infatigable de toutes les injustices, la réunion et l'influence manifeste de la plupart des idées, des sentiments, des croyances qui unissent les économistes. Nous ne craignons pas qu'il décline ce nouveau titre d'honneur; et nous croyons avoir laissé peu de chances de succès à ceux qui seraient tentés de le lui contester. L'homme qui déclare que « les grandes questions d'humanité, de charité, de travail, de justice au dehors et au dedans, sont posées par la main de Dieu ; qu'elles attendent de l'intelligence et du dévouement des classes supérieures ces solutions qui préoccupent déjà tous les esprits jeunes, perspicaces, généreux ; » — celui qui dit cela en ces termes, et comme « conclusion » d'un travail important, ne saurait être l'ennemi de ceux qui ont fait de ces questions mêmes leur programme formel. Le Dieu qu'ils adorent peut être encore pour lui *le Dieu inconnu*, mais il a un autel dans son cœur, et le vrai nom seul manque au culte qu'il y reçoit.

Peut-être aurons-nous en même temps atteint un autre résultat, et contribué, envers M. de Montalembert aussi bien qu'envers la science économique, à une œuvre d'équité. Beaucoup de personnes, et nous avouons avoir partagé cette opinion, ont, sur de vagues ouï-dire ou sur des aperçus trop incomplets, pris le livre sur l'Angleterre pour un écrit tout de circonstance, une boutade brillante

Digitized by Google

mais éphémère. Le sujet, il faut le reconnaître, prêtait à cette impression; la manière de l'auteur peut-être aussi. Tout éloge d'un régime en défaveur a volontiers un air de satire; et l'observation calme, la réflexion impartiale, ne sont pas ce que l'on cherche le plus naturellement chez l'impétueux combattant dont le repos même respire la lutte, chez l'orateur né dont la pensée, écrite ou parlée, est toujours empreinte, à un si haut degré, de ce feu qu'on n'a pas en vain nommé *l'action*. On a pu voir, par ce que nous en avons reproduit, que ce livre n'est pas un pamphlet, et que, si la forme en est vive, le fond de l'œuvre est sérieux. Après tout faut-il, de peur de quelques entraînements, proscrire toute vivacité, et blâmer sans réserve ceux que l'âge ne corrige qu'à demi *du défaut d'être jeunes?* La vérité, pour être colorée par l'imagination et animée par le sentiment, n'en est pas moins la vérité; et, si l'exposition didactique de la science reconnue ne demande que de la clarté, le service de la science militante demande de l'élan. C'est une qualité qui, comme beaucoup d'autres, confine à un défaut : mais il y a tant d'oreilles fermées en ce monde qu'on peut bien parfois être excusable de forcer un peu sa voix.

Digitized by Google

# CAUSES MORALES

ET REMÈDES MORAUX

# DES CRISES ALIMENTAIRES.

Digitized by Google

Digitized by Google

# CAUSES MORALES

ET REMÈDES MORAUX

# DES CRISES ALIMENTAIRES.

## DE L'ASSISTANCE INTELLECTUELLE.

(EXTRAIT DE LA REVUE CONTEMPORAINE, N° DU 15 FÉVRIER 1856.)

Un médecin célèbre a fait, au début de ce siècle, un livre encore fameux sur le *Rapport du physique et du moral de l'homme*. La réaction mutuelle des deux éléments de la nature humaine, signalée, sinon définie, dans ce livre, ne s'exerce pas seulement dans l'ordre de faits dont s'est occupé Cabanis. Les sociétés, comme les individus qui les composent, ont leur *physique* et leur *moral*, unis entre eux par un intime *rapport*. Et, pour elles, comme pour les individus, nulle modification ne s'opère, dans l'un des termes de ce rapport qui constitue la vie, sans avoir sa cause ou son contre-coup dans l'autre.

Un livre qui donnerait la véritable loi de ce rapport serait à la fois d'un extrême intérêt et d'une utilité considérable. Il mettrait à nu la vraie racine de bien des maux et dissiperait bien des préjugés. Il serait, surtout, d'un

Digitized by Google

grand secours pour la saine appréciation des intérêts et des études économiques ; car il montrerait, contrairement à des idées trop répandues, le spiritualisme nécessaire de toute amélioration matérielle. Il ferait reconnaître, dans la destinée des peuples, dans l'ordre politique, dans les conditions du travail, dans la production et la répartition de la richesse, dans l'état physique des sociétés, en un mot, la manifestation et la conséquence de leur état moral. Il rendrait sensible à tous les esprits cette vérité sublime, simple, incontestable et pourtant si méconnue, que tout ce qui se produit au dehors de l'homme a sa source au dedans de l'homme, et que la force des faits, qui paraît parfois étouffer la liberté humaine, n'est qu'une émanation de la force de l'esprit qui constitue la liberté humaine.

Mais ce livre ne serait rien moins qu'un traité complet d'histoire, de philosophie et d'économie politique. Qui oserait prétendre à remplir un si vaste programme ? Peut-être au moins peut-on, en se bornant à des points déjà éclaircis, en esquisser quelques traits (1). Telle est, avec le désir de contribuer au soulagement des maux actuels, la modeste portée et l'humble ambition du travail qu'on va lire.

(1) On lira avec intérêt, comme un remarquable exemple de ce genre d'études, dans l'ordre d'idées même qui fait l'objet de ce travail, la seconde leçon du *Cours d'économie rurale* de M. de Lavergne, sur le *principal agent de la production*, dont la conclusion est : *le capital fait plus que le travail, et l'intelligence plus que le capital.* Cette leçon a été reproduite dans le n° du 15 janvier 1856, du *Journal des Economistes.*

Digitized by Google

## I.

La France subit en ce moment (1) une grande épreuve. Les subsistances les plus nécessaires ou les plus usuelles, les céréales en particulier, et en première ligne la plus précieuse de toutes, le blé, ont été, par trois fois en trois ans, refusées par la Providence aux vœux de la nation et aux efforts des agriculteurs. Les grains sont chers; et la cherté des grains, on ne le sait que trop, c'est la souffrance pour beaucoup, la gêne pour la plupart, l'inquiétude et l'affliction pour tous.

Ces tristes effets de la rareté des substances alimentaires ne sont pas, il est vrai, sans une atténuation sérieuse. Le travail, trop souvent atteint par les crises monétaires qui accompagnent habituellement les perturbations économiques, n'a pas fléchi jusqu'à présent. Les salaires, loin de décroître comme en 1847, ont plutôt continué de s'accroître par suite de l'extension générale de la production industrielle. Et, si la charge est pour tous devenue plus lourde, la force de résistance, dont le salaire est la vraie mesure, est pour un grand nombre demeurée entière, pour quelques-uns sensiblement accrue. Ce phénomène, nouveau et bien remarquable; cet autre fait, non moins digne d'attention, qu'il a fallu trois récoltes successivement insuffisantes pour amener des prix qu'un seul déficit avait précédemment toujours atteints et dépassés; la tran-

(1) Commencement de 1856.



Digitized by Google

quillité du présent, la sécurité de l'avenir, restées complètes parmi des difficultés si sérieuses ; la patrie, enfin, malgré cette triple blessure, suffisant glorieusement aux plus lointains et aux plus énergiques efforts ; — ce sont là, on ne saurait le méconnaître, des motifs considérables de résignation et d'espoir. C'est la preuve la plus irrécusable d'une vitalité puissante ; c'est un témoignage sans réplique en faveur du régime de liberté et d'égalité croissantes sous lequel, depuis trois quarts de siècle, se développe en France l'activité individuelle, principe de toute force et de toute richesse. En affranchissant le travail, en rendant à chacun cette *propriété de soi-même*, qui est l'origine et la justification de *toute propriété*, nos pères ont donné au développement du bien-être de tous une impulsion irrésistible et illimitée, celle de l'intérêt de chacun. Nous recueillons aujourd'hui leurs bienfaits ; et les calamités mêmes, qui viennent parfois en interrompre pour quelque temps l'accroissement, doivent, si nous sommes clairvoyants et sages, nous rendre ces bienfaits plus sensibles et plus chers. Ce qui aurait été mortel autrefois n'est plus désormais qu'une atteinte passagère. Nous n'avons plus le droit de douter, après tant d'expériences, ni de nos institutions ni de nous-mêmes.

Cependant, si forte que soit notre société, si rapide qu'ait été, depuis soixante ans et depuis les dernières crises alimentaires en particulier, l'augmentation de la richesse publique et privée, le mal actuel est réel et grave. Il est grave par son étendue ; il l'est par le contraste avec les habitudes de consommation plus large et plus raffinée qu'avaient encouragées plusieurs années d'un bas prix exceptionnel ; il l'est surtout par sa durée. Les épargnes, qui atténuent le poids d'une dépense momentanément aggravée ; le crédit,

Digitized by Google

qui supplée plus ou moins aux épargnes, ne sont plus intacts : les petites bourses, les moyennes elles-mêmes, ont, pour la plupart, beaucoup perdu de la résistance qu'elles présentent contre un premier choc ; et, plus le présent est devenu rude, plus il est difficile de s'aider du passé ou de l'avenir. De là l'impuissance fréquente de la bonne volonté la plus sincère. De là de grandes douleurs et d'incontestables privations. De là une place trop considérable pour l'exercice de la charité, qui souffre des maux mêmes qu'elle soulage ; et la nécessité, pour tous ceux à qui le sacrifice est encore possible, d'accomplir suivant leurs forces cette œuvre de mutuelle assistance qui est en quelque façon la consommation publique de la réserve commune : remède extrême comme la destruction de toute épargne, remède pourtant qui au prix d'un mal très-réel en prévient un plus grand.

Rendons justice à notre temps. Cette nécessité a été noblement acceptée. La France s'est montrée grande par l'union comme par la force, par le cœur comme par les bras. Sous l'empire de ces sentiments de sympathie réciproque dont le christianisme a imbu le monde moderne ; sous l'influence de ces idées de solidarité universelle que la violence et la fourbe des faux apôtres ne discréditeront jamais ; sous l'impression de cette fraternité *spontanée* qui est seule réelle, mais qui est puissante comme tout ce qui est libre, une bonne volonté salutaire s'est manifestée de toutes parts. Partout le secours a cherché le besoin. La main qui porte l'aliment s'est tendue vers la bouche qui l'appelle. De grands sacrifices sont consommés. De nombreuses mesures sont prises. Des procédés ingénieux ou délicats sont imaginés. Tout est mis en œuvre, en un mot, pour effectuer, avec le moins de souffrances possible,

Digitized by Google

avec le moins d'atteintes possible aussi à la dignité et à l'énergie individuelles, le passage du temps critique qui nous reste à franchir encore. Une grande assistance matérielle est assurée à ceux à qui malheureusement elle peut être nécessaire : une grande démonstration morale surtout est accomplie.

Il n'y a donc, au point de vue du soulagement direct, rien à faire que ce qui se fait ou se prépare ; rien à recommander qui ne soit connu et pratiqué. Il n'y a qu'à encourager, en rendant hommage à son mérite et à son efficacité, la disposition commune à s'entr'aider. Des efforts collectifs ou individuels pour maintenir, au risque de pertes relatives, la demande du travail sur tous les points ; des facilités exceptionnelles offertes aux bonnes intentions des administrations de tous les degrés ; l'abondance future habilement escomptée pour atténuer la détresse actuelle ; les œuvres privées, surtout, seules infinies *dans leurs formes* et dans *leur nombre* comme les aspects divers de la misère et de la gêne ; et l'exercice libre et fécond de cette charité *personnelle*, la seule qui procède d'elle-même et de laquelle toute autre procède, *sans laquelle rien n'est possible et à laquelle tout est possible :* — tant de moyens suffiront, sans aucun doute, comme ils ont suffi à des époques où les ressources étaient moins grandes et le mal plus intense, pour préserver la société de toute perturbation sérieuse. La force et la patience continueront à descendre, non sans succès, sur les parties de la population qui ne les trouvent pas encore assez en elles-mêmes.

Est-ce là tout ce qu'il y a à faire pourtant ? Et le soulagement *direct* est-il le seul soulagement à apporter aux malheurs publics et particuliers ? Assurément non. Faisons larges autant qu'on le voudra les efforts physiques et mo-

Digitized by Google

raux de l'assistance *directe*. Supposons les sacrifices abondants jusqu'à l'imprudence, jusqu'à compromettre, dans une proportion importante, non plus la *réserve*, mais le *capital* même de la nation, ce capital sur lequel repose tout le mouvement de la production et de la vie communes, qui n'est pas seulement utile aux mains qui le dirigent, mais nécessaire aux mains qu'il anime, produit du travail passé et condition du travail futur, possession fugitive de quelques-uns, mais serviteur incorruptible de tous, signe éphémère d'inégalités changeantes, mais instrument éternel d'égalisation progressive. Supposons les entraînements de la sympathie et de la commisération poussés jusqu'au dévouement le plus extrême, jusqu'à généraliser, dans les âmes de tous ceux qui peuvent donner, cette rivalité d'abnégation, cet oubli de soi-même et de ses intérêts les plus respectables, dont on a vu quelquefois l'exemple. Supposons tout cela, et la charité péchant par excès. Ce serait trop, et ce ne serait point assez. A côté de l'œuvre de la main et de celle du cœur, il en resterait une autre à accomplir, celle de l'intelligence. On peut croire que c'est la moins généreuse : ce n'est pas la moins difficile cependant ; et peut-être est-ce la plus utile, la plus indispensable même. Il faut qu'elle accompagne les autres pour les féconder cette fois, pour les rendre moins pénibles une autre fois.

Est-il besoin de le faire remarquer, en effet, tout mal est ou le résultat ou l'occasion d'une erreur ; et il y a longtemps qu'on l'a dit : « *Tout vice provient d'ânerie.* » L'homme malade, si bon et si sage qu'il soit d'ailleurs, est porté à aggraver son état par mille impatiences, par mille essais dangereux ; souvent à repousser et le remède véritable d'où dépend son salut et l'affection clairvoyante qui

Digitized by Google

s'efforce de le lui faire accepter. Un peuple qui souffre est exposé de même à chercher à ses souffrances et des causes imaginaires et des palliatifs funestes. Il peut, dans un transport insensé, maudire, frapper parfois (non par ingratitude, mais par aveuglement), la main même qui le soutient et le soulage. La loi qui le protége contre ses égarements perd la meilleure partie de son utilité s'il n'en est lui-même l'auxiliaire convaincu. Et, si la connaissance de ses vrais intérêts, si le sentiment de ses vrais devoirs ne soutiennent dans son esprit et dans son cœur la sagesse et la patience, conditions de l'ordre qui est sa vie, il augmentera ses maux comme à plaisir ; il rendra intolérables peut-être, en s'efforçant de les extirper violemment, les plaies qu'il ne tenait qu'à lui d'adoucir.

L'histoire est pleine de ces méprises douloureuses. Et, quand on étudie les malheurs de l'humanité, depuis les plus circonscrits et les plus légers jusqu'aux calamités les plus étendues et les plus horribles, on trouve, uniformément, à l'origine de toute peine, une faute proportionnée à la grandeur de cette peine (1). La société est soumise

(1) On demandera peut-être quelle est la *faute* dont une disette est la *peine*, et s'il est au pouvoir de l'homme d'empêcher l'effet des influences atmosphériques. Nous n'aborderons pas ici le domaine de l'agriculture transcendante, qui nous montrerait peut-être qu'un plus *judicieux* emploi des capitaux, pour lequel il ne fallait que plus d'instruction et de sécurité, c'est-à-dire une meilleure organisation économique, eût beaucoup atténué sinon prévenu entièrement le déficit dont on se plaint; nous n'entrerons pas davantage dans les considérations morales qui permettent souvent de *montrer* la trace du doigt de Dieu dans nos malheurs les plus accidentels en apparence : nous nous en tiendrons à ce que tout le monde voit et peut comprendre, et nous dirons que, même dans ces termes, il est aisé de signaler une *faute* à l'origine de nos disettes, ou du moins des maux qu'elles entraînent. Rien n'est plus accidentel que la chûte de la foudre sur un édifice. Celui qui est ruiné par l'incendie de sa

Digitized by Google

à des lois infaillibles comme la nature. L'intelligence qui a tracé la route des étoiles et assigné aux molécules sans nombre de la matière les conditions invariables de leurs actions involontaires, a ordonné de même la sphère des évolutions humaines et soumis à l'avance, à des règles

maison est-il puni sans être en faute, cependant? n'avait-il pas le paratonnerre qui pouvait empêcher l'incendie? n'avait-il pas surtout l'assurance qui pouvait en diminuer pour lui les conséquences fâcheuses? *Il n'a pas eu recours à ces moyens : tant pis pour lui.* — *En matière de grains, le paratonnerre et l'assurance, c'est la liberté entière et continue du commerce.* Quand une nation peut exporter ses grains librement, elle en produit pour les autres *après* en avoir produit pour elle, et, si une de ses récoltes est moins bonne, *elle a, sur son sol même, un excédant assuré* pour sa consommation dans *ce qu'elle livre ordinairement à la consommation étrangère.* Voilà le paratonnerre. Et il n'est pas besoin de lois ni d'entraves à la sortie pour le faire fonctionner ; car *les nationaux ont toujours sur les étrangers l'avantage naturel de la différence des frais de transport et autres inhérents à l'importation.* Que si, *par extraordinaire*, le paratonnerre est insuffisant, c'est-à-dire si le déficit est plus fort que l'excédant livré *ordinairement* à l'étranger ; s'il faut, non-seulement cesser d'exporter, mais importer, le commerce qui faisait l'un fait l'autre. *Il est tout prêt ;* ses capitaux, son matériel, ses connaissances sont à la disposition de la demande, et y répondent en mettant à contribution pour elle le monde entier. Voilà l'assurance. — Ainsi la liberté complète d'exportation et d'importation *en tout temps* assure *le plus de grains possible, au meilleur prix possible, dans toutes les circonstances possibles.* C'est la vapeur qui, selon la volonté du mécanicien, pousse également bien la locomotive en avant ou en arrière, *mettant à profit, pour une direction comme pour l'autre, la force acquise.* Mais si, au contraire, un peuple ne peut pas, ou ne peut que difficilement, travailler pour le marché étranger, il *restreint sa production à ce qui est strictement nécessaire pour le marché national ;* car nulle industrie ne travaille à perte d'une manière suivie. Il en résulte que le pays a moins de blé en tout temps, qu'il le paie plus cher, qu'à la moindre intempérie il ne se suffit pas, et que, pour profiter du besoin de l'abondance des autres, il est obligé de prendre des mesures *précipitées, coûteuses* et *insuffisantes.* Il se plaindra pourtant; mais qu'y faire? — *Il n'a voulu ni du paratonnerre ni de l'assurance : tant pis pour lui.*

Digitized by Google

certaines, les actions libres des êtres pensants. Dans la mécanique morale comme dans la mécanique physique, un rapport éternel et immuable unit les effets aux causes; et, dans l'une comme dans l'autre, si l'homme, dans certaines limites, est le maître du mouvement, il n'est pas le maître des conséquences du mouvement. Il faut donc qu'il connaisse ces conséquences avant d'agir, pour conformer effectivement ses actes à ses désirs; et *vouloir*, pour lui, *n'est rien sans savoir*. Mais, dans la mécanique morale, comme dans la mécanique physique, la science ne s'improvise pas. Elle s'obtient peu à peu par l'observation et par la réflexion. C'est en se trompant que l'on s'instruit. Et *l'expérience* est le prix de *l'épreuve*. Du moins, si l'expérience suppose l'erreur et la peine dans le passé, faut-il qu'elle les prévienne dans l'avenir.

Se souvenir, pour n'être point repris à l'improviste; comprendre pour ne point rapprendre; et garder *l'image* du mal dans sa pensée pour n'en point retrouver la *présence* dans les faits : — c'est là tout l'art de la vie, *pour les nations comme pour les individus*. C'est ce sentiment qui inspire les pères quand ils racontent à leurs enfants leurs fautes pour les leur épargner. C'est lui qui dirige les historiens et les philosophes quand ils cherchent dans les événements accomplis le précepte pour les événements à accomplir. C'est lui qui doit enseigner, à ceux qui ignorent la déférence pour ceux qui savent, et à ceux qui savent la sollicitude pour ceux qui ignorent. C'est ce même sentiment qui doit, en ce moment, nous animer tous : car, s'il est une matière où l'ignorance et la passion préparent aux hommes de plus nombreux et de plus tristes châtiments, où la sagesse et l'instruction leur assurent de plus grandes et de plus durables récompenses, c'est précisément cette

Digitized by Google

matière capitale des subsistances, dont les décrets de la Providence font aujourd'hui le sujet des préoccupations universelles, pour notre punition sans doute, pour notre amélioration sans doute aussi. Voyons donc, et tâchons de faire voir quelle est, sur ce sujet redoutable, la leçon de l'expérience. Certes, si l'expérience est une autorité décisive, c'est bien en cette question : car c'est l'expérience de tous les pays et de tous les siècles. On ne peut demander un arrêt plus imposant. Il ne saurait non plus y en avoir un plus clair.

## II.

Le sauvage qui veut un fruit fait tomber l'arbre qui le porte. L'homme civilisé soigne l'arbre, et souvent le plante. Le premier cherche au hasard une pâture incertaine ; le second a sous la main une nourriture régulière. Entre ces deux états, entre ces deux faits, il y a un abîme. Qui a comblé cet abîme ? C'est *la justice et la liberté*. C'est la sécurité du travail pendant qu'il s'exécute ; c'est le respect de l'œuvre du travail quand elle est accomplie ; c'est *la* PROPRIÉTÉ *établie et reconnue*. L'un tue la poule aux œufs d'or parce qu'il ne sait pas si elle serait à lui dans une heure ; l'autre la nourrit et en perpétue l'espèce, parce qu'il se flatte d'en recueillir les œufs jusqu'au dernier.

Voilà, en deux mots, la leçon de l'expérience ; *la leçon des leçons*. Voilà l'histoire de toute production ; voilà, spécialement, l'histoire de la production des aliments, la plus nécessaire et la plus importante de toutes, mais si compli-

Digitized by Google

quée et si vulnérable. Au début, l'homme irréfléchi et brutal ravage la terre, et la terre rebelle se refuse à le nourrir. Quelques épis d'un grain imparfait (1), enlevés brin à brin aux herbes des plaines; quelques fruits sauvages péniblement cueillis; quelques racines teintes du sang des mains qui les arrachent : voilà ce que peut fournir *la dévastation en commun*. Puis l'observation se fait, la réflexion l'interprète, l'effort individuel se fixe pour l'appliquer; effort maladroit et impuissant, effort, pourtant, qui, par sa régularité seule, est un progrès immense, car ce que *la cueillette* la plus libre et la plus favorisée ne trouvait que par occasion, *la culture* la plus ingrate et la plus restreinte le fournit avec quelque sûreté. Mais, si la peine est mieux employée, elle n'est guère mieux respectée d'abord. Les hommes sont impatients et barbares; ils sont dépourvus; ils sont ignorants; l'expérience ne leur a pas appris à se défier du premier jugement et à contenir le premier entraînement. Comment le fait qui commence à se produire ne leur serait-il pas, dans sa nouveauté, une occasion d'erreur et de faute? A la vue d'une moisson artificielle, ceux qui ne savent encore que recueillir sans semer, sentent naître en eux l'envie avec l'étonnement. Le résultat actuel, *le produit*, les frappe, parce qu'il est sous leurs yeux. L'origine de ce produit, *l'effort d'autrui*, ils n'en tiennent pas compte, parce qu'il est passé; et, au lieu d'imiter, leur mouvement le plus naturel est de prendre.

(1) L'homme a tout produit en l'appropriant. Le blé est un résultat de la culture. La fertilité du sol est un *capital acquis* par le travail, l'épargne et l'intelligence; et la terre et l'air eux-mêmes sont le plus souvent des créations véritables. Voir sur ce sujet la leçon de M. de Lavergne, citée plus haut, et son livre de l'*Economie rurale en Angleterre*.

Digitized by Google

La faim se précipite sur l'aliment, et le travail, qui a créé, qui seul peut créer, devient l'objet et la proie de la violence, qui ne peut que ravir ou détruire. De là des attaques et des résistances sanglantes, des douleurs et des ruines innombrables, les champs laissés en friche ou livrés aux flammes, le fer nourricier changé en instrument de carnage, et les bras les plus forts s'arrachant la terre au lieu de la féconder. Cette période de rapines et de troubles dure longtemps. La spoliation et la destruction se renouvellent et se prolongent sous toutes les formes et à tous les degrés, tantôt plus rares et plus modérées, tantôt plus fréquentes et plus actives, opérées par des multitudes sous les noms de guerres ou de conquêtes, ou par des individus sous les noms de piraterie et de brigandage : *toujours*, quelles qu'en soient la forme et le nom, *funestes à tous en proportion de la grossièreté des préjugés et de l'énergie des passions*. Mais peu à peu la lumière et la paix se font jour. La lassitude amène le répit, et le répit permet un retour sur les faits. On compte ce qu'a coûté la conquête inutile d'un territoire appauvri, l'usurpation équivoque d'un champ ravagé, ou la possession dangereuse d'une gerbe volée : on compare, à ces fruits illusoires d'efforts désordonnés et combattus, ce que donne le moindre effort tranquillement poursuivi ; et l'on soupçonne qu'il y a mieux à faire que de se dépouiller mutuellement. Et, après avoir souffert la faim bien des fois sur le sol dégarni et abandonné, on reconnaît un jour qu'il est moins onéreux et moins pénible de produire que de prendre ; que le travail pour soi, le travail chez les autres, sont deux sources de bonheur et de richesse qui s'accroissent toutes deux en s'alimentant mutuellement ; qu'il y a double profit à cultiver en paix son champ et à laisser

Digitized by Google

son voisin cultiver en paix le sien ; et que *la sécurité universelle*, en amenant peu à peu la prospérité universelle, doit, avec le temps, assurer à tous, même aux plus faibles, ce *pain quotidien* que le pillage ne procure que rarement, même aux plus forts. A mesure que les hommes se convainquent de ces vérités, à mesure que leur conduite se conforme à cette conviction, un bien-être qui s'augmente de plus en plus vient récompenser leur instruction et leur sagesse. La culture s'assied, se régularise et s'étend. Le capital, maître de lui-même et confiant dans le travail qui le sollicite, se livre à la terre, qui doit le reproduire et le multiplier. La science, excitée par l'espoir d'une rémunération légitime, arme et dirige les mains du laboureur. Le commerce et l'industrie, enfantés et nourris par l'agriculture, lui apportent en retour leurs produits et leurs services. Et les hommes, les peuplades, les nations, les continents éloignés eux-mêmes se réunissent peu à peu en une seule famille, qui trouve à tout moment, dans un concours fécond, dans une aide réciproque, dans un emploi convenable et dans une habile répartition de toutes les forces et de toutes les ressources, et le nécessaire du jour et l'amélioration pour le lendemain.

## III.

Voilà le point de départ, et voilà le point d'arrivée. Qui pourrait contester la réalité de l'un ou de l'autre ? Dira-t-on que cette ère de misère et d'ignorance n'a jamais existé ? Dira-t-on davantage que cette ère de raison et de

Digitized by Google

bonheur n'est qu'un rêve? L'une est encore l'état des trois quarts du globe. L'autre est commencée pour les favoris de la Providence. Oui, quelques nations, plus avancées dans la réalisation du bien-être physique parce qu'elles sont plus avancées dans l'observation de la loi morale; récompensées, par l'énergie et la fécondité du travail, du souci qu'elles prennent de la propriété qui en est le fruit et la semence, ont éprouvé déjà les premiers bienfaits de la mutualité universelle. Ces deux dernières années, l'année 1847 elle-même, ont, dans leur détresse relative, manifesté la puissance de cette union naturelle qui, sans détruire pour aucun peuple la personnalité des destinées diverses, en adoucit pour tous, par une solidarité efficace, les alternatives et les contrastes. Par cette assurance féconde, *à laquelle chacun participe selon ses mérites*, les membres séparés de la famille humaine se rejoignent à travers la durée et l'espace. Ces grains venus de toutes parts, sur la foi de la liberté, pour apaiser la faim de ceux qui n'en avaient point eux-mêmes produit; — ces navires, allant par centaines, par milliers, chercher à des centaines et à des milliers de lieues des milliers et des millions de sacs; — ces réserves des récoltes antérieures, ces excédants des pays favorisés, venant, au lieu et à l'heure de la demande, prêter à la pénurie actuelle ou locale le secours de l'abondance passée et de l'abondance lointaine; — ce rapide et merveilleux échange des besoins et des ressources des années et des mondes divers : — qu'est-ce que tout cela, sinon la manifestation éclatante d'une invisible mais réelle collaboration de tous les hommes et de tous les temps? Et n'est-ce pas, *pour nous spécialement, qui avons tant demandé, tant reçu et tant payé,* et la preuve de notre richesse, et la mesure de notre crédit, et

Digitized by Google

un sujet de gratitude profonde, et un engagement décisif à mériter de plus en plus, par nos efforts et par notre sagesse, une confiance si nécessaire et si salutaire ? C'est parce que nous servons les autres que les autres nous servent, et c'est parce que nous respectons les lois essentielles de la production intérieure que nous pouvons faire appel à la production extérieure. C'est parce que la possession et le commerce sont sacrés chez nous que les étrangers peuvent venir, sans dommage et sans crainte, nous livrer, suivant notre besoin, les produits de leur sol ou prendre, suivant leur besoin, les produits de nos métiers et de nos arts, *produits contre produits, propriété contre propriété, travail pour travail, et* SERVICE POUR SERVICE.

## IV.

Quelle puissance ! quelle sécurité ! quelle richesse ! Quels prodigieux effets des lumières et de la moralité, de l'ordre et de la liberté ! Quelles perspectives admirables *la reconnaissance et l'observation unanime de la justice* ouvrent et préparent à l'humanité ! Et combien ne doit pas être cher à toutes les nations le régime si simple qui procure de tels bienfaits ? Eh bien ! ce régime, la France ne le connaît que d'hier, elle l'essaie à peine, et, malgré ses premiers prodiges, elle hésite encore à se confier à lui !

Il n'y a pas cent ans, en 1770, une famine horrible décimait une partie de la France, *une famine, et non une disette*. Un homme, dont le nom ne sera jamais assez loué,

Digitized by Google

un savant éminent, un philosophe illustre, un grand écrivain, un administrateur incomparable, plus et mieux que tout cela, un homme de bien, un homme dont le cœur ne battit jamais que pour la vertu, et dont la vie entière fut un long sacrifice à la vérité, à la justice, au bonheur et à l'amélioration de ses semblables, Turgot, était à la tête d'une des provinces les plus pauvres et les plus maltraitées par le fléau (1). Il fit, et il suscita, des miracles d'activité et de dévouement; et, tout ce que la charité la plus ardente et la plus ingénieuse peut accomplir, la charité l'accomplit pour le malheureux Limousin. Mais la charité ne peut donner que ce qui existe; elle ne peut rien créer : et il n'y avait pas en Limousin d'aliments pour toutes les bouches. La charité ne pouvait donc suffire. Aussi, tandis qu'il la stimulait, qu'il la dirigeait, qu'il l'exerçait lui-même au premier rang, Turgot voulut faire davantage : et, tout en luttant sans relâche contre *les effets* du mal, il entreprit de combattre *les causes* de ce mal. Ces causes, c'était l'isolement des hommes; c'étaient les règlements communaux, les barrières provinciales, les douanes nationales; c'étaient, plus encore que les obstacles matériels, les obstacles moraux, les préjugés et les passions, entrave et terreur du *magasinage qui réserve* et *du commerce qui transporte*, de *l'épargne* et de *l'assistance* (seuls remèdes contre la gêne passagère ou locale); c'étaient les clameurs stupides, les violences barbares contre les déplacements de grains, la frayeur de la liberté

(1) On sait que c'était par le plus noble dévouement que Turgot, en position de choisir entre les riches intendances de Lyon et de Rouen, avait préféré la pauvre intendance de Limoges, dans laquelle il y avait plus de difficultés à combattre et *plus de bien à faire*.

Digitized by Google

et la foi à l'arbitraire, l'incrédulité et la superstition, *l'ignorance de la vérité, le doute sur la justice.* Le peuple, alors, n'avait point commencé encore à secouer la crainte des fantômes et l'adoration des idoles ; il ne savait pas regarder sous le masque les vampires aux paroles dorées ; les gens de bien, même instruits, ne l'étaient pas assez, en général, pour dégager avec certitude la réalité des apparences, encore moins pour la mettre en lumière aux yeux de tous ; le gouvernement lui-même, moitié par incertitude, moitié par impuissance contre les exigences de l'opinion, prêtait la main à l'égarement commun. Tant de difficultés n'arrêtèrent point Turgot. Il écrivit, contre les idées du peuple, mais pour l'amour du peuple, contre le sentiment de ses supérieurs, mais pour le service de ses supérieurs, une suite de mémoires aussi admirables par le talent que par le courage. Il montra les provinces épargnées par la disette jetant aux animaux le grain qui, dans les provinces frappées par elle, manquait aux hommes ; le superflu des uns volontairement perdu pour le dénûment des autres ; et la mort repoussant avec blasphème la vie que le commerce s'offrait à lui porter. Il fit appel à la science, au bon sens, à la pitié, à l'intérêt, à la justice plus sacrée et plus puissante que tout le reste. Ce fut en vain. Ses efforts personnels, ses sacrifices de toute nature, son initiative hardie et persévérante, sa vigilance infatigable et sa patiente énergie atténuèrent quelque peu, pour ses administrés, l'intensité de la souffrance ; il les empêcha du moins d'ajouter eux-mêmes, par leurs égarements, les effets du crime à ceux de la pauvreté, et *la destruction volontaire à la pénurie forcée.* Mais ce fut tout. La France refusa, et pour le Limou-

Digitized by Google

sin et pour elle-même, l'honneur et le bonheur qu'on lui montrait dans l'observation du droit. Quelques personnes admirèrent le zèle de Turgot : bien peu comprirent l'importance du but qu'il poursuivait ; et ce n'est que dans le ciel que cet homme trop grand pour son siècle a pu recevoir le prix de ses travaux en voyant enfin la terre en recueillir les fruits (1).

Aujourd'hui, en effet, ce que la *théorie*, éclairée par l'observation, commandait par la bouche de Turgot, la *pratique*, contrainte par la nécessité à se rapprocher d'elle,

(1) La *législation*, du vivant de Turgot, proclama quelquefois la liberté du commerce des grains ; mais cette liberté ne fut guère que *nominale*, et les bienfaits n'en purent être réels ni appréciés. Ainsi des ordonnances de 1763 et 1764 avaient, avant que Turgot n'eût traité officiellement cette question, permis la libre circulation à l'intérieur et, dans une certaine mesure, l'achat et la vente à l'extérieur : mais la volonté du roi ne prévalait pas contre les résistances de tous les degrès de l'administration ; et la magistrature même, au lieu de faire exécuter la loi, se prononçait constamment contre elle. Terray fit rapporter, dès 1770, ces ordonnances déjà infirmées par divers actes, et c'est au sujet de ce retrait de la liberté que Turgot lui adressa ses observations. Il faut ajouter, pour être exact, que Turgot, malgré la décision du contrôleur général, prit sur lui de maintenir la libre circulation des grains *dans son intendance ;* mais qu'était-ce que cette exacte répartition intérieure en présence de l'impossibilité de recourir aux provinces voisines ?

Plus tard, en 1774, Turgot, contrôleur général à son tour, put faire décréter de nouveau la liberté *intérieure*, et ce ne fut qu'en 1788 et 1789 que Necker rétablit *officiellement* les anciennes entraves ; mais ce ne fut encore là qu'un essai qui n'eut pas le temps de porter ses fruits et de triompher des préjugés réglementaires. — On peut consulter, sur la législation des *céréales* à toutes les époques, un article très-complet de M. de Molinari dans le *Dictionnaire d'économie politique*. — M. de Molinari a depuis fait paraître, en vue de la crise actuelle, des dialogues ou *conversations familières* sur les grains. Quelques-uns de ces dialogues, insérés dans le *Journal des Economistes*, en 1855, annoncent un ouvrage aussi spirituel que savant.



Digitized by Google

commence à le réaliser sérieusement. Les barrières provinciales n'entravent plus la circulation sur aucun point du sol français. Les douanes nationales ont cessé (depuis deux ans du moins) d'arrêter les grains étrangers. Le commerce intérieur, libre de se mettre au service de tous, distribue à toute heure, sur la surface entière du territoire, et les grains qu'il y recueille et ceux qu'il reçoit incessamment du commerce extérieur. *Les prix, c'est-à-dire les besoins*, sont le stimulant infaillible et la règle toujours sûre de cette répartition vigilante. Le gouvernement, répudiant la tâche impossible et dangereuse de pourvoyeur public, pour se borner à la tâche nécessaire et glorieuse de protecteur des transactions naturelles, pourvoyeuses volontaires et infatigables de toutes les demandes, emploie tout entière, à maintenir la justice et la liberté, la force légale si souvent épuisée contre elles. Les doctrines de Turgot, repoussées par Terray, sont le programme de l'administration impériale ; ses propres paroles, les manifestes officiels ; et ses rêves éloignés, les actes quotidiens (1). Grâce à cette recon-

(1) Tout ce qui a été demandé par Turgot, et après lui par ses disciples, n'est pas réalisé encore, sans doute; et la prohibition à la sortie, par exemple, est une mesure contre laquelle Turgot s'est vivement élevé, et qu'on peut accuser *tout au moins d'être inutile*. Si le grain est assez rare et assez cher dans un pays pour qu'on en fasse venir à grands frais du dehors, il n'y a pas besoin d'une interdiction légale pour l'empêcher de sortir. Ouvrez une écluse, aussi largement que vous le pourrez, jamais l'eau ne remontera du bassin inférieur dans le bief supérieur, à moins que ce bassin inférieur ne soit lui-même *plus que plein* (a). *Les prix sont des hauteurs*, et *les marchandises*, les grains comme les autres, *suivent la pente* pour se niveler aussi infailliblement que l'eau. Tout ce qui

(a) On peut voir plus loin, à l'article *Hydraulique chinoise*, cette idée développée sous forme d'apologue.

Digitized by Google

naissance et à ce maintien du droit, la famine a perdu son prestige menaçant. L'ordre subsiste, le travail s'exécute. Chacun remplissant son œuvre, chaque œuvre est mieux remplie. Et, tandis que les professions spéciales, de-

peut résulter de l'empêchement de *la sortie*, c'est *une gêne à l'entrée*; comme un barrage qui ferait obstacle à un courant diminuerait la hauteur et la force de la chute qui alimente ce courant. Il n'y a pas de marchand qui ne doive comprendre qu'un négociant aimera toujours mieux conduire ses grains dans *un entrepôt libre* que de les amener sur un *marché fermé*. On apportera donc chez nous les grains *vendus d'avance;* on en apportera d'invendus quand la vente immédiate *sera assurée* par la grande différence des prix. Mais pour peu que les prix soient rapprochés, on aimera mieux aller en entrepôt en Hollande ou en Angleterre, attendre le moment de livrer au plus offrant. *Une fois là, on y restera souvent:* Des faits très-remarquables confirment ces raisonnements. Bombay, en 1812, fut *la seule ville* de l'Inde anglaise épargnée par la famine, parce qu'elle fut *la seule qui maintint la libre exportation*. Un fait analogue arriva la même année en Toscane, grâce à M. Dubois-Aymé, alors directeur des douanes à Livourne. Un décret de la Grande Duchesse, affectant la liberté du commerce des grains, avait déterminé une disette, quoiqu'il ne fût pas encore exécuté ! L'abondance revint aussitôt qu'il fut révoqué. Enfin la Hollande, qui ne fait pas son blé, n'en manque *jamais*. Tout cela est clair et concluant; mais tout cela *n'est pas su*. Les populations qui verront sortir un bateau de grains par un point et qui n'en auront pas vu entrer cent par un autre croiront aisément qu'on les affame; et, par cette considération de la tranquillité publique, les partisans les plus déterminés de la liberté la plus complète peuvent comprendre en fait, dans certains cas, *sinon approuver*, la persistance de la prohibition. Un gouvernement ne peut violenter l'opinion; c'est beaucoup qu'il la reconnaisse et la fasse prévaloir. Le temps fera davantage. On peut lire, à ce sujet, la discussion qui a eu lieu récemment dans les chambres belges, et un article de M. E. Horn dans le *Journal des Débats*, où cette discussion est résumée et appréciée (*a*).

(*a*) Depuis la publication de ce travail, une nouvelle discussion a eu lieu sur cette question en Belgique, et les ministres, faisant un pas de plus, et cette fois un pas décisif, sont venus déclarer, en produisant les chiffres des divers marchés nationaux et étrangers, que *la prohibition à la sortie avait manifestement enchéri le prix des grains* en Belgique et *qu'il était urgent, dans l'intérêt de l'alimentation publique, de la supprimer*. La libre sortie est aujourd'hui le régime légal de la Belgique pour toutes les denrées, depuis

Digitized by Google

gagées de craintes et de faux-frais, procurent avec moins de peine et à de meilleures conditions l'alimentation de tous, les autres industries, affranchies de soucis et d'angoisses inutiles, emploient, à mieux produire le prix de cette alimentation désormais assurée, le temps perdu naguère en efforts insensés, en récriminations injustes, en entreprises ruineuses ou en violences meurtrières et destructives. Le pain est cher, puisqu'il nous arrive grevé de frais de garde et de transport considérables ; mais il nous arrive, au moins : et, si nous payons la vie plus que d'habitude, nous vivons au lieu de mourir, *nous vivons tous*, et *nous sommes tous certains de vivre*. N'est-ce pas là, pour peu que nous nous souvenions d'hier, un progrès qui doit arrêter bien des murmures ; et n'avons-nous pas, dans notre malheur, de quoi nous féliciter encore? La *violence*, administrative ou privée, légale ou illégale, seul et triste recours de nos pères, en gaspillant nos ressources insuffisantes, en éloignant tout secours étranger, nous aurait livrés à l'extrême famine : la *justice* et la *liberté*, noble et puissante égide de notre âge, en préservant ce que nous avions, en appelant ce qui nous manquait, ont répété pour nous le miracle de la multiplication des pains.

le 30 juin dernier. Un tarif très-libéral pour l'entrée sera appliqué le 1er janvier 1858. V. l'*Economiste Belge* des 1er janvier et 10 février 1857.

La religion et la charité, la raison même, disent de partager les uns avec les autres ; car c'est chacun à son tour, et celui à qui l'on demande aujourd'hui peut avoir à demander demain. La prohibition est l'isolement et l'égoïsme érigés en système et en principe. Voici, pour prendre un exemple entre mille, à quelles conséquences elle conduit. En 1855, les habitants de la vallée d'Aran, pris entre les montagnes couvertes de neige de l'Espagne et la frontière française barrée par la douane, mouraient de faim. Les habitants du village de Lunejan, entre autres, ruinés par une avalanche, étaient littéralement sans provisions. Ils étaient réduits à implorer de la France, *comme une grâce*, la faculté *d'acheter* une quantité de grains *limitée*, en faisant observer qu'en 1854 on en était venu chercher chez eux.

Digitized by Google

## V

La *justice* et la *liberté* nous sauvent. Mais leur en faisons-nous assez honneur? leur y prêtons-nous assez d'aide? Savons-nous ce qu'elles ont fait pour nous, ce qu'elles font tous les jours, ce qu'elles peuvent faire encore (1)? Le savons-nous bien? le savons-nous tous?

(1) La liberté du commerce des grains n'est pas tout. Il y a aussi la liberté de la fabrication du pain, la mise en œuvre après le transport. Or il résulte de calculs parfaitement établis, — que l'on peut trouver dans des articles de M. E. Thomas (*Journal des Débats* du 3 septembre 1855, et *Journal des Economistes* du 15 novembre 1855 ), dans un article de M. Jourdier ( *Journal des Economistes* ), et dans un grand nombre de publications spéciales émanées d'hommes qui connaissent à fond le service de la boulangerie; — que la fabrication manufacturière du pain, substituée à la fabrication morcelée, permettrait, *dès le premier jour*, de le livrer à 0 fr. 10 *au-dessous de la taxe*, en même temps qu'elle améliorerait la qualité. Des *faits réalisés* à la manutention civile de Lyon et à celle de Lille, des essais faits à Marseille et des entreprises en cours de fondation à Paris, donnent à ces chiffres une consécration expérimentale (*a*). Mais, pour que ce progrès, si facile et si grand, s'effectue, il faut que l'opinion admette que le *blé est une marchandise* comme une autre, et le *pain un produit* comme un autre. Jusque-là, et tant que le monopole de la boulangerie et la taxe subsisteront, il est permis de douter du succès durable des entreprises même les mieux conçues et les mieux conduites.

(*a*) M. Dussart, créateur des beaux moulins de Saint-Maur, offrait, en 1855, à la ville de Paris, de construire une usine de cent paires de meules à la porte de Paris; et les capitalistes auxquels il s'était associé « non-seulement consentaient à *abandonner* à la ville *les 11 fr. par sac* qu'elle ajoute au prix de la farine pour former la taxe, mais espéraient, en renonçant à la plus grande partie *des immenses bénéfices* que devait procurer leur entreprise, arriver, par une ingénieuse combinaison financière, *à amortir en peu de temps la dette contractée par la ville pour la boulangerie*. » V. *Journal des Economistes* du 15 déc. 1855, Compte rendu de la séance de la Société d'Econ. politique.



Digitized by Google

Et, pendant que le salut nous vient d'un côté, bien des regrets, bien des impatiences, bien des désirs ne font-ils pas de l'autre appel à l'arbitraire et à l'impossible? La violence et l'erreur, proscrites des actes habituels, sont-elles également bannies des intelligences et des cœurs?

Certes, aucune force ne prévaut contre l'opinion. La force la plus élevée du monde se plaisait à le proclamer, l'autre jour encore, devant les représentants de l'opinion universelle (1). Si, donc, le gouvernement, en France, depuis deux ans, a pu professer si nettement, s'il a pu appliquer, avec tant de succès, les principes éternels, mais trop souvent méconnus, *de la justice et de la prospérité qui la suit;* c'est, de son aveu même, que l'opinion en France ne repoussait point ces principes. L'équité exige qu'on fasse cette remarque; car c'est l'honneur de la nation, la preuve de ses progrès dans la connaissance des lois sociales, et la justification du bien qui résulte pour elle de l'observation de ces lois. Mais, si l'opinion ne repoussait plus ces principes, on doit reconnaître qu'elle ne les imposait pas non plus : et il a fallu, pour les formuler en son nom, l'enhardir, la devancer peut-être, la deviner et la résumer tout au moins. L'équité exige qu'on dise cela aussi; car c'est l'honneur du gouvernement, l'initiative par laquelle il s'est placé à la tête du mouvement des idées, l'acte méritoire dont la paix publique est pour lui la récompense.

C'est-à-dire qu'en cette matière (et n'est-ce qu'en cette matière?), il y a deux opinions publiques; l'une croissante et déjà victorieuse, l'autre vaincue et décroissante.

(1) Discours de l'Empereur, le 15 novembre, à la clôture de l'Exposition.

Digitized by Google

La force publique est passée du côté de la première, et a apporté à la raison l'encouragement et l'appui de la loi. Les administrateurs suivent l'impulsion suprême ; les hommes éclairés approuvent et secondent l'administration ; et Turgot, s'il revenait au monde, trouverait partout, chez les magistrats, chez les employés de tout ordre, dans les villes, et dans les campagnes souvent, au lieu de ces préjugés brutaux qu'il eut tant de fois à flétrir et à combattre (1), lumières et bonne volonté générales, désir de bien voir et zèle de bien faire, sentiment du devoir et respect du droit, fermeté et patience, résignation et confiance dans la Providence. Le progrès est immense ; mais qui dit progrès ne dit pas transformation absolue. Le mal est réduit ; il n'est pas anéanti. La vérité triomphe, mais elle ne triomphe pas sans efforts. Au-dessous de ceux qui applaudissent parce qu'ils comprennent, il y a ceux qui blâment parce qu'ils ne comprennent pas, qui résistent parce qu'il n'y a pour eux que ténèbres dans la voie nouvelle où on les entraîne. Il y a la douleur plus vive, l'ignorance plus profonde, la passion plus impétueuse. En arrière de l'opinion nouvelle qui accepte et veut la justice, il y a l'opinion ancienne qui la méconnaît et la repousse. A côté de l'opinion qui se manifeste, parce qu'elle a la force comme le droit pour elle, il y a l'opinion qui s'abstient, parce qu'elle doute de sa force et peut-être de son droit, mais qui subsiste pourtant et qui peut chercher à prévaloir quelquefois ; qui n'a point de paroles, mais qui a des colères, point de raisons, mais qui a des haines, qui cède, mais qui cède en murmurant.

(1) Turgot, dans une de ses lettres au ministre, s'exprime ainsi : *la populace et les juges.*

Digitized by Google

Les rues de Bruxelles, les parcs de Londres et les quais de Saragosse ont retenti de ces malédictions insensées. Pour être mieux protégées contre elles-mêmes, les mêmes passions sont-elles éteintes ailleurs (1) ?

Que cette opinion retardataire soit définitivement dépassée et vaincue, cela n'est point douteux. L'expérience qui éclaire les peuples est un soleil qui n'a point de couchant, et ses rayons, quand ils ont illuminé un point, ne reculent plus vers l'ombre. Mais que cette opinion soit à négliger ou à dédaigner, cela est autre chose. Ce n'est pas assez, pour les partisans d'une bonne cause, que le triomphe de leurs idées soit assuré ; il faut qu'il soit accepté. Ce n'est pas assez de contenir, même au nom du plus grand nombre ; il faut convaincre, pour n'avoir plus à contenir, même le plus petit nombre. Ce n'est pas assez qu'une force incontestée maintienne l'ordre dans les faits ; il faut qu'une persuasion efficace mette l'harmonie dans les esprits et la bonne volonté dans les cœurs. Il le fau-

(1) On a vu à Londres des hommes assez stupides, ou assez convaincus de la stupidité des autres, pour dire publiquement que les négociants allaient en Turquie payer 73 shellings le blé qu'ils pouvaient avoir pour 20 en Russie. — A Bruxelles, d'autres ont pensé qu'en brisant les boutiques des boulangers, et en détruisant leur farine, ils auraient plus de pain à manger et moins de frais à rembourser. — A Saragosse, une municipalité coupable, oubliant ses premiers devoirs envers des malheureux que la passion égarait, a consenti à des réglementations de prix qui ne pouvaient avoir d'autre effet que d'accroître, avec les erreurs et les haines, le malaise même dont on se plaignait. — A Karlscrona, à Upsal, des désordres semblables se sont produits, accompagnés, dans cette dernière ville, de la destruction d'une immense quantité de grains, toujours pour les rendre moins rares. — En France, nous n'avons pas eu de troubles, mais quels bruits ridicules n'ont pas été semés ? La reine d'Angleterre n'a-t-elle pas été accusée de n'être venue chez nous que pour manger notre pain, parce qu'elle n'en avait plus chez elle ?

Digitized by Google

drait pour la vérité quand il ne le faudrait pas pour la société, pour les autres, si ce n'était pour nous ; il le faudrait pour la fraternité quand il ne le faudrait pas pour la sécurité, pour l'amour encore plus que pour la paix. Il le faut pour tous. Car toute lutte, même impuissante et cachée, est un malheur et un malaise communs; toute précaution est une dépense et une perte de forces, toute défiance un germe funeste, toute erreur une tentation et tout sentiment injuste une torture gratuite. Laisser des hommes, nos frères par la naissance, nos semblables par la nature de l'intelligence et du cœur, éprouver près de nous ces souffrances et courir ces dangers, quand nous pouvons les leur épargner ou les adoucir, ce serait indifférence et apathie conpables. Laisser soupçonner la loi, quand nous pouvons la justifier, et faire bon marché de son autorité morale parce que sa puissance matérielle nous paraîtrait hors de cause, ce serait faillir au premier devoir du citoyen. Nous laisser accuser d'injustice, de barbarie, d'avidité, quand nous soutenons la justice, quand nous sommes émus de commisération, quand nous sacrifions à la charité ; — ce ne serait pas seulement nous manquer à nous-mêmes par insouciance, ce serait manquer aux autres par faiblesse ; ce serait un mauvais calcul et une mauvaise action.

---

Il y a là, évidemment, pour tout homme qui pense, des obligations sérieuses, et qui, pour échapper à toute sanction directe, n'en sont que plus sacrées. La loi humaine, qui n'a prise que sur la matière, ne peut commander que le respect extérieur du droit ; et devant elle on est inno-

Digitized by Google

cent quand on s'abstient de nuire. Mais la loi morale et la loi religieuse, qui ont prise sur l'âme, ont d'autres préceptes. Devant elles, quand notre prochain est atteint dans son corps, nous lui devons l'assistance matérielle ; quand son cœur est affecté, nous lui devons la patience et la consolation ; quand l'ignorance lui tend ses pièges, nous lui devons la lumière pour les éviter.

Et vainement nous représenterions-nous la grandeur de la tâche et la faiblesse de nos efforts. Il n'y a pas d'excuses en face du devoir, et le devoir d'éclairer les autres existe pour tous. La vie est un combat entre le bien et le mal, entre la vérité et l'erreur ; et nul, le voulût-il, ne saurait échapper à la lutte. Il faut savoir soutenir, à notre tour, et pour la vérité et pour les hommes qu'elle intéresse, cette lutte sainte et féconde, et apaiser les esprits pour n'avoir pas à désarmer les bras. Nous trouverons souvent l'ombre épaisse. Mais l'était-elle moins avant nous, et ne s'est-elle pas éclaircie, pour nous-mêmes, par les efforts de nos devanciers ? Pourquoi le succès nous serait-il refusé plus qu'à eux ? Nous avons, comme ils l'avaient, la parole et l'action individuelle ; nous avons, de plus, ce qu'ils n'avaient guère, avec leur exemple et leurs conquêtes, l'action collective de la Presse. Il n'y a point de ténèbres aujourd'hui où les livres n'aient quelque accès et quelque influence : et, quand des hommes lisent, l'erreur peut les envelopper, cela est vrai, mais la vérité aussi peut percer jusqu'à eux. Il suffit qu'on la proclame : le même vent qui sème l'ivraie porte au loin le bon grain quand on le lui livre.

Confions-nous donc à cette puissance de la vérité et de la justice, et jetons-en, à notre heure et suivant nos forces, les semences imperceptibles mais fécondes. Confions-

Digitized by Google

nous à la bonne foi et au bon sens des hommes. Ils n'en sont pas aussi irrévocablement dépourvus qu'on le suppose quelquefois. Et, s'il en est, en France comme ailleurs, qui en manquent plus que les autres, s'il en est qu'égarent davantage la souffrance et la faim, ennemies des bons sentiments et des idées saines, n'appelons pas sur eux la malédiction et le châtiment, mais tâchons de leur envoyer, avec le soulagement, la sagesse et la paix. Le glaive de la loi n'est pas dans nos mains. Mais la plume est une arme aussi, moins énergique et moins imposante, ayant sa part d'action pourtant, sa responsabilité par conséquent. C'est à cette arme à prévenir ce que la loi réprime, en arrêtant dans la racine le mal que la loi poursuit dans le fruit : arme faible, mais que rien ne brise ; lente, mais toujours agissante ; qui ne touche point aux corps, mais qui atteint les esprits ; qui, au milieu même des plus vives contradictions, ne cesse de rappeler à ceux qui l'emploient au même titre leur égalité devant la raison qu'ils invoquent pareillement ; arme, enfin, grâce à laquelle les victoires les plus disputées, proclamées par les vaincus eux-mêmes, et non moins honorables à ceux qui reçoivent la lumière qu'à ceux qui l'apportent, n'amènent avec elles ni défaites ni regrets, mais des joies sans mélange et des alliances volontaires, source commune, pour les ennemis de la veille, de nouveaux efforts et de progrès nouveaux.

Digitized by Google

## VI.

Telles sont ces obligations de mutuel enseignement que je n'ai pas hésité à mettre, après réflexion, sous le nom de *devoir de l'assistance intellectuelle*, à côté des devoirs plus reconnus de l'assistance matérielle et morale. Je ne crains pas qu'on en conteste l'importance. Mais, s'il fallait, pour les remplir utilement, prendre soi-même la plume à tout sujet ou se livrer directement à l'étude des faits et des doctrines économiques, le loisir ou le courage manqueraient souvent aux meilleures intentions. Heureusement il n'en est pas ainsi, et l'on peut servir la vérité à moins de frais. Des mains dévouées prennent soin incessamment d'allumer, sur les sommets de la science, les phares qui doivent éclairer au loin le port et les écueils. Il ne s'agit, pour le commun des mortels, que de puiser, à ces foyers supérieurs, la lumière qu'ils fournissent sans s'affaiblir; moins encore, de les signaler aux regards, afin que leur éclat ne brille pas en vain. Nul n'est trop faible pour cette œuvre, et la facilité n'en exclut pas le mérite.

C'est pour avoir, s'il est possible, ce mérite obscur, que je me suis hasardé moi-même dans les considérations qui précèdent. Un grand nombre d'excellents travaux, pleins de science et de talent, ont été faits, dans ces derniers temps, sur la question des subsistances. Je n'entreprendrai point d'en faire une revue comparative, moins parceque leurs formes et leurs buts sont différents, que parce que comparer c'est juger, et que je n'ai point qua-

Digitized by Google

lité pour juger. Mais je cède volontiers à un entraînement que je ne crois pas trompeur, et je me flatte de donner à ce travail une conclusion vraiment utile en signalant, puisque j'en ai l'occasion, comme une publication d'une rare valeur, le livre de M. Modeste sur la *Cherté des grains et les préjugés populaires qui déterminent des violences dans les temps de disette* (1).

Je cite ce livre, plutôt que d'autres dont le mérite est grand, parce que c'est, je dois l'avouer, le zèle dont il est empreint qui a animé le mien ; parce que la forme en est attrayante et simple ; parce que, surtout, il n'est pas seulement une excellente leçon, mais en même temps un exemple encourageant pour tous. M. Modeste, avant cet ouvrage, était complétement inconnu, même des hommes spéciaux ; et, quoique assurément il sût écrire et penser, il n'avait jamais entrepris de le montrer aux autres. En faisant cet ouvrage même, il ne songeait pas à livrer son nom à la publicité et il ne croyait pas être auteur. Emu des souffrances que commençait à produire sous ses yeux la cherté, frappé des dangers qu'elle pouvait amener, il voulait, tout simplement, sans sortir de son obscurité, remplir, dans la sphère étroite de son action personnelle, son devoir d'homme et de citoyen, en adressant à ceux

(1) *De la Cherté des Grains et des préjugés populaires qui déterminent des violences dans les temps de disette*, par Victor Modeste, agrégé de l'université, 2e édit., publiée sous les auspices de la Société d'agriculture et du Comice agricole de l'arrondissement de Meaux. 1 vol. in-18, Paris, Guillaumin et Cie, rue Richelieu, 14.

Indépendamment de ce livre, et depuis la publication de ce travail, M. Modeste a donné, dans le *Journal des Economistes* (n° du 15 avril 1856), une étude spéciale sur la question de la *taxe du pain*, dans laquelle les origines législatives et les conséquences économiques de la taxe sont recherchées et discutées avec beaucoup de soin.



Digitized by Google

qui vivaient près de lui de bons conseils et de justes pensées. Sa voix, animée par le sentiment du devoir, a dépassé à son insu l'auditoire pour lequel il croyait parler, et ce qui n'était dans son intention qu'une exhortation familière aux habitants de Meaux est devenu une prédication pleine de force et digne d'être écoutée de tous. Tant il est vrai que, dans les matières mêmes où la vérité semble le plus enveloppée de nuages, le bon sens et la bonne foi suffisent le plus souvent à la découvrir, et que le talent de persuader fait rarement défaut au zèle de convaincre. C'est le bonheur qui n'arrive qu'aux plus dignes.

Ce bonheur honorable n'a fait défaut à M. Modeste dans aucune partie de sa tâche. Soit que, dans une revue rapide et pleine de curieux détails, il compare le présent au passé pour nous mettre en garde contre des terreurs posthumes, et trace d'une main ferme la ligne de démarcation entre les famines et les disettes, montrant à tous le désespoir en arrière et l'espoir en avant; — soit qu'il signale, dans des conditions sociales différentes, la raison de la différence des destinées, et rattache au progrès manifeste des lois et des mœurs l'amélioration constatée des cultures et l'extension des ressources; — soit que, prenant corps à corps la violence, qu'il s'est proposé spécialement de combattre et de décréditer, il la *fasse voir*, à toutes les époques et dans toutes ses entreprises, impuissante à rien fonder ni à rien corriger, et toujours suivie, pour ses auteurs, de déceptions cruelles et d'amers regrets; — soit qu'il entreprenne, contre des préjugés que ne partagent pas seulement les masses ignorantes (1), la

(1) Voici un exemple de la force de ces préjugés. M. de Saint-Maleuc, *ancien avocat général* à Rennes, disait, en 1855, à des femmes qui se plaignaient du manque de pain : « S'il n'y a pas de

Digitized by Google

défense des professions diverses par l'intermédiaire desquelles le pain est amené jusqu'à nos mains : — toujours sa pensée est élevée sans emphase, son expression vive et claire, ses arguments décisifs et ses affirmations inattaquables. Le dépouillement comparatif de la situation du cultivateur dans les bonnes et dans les mauvaises années, opposé à ce sot et vulgaire propos, que le fermier gagne à la cherté, est, entre autres, une leçon de comptabilité agricole, dont plus d'un fermier peut faire son profit. Dans la définition du commerce, dans l'analyse de ses services et de ses charges, dans la discussion critique de certaine prétendue différence entre un *négoce licite* et profitable auquel on devrait la liberté, et une *spéculation illicite* et funeste qui ne mériterait qu'opprobre, on trouve, avec beaucoup de finesse et de connaissance des affaires, une rigueur de déduction qui doit satisfaire les esprits les plus difficiles et les consciences les plus exigeantes. Enfin, dans un dernier chapitre, qui semble, au premier abord,

pain chez les boulangers, *c'est la faute du maire.* » Cité pour ce propos devant le tribunal de police correctionnelle de Saint-Malo, il déclara qu'on lui avait demandé 100,000 fr. pour spéculer sur les grains, avec promesse de gros bénéfices; mais qu'il avait refusé parce qu'il ne voulait pas *spéculer sur la vie des malheureux*. *V. Journ. des Débats*, du 23 oct. 1855.— Ainsi, pour un ancien magistrat, *faire venir du grain du dehors est attenter à la vie de ses concitoyens ;* ou, plutôt, malgré les entrées constatées au *Moniteur*, malgré les chiffres des statistiques, et la vue des champs stériles, il y a des gens, *dans de hautes positions sociales*, qui croient encore que la disette est l'œuvre des semeurs de faux bruits, et que la production de la France est surabondante quand même. On pourrait citer encore bon nombre de propos, d'actes et de proclamations, non de particuliers seulement, mais d'agents officiels de divers ordres, qui ont donné lieu, plus d'une fois, à des désaveux publics de la part du gouvernement. Et cela, non pas au fond des provinces les plus arriérées, mais jusque dans les départements du rayon d'approvisionnement de Paris et aux portes mêmes de la capitale.

Digitized by Google

étranger au sujet particulier du livre, et qui pourtan s'y rattache par un lien d'une extrême importance, les passions et les haines qui enveniment l'erreur sont attaquées avec autant de tolérance que d'énergie dans leur source même; et les hommes, qui se croient si souvent inégaux et ennemis, sont replacés, par la science comme par la religion, et devant la richesse matérielle comme devant la loi morale, sur le pied de l'égalité la plus vraie et dans les liens de la plus bienfaisante parenté. Ce chapitre est assurément le plus remarquable du livre. Dans les autres, M. Modeste plaide victorieusement la cause de la liberté du commerce, du commerce des grains en particulier. Dans cette péroraison plus large, il plaide pour l'homme tout entier; il le relève en le rendant meilleur; et, montrant, sous les apparences parfois trompeuses, la sainte loi du travail toujours respectée et la bonté de Dieu toujours agissante, il donne un gage nouveau à la morale en faisant faire, par une formule heureuse et saisissante, un pas très-réel à la science économique.

Mais je ne veux point essayer une analyse de ce livre : toutes les pages qui précèdent en sont ou le résumé ou l'écho, et c'est pour cela que je les livre avec quelque confiance au lecteur. Je répéterai seulement que, les considérations indiquées ici en quelques mots, les arguments dont il ne m'était possible de faire qu'une énumération incomplète, M. Modeste a pu, dans un livre, les exposer et les développer suivant leur importance ; et qu'il l'a fait avec un choix de raisons, une abondance de détails et une sûreté d'informations qui s'emparent tour à tour de toutes les avenues de la conviction. Je répéterai qu'à l'exactitude des faits et à la clarté de l'exposition il unit la chaleur de l'accent, et que ce n'est pas en vain que,

Digitized by Google

dans un élan de généreuse confiance, il a pris, envers le lecteur et envers lui-même, l'engagement de *dissiper tous les doutes et de désarmer tous les ressentiments*. Il n'en a, en effet, laissé aucun sans l'atteindre, et, si défiant qu'on puisse être en prenant le livre, on le commence avec intérêt, on le poursuit avec avidité, on le pose, enfin, la paix dans l'âme et la certitude dans l'intelligence, bénissant Dieu, avec l'auteur, d'avoir fait la vérité si claire et la justice si profitable.

Ce livre peut donc faire un grand bien. Telle n'est pas seulement mon humble mais énergique conviction ; telle est aussi l'opinion des juges les plus compétents ; telle a été, dès sa première apparition (il y a deux ans, hélas !), l'opinion expresse du Comice agricole et de la Société d'agriculture de l'arrondissement de Meaux. C'est, sans doute, pour donner à un homme de bien un juste témoignage d'estime ; mais c'est, bien plus encore, pour accroître, en s'y associant, la puissance d'une prédication vraiment utile, et répandre plus loin la lumière que le zèle d'un seul avait fait luire dans un horizon restreint, que ces deux honorables associations ont fait imprimer à leurs frais et fait paraître sous leur patronage une seconde édition de l'ouvrage de M. Modeste. Elles se sont souvenues que, si l'argent est le nerf de la guerre, il peut aider aussi les conquêtes de la raison. M. Modeste avait mis la vérité à la portée de toutes les têtes ; les habitants de Meaux l'ont mise à la portée de toutes les bourses.

L'arrondissement de Meaux profitera-t-il seul de cette bonne fortune ? Les besoins sont les mêmes par toute la France ; pourquoi ne ferait-on pas partout des efforts pour répandre de même la vérité et la concorde ? Il ne manque,

Digitized by Google

au livre de M. Modeste, pour être partout apprécié et recherché comme il l'a été dans la ville qui l'a vu écrire, pour servir partout, comme dans le département de Seine-et-Marne, à l'encouragement des bonnes intentions et au découragement des mauvaises, que d'être suffisamment révélé à la curiosité publique. On a trop tardé, vraiment, à remplir cette tâche. Mais, puisque, par la prolongation de nos épreuves, elle est de circonstance aujourd'hui comme il y a deux ans, puisqu'on peut encore faire lire ce livre sous l'impression et sous le contrôle des faits qui l'ont suscité, et qui ajoutent à la fois à son intérêt et à son autorité, il faut réparer cette négligence honteuse. Il faut dire hautement, aux hommes qui craignent, à ceux qui doutent, à ceux qui croient mais ne savent point justifier ce qu'ils croient, qu'ils trouveront, dans ce volume, la sécurité, la lumière, la certitude, la parole au besoin, *la foi pour eux et la démonstration pour les autres.*

Puisse ce faible et tardif témoignage contribuer à ce résultat si désirable ! Puissent bientôt, — sans retard, car tout retard est gros de souffrances et de périls, — les comices agricoles, les municipalités, les particuliers soucieux du bonheur et de la dignité de leurs semblables, s'associer, par une propagation persévérante, à la généreuse initiative de la ville de Meaux ! Puisse enfin ce livre, plus heureux ou plus promptement heureux que celui de Turgot, porter sous les yeux de son auteur les fruits de bien-être et de paix qu'il s'en est promis et qu'il était en droit de s'en promettre.

Je viens d'associer le nom de M. Modeste à celui de Turgot, et ce n'est pas au hasard. Je n'ai nulle idée, je n'ai pas besoin de le dire, de comparer notre honorable

Digitized by Google

contemporain à notre illustre devancier. Il y a des hommes auxquels on ne compare personne, et des grandeurs que l'on n'essaie point de mesurer. Mais, sans risquer aucun maladroit parallèle, il est impossible de séparer, dans sa pensée, quand on les a lus tous deux, le livre sur la *Cherté des Grains* des *Lettres sur la liberté du commerce des Grains*. Ces deux ouvrages se tiennent, et l'un a inspiré l'autre : le sujet est le même ; les arguments, pris dans leurs principes, sont les mêmes aussi. C'est l'arbre, et le fruit. Turgot, avec une autorité suprême, a édicté la loi pour tous les temps ; M. Modeste, avec une netteté parfaite, l'a commentée à l'usage du nôtre. Turgot, administrateur d'une grande province, écrivant officiellement à un ministre, a employé la langue sévère des philosophes et des hommes d'Etat ; M. Modeste, publiciste sans autres titres que son zèle généreux, faisant à tous un appel volontaire, a mis sa science et son style au niveau de tout homme qui sait lire. L'influence de Turgot, descendant peu à peu des sommités du monde savant, est pour beaucoup sans doute dans le progrès visible enfin des idées qu'accepte aujourd'hui la tête de la société. M. Modeste, si on le lit, sera pour beaucoup dans l'adhésion que ces idées obtiendront peu à peu dans le reste de la nation. Turgot a donné l'impulsion à la roue ; M. Modeste aura contribué noblement et utilement à entretenir et à accélérer le mouvement.

Et, puisqu'il est impossible de parler de cette question sans remonter à Turgot, qu'il me soit permis de citer, en finissant, les paroles qui terminent la dernière des lettres de ce grand homme. Ces paroles résument et décident tout. Les voici :

« Annoncer au peuple que la cherté qu'il éprouve est

Digitized by Google

*l'effet des manœuvres* et non du dérangement des saisons, lui dire qu'il *éprouve la cherté au milieu de l'abondance ;* c'est autoriser toutes les calomnies *passées, présentes et futures* auxquelles il se porte assez facilement de lui-même, et auxquelles bien des gens sont fort aises de l'exciter contre l'administration et les administrateurs de toutes les classes. C'est, en même temps, se rendre responsable des chertés qui peuvent continuer ou survenir ; c'est s'engager personnellement à lui procurer l'*abondance* quoi qu'il arrive ; or, il faut être bien sûr de son fait pour prendre un pareil engagement. J'avoue qu'aucun projet de réglement ne m'inspirerait une semblable confiance. J'aimerais mieux fonder ma sécurité sur la nécessité physique et sur la justice. Le peuple sait bien que le gouvernement n'est pas le maître des saisons, et il faut lui apprendre qu'il n'a pas le droit de violer la propriété des laboureurs et des marchands de grains. On est bien fort, même vis-à-vis de ce peuple, quand on peut lui dire : *Ce que vous me demandez est une injustice.* Ceux qui ne se paient pas de cette raison ne se paieront jamais d'aucune, et ils calomnieront toujours le gouvernement, quelque soin qu'il prenne pour les contenter ; car il ne les contentera pas, attendu qu'il lui est impossible de procurer au peuple des grains à bon marché lorsque les récoltes ont manqué, et qu'il n'a aucun moyen possible pour en procurer à un prix plus bas que celui qui résulterait de la liberté entière, c'est-à-dire de l'observation de l'exacte justice. »

Ainsi concluait Turgot, *par un appel à la justice.* M. Modeste s'est inspiré de ces nobles paroles. Il a cru à la concordance de la *nécessité physique* et de *la justice;* à l'empire de la nécessité comprise sur la conduite, à l'as-

Digitized by Google

cendant de la justice démontrée sur la conscience; il a cru à l'aspiration de l'esprit humain pour la lumière, à l'entraînement du cœur humain vers le devoir. Il a cru que, pour être tenu de combattre et capable de vaincre, c'était assez d'être assuré du droit et de s'appuyer sur le droit. Il a eu foi dans la vérité et dans les hommes. La vérité l'en a payé, et les hommes achèveront de l'en payer. Faisons de même, chacun dans notre sphère, et la récompense ne nous manquera pas non plus.

---

Je dois faire ici une observation sur les pages qui précèdent. A l'époque où je les ai écrites, je ne connaissais que depuis peu de temps le livre dont elles contiennent l'appréciation, et je ne connaissais pas encore l'auteur de ce livre. Aujourd'hui M. Modeste est mon ami. A ce titre je n'aurais peut-être plus le droit de parler de son œuvre comme je l'ai fait, mais j'ai bien sans doute celui de répéter ce que j'ai dit au temps où mon témoignage ne pouvait être suspect, et de me réjouir de l'avoir dit alors. Je n'ai donc pas cru devoir rien changer à mon travail, malgré le vœu formel de M. Modeste, qui me demandait de supprimer ce qui le concerne spécialement, et de ne conserver que les considérations générales. C'eût été sacrifier ce à quoi je tiens le plus et renoncer au but même que je m'étais proposé. C'eût été aussi, peut-être, m'exposer à de fâcheuses méprises, et aller au delà de ce que réclame la plus scrupuleuse délicatesse. Il est de bon goût et de bonne foi de louer ses amis sobrement; mais la pudeur de l'affection ne saurait exiger, en bonne conscience, qu'on se défende de les connaître et qu'on renie le bien qu'on a pu dire d'eux.



Digitized by Google

Digitized by Google

# HYDRAULIQUE CHINOISE.

Digitized by Google

Digitized by Google

# HYDRAULIQUE CHINOISE (1).

(EXTRAIT DU JOURNAL DES ÉCONOMISTES DU 15 DÉCEMBRE 1856.)

...Tout le monde a entendu parler des prodiges de la culture chinoise. J'avais hâte d'en juger par mes yeux, et de vérifier sur place les récits des voyageurs. J'étais désireux, en particulier, d'étudier ces irrigations surprenantes qui, en décuplant la production du riz, assurent la nourriture d'une population si nombreuse. Des plaines de la plus vaste étendue transformées, pendant une partie de l'année, en étangs artificiels, des collines même étagées en terrasses, et formant, par une habile disposition, une série de bassins superposés : ce devait être,

(1) Le récit qu'on va lire est authentique. Il est extrait des notes d'un de nos amis, qui a parcouru tous les pays connus, et même quelques autres, et qui a eu la complaisance de nous communiquer son journal de voyage. Nous avons remarqué dans ce journal plusieurs anecdotes non moins étranges que celle-ci, et tout aussi vraies. Nous nous proposons, si notre ami nous y autorise, d'en publier quelques-unes.

Digitized by Google

sans doute, pour l'œil d'un Européen, un spectacle aussi curieux que nouveau. Mais ce qui me paraissait surtout intéressant à étudier, c'était le mécanisme moral qui a permis l'exécution de ces immenses travaux et l'emploi de ces ingénieux procédés. Arroser avec un art infini des espaces de terrain où la vue s'égare est un beau résultat, assurément : mais arroser en même temps les mille parcelles de la propriété la plus morcelée ; faire disparaître à la fois sous les eaux fécondantes et découvrir le même jour sous les pas des moissonneurs les récoltes de tout un canton, et concilier l'unité de culture avec la division des biens, cela peut sembler à bon droit plus extraordinaire. J'admirais, en faisant ces réflexions, cette force bienfaisante de l'association qui, en réunissant les efforts, en multiple pour chacun l'effet utile. Et, faisant un retour sur la France, où, faute de savoir et faute de vouloir, l'irrigation est si difficile, si coûteuse et si peu efficace, je ne pouvais m'empêcher de concevoir, avec une estime qui me paraissait méritée pour les Chinois, quelques doutes sur la réalité de cette supériorité universelle dont nous sommes si fermement convaincus.

C'est dans ces dispositions favorables que je me mis en route pour les rizières. Les premières que je visitai ne démentirent pas mon attente. L'année avait été fort sèche, et j'entendais partout des lamentations sur le manque d'eau. Cependant les plaines me parurent noyées à une hauteur convenable, et la récolte excédait ce que j'avais vu jusqu'alors dans les contrées les plus favorisées. Je trouvai la disposition des canaux d'irrigation fort ingénieuse ; j'appréciai le soin avec lequel toutes leurs dépendances étaient entretenues ; et ma curiosité s'accrut avec ma satisfaction.

Digitized by Google

Il me restait à voir, en effet, le plus beau monument de l'hydraulique chinoise, la fameuse plaine de Pi-pô, la rizière par excellence, le grenier de la province. J'avais lu de cette rizière des descriptions magnifiques. Qu'on se figure un vaste amphithéâtre de plusieurs centaines de lys d'étendue, tout entier consacré à la culture du riz. L'énorme quantité d'eau nécessaire pour un tel espace vient de divers points. Une source abondante, qui s'épanche du sommet d'une éminence située au milieu de la plaine, en fournit une partie : c'est au pied de cette éminence et par l'emploi de cette source que la culture du riz a commencé. Le reste est tiré de divers ruisseaux qui passent sur les hauteurs environnantes ; l'exemple de la fertilité due à l'irrigation naturelle a provoqué la recherche de tous les moyens d'irrigation artificielle, et l'on a fait venir peu à peu, par des dérivations, toutes les sources qui se trouvaient aux environs jusqu'à une grande distance. L'ensemble de ces sources supplémentaires surpasse aujourd'hui de beaucoup la source principale, et depuis longtemps c'est surtout aux eaux du dehors que la plaine de Pi-pô doit sa fertilité. Cependant les Chinois n'ont pas oublié que c'est par les eaux intérieures que cette fertilité a commencé, et l'éminence bienfaisante d'où est sortie l'irrigation est restée sacrée pour eux.

Préparé par ce que j'avais vu déjà, je ne doutais pas de l'exactitude de ces descriptions, et j'arrivai à Pi-pô avec une ample provision d'admiration. Je fus bien déçu en trouvant la grande merveille fort triste et le grenier principal plus pauvre que tous les autres. Le fond de la plaine, au pied de l'éminence centrale, était à peu près arrosé ; le reste était à peine humide, et les récoltes présentaient le plus fâcheux aspect. Cependant j'avais vu,

Digitized by Google

en venant, sur les hauteurs que j'avais dû traverser, plusieurs cours d'eau encore importants, et mon guide me les avait fait remarquer, en m'énumérant avec emphase toutes les difficultés qu'il avait fallu vaincre pour les amener à la rizière. Je savais que sur les plateaux opposés il en existait d'autres non moins considérables. Comment concilier, avec des ressources encore si réelles, le dénûment dont j'étais témoin? Il fallait évidemment que ces ressources fussent mal employées. Mais pouvait-on admettre une pareille hypothèse, en présence du besoin le plus impérieux et après tant de témoignages irrécusables de l'habileté des Chinois?

Je voulus éclaircir ce problème. « Explique-moi, dis-je à mon guide, pourquoi cette rizière, dont l'irrigation est habituellement plus abondante et plus facile que celle de toutes les autres, est cette année la plus pauvrement arrosée? — Le Folenci le voit, me répondit-il; la colère de Fô nous a refusé la pluie. La source intérieure est à moitié tarie, et c'est de la source intérieure que vient la fertilité de la vallée. — Je sais, repris-je, quelle est l'importance de cette source, et qu'elle a longtemps été la seule richesse de cette vallée; mais vous avez d'autres eaux aujourd'hui. Les sources des montagnes, qui en fournissent davantage, ne sont pas à sec; tu m'en as fait voir plusieurs hier; ne sait-on plus s'en servir? — On s'en sert, répliqua mon homme, on se donne même bien du mal pour cela : le Folenci va en juger. Mais le Folenci le sait, tous les efforts des hommes sont impuissants contre la colère de Fô. Il n'y a pas à espérer grand'chose des sources du dehors, quand la source du dedans ne donne pas. »

En parlant ainsi, mon guide me conduisit vers le plus

Digitized by Google

voisin des ruisseaux. Là un spectacle étrange frappa mes regards. Un large vannage, parfaitement établi, et d'une manœuvre évidemment facile, permettait de déverser ce ruisseau sur la vallée ; mais ce vannage était entièrement fermé, et, de la nappe fécondante que son poids poussait contre lui, quelques filets à peine filtraient à travers les joints des planches. Encore des ouvriers, armés d'étoupes et de goudron, paraissaient-ils attentifs à étancher ces fuites, à mesure qu'elles se produisaient. En revanche, une foule innombrable d'hommes, de femmes et d'enfants travaillaient avec une ardeur fiévreuse à faire passer de l'eau par-dessus le barrage. Les uns établissaient des siphons, les autres manœuvraient des pompes, plusieurs portaient des seaux ; quelques-uns même, à défaut d'ustensiles quelconques, puisaient avec leurs mains quelques gouttes qu'ils se hâtaient de secouer sur la vallée. Rien ne peut donner une idée de l'angoisse de toutes ces figures et de l'énergie désespérée de ces efforts.

J'en fus vivement touché. « Ces malheureux se tuent, m'écriai-je, et ceux qui résisteront à tant de fatigue en seront pour leur peine ; autant vaudrait entreprendre de boire la mer. » Mon guide poussa un profond soupir. « Tu soupires, repris-je, tu as pitié de tes compatriotes ; mais ce ne sont pas tes soupirs et ta stérile pitié qui les sauveront. Si tu veux leur être utile, va-t'en ouvrir ces vannes, et dis-leur d'aller se reposer. Le ruisseau fera leur besogne tout seul et mieux qu'eux. » Le pauvre homme me regarda d'un air hébété. « Ouvrir les vannes ! ouvrir les vannes ! répétait-il, le Folenci n'y pense pas. — Eh ! si, morbleu, j'y pense, fis-je en colère; et j'y pense si bien que je vais t'y envoyer à coups de bâton. Et si tu n'y vas pas, ajoutai-je, en voyant que la menace ne le faisait pas

Digitized by Google

bouger, j'irai moi-même. Les paravents ne nous donnent qu'une faible idée de la bêtise des Chinois, je le vois bien ; mais, fussent-ils plus stupides encore, ce sont des hommes pourtant, et il ne sera pas dit que j'aurai refusé à des hommes un si facile service. »

Je m'élançais vers le vannage, convaincu que j'allais mériter à peu de frais les bénédictions de ces pauvres diables ; quand mon guide sortit tout à coup de son immobilité, et, me saisissant par le bras avec une énergie dont je ne l'aurais jamais cru capable, il m'entraîna d'un autre coté. « Le Folenci ne fera pas cela, disait-il, le Folenci ne le fera pas. Je ne le lui laisserai pas faire. — Et pourquoi ne le ferai-je pas, s'il te plaît, imbécile ? — Parce que cela est défendu par le Fils du Ciel. — Plaisante défense, et qui ne fait pas honneur à l'intelligence du Fils du Ciel. Et vous laissez vos récoltes sécher sur pied, sur la parole du Fils du Ciel, quand vous avez de l'eau à votre disposition ! Vous êtes trop endurants, en vérité. — Le Fils du Ciel a toujours raison, et toutes ses prescriptions sont parfaites ! Le Fils du Ciel est le père des Chinois, et les Chinois savent bien que sans son intervention paternelle ils n'auraient pas de riz à manger. — Ah ! mais peux-tu me dire à quoi servent des vannes qu'on n'ouvre pas, et pourquoi l'on a pris la peine d'amener autour de cette vallée tous les ruisseaux des environs, si on leur ferme le passage à leur arrivée ? — Le Folenci ne comprend pas. (Ici le brave Chinois ne put réprimer entièrement un geste de pitié). Le Folenci ne comprend pas du tout. On voit bien que le Folenci n'est pas Chinois. On ouvre les vannes dans les années humides ; alors la source intérieure donne beaucoup, et l'on ne risque rien en laissant arriver librement les sources extérieures ; elles sont

Digitized by Google

même très-utiles, et l'on a bien plus de riz. Mais dans les années sèches on n'ouvre jamais les vannes. — Mais cela est absurde, et il vaudrait mieux faire le contraire, quoique le mieux soit de laisser arriver les ruisseaux en tout temps, puisqu'on a besoin de leurs eaux en tout temps. — Cela n'est pas absurde, cela est très-sage, car cela s'est toujours fait. L'Encyclopédie impériale l'ordonne positivement. Et les anciens nous ont appris que, si l'on ouvrait les vannes, on s'exposerait à perdre l'eau qu'on a. Puisqu'il en entre par les vannes, il pourrait bien en sortir, peut-être. Oh ! le Folenci ne connaît pas les lois chinoises. Les lois chinoises sont très-raisonnables, et les Chinois sont pleins de bon sens. Ils n'ont pas la prétention de rendre la source intérieure abondante quand Fô ne lui envoie pas la pluie ; mais au moins ils ferment la vallée pour qu'il n'en sorte rien. Nous savons ce que vaut l'eau, et nous ne perdons pas le peu que Fô nous en donne. »

Evidemment il n'y avait pas à répondre à des arguments de cette force. Il n'y avait pas davantage à essayer de réaliser mon premier projet ; toute cette foule m'eût pris pour un fou et un impie. Je pensai qu'il valait mieux aller trouver le mandarin. Je l'avais vu une fois, et sa physionomie m'avait plu ; on le disait instruit, et j'avais remarqué que son autorité était très-respectée dans la province. Comme il était revenu tout récemment de Pékin, il pouvait ignorer les souffrances et les sottises de ses administrés ; et je devais croire qu'il suffirait de l'en instruire pour qu'il y mît bon ordre. Je me fis conduire chez lui en toute hâte.

Le mandarin me donna audience avec une promptitude qui me parut de bon augure, et m'engagea gracieusement à parler. Mais bientôt sa figure se rembrunit,

Digitized by Google

et à peine me laissa-t-il achever. Il traita ma requête de témérité impertinente, que la bonne intention ne suffisait pas à excuser, et loua fort les paroles de mon guide, que j'avais rapportées en les qualifiant sans ménagement. Comme celui-ci, il invoqua la tradition, dont il était le gardien, et qui, dit-il, se justifie toujours elle-même ; il exalta l'infaillible sagesse du Fils du Ciel, dont la volonté souveraine fait seule la vérité et l'erreur ; il parla de la sainte immutabilité des lois et de l'admiration absolue qui leur est due ; enfin il cita, comme un argument irrésistible, ces vers remarquables de l'Encyclopédie impériale, volume 1867, page 83,591 :

« Quand tu auras de l'eau, les vannes ouvriras ;
Quand tu n'en auras pas, les vannes fermeras. »

Et, comme j'insistais, ne pouvant croire qu'un homme instruit pût débiter sérieusement de pareilles absurdités : « Va, dit-il en s'échauffant, nous avons entendu tout cela. Tu n'es pas le premier étranger qui soit venu apporter en Chine le mépris de nos saints usages. La Chine marche à sa ruine depuis que les hommes de l'Occident ont pénétré dans son sein. Autrefois, quand la sagesse de l'esprit chinois n'avait pas reçu d'atteinte, toutes les lois étaient respectées, et les ordres des mandarins ne soulevaient jamais d'objections. Aujourd'hui il nous faut à tout moment expliquer les lois et justifier nos actes ; encore ne parvient-on pas à faire taire tout le monde. On rencontre partout des novateurs audacieux qui ont l'impudence de parler de justice et de principes, et qui prétendent substituer, à la pratique invariable et consacrée, des théories sans précédents. On les a vus, ces esprits de désordre, discuter les préceptes sublimes de l'Ency-

Digitized by Google

clopédie impériale, et opposer les prétendues conclusions de la science à la parole du Fils du Ciel. N'avaient-ils pas osé, dernièrement, porter jusque devant sa face sacrée leurs blasphèmes et leurs impiétés? Ils parlaient sans rougir, les insensés, de je ne sais quel équilibre éternel des liquides; armés d'un plan de la vallée de Pipô, dont ils avaient coté les hauteurs et cubé les sources, ils prétendaient démontrer, au nom de la physique, et par des formules d'une précision mathématique, la nécessité d'ouvrir les prises d'eau pour obtenir une irrigation convenable; ils se vantaient même (rien ne coûte aux faiseurs de systèmes!) d'évaluer en chiffres le préjudice qu'ils alléguaient; ils allaient enfin, — ô décadence de l'esprit chinois, — jusqu'à citer l'exemple de peuples étrangers, qu'ils ne craignaient pas de décorer du nom d'expérience! Mais le Fils du Ciel est le bienfaiteur de ses peuples et le conservateur de la sagesse que lui ont transmise ses ancêtres. Il a bien fait voir à ces esprits inconsidérés que la raison et l'expérience des autres peuples ne signifient rien en Chine, et que l'irrigation des rizières n'est pas du ressort de la physique, mais du ressort de l'administration. Les bourreaux impériaux, qui ne sont jamais à court d'arguments, leur ont fait sentir de la bonne manière qu'il n'y a pas de principes absolus ni de lois éternelles applicables à tous les ruisseaux du monde, mais que l'écoulement des eaux dépend des circonstances du temps et des habitudes de la culture, du caractère des peuples, des traditions des anciens et de la volonté des princes. »

Je ne puis m'empêcher de sourire, en transcrivant aujourd'hui ce discours. Mais j'avoue que je ne riais pas en l'entendant, et les derniers mots du mandarin me don-

Digitized by Google

nèrent la chair de poule. Mes yeux troublés ne voyaient plus que pals et carcans, et je me croyais déjà aux prises avec ces arguments pressants et pénétrants. La chose tourna mieux que je ne le craignais. Le mandarin était bon homme, après tout, et je ne m'étais pas trompé en le jugeant tel à la première vue. Satisfait de m'avoir effrayé, et convaincu que je ne me mêlerais plus de critiquer l'administration chinoise, il changea de ton, et m'engagea d'un air de bonne humeur à dîner avec lui, pour me remettre de mon émotion. Une fois à table, il fut si aimable que je lui pardonnai de bon cœur ses bévues administratives et son mépris de la physique. Nous nous revîmes depuis, mais nous ne reparlâmes plus des rizières et de l'irrigation; et, quoique la sécheresse eût continué, et que les pauvres habitants de Pi-pô fussent décimés par la famine, j'écoutais sans sourciller ses dithyrambes en l'honneur du Fils du Ciel et ses tirades sur le bonheur des Chinois, préservés à toute heure par la vigilance infatigable d'une administration tutélaire. Une fois seulement que l'excellent homme avait bu son eau-de-vie un peu trop chaude, et qu'il m'avait contraint de lui faire raison, nous frisâmes une discussion administrative; mais ce n'était plus de la Chine qu'il s'agissait. J'avais apporté avec moi un journal français. Il voulut se le faire traduire. Le passage qu'il m'indiqua était relatif à la cherté des subsistances, dont l'Europe était alors menacée. C'était une explication savante du beau mécanisme de l'échelle mobile; une réponse en forme à ces rêveurs sans respect pour le passé, qui ont osé attaquer, de nos jours, au nom du progrès et de la liberté, la prohibition salutaire d'exporter les grains en temps de disette. Je lisais avec feu, comme un homme indigné et convaincu, et je fai-

Digitized by Google

sais remarquer à mon hôte toute la force de l'argumentation du journaliste : insistant, à mon tour, sur la folie qu'il y aurait à ouvrir les frontières en de telles circonstances, au risque de voir tout le blé sortir du pays au moment même où on ne suffit pas à en faire entrer; et traitant, en passant, comme ils le méritent, ces théoriciens imprudents qui voudraient livrer au hasard, sur la foi d'un équilibre imaginaire et d'un prétendu nivellement naturel, la circulation même des denrées de première nécessité et la sécurité de l'alimentation commune. Le mandarin m'écoutait en souriant et tournait activement entre ses doigts le globule de son bonnet. Je me réjouissais de ces signes non équivoques de satisfaction, dont je rapportais l'honneur à mon discours. Quand j'eus fini : « En vérité, me dit-il, vous êtes de drôles de corps, vous autres Français; et l'on a bien raison de dire que vous avez la tête légère. Tu criais, il y a quelque temps, comme un enragé, au risque de te faire empaler, contre le Fils du Ciel, parce qu'il maintenait la fermeture des barrages de Pi-pô ; et tu prétendais qu'il était absurde de laisser les Chinois se tuer à faire passer un peu d'eau par-dessus les vannes, quand il aurait été si facile d'en laisser passer beaucoup par-dessous. Et tu trouves superbe, aujourd'hui, que le Fils du Ciel de ton pays, dans une intention semblable, ferme les vannes du blé! Est-ce qu'il n'y a pas parmi vous des gens qui disent que les marchandises ont leur pente selon les prix, comme l'eau selon les hauteurs, et que celles du dehors sont le supplément de celles du dedans, comme tu le disais pour les sources qui entourent la vallée de Pi-pô? Allons, je vois bien que vous aussi vous respectez quelquefois les traditions de vos ancêtres, et que vous avez dans votre

Digitized by Google

Encyclopédie impériale quelque précepte sur le blé. N'y lirait-on pas les vers que voici :

« Pour faire entrer le blé ferme avec soin ta porte,
Et gêne le marchand afin qu'il t'en apporte ? »

Je fis observer au mandarin que le rapprochement manquait entièrement de justesse. Je l'assurai qu'il n'y avait chez nous ni Fils du Ciel, ni Encyclopédie impériale ; je lui remontrai que la circulation du blé ne ressemble en rien à l'écoulement de l'eau ; je lui représentai qu'il n'est pas convenable de comparer la diversité des besoins des estomacs à l'inégalité des hauteurs des terrains, et des hommes à des choses : mais il persista à soutenir que c'était tout un. Voyant qu'il s'animait, je le laissai dire ; mais je me promis bien, une fois hors de la portée des mandarins, de rire à mon aise des Chinois et de leurs systèmes.

Digitized by Google

# LES MAUX NATURELS ET LES MAUX ARTIFICIELS.



Digitized by Google

Digitized by Google

# LES MAUX NATURELS ET LES MAUX ARTIFICIELS.

(EXTRAIT DE L'ÉCONOMISTE BELGE DU 5 JUILLET 1856.)

Les inondations dont la France vient d'être le théâtre sont, en ce moment, le sujet de toutes les réflexions. Chacun fait les siennes à son point de vue. Qu'il me soit permis d'en faire une à mon tour, que je ne vois faite par personne, et qui devrait, peut-être, être faite par tout le monde.

Une des plus riches et des plus populeuses nations de l'Europe subit une perte importante : 500 millions peut-être sont détruits, des hommes périssent ; des familles sont plongées dans la misère et dans la douleur. Aussitôt l'Europe entière s'émeut, elle se sent frappée dans l'un de ses membres, et de toutes parts les secours et les marques de sympathie viennent témoigner de la charité désormais universelle du genre humain. Le malheur d'une partie de la France est, aux yeux de toute l'Europe, un malheur commun.

Digitized by Google

Cependant, il n'y a pas un an, des calamités bien autres affligeaient, non pas la France seulement, mais les deux tiers de l'Europe ; et l'Europe les supportait patiemment. Ce n'étaient pas quelques centaines de millions, c'étaient plusieurs milliards, fruits aussi sans doute des sueurs de bien des générations, qui étaient détruits en peu de mois ; ce n'étaient pas des malades ou des vieillards incapables de fuir le danger, c'étaient des centaines de mille hommes (1) qui périssaient dans la force de l'âge ; la moitié des familles étaient cruellement atteintes dans leurs affections et dans leur bien-être ; — et personne ne criait à la désolation et à la ruine. Je ne dirai pas, assurément, que l'Europe subit ces pertes sans en gémir ; il est certain, au contraire, qu'elle les a senties, qu'elles les a déplorées, qu'elle a manifesté sa répugnance à les subir et sa résistance à les continuer, et que c'est pour cela qu'elles ont

(1) Plusieurs journaux ont évalué de 8 à 10 milliards les dépenses de la guerre qui vient de finir, pour l'ensemble de l'Europe. *L'Economiste belge* a, si je ne me trompe, donné ce chiffre, indiqué également par *l'Indépendance*. Quant aux pertes d'hommes, je ne crois pas qu'aucune évaluation sérieuse les puisse porter au-dessous de cinq cent mille, et elles ont probablement été beaucoup au delà. La moitié au moins de ces dépenses et plus de la moitié de ces morts se rapporte à l'année 1855.

Depuis la publication de cet article, la Russie seule a avoué une perte de 300,000 hommes, ce qui, avec les pertes déclarées par la France, l'Angleterre et le Piémont, donne déjà un chiffre *officiel* de 400,000 morts, sans la Turquie, dont la part a été évidemment plus considérable de beaucoup que celle de ses alliés. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que, pour les guerres longues et pénibles, le mal réel est loin d'être représenté complétement par le nombre des morts. Les maladies, les blessures, les affaiblissements, qui laissent de longues traces chez ceux qui les ont éprouvés, et dont les suites se transmettent à leurs enfants, constituent souvent, pour la génération décimée par la guerre et pour celles qui la suivent, une plaie plus profonde et plus durable que les morts même.

Digitized by Google

eu, en effet, un terme. Mais, assurément aussi, entre l'émotion causée par le désastre passager des inondations et l'émotion causée par les horreurs continues de la guerre, aucune comparaison n'est possible ; et ce n'est pas le plus grand mal qui a soulevé les plaintes les plus vives.

Que dis-je? En ce moment même, et pendant que la dévastation de nos campagnes est l'objet de tant de larmes, et aussi, disons-le, de tant d'efforts réparateurs, d'autres destructions bien plus sérieuses que les ravages des eaux se consomment, *sous nos yeux, dans toute l'Europe*, sans que, sur aucun point de l'Europe, l'opinion semble avoir, ni pitié pour les souffrances qu'elles occasionnent, ni réprobation pour les fléaux d'où elles découlent. Ne sortons pas de ce qui touche à la guerre ; je veux, pour plus de brièveté, borner aujourd'hui à ce point mes observations. Je pourrai, plus tard, les étendre à d'autres sujets.

La guerre, *qui ne se fait pas*, mais qui s'est faite ou qui pourrait se faire, coûte à l'Europe, *cette année, en espèces*, au compte du passé ou au compte de l'avenir, quatre milliards de francs (1), (la part de la France seule dans ce chiffre excède de beaucoup ce que lui enlèvent les inondations). Ce n'est pas tout, cependant, il s'en faut. Trois ou quatre millions d'hommes, la fleur des populations, la partie la plus saine et la plus énergique de la jeunesse de chaque pays, sont, du fait de cette même guerre qui ne se fait pas, enlevés à leurs foyers, privés des douceurs de la famille, arrachés à l'agriculture et à l'industrie, voués souvent à une mort lointaine et solitaire. Qu'on suppute ce que cela représente de travail empêché, c'est-

(1) Voir la note ci-dessous.



Digitized by Google

à-dire de richesse perdue, autrement dit, de misère produite, de chagrins et de douleurs ; et qu'on en ajoute le total aux quatre milliards de dépense directe avouée par les budgets publics : et l'on aura le compte lamentable de l'appauvrissement et de la souffrance que nous impose, *aujourd'hui*, en pleine paix, l'esprit guerrier, c'est-à-dire l'esprit de division et de défiance (1).

Ainsi, pendant que l'Europe frémit et s'étonne d'une perte

(1) Dans une lettre adressée en 1850 au Congrès de la Paix, à Francfort, le célèbre statisticien M. le baron de Reden évaluait à quatre millions d'individus environ, ou 1 1/2 0/0 de la population, l'effectif militaire de l'Europe. — Il portait à 890 millions la valeur du travail de ces quatre millions d'hommes, et *au double*, ou près de deux milliards, le service des intérêts des dettes, produit à peu près exclusif des guerres antérieures. Il estimait à 2 milliards, *en surplus*, les dépenses ordinaires des forces de terre et de mer de l'Europe, et faisait remarquer que l'armée absorbait plus de 30 0/0 des revenus totaux. M. de Reden a confirmé depuis ces chiffres, en les détaillant dans son livre : *Deutschland und das ubrige Europa, l'Allemagne et le reste de l'Europe.* — Il va sans dire que la dernière guerre n'a pas manqué d'ajouter un fort *reliquat* aux intérêts des dettes déjà si énormes en 1850. — M. Michel Chevalier a établi aussi que depuis trente ans nous avions dépensé, *en temps de paix, pour la guerre*, plus que n'ont dépensé, pendant la même période, pour les travaux publics qui leur ont fait tant d'honneur et de profit, les États-Unis d'Amérique. V. *organisation du travail*, lettre XVI, et spécialement p. 343 et 344. « J'ai soigneusement relevé, dit M. Chevalier dans cette même lettre, les dépenses qu'impose à la France son système militaire, et je trouve que, tout compris, avec environ 50 millions de pensions militaires qui sont sacrées, c'est une somme de *plus de 500 millions*, INDÉPENDAMMENT DES CHARGES DE LA DETTE PUBLIQUE, DONT LES TROIS QUARTS AU MOINS DOIVENT ÊTRE IMPUTÉS A LA GUERRE. Voilà donc un capital de plus de 500 millions qui est détruit tous les ans. *Plus d'un demi-milliard pour la guerre en pleine paix !* Je ne connais pas d'abus qui appelle une plus radicale réforme. » C'est en 1848 que M. Chevalier écrivait ces paroles. — On peut encore consulter, pour se rendre compte de ce que la guerre a coûté et coûte au monde, l'ouvrage de M. P. Larroque, *De la guerre et des armées permanentes*, couronné par le comité du Congrès de la Paix à Londres.

Digitized by Google

de quelques centaines de millions que lui inflige le Ciel, elle s'inflige à elle-même, ou se laisse infliger par les hommes qui la gouvernent, sans se plaindre, ou du moins sans rapporter ses plaintes à la véritable source de ses souffrances, une perte de plusieurs milliards. Et cette perte *volontaire*, qui dépasse tant de fois sa perte involontaire, n'est pas, comme celle-ci, accidentelle et passagère, mais *permanente et normale*. Chaque année la renouvelle, ou plutôt chaque année l'accroît; car chaque année quelque déficit, dû le plus souvent à l'exagération de l'effectif militaire, qui sans cette exagération tout au moins serait facilement évité, vient léguer sa dette aux années suivantes, et ajouter quelque chose aux dépenses publiques, c'est-à-dire aux impôts qui les soldent. Nos ancêtres, dit-on, pour offrir à des divinités sanguinaires des holocaustes dignes d'elles, portaient les uns sur les autres des mains fratricides. Avouons que nous n'avons pas dégénéré de leur race.

Qu'est-ce à dire, vraiment, sinon que l'homme, qui montre si peu de résignation et de patience pour les épreuves nécessaires dont la Providence a semé sa vie, se condamne incessamment lui-même, sans profit ni mérite, à des épreuves plus nombreuses et plus rudes; et que, des souffrances qui font ici-bas obstacle au bonheur que nous nous efforçons tous d'atteindre, la grosse moitié, pour le moins, vient de nous-mêmes, de notre ignorance ou de nos passions? Certes, l'homme aura toujours à souffrir, et sa destinée ici-bas n'a pas pour but la félicité, mais la lutte. Le bien-être même, dont nous l'entretenons, toujours rattaché d'ailleurs à l'élément moral de la personne humaine, acheté par l'effort et troublé par le désir, n'a pas d'autre sens que ce sens relatif et

Digitized by Google

borné. Mais combien ce bien-être, tel qu'il peut être, serait plus réel et mieux apprécié, si nous n'altérions pas nous-mêmes, à toute heure, par un gaspillage insensé et par des sentiments injustes, le progrès de notre richesse et la paix de nos cœurs!

Chose étrange! le genre humain n'a pas assez de palmes pour les grands et heureux génies qui, en lui révélant de nouveaux arts, en lui apportant des remèdes précieux, accroissent la productivité de la force vitale ou en facilitent la conservation. Mais il n'a qu'indifférence et dédain pour les philosophes dévoués qui, en lui montrant ses devoirs, ses intérêts et ses droits, travaillent à développer en lui le principe même de la force vitale, la pensée, source et règle de toute action. A ne considérer que le corps, cependant, ceux qui s'occupent de l'âme sont encore ceux qui font le plus pour le genre humain. Qui ôterait de ce monde, en effet, les maladies, les disettes, les grêles, les inondations et toutes les rigueurs des saisons, donnerait à la terre l'aspect d'un paradis au prix de ce qu'elle est. Mais dans ce paradis des brutes ignorantes pourraient encore se déchirer et se maudire. Qui en ôterait, au contraire, la guerre avec ses fureurs, les jalousies, les haines commerciales, les impôts vexatoires, les fonctions abusives, les priviléges, les monopoles, les restrictions, et, pour tout dire d'un mot, les erreurs et les injustices, opérerait une transformation bien plus profonde et bien plus efficace. Tout cède à la longue devant l'effort bien dirigé, et il n'y a pas de sol si rebelle qui refuse à la sagesse et à l'union la sécurité et l'abondance.

C'est cette transformation morale qui, dans tous les temps, a été le rêve des esprits éclairés et des cœurs généreux. L'autre est la pâture des utopistes et des âmes

Digitized by Google

de boue. C'est elle que les économistes dignes de ce nom, ceux qui ne séparent pas la matière de l'esprit et le bonheur de la dignité et du mérite, poursuivent de nos jours avec tant d'efforts. Ils n'en verront pas le terme, ils le savent, et le monde passera avant qu'elle soit achevée. Mais ils ne désespèrent pas d'en avancer peu à peu l'œuvre salutaire. Les hommes, portés, par un penchant invincible, vers la poursuite du bien-être, apprennent peu à peu de l'expérience à mieux savoir en quoi consiste ce bien-être, à mieux distinguer les moyens de l'atteindre. Pourquoi l'observation attentive, la prédication infatigable, n'aideraient-elles pas, par la réflexion, cette éducation de l'expérience? Un grand pas, il faut le dire, sera fait dans cette voie, le jour où les peuples, au lieu de prendre incessamment le change sur les causes de leurs douleurs et de leur impuissance, sauront qu'il y a des *maux naturels* et des *maux artificiels*. Il ne leur faudra pas grand temps, alors, pour voir que les maux artificiels sont de beaucoup les plus nombreux et les plus graves; et, au lieu de consacrer leurs forces à les produire et à les étendre, comme ils ne le font que trop souvent, ils les réserveront tout entières pour combattre et restreindre les maux naturels. Ceux-ci eux-mêmes perdront bien de leur importance, ou je suis étrangement trompé, quand ils seront sérieusement attaqués, et la nature se trouvera faible le jour où l'homme tout entier se mesurera avec elle.

Digitized by Google

Digitized by Google

# FRÉDÉRIC BASTIAT.

Digitized by Google

Digitized by Google

# FRÉDÉRIC BASTIAT.

(EXTRAIT DE LA REVUE CONTEMPORAINE, N° DU 30 SEPTEMBRE 1855.)

( *OEuvres complètes de Frédéric Bastiat*, mises en ordre, revues et annotées d'après les manuscrits de l'auteur; avec une notice par M. R. de Fontenay. — 6 vol. in-8° ou 6 vol. grand in-18. — Paris, Guillaumin et Cie. )

Peu d'écrivains ont eu une carrière plus courte, mais plus réellement féconde, que F. Bastiat. Toujours sur la brèche, — depuis le moment où un article envoyé des Landes, et signé de ce nom jusqu'alors inconnu, l'avait placé tout à coup au premier rang des défenseurs de l'ordre et de la justice, jusqu'au moment où la plume tomba de sa main, — il ne s'est occupé, pendant le peu d'années qui lui ont été données, que de répandre çà et là, sans repos ni trêve, par toutes les voies et sous toutes les formes, les pensées utiles, consolantes ou graves, que suggéraient chaque jour, à sa prompte intelligence et à sa réflexion exercée, les faits pressés et divers d'un temps d'agitation



Digitized by Google

et de fièvre. La semence si libéralement jetée aux vents de la publicité n'a pas été perdue. La voix du *moraliste* (car de quel autre titre appeler cet économiste philosophe qui rapporte tout au droit ?), tour à tour et tout à la fois indulgente et sévère, toujours sérieuse et sympathique, a frappé bien des oreilles. Ses arguments, variés avec une fécondité inépuisable ou répétés avec une infatigable persistance, ont fait impression sur bien des esprits. Ses écrits, répandus avec une profusion généreuse, ont pénétré dans tous les camps. Grâce au charme d'une langue expressive et pure, à l'attrait d'une imagination vive et fraîche, à la piquante finesse d'une bonhomie sagace et d'une raillerie insinuante et douce ; grâce surtout à l'élévation et à la simplicité des aperçus, à la noble chaleur des sentiments, à l'accent d'une conviction sincère et entraînante, ils ont trouvé partout des lecteurs attentifs et sérieux. Et, si d'autres noms continuent à porter justement, aux yeux des détracteurs et des partisans de l'économie politique, la honte ou l'honneur d'avoir fondé cette science, nul, assurément, plus que Bastiat, n'a mérité d'être signalé pour le zèle et pour les succès de l'apostolat. L'empreinte ou la connaissance de ses idées, visible dans tout ce qui s'écrit aujourd'hui sur les matières économiques, et l'écoulement singulièrement rapide et continu de ses œuvres, témoignent hautement de son influence.

---

Jusqu'à ce jour, cependant, malgré cette popularité réelle et croissante, Bastiat n'était que très-imparfaitement connu ; et les admirateurs, même les plus déclarés, de son talent et de ses doctrines n'avaient guère pu

Digitized by Google

l'apprécier tout entier. Par la forme même de ses écrits, par la manière dont ils ont été composés ou publiés, son œuvre échappait, pour ainsi dire, à un jugement régulier. La plupart des auteurs achèvent à loisir les ouvrages qu'ils destinent au public, et ils ne se présentent à lui qu'à leur heure. Il n'en a pas été ainsi de Bastiat, et l'on peut se demander si jamais il a *fait un ouvrage*. Soldat plein d'abnégation autant que d'ardeur d'une cause constamment et violemment attaquée, toujours prêt à se porter sur tous les points menacés et tout entier au poste qu'il défendait, soucieux du succès, mais indifférent à l'honneur ; Bastiat songeait trop à la lutte qu'il soutenait pour songer au rang qu'il tenait parmi les combattants, et il était trop occupé de frapper juste le coup d'aujourd'hui pour s'occuper de rappeler celui d'hier. Ecrivant partout et à tout propos, sans autre mobile que l'amour du vrai et l'horreur du faux, il a disséminé ainsi, dans les recueils les plus divers, dans des feuilles de tout ordre et de toute nature, périodiques ou quotidiennes, éphémères ou durables, dans des publications personnelles ou parmi les travaux d'autrui, les produits sans nombre de son étonnante fécondité. A peine un volume, résumé rapide entrepris en présence de la mort, et dont la mort n'a pas attendu l'achèvement hâté, offrait-il, aux lecteurs curieux de connaître la vraie mesure de cette intelligence remarquable, une étude un peu suivie, œuvre capitale quoique inachevée. Le reste était épars de tous côtés, *disjecti membra poetæ*. Peut-être, par cette dispersion volontaire, l'ardent propagateur avait-il jeté plus au loin et dans plus d'esprits des fragments de sa pensée ; mais cette pensée, à coup sûr, était plus superficiellement et plus incomplétement connue.

Digitized by Google

Il n'en sera plus ainsi désormais. Des mains pieuses, — qui déjà, du vivant de Bastiat, s'étaient faites plus d'une fois les *organes de cette intelligence* mal servie par les siens, qui, depuis, avaient transmis au public l'héritage précieux de ses dernières méditations, — viennent d'élever à sa mémoire le seul monument qui lui convienne peut-être, en rassemblant dans un faisceau unique tant de rayons de vérité jusqu'à présent divisés. Une double influence pourra être ainsi exercée par les travaux de cet écrivain avide de convaincre. Ses *opuscules* détachés, accessibles à toutes les mains comme à toutes les têtes, demeureront, — ainsi qu'ils l'ont été jusqu'ici, et qu'ils devaient l'être dans l'intention de leur auteur, — l'amorce de tous ceux qu'une curiosité accidentelle ou naissante, le désir d'étudier une question spéciale, un doute à éclaircir ou une objection à résoudre, une boutade sérieuse ou le besoin momentané d'une distraction inusitée, porteront à prendre pied, par occasion et en passant, sur le terrain de l'économie politique. Ses *Œuvres complètes,* tout en se prêtant, dans le même but, à d'utiles divisions, offriront aux lecteurs plus résolus, partisans déclarés de cette science ou ennemis équitables et désireux de s'éclairer, aux esprits, de quelque nature qu'ils soient, curieux de connaître entièrement et de *juger sur pièces* un homme qui a tenu une grande place dans la polémique si grave de notre époque, les éléments d'une appréciation impartiale et sûre. Elles fourniront aussi, aux admirateurs nombreux d'un rare talent et d'une âme plus rare, un moyen de satisfaire une prédilection bien avouable, en réunissant pour la première fois dans leurs mains toutes les productions d'un auteur aimé.

Toutes sont là, en effet. Voici les *Harmonies,* cette der-

Digitized by Google

nière et sublime adoration d'une âme religieuse, qui, ne tenant plus au monde que par la charité, s'évertuait à montrer aux hommes, avant de les quitter, et dans leurs biens et dans leurs maux, les traits de la grandeur humaine et ceux de la bonté divine. Tout a été reproduit, jusqu'à ces lignes inachevées, efforts commencés où l'on retrouve, avec la défaillance croissante de la main qui se glace, l'élévation croissante de la pensée qui s'approche de sa source. Voici les *Sophismes économiques*, ces gracieuses satires qu'aucun fiel n'envenime, dont un lucide bon sens est tout l'esprit ; — esprit le plus sûr et le plus fin de tous, parce qu'il procède de l'observation et de l'analyse, le plus solide et le plus constamment goûté, parce qu'il n'est que l'art de mettre dans tout son jour le fond naturel et durable des choses. Il semble, à voir voltiger ces bulles brillantes et légères, qu'un souffle eût dû les briser ou les ternir : mais le temps et les orages ont passé sans les atteindre, et ni les coups d'épingle, ni les étreintes furieuses n'ont rien pu contre elles, parce qu'elles ne sont point la vide et trompeuse image, mais l'enveloppe exacte et transparente de l'invulnérable vérité. Voici les *Pamphlets* et les *Discours*, actes principaux de cette lutte, soutenue, avec une énergie et une modération toujours égales, pendant des années tumultueuses où se troublèrent bien des esprits et faillirent bien des cœurs, contre les exagérations, les violences et les injustices de tous les partis extrêmes ; lutte terrible, où un corps débile devait succomber, mais où une âme généreuse et pure devait trouver tant d'occasions de manifester, une fois de plus, avec la suprématie du principe spirituel sur ses imparfaits instruments, l'intime et consolante liaison de la grandeur morale et de la grandeur intellectuelle.

Digitized by Google

A côté de ces œuvres, les plus généralement connues, et qui n'avaient pas cessé d'être à la disposition du public, en voici d'autres, moins abordables jusqu'à présent, mais non moins faites peut-être pour intéresser le lecteur et honorer l'écrivain. C'est un volume depuis longtemps épuisé : *Cobden et la Ligue*, traduction qui pourrait passer pour une production originale, tant les idées, les sentiments, le mouvement du style, tant le fond et la forme de la pensée sont manifestement le langage propre du traducteur ; traduction, d'ailleurs, dont il a fait son œuvre par une *introduction* qui vaut un livre et qui, à l'époque où elle parut, fut plus qu'un livre. Ce sont les *articles* insérés, pendant cinq années, dans le *Journal des Economistes* ; et les premières et si brillantes armes de ce conscrit littéraire de quarante-quatre ans ; et les *Lettres à M. de Lamartine*, dans lesquelles l'économiste ennemi de toute illusion de langage se montrait, par la magie du style, l'émule du plus entraînant des poëtes, comme il devait, plus tard, par la souplesse et la vivacité des ressources, par la sûreté pressante de la logique, être l'heureux adversaire du plus subtil et du plus intrépide des argumentateurs (1) ; et tant de morceaux qu'on regrettait d'avoir lus et de ne pouvoir relire sans de longues recherches. C'est la polémique du *Libre Echange*, enfouie davantage encore dans les collections un peu oubliées d'une feuille éteinte (2), et dans laquelle on retrouve, avec ces vives saillies et ces allures capricieuses qui font le charme éphémère d'une conversation animée, ces vues profondes, ces considérations élevées, ces inductions générales et étendues qui assurent

(1) V. la polémique avec M. Proudhon sur la *Gratuité du crédit*.
(2) Le journal le *Libre Echange*.

Digitized by Google

l'intérêt durable d'une lecture réfléchie. C'est, en un mot, tout ce que Bastiat, sous une forme et à un titre quelconque, a, pendant toute sa carrière de publiciste, livré à la presse parisienne.

Mais la réunion de tant de richesses éparses n'est pas le seul mérite et le seul attrait de cette édition, et ce n'est pas sur ces œuvres *connues* que je voudrais appeler l'attention : elles ont été souvent et dignement appréciées par de plus compétents. Un homme d'une valeur intellectuelle aussi réelle que Bastiat, remarquable surtout par l'activité incessante et par la persévérante patience de l'investigation philosophique, n'a pas, assurément, commencé à penser à l'âge où la pensée ne se modifie plus guère ; et, si des occasions inattendues ont pu provoquer tout à coup la rapide expansion et le développement de ses doctrines, ces doctrines, qui se sont trouvées si précises et si fermes au jour de la discussion, étaient, dans leurs bases au moins, arrêtées avant ce jour. Le génie même n'a pas de ces *méditations instantanées* (1) dont on lui fait honneur quelquefois ; et, quand il jette tout à coup des éclairs, c'est que la lumière s'est peu à peu amassée en lui par la réflexion ou l'étude. De là le prix qu'on attache aux moindres écrits des hommes qui ont marqué dans le monde, et la curiosité, minutieuse et puérile en apparence, utile et féconde en réalité, avec laquelle on scrute les plus légers détails de leur vie privée, indices parfois décisifs des plus grands mouvements de leur âme ou des actes les plus importants de leur carrière.

Il était donc d'un grand intérêt de connaître les tra-

(1) Expression de M. Villemain en parlant de Mirabeau. — V. *Cours de littérature du* XVIII^e *siècle.*

Digitized by Google

vaux de Bastiat (s'il en existait), antérieurs à son apparition dans le monde littéraire, et, pour bien comprendre le journaliste parisien, de savoir ce que fut le paisible habitant des Landes. Il importait d'avoir, à côté de l'expression publique des doctrines de l'économiste, le mouvement intime et le naturel épanchement des sentiments secrets de l'homme. L'édition nouvelle nous donne pleine satisfaction à cet égard. Nous y trouvons, d'une part, sous le titre de : *Premiers écrits*, des travaux destinés au seul département des Landes : *circulaires électorales*, *professions de foi*, *rapports au conseil général* ou à la *société d'Agriculture*, etc. ; nous y voyons, de l'autre, une correspondance qui embrasse toute l'existence de Bastiat, depuis sa première jeunesse jusqu'à l'époque et presque à l'heure même de sa mort. Cette portion *inédite* des écrits de Bastiat remplit, en très-grande partie, un volume des *Œuvres complètes* (le premier). Ce volume est évidemment, pour la curiosité pure, le morceau friand de cette édition. Il est aussi, je le crois, pour le philosophe et pour le moraliste, le plus riche peut-être en observations utiles et en graves enseignements ; et, pour l'économiste lui-même, l'un des plus précieux à étudier. C'est à ces points de vue qu'il ne m'a pas paru sans importance d'en dire quelques mots.

---

Je ne m'arrêterai pas aux *Premiers écrits*. Il y aurait, cependant, beaucoup de remarques intéressantes à faire sur ces *Premiers écrits*. Deux circonstances surtout mériteraient d'y être relevées : — d'abord cette double et constante habitude de l'esprit de Bastiat, de remonter tou-

Digitized by Google

jours, à l'occasion des moindres faits particuliers, aux principes les plus généraux, et de pénétrer, pour établir plus sûrement les lois des choses, dans le détail minutieux des exemples les plus familiers; mélange incessant d'observation pratique et de généralisation métaphysique qui fait la force et l'attrait de ce talent original : — ensuite la singulière concordance (l'identité complète, pour mieux dire) des doctrines émises par lui aux époques les plus diverses et dans les circonstances les plus dissemblables, signe évident d'une clarté de vue et d'une sûreté de jugement qui attestent la méditation et la foi. Ainsi, c'est à l'occasion de la détresse de son pays natal (la Chalosse), — détresse causée par le défaut d'écoulement des vins et par une fâcheuse répartition de l'impôt foncier, — que Bastiat, conseiller-général et juge de paix, s'élève à la conception la plus haute et la plus absolue du droit d'échanger et du droit de propriété qui le suppose, et envisage, sous l'aspect le plus philosophique et le plus général, la nature et les lois de l'impôt; donnant, en même temps, pour contre-épreuve de ses développements scientifiques, la décomposition la plus minutieuse et la plus délicate analyse des chiffres confus de la statistique locale. Ainsi, c'est en 1832 qu'il écrit ces paroles, qu'il eût pu répéter, en 1848, dans *l'Etat*, ou en 1850 dans les *Harmonies* : « Ce ne sera ja-
» mais d'un changement violent dans les formes ou dans
» les dépositaires du pouvoir que j'attendrai le bonheur
» de ma patrie; mais de notre bonne foi à le seconder
» dans ses attributions essentielles et de notre fermeté
» à l'y restreindre. Il faut que le gouvernement soit fort
» contre les ennemis du dedans et du dehors; car sa mis-
» sion est de maintenir la paix intérieure et extérieure.
» Mais il faut qu'il abandonne à l'activité privée tout ce



Digitized by Google

» qui est de son domaine. L'ordre et la liberté sont à ce » prix. »

Mais ces remarques se présentent à l'esprit, avec plus de force et de continuité, à la lecture de la *Correspondance*, plus abondante et plus variée. Je me borne donc à les indiquer en passant; signalant seulement à l'attention, d'une manière plus particulière, la *Lettre à M. de Larnac* sur les *Incompatibilités parlementaires*, où l'on trouve non-seulement le germe, mais le développement, et peut-être le plus remarquable développement, de l'idée exposée plus tard dans un discours qui faillit changer une des bases de notre constitution politique; et la *Profession de foi de* 1846, où l'on rencontre, avec un aperçu formel de la doctrine économique des *Harmonies*, des prévisions et des avertissements non moins précis et non moins graves que ceux que devait faire entendre, dix-huit mois plus tard, à la chambre des députés, la bouche éloquente et vraiment prophétique aussi de M. de Tocqueville (1).

J'arrive à la *Correspondance*.

---

Le premier mérite de cette *Correspondance*, sa première singularité, peut-être, c'est qu'elle est vraie. Ce n'est point le langage officiel et travaillé d'un homme qui s'observe; ce ne sont point des lettres retouchées pour le public, ou des fragments choisis avec art pour composer, par une disposition habile, une figure de fan-

(1) V. le Discours prononcé le 27 janvier 1848, à la Chambre des députés, par M. de Tocqueville. Ce discours a été reproduit à la fin de la 13me édition de la *Démocratie en Amérique*.

Digitized by Google

taisie. Aucun charlatanisme de ce genre n'est entré dans l'affection sans faiblesse des éditeurs, et il faut les en remercier. Ce qu'ils nous donnent, c'est, dans son état naturel et dans sa parfaite fidélité, la correspondance *intime* de Bastiat. C'est la causerie familière et abandonnée du jeune homme studieux, du modeste campagnard, du publiciste plein de foi, avec des amis pour lesquels il n'a ni apprêt, ni secret : — M. Calmètes, un camarade d'enfance ; — M. Coudroy, le compagnon de son foyer et le confident, l'associé de ses études ; — plus tard M. Cobden, avec qui une admiration profonde et la plus entière communauté de sentiments l'avaient lié d'une étroite et cordiale sympathie. Cette vérité sans fard a un intérêt singulier. Elle laisse apercevoir, quelquefois, dans leurs mouvements un peu tumultueux, les premiers bouillonnements de la pensée ou les premiers élans de l'émotion. Mais elle montre, par cela même, une personnalité vivante, et met à nu le fond de l'intelligence et du cœur. La plupart des hommes perdent à être vus d'aussi près ; quelques-uns y gagnent ; et Bastiat est de ces derniers. Bien des convictions, sans doute, ne seront pas ébranlées par l'accumulation de tant d'arguments rassemblés dans cette édition ; mais nul lecteur, je le crois, eût-il engagé toutes ses préférences aux adversaires de Bastiat, ne pourra, en présence de ces lettres, refuser son estime, et souvent son admiration, à un caractère si noble, à tant de droiture, de candeur, de complète et persévérante abnégation.

Ouvrons le volume, et dès le début cette noblesse de caractère va se manifester avec évidence, pour grandir sans interruption jusqu'à la fin. Voici la *première* lettre. C'est un jeune homme de *dix-huit* ans qui l'écrit. Le des-

Digitized by Google

tinataire a le même âge. L'un est étudiant en droit, l'autre (c'est Bastiat), *commis* chez un négociant. Un bavardage insouciant ou frivole semblerait le langage naturel de ces deux jeunes gens. Quel n'est point cependant le ton sérieux de cette lettre ? Ce jeune commis, engagé malgré lui dans une profession « contraire à son goût, » mais « décidé à faire passer son devoir avant tout, étudie, » dans les loisirs que lui laissent les travaux obligés du métier, « la philosophie et la politique. » Il étend sa vue au delà de ce comptoir qu'il n'aime guère, sans l'en détourner cependant ; il voit, il « *sait* que le bon négociant doit étudier les lois et approfondir l'*économie* » *politique*, ce qui sort du domaine de la routine et exige » une étude constante. » Il a, enfin, réfléchi déjà sur la vie et sur son emploi ; il a pesé, dans une juste balance, les biens matériels et les biens moraux ; il a jugé les avantages et les inconvénients de la richesse ; il sait diriger et borner ses désirs, et subordonner au but ce qui n'est que le moyen. « Tu connais mes goûts, dit-il ; tu sais si, pouvant vivre » heureux et tranquille, pour peu que ma fortune excède » mes besoins, tu sais si, pendant les trois quarts de ma » vie, j'irai m'imposer le fardeau d'un ennuyeux travail, » pour posséder, le reste de ma vie, un superflu in- » utile. »

N'y a-t-il pas, dans ces paroles, à un tel âge, et dans une telle situation, une simplicité et une fermeté qui étonnent ? Et ne voit-on pas, en lisant cette première lettre, que ce n'est point là l'effort passager d'une sagesse affectée, mais le véritable accent d'une âme naturellement élevée ? Ce n'est pas en vain que ce jeune homme s'est livré à l'étude de la *philosophie* : il est déjà philosophe, et philosophe pratique. Il a à la fois la résolution et la modé-

Digitized by Google

ration (*et, quod difficillimum est, in sapientiâ modum*)(1). Et, s'il entre, dès à présent, dans sa philosophie, quelque nuance de ce détachement mélancolique des biens communs que les esprits vulgaires qualifient volontiers d'exagération romanesque, on peut y distinguer aussi (comme un trait qui en achève le charme et qui annonce déjà le champion désintéressé du bien-être rapporté à la justice) une intelligence fine et vraie, un sentiment plein de tact, un respect mesuré, mais sincère, des convenances, des besoins, des *intérêts* de chaque jour. Il s'élève au-dessus de l'existence matérielle, mais pour en reconnaître le caractère et la fin, et l'estimer davantage en lui donnant son véritable sens. Il « regrette parfois ces jouissances » sentimentales auxquelles on ne peut rien comparer, cet » amour de la pauvreté, ce goût pour la vie retirée et » paisible ; » mais il comprend, il estime, il pratique la vie active et laborieuse. Il n'a point la superstition de la « fortune, » mais il n'en a point le dédain ; et, sans livrer son cœur servilement à cette « aveugle déesse qu'on lui a choisie pour amante, » il n'en dénigre pas le culte intelligent et sage. Il apprécie l'importance de la richesse ; il en approuve, il en partage même, dans une modeste mesure, le légitime désir ; et déjà il oppose, avec une fermeté toute magistrale, aux fades déclamations des aveugles contempteurs du « *vil métal*, » cette distinction, vraiment économique et vraiment morale, qu'il développera plus tard : « Sans doute il était beau de voir les Fabricius et » les Curius demeurer pauvres, lorsque les richesses n'é- » taient le fruit que du brigandage et de l'usure ; sans doute » Cincinnatus faisait bien de manger des fèves et des ra-

(1) Tacite, dans l'Eloge d'Agricola.

Digitized by Google

» ves, puisqu'il aurait dû vendre sa patrie et son hon-
» neur pour manger des mets plus délicats ; mais les temps
» sont changés. — A Rome, la fortune était le fruit du ha-
» sard, de la naissance, de la conquête ; aujourd'hui, elle
» n'est que le prix de l'industrie, du travail, de l'écono-
» mie. Dans ce cas elle n'a rien que d'honorable. C'est un
» fort sot préjugé qu'on puise dans les colléges, que celui
» qui fait mépriser l'homme qui sait acquérir avec pro-
» bité et user avec discernement. Je ne crois pas que le
» monde ait tort, dans ce sens, d'honorer le riche ; son
» tort est d'honorer indistinctement le riche honnête
» homme et le riche fripon. »

Voilà ce qu'écrivait Bastiat *à vingt ans*, pour le plus intime de ses amis, pour un autre lui-même. Qu'on mette cette page à côté de celles qu'il écrivait *à quarante-cinq* pour le public : c'est la même netteté de pensée, le même bon sens, la même simplicité dans la finesse, et, pour l'expression elle-même, la même précision naturelle et la même fermeté élégante. Cette maturité précoce, du reste, se rencontre souvent chez les hommes vraiment supérieurs, chez ceux, surtout, dont la supériorité n'est pas tant dans la facilité de l'esprit que dans la noblesse du cœur ; et l'on sait que Turgot, entre autres (dont le caractère, mélange attachant de timidité invincible et d'infatigable énergie, offre plus d'une ressemblance avec celui de Bastiat), avait à vingt-deux ans toute la force de la raison la plus mûre et à cinquante toute la candeur de l'adolescence.

---

Ce sens du réel, mêlé au sens de l'idéal, dont on vient de voir des traits si bien marqués ; cette appréciation juste

Digitized by Google

et élevée des choses ; cette expérience sans désenchantement, et cette naïveté sans illusion ; on les retrouve partout dans les lettres de Bastiat. J'en pourrais citer cinquante, Je prends celle qui fait suite au passage précédent et qui est de la même époque. La voici :

« Tout le monde court après le bonheur, tout le monde » le place dans une certaine situation de la vie et y aspire ; » celui que tu attaches à la vie retirée n'a peut-être » d'autre mérite que d'être aperçu de loin. J'ai plus aimé » que toi la solitude, je l'ai cherchée avec passion, j'en ai » joui ; et quelques mois encore elle me conduisait au » tombeau. L'homme, le jeune homme surtout, ne peut » vivre seul ; il saisit avec trop d'ardeur, et, si sa pensée » ne se partage pas sur mille objets divers, celui qui » l'absorbe le tue.

» J'aimerais bien la solitude ; mais j'y voudrais des » livres, des amis, une famille, des intérêts ; ***des intérêts***, » oui, mon ami, ne ris pas de ce mot ; il attache, il » occupe. Le philosophe même, ami de l'agriculture, » s'ennuierait bientôt, n'en doute pas, s'il devait cultiver » gratis la terre d'autrui. C'est l'intérêt qui embellit un » domaine aux yeux du propriétaire, qui donne du prix aux » détails, rend heureux Orgon, et fait dire à l'optimiste :

» Le château de Plainville est le plus beau du monde.

» Pour être heureux, je voudrais donc posséder un » domaine dans un pays gai, surtout dans un pays où une » longue habitude et d'anciens souvenirs m'auraient mis » en rapports avec tous les objets. C'est alors qu'on jouit » de tout, c'est là le *vita vitalis*. Je voudrais avoir pour » voisins, ou même pour cohabitants, des amis tels que » toi, Carrière, et quelques autres. Je voudrais un *bien*

Digitized by Google

» qui ne fût ni assez grand pour que j'eusse la faculté de » le négliger, ni assez petit pour m'occasionner des soucis » et des privations. Je voudrais une femme... je n'en ferai » pas le portrait, je le sens mieux que je ne saurais l'ex- » primer; je serais moi-même (je ne suis pas modeste » avec toi) l'instituteur de mes enfants. Ils ne seraient » pas effrontés comme en ville ou sauvages comme dans » un désert. Il serait trop long d'entrer dans tous les » détails, mais je t'assure que mon plan a le premier de » tous les mérites, celui de n'être pas romanesque. »

J'ai reproduit cette lettre dans son entier ; ai-je eu tort? En lisant le tableau qui la termine, il est impossible de ne pas se rappeler, avec le *Hoc erat in votis* et l'*aurea mediocritas* d'Horace, la *petite maison* de Rousseau. Je ne sais si je m'abuse : mais il me semble que le rêve si simple du jeune homme qui forme un projet sérieux l'emporte de beaucoup sur la description factice du grand écrivain qui compose un morceau, et que l'on sent, en comparant les deux passages, quelle distance sépare, pour la poésie comme pour la vérité, les impressions réelles d'un cœur qui fuit l'illusion, et les conceptions menteuses de l'imagination même la plus habile à se duper elle-même.

---

L'amour de la campagne, de la retraite, de la vie paisible ; le désir d'obscurité et de calme ; le goût des pures jouissances de l'amitié et des méditations solitaires ; le sentiment profond des véritables affections, qui porte à les savourer à l'aise loin des agitations, du tumulte et de l'éclat trompeur de la vie affairée ou mondaine ; — c'est la pente naturelle de âmes tendres et pures ; — c'était

Digitized by Google

celle de Bastiat. A cet égard (comme à bien d'autres), il ne varia jamais ; et, tel il avait été dans ses désirs et ses espérances de jeune homme, tel il fut dans la conduite de son âge mûr, tel il était encore, à la fin de sa carrière, dans ses retours vers le passé. La plus grande partie de sa vie s'écoula dans le silence et la simplicité des champs, au fond d'un modeste village, où l'amour du sol natal, l'exercice dévoué d'une magistrature tutélaire, et les nobles travaux de la pensée, étaient, avec d'affectueux attachements et les délassements d'un art préféré (1), les seuls aliments de son âme active et sensible. Il ne sortit que tard de sa retraite, et il la regretta toujours. Vingt-six ans après la lettre qu'on vient de lire, porté subitement à la célébrité et à l'action, chef important et surchargé d'une ligue considérable, collaborateur écouté des plus généreuses et des plus belles intelligences de la capitale, confrère fêté et honoré des nobles champions de la liberté anglaise, son cœur restait à son village ; et, du milieu de ce mouvement et de cet éclat bien faits pour étourdir la faiblesse ou la vanité, se retournant, avec une affection touchante, vers le compagnon inconnu de ses obscurs travaux d'autrefois, resté derrière lui dans la solitude, il écrivait cette page, qu'on croirait du même jour que la précédente si l'accent du regret n'y avait pas remplacé celui de l'espérance :

« Ta blanche chaumière me sourit. Je t'admire et te » félicite de ne placer ton château en Espagne qu'à un » point où tu puisses atteindre. Deux métairies en ligne, » de justes proportions de champs, de vignes, de prés,

(1) La musique. Bastiat chantait agréablement et jouait de la basse d'une manière remarquable.

Digitized by Google

» quelques vaches, deux familles patriarcales de mé-
» tayers, deux domestiques qui à la campagne ne coûtent
» pas cher, la proximité du presbytère, et surtout ta
» bonne sœur et tes livres; vraiment, il y a là de quoi
» varier, occuper et adoucir tes jours d'automne. Peut-
» être un jour j'aurai aussi ma chaumière auprès de la
» tienne. Pauvre Félix! tu crois que je poursuis la gloire.
» Si elle m'était destinée, comme tu le dis, elle m'échap-
» perait ici, où je ne fais rien de sérieux. »

En même temps, il adressait à M. Cobden ces lignes, empreintes, plus vivement encore, des mêmes sentiments :

« Que vous êtes heureux d'être sous le ciel d'Italie!
» Quand verrai-je aussi les champs, la mer, les monta-
» gnes! *O rus! quandò ego te aspiciam?* Et surtout, quand
» serai-je au milieu de ceux qui m'aiment? Vous avez fait
» des sacrifices, vous, mais c'était pour fonder l'édifice
» de la civilisation. En conscience, mon ami, est-on tenu
» à la même abnégation quand on ne peut que porter
» un grain de sable au monument? Mais il fallait faire ces
» réflexions avant; maintenant l'épée est sortie du four-
» reau. Elle n'y rentrera plus. Le monopole ou votre
» ami iront avant *au Père Lachaise.* »

Et un peu plus tard, au moment où les électeurs des Landes allaient « l'envoyer à Paris, chargé du terrible » mandat de représentant du peuple : » — « Combien il » eût été plus sage, écrivait-il encore à M. Cobden, de » consacrer mes derniers jours à creuser, dans le silence, » le grand problème de la destinée sociale, d'autant que » quelque chose me dit que je serais arrivé à la solution. » Pauvre village, humble toit de mes pères, je vais vous » dire un éternel adieu; je vais vous quitter avec le pres-

Digitized by Google

» sentiment que mon nom et ma vie, perdus au sein des » orages, n'auront pas même la modeste utilité pour la- » quelle vous m'aviez préparé. »

« Pour ce qui me concerne, dit-il ailleurs, rien ne peut » m'ôter de l'idée que mon rôle était d'être publiciste cam- » pagnard comme autrefois, ou tout au plus professeur. » » — « Paris et moi ne sommes pas faits l'un pour l'autre. »

Comment cet ami de la solitude a-t-il été jeté au milieu du tumulte de la carrière la plus agitée ? Comment ce penseur méditatif s'est-il transformé tout à coup en un polémiste ardent ? Comment cet homme timide et doux, que sa santé, au défaut de ses goûts et des habitudes de toute sa vie, devait retenir dans le repos salutaire et sous le soleil bienfaisant de son pays natal, devenu, à quarante-quatre ans, le plus hardi et le plus énergique des athlètes, est-il venu volontairement, au milieu d'un séjour déplaisant et funeste, user, dans un effort sans relâche, par les fatigues de la parole et par celles de la plume, les dernières années d'une existence qui pouvait être paisible et calme ? C'est ici qu'éclate toute la grandeur de cette âme admirable ; et c'est ce que la correspondance que j'examine, dans sa naïve simplicité, permet seule de comprendre et d'apprécier à sa juste valeur.

---

Ce qui a poussé Bastiat hors de la retraite, c'est la même cause qui l'y avait retenu si longtemps ; c'est le *sentiment du devoir*. Toute la vie de Bastiat, on peut le dire, est dans ce mot.

Il aimait la retraite, parce que dans la retraite seulement il pouvait s'avancer sans obstacles vers la vérité

Digitized by Google

dont il était avide; il a quitté la retraite, parce que, hors de la retraite seulement, il pouvait servir, selon l'ardeur de son zèle, la vérité qu'il avait besoin de répandre.

La solitude, en effet, le loisir, la douce paix des champs, le commerce des chefs-d'œuvre de l'esprit humain et le sentiment plus vif de la nature plus présente, la conversation d'amis sûrs ou les soins du foyer de la famille, — Bastiat aimait toutes ces choses pour elles-mêmes, et de quelle tendresse, on l'a vu; mais il les aimait aussi, il les aimait surtout, peut-être, pour ce qui en est le plus réel et le plus excellent bénéfice comme la plus constante et la plus sûre douceur, pour cette pleine possession de soi-même, pour ce recueillement désintéressé de l'esprit et du cœur, libres de toute influence équivoque, dont on ne peut s'assurer ailleurs comme dans la solitude.

Mais, si la solitude apaise l'âme d'un côté, elle la trouble de l'autre. Trouver la vérité, se rendre témoignage qu'on la possède, cela peut suffire à l'avidité de l'esprit, cela ne suffit pas au besoin du cœur. La contemplation satisfait la foi; la charité exige l'action. Déjà, dès sa jeunesse, ce zèle de prosélytisme, commun aux convictions fortes, avait agité Bastiat, et il avait songé à chercher à Paris, avec plus de moyens de s'éclairer lui-même, plus de moyens d'éclairer les autres. Le respect des devoirs de la famille l'avait retenu : mais chez ce jeune homme, si réfléchi à dix-huit ans, un projet conçu à vingt-trois n'était pas un désir vague et sans consistance; et, en restant dans cette retraite qu'il aimait tant, en préférant la vie qui lui était plus agréable à celle qui lui paraissait plus utile, il avait fait un sacrifice, un sacrifice considérable. Il écrivait alors à M. Coudroy : « Je sais » bien que ce sacrifice n'est pas celui d'un plaisir passa-

Digitized by Google

» ger, c'est celui de l'utilité de toute ma vie ; mais enfin » je suis résolu à le faire pour éviter du chagrin à mon » grand-père. » Ainsi nous retrouvons, en cette circonstance encore, cette *résolution d'accomplir le devoir avant tout*, qui était le premier mot de la première lettre de cette correspondance, et qui sera le dernier effort de la dernière.

---

Ce respect de tous les sentiments, cette observation de toutes les convenances, cette abnégation et cet effacement absolu de la personnalité toujours contenue, même dans ses prétentions les plus spécieuses et dans ses aspirations les plus pures, par le scrupuleux souci des droits, des intérêts, des affections d'autrui ; les lettres de Bastiat montrent qu'il ne s'en départit jamais : et ce serait peut-être le cas de faire remarquer, — comme un des enseignements moraux de cette belle existence, aujourd'hui mise à découvert par la publication de ces lettres, — combien les hommes réellement grands se mettent peu au-dessus de ces obligations communes et soi-disant secondaires dont s'affranchit si aisément la médiocrité présomptueuse. Ce serait le cas, peut-être aussi, d'admirer cette juste dispensation de la Providence, qui, faisant sortir la récompense du sacrifice, paie habituellement, par un résultat plus grand, le renoncement méritoire à des vœux légitimes, et semble ne détourner de leurs propres voies les ambitions généreuses et saintes que pour les conduire plus sûrement et plus efficacement, par les siennes, au but agrandi de leurs désirs épurés et affermis. Il n'est pas douteux qu'en se confinant, à l'âge

Digitized by Google

où l'on s'instruit, dans un village sans ressources, Bastiat croyait renoncer à jamais à toute action sur ses semblables. Il n'est pas douteux, cependant, que c'est à cette séclusion volontaire qu'il a dû les éléments principaux de l'action si grande qu'il a plus tard exercée sur eux, et que ses écrits, empreints d'une vie ineffaçable, ne cesseront d'exercer de plus en plus. C'est « l'isolement, » il l'a reconnu plus tard lui-même, « qui a donné à son esprit une » force et une justesse que des hommes plus instruits et » mieux doués ne possèdent peut-être pas: » c'est lui qui l'a préservé des piéges et des entraînements de « l'esprit de parti, » écueil ordinaire des natures ardentes, qu'il ne cessa d'éviter et de signaler; des haines et des affections préconçues, des préjugés d'école ou de nation, dont il se raille finement ou s'indigne avec noblesse; des engagements de personne ou de position, dont il trouva si souvent les autres embarrassés : c'est lui qui, en conservant à l'intelligence réfléchie et forte de l'homme fait la délicatesse virginale et la candide spontanéité de la jeunesse, lui a donné, pour apercevoir les abus, la perspicacité rapide, et, pour les dénoncer, la hardiesse confiante d'un critique qui n'est point partie : c'est lui, surtout, qui, en refoulant dans une âme vive des convictions dont une expansion plus facile eût pu tromper l'ardeur ou affaiblir l'énergie, a amené enfin cette explosion de propagande qui termine et achève la vie de Bastiat.

En effet, un moment vint où, ces méditations, si longtemps et si consciencieusement poursuivies, ramenant sans cesse, devant cet esprit pratique autant qu'élevé, les mêmes solutions et les mêmes impressions, le sentiment de la certitude devait triompher enfin des hésitations de la modestie, et l'impulsion du zèle des résistances et des

Digitized by Google

liens terrestres. Ce fut le moment d'une lutte intérieure qui fut violente. Le sacrifice était, cette fois, de quitter la solitude pour l'action : il fut plus pénible que ne l'avait été, vingt ans plus tôt, le sacrifice de renoncer, pour la solitude, à la perspective de l'action. (L'âge n'était plus celui de l'entraînement et de la confiance, et le devoir ne se parait plus des couleurs de l'illusion.) Il fut accompli cependant, et accompli tout entier. L'époque de ce combat, l'époque de ce triomphe de la conviction, est marquée, dans la correspondance, avec une vivacité extrême ; et il faut y voir le développement de cette crise que ne peuvent qu'indiquer des citations. Voici du moins la plus expressive de toutes. C'est une lettre écrite des Eaux-Bonnes, le 26 juillet 1844. Bastiat a fait son premier article pour le *Journal des Économistes ;* il vient, après des retards et des hésitations, d'envoyer cet article ; il annonce ce fait à M. Coudroy. C'est là une détermination grave, grave dès lors dans l'esprit de Bastiat, comme elle le fut, par ses conséquences, pour sa conduite ultérieure ; et, s'il n'a point précisément mesuré toutes ces conséquences, il est, tout au moins, prêt à les accepter. Il ne sait pas quel sera l'effet de son article (qui ne devait être publié que trois mois plus tard) ; mais il a, en l'envoyant, cédé à un besoin désormais irrésistible. On sent qu'il se débat vainement contre le Dieu qui l'agite, et qu'il n'attend qu'une occasion ou un prétexte pour s'abandonner à lui.

« Ces misérables obstacles, dit-il, que la santé, la fortune, la timidité, élèvent comme un mur d'airain entre nos désirs et le théâtre où ils pourraient se satisfaire, est (*sic*) un tourment inexprimable. Quelquefois je regrette d'avoir bu à la coupe de la science, ou du

Digitized by Google

» moins de ne pas m'en être tenu à la philosophie syn-
» thétique et mieux encore à la philosophie religieuse. On
» y puise au moins des consolations pour toutes les situa-
» tions de la vie, et nous pourrions encore arranger tolé-
» rablement ce qui nous reste de temps à passer ici-bas.
» Mais la vie retirée, solitaire, est incompatible avec nos
» doctrines (qui pourtant agissent sur nous avec la force
» de vérités mathématiques) ; car nous savons que la vé-
» rité n'a de puissance que par sa diffusion. De là l'ir-
» résistible besoin de la communiquer, de la répandre,
» de la proclamer. De plus, tout est tellement lié dans no-
» tre système, que l'occasion et la facilité d'en montrer
» un chaînon ne peut nous contenter ; et, pour en expo-
» ser l'ensemble, il faut des conditions de talent, de santé
» et de position qui nous feront toujours défaut. Que faire,
» mon ami ? Attendre que quelques années encore aient
» passé sur nos têtes. Je les compte souvent, et je prends
» une sorte de plaisir à remarquer que plus elles s'accu-
» mulent, plus leur marche paraît rapide :

» Vires acquirit eundo. »

---

Il n'y a pas à se tromper sur cette lettre. Evidemment, au moment où Bastiat l'écrit, et malgré les restrictions mélancoliques qui suivent l'élan de son ardeur, son parti est pris. Il a, dans son âme pieuse, assez de résignation pour renoncer sans plainte, si elle lui est à jamais interdite, à l'action que sa conviction lui commande ; comme il aura plus tard, au plus fort de cette action, assez de religieuse soumission pour abandonner sans murmure son œuvre inachevée : — mais, s'il y renonce, ce

Digitized by Google

sera devant l'impossibilité seule ; le feu sacré s'est emparé de lui, et il ne le combat plus. Que la carrière s'ouvre seulement, et nulle considération personnelle ne l'empêchera d'y entrer et de la parcourir.

Voyez plutôt. La carrière s'est ouverte. Le *Journal des Economistes* a inséré l'article ; et cette insertion a révélé un maître. Un second morceau,—la *Lettre à M. de Lamartine sur le Droit au Travail*, — a fait une impression plus vive encore. Les journaux, jusqu'alors fermés à l'inconnu, s'offrent de toutes parts à l'écrivain goûté ; et les maîtres de la science économique, toujours prêts à ouvrir leurs rangs à tous ceux qui se montrent dignes d'y figurer, sollicitent et activent son concours. Avec quelle fermeté, avec quelle ardeur, avec quelle infatigable énergie, il marche dans cette voie nouvelle de la publicité ; et comme tout, dans son allure, dénote l'homme sans hésitation et sans faiblesse ! Avec quelle sûreté, avec quelle promptitude, avec quelle variété de mouvements, prenant, selon sa propre expression, « le bon sens pour sa cuirasse et la vérité pour sa lance, » il s'avance, en faisant face de toutes parts, vers le but de ses premiers désirs ! La lettre suivante, adressée au regrettable M. Fonteyraud, donne une juste idée de cette nouvelle attitude :

« Oh ! comme mon cœur battait quand je lisais votre » description du grand meeting de Manchester ! Comme » vous, je sentais l'enthousiasme me pénétrer par tous » les pores. Jamais rien de pareil, quoi qu'en dise Salo» mon, s'était il vu sous le soleil ? On a vu de grandes » réunions d'hommes se passionner pour une victoire, » pour une conquête, pour un intérêt, pour le triomphe » de la force brutale ; mais avait-on jamais vu dix mille



Digitized by Google

» hommes s'unir pour faire prévaloir par des moyens » pacifiques, par la parole, par le sacrifice, un grand » principe de justice universelle? Quand la liberté du » commerce serait une erreur, une chimère, la ligue » n'en serait pas moins glorieuse; car elle a donné au » monde le plus puissant et le plus moral de tous les » instruments de civilisation. Comment ne voit-on pas » que ce n'est pas seulement l'affranchissement des » échanges, mais successivement toutes les réformes, » tous les actes de justice et de réparation, que l'huma- » nité pourra réaliser à l'aide de ces gigantesques et vi- » vantes organisations?

» Aussi avec quel bonheur, je dirai presque avec quel » délire de joie, j'ai accueilli la nouvelle que vous me don- » niez à la fin de votre lettre! La France aurait aussi sa » ligue! La France verrait cesser son éternelle adoles- » cence; elle rougirait du puérilisme honteux dans lequel » elle végète; elle se ferait homme! Oh! vienne ce jour, et » je le saluerai comme le plus beau de ma vie. Ne cesse- » rons-nous jamais d'attacher la gloire au développe- » ment de la force matérielle, de vouloir trancher toutes » les questions par l'épée, de ne glorifier que le courage » du champ de bataille, quels que soient son mobile et » ses œuvres? Comprendrons-nous enfin que, puisque » *l'opinion est la reine du monde*, c'est l'opinion qu'il faut » travailler, c'est à l'opinion qu'il faut communiquer et » des lumières qui lui montrent la bonne voie et de l'éner- » gie pour y marcher.

» ..... Donc, qu'une association se forme en France; » qu'elle entreprenne d'affranchir le commerce et l'indus- » trie de tout monopole; qu'elle se dévoue au triomphe » du principe, et vous pouvez compter sur moi. De la pa-

Digitized by Google

» role, de la plume, de la bourse, je suis à elle. S'il faut
» subir des poursuites judiciaires, essuyer des persécu-
» tions, braver le ridicule, je suis à elle. Quelque rôle
» qu'on m'y donne, quelque rang qu'on m'y assigne, sur
» les hustings ou dans le cabinet, je suis à elle. Dans une
» entreprise de ce genre, en France plus qu'ailleurs, ce
» qu'il faut redouter, ce sont les rivalités d'amour-pro-
» pre, et l'amour-propre est le premier sacrifice que nous
» devons faire sur l'autel du bien public. Je me trompe,
» l'indifférence et l'apathie sont peut-être de plus grands
» dangers. Puisque ce projet a été formé, ne le laissez pas
» tomber. Oh! que ne suis-je auprès de vous ! »

---

Pour exciter une telle ardeur, pour la soutenir surtout, il fallait autre chose que l'entraînement d'une émotion passagère ou l'enivrement de l'amour-propre exalté par des succès inespérés. Il fallait la vue énergique et persistante du bien à faire, et la persévérance inébranlable fondée sur une résolution longuement méditée. Il fallait avoir considéré tour à tour toutes les difficultés et tous les obstacles, et en avoir à l'avance triomphé par une abnégation sans retour. On a dû comprendre, par quelques-unes des citations qui précèdent, que telle était en effet la source profonde et inépuisable de l'ardeur de Bastiat. D'autres passages, que je ne saurais omettre, manifestent mieux encore cette résignation féconde ; et, mettant sous nos yeux les angoisses secrètes de ce cœur généreux, montrent, jusqu'à l'évidence, à ceux qui pourraient en douter encore, que ce rôle de publiciste, qui s'annonçait pour lui si brillant, ce n'était pas sa vanité qui l'am-

Digitized by Google

bitionnait comme une distinction, mais son dévouement qui l'acceptait comme un sacrifice, et que dans ce sacrifice tout était compris, même la vie. Ces passages sont simples, monotones peut-être par leur similitude ; mais cette répétition des mêmes pensées et des mêmes termes est un des caractères de la disposition d'esprit que je constate.

16 juin 1845... « Voilà le pour. Mais il faut quitter Mu» gron ; il faut me séparer de ceux que j'aime ; il faut que » je laisse ma pauvre tante s'acheminer vers la vieillesse » dans la solitude. » 3 juillet 1845... « Comme toi, mon » cher Félix, j'envisage l'avenir avec effroi. Laisser ma » tante, me séparer de ceux que j'aime, te laisser à Mu» gron seul, sans ami, sans livres, cela est affreux... Mais » quitter Mugron ! mais quitter ma tante ! mais ma poi» trine !... Oh ! que n'ai-je dix ans de moins et une bonne » santé ! » 4 mai 1846... « Je souffre de quitter Mugron » et mes habitudes, et mon travail capricieux et nos cau» series. C'est un déchirement affreux, mais m'est-il per» mis de reculer? » Et bien d'autres phrases, éparses, comme celles-ci, dans les lettres mêmes qui rendent compte des succès les plus engageants ou attestent les efforts les plus énergiques.

*Un déchirement affreux*, consenti, en pleine connaissance de cause et dans toute la vivacité de la douleur, pour le service de la justice et de la vérité ; les goûts personnels, les habitudes de vingt années, les liens de famille et d'affection, la tranquillité, la fortune, la santé elle-même, vingt fois mis dans la balance avec les obligations de la conscience, et vingt fois, malgré leur poids, trouvés légers au prix de ces obligations ; la nature sciemment et sans réserve sacrifiée à l'esprit ; *le devoir*, en un

Digitized by Google

mot, envisagé sans illusion et embrassé sans faiblesse : voilà donc le secret de la force de Bastiat. Voilà pourquoi cette force fut dès le début si grande ; voilà pourquoi elle se maintint et s'accrut jusqu'au bout contre toutes les apparences. Voilà pourquoi, parmi les traverses, les épreuves, les déboires, les insuccès passagers, la défaillance d'autrui et sa propre insuffisance, jamais une plainte, jamais un regret, jamais une hésitation ne se trahissent en lui, même dans les épanchements de la plus intime amitié. Il semble que nulle amertume ne puisse plus s'ajouter pour lui au calice qu'il a épuisé par anticipation ; et, quoi qu'il arrive, il est prêt à tout ; il a, pour toutes les circonstances, des ressources et des espérances. Le débat où il intervenait à son heure s'anime et exige une activité incessante ; il abandonne *son travail capricieux* pour une lutte quotidienne et sans relâche. « Une question spé- » ciale » réclame des efforts dévoués et persévérants ; il concentre sur cette question « son attention, qu'il aimait » à laisser errer librement sur tous les objets des connais- » sances humaines, » et « garrotte dans les liens d'une » spécialité » son esprit généralisateur et indépendant. « Seul, » à peu près, dès le début, pour « organiser » pour « administrer la vaste machine » de l'association du Libre Echange, chargé du « Journal, de la correspondance, » de la comptabilité, » il voit des collaborateurs utiles, des collègues instruits et laborieux abandonner la place qu'ils tenaient auprès de lui, et borner plus ou moins à des vœux leur précieux concours ; il se fait « l'association tout entière, » et se console en pensant qu'il aura plus de liberté dans ses allures, plus de facilité pour « donner à » l'esprit de la feuille » qu'il rédige « une couleur un peu » tranchée, » plus de place pour ses doctrines et plus



Digitized by Google

d'énergie en se sentant plus nécessaire. Il trouve, à l'épreuve, l'erreur plus épaisse et plus résistante qu'il n'avait osé l'imaginer ; il voit, dans cette « ignorance et cette » indifférence du pays en matière d'Economie politique, » l'occasion de combattre des préjugés et de faire pénétrer dans le public des idées justes, » — persuadé que » la Providence a ménagé ces obstacles au bien direct de » la liberté commerciale précisément pour que le bien indirect se fasse : — et, loin qu'il y trouve une raison pour » se décourager, au contraire c'en est une pour lui donner » le sentiment de l'utilité, de l'urgence même de ses efforts,... heureux s'il peut déblayer la route de quelques » obstacles. » Une révolution soudaine (non inattendue pour lui cependant) vient étouffer sous son bruit les cris faibles encore de la liberté des échanges, et couvrir d'un chaos de doctrines incohérentes et d'un débordement de passions insensées le terrain dont il commençait à dégager un coin ; il reprend son œuvre, sous une forme nouvelle, avec une décision égale au danger : — reconnaissant, dans les manifestations les plus menaçantes du *socialisme*, le même ennemi qu'il avait eu à combattre dans la *protection*, il marche sans étonnement à cette hydre redoutable, et, rapide autant que hardi, il marque tour à tour, d'un fer toujours chaud, et les têtes renaissantes et le corps même du monstre. Le diapason des discussions parlementaires est trop haut pour sa voix ; il écrit. « L'empirisme, » enhardi par l'excès des maux et par l'impatience universelle, s'étend de toutes parts, « une mesure ur- » gente entraîne une mesure arbitraire, et la fatalité exerce » son empire ; » il rappelle l'attention sur « les principes » oubliés, et, « ne pouvant exercer d'action sur les effets, » il « signale les causes. » Les hommes mêlés aux affaires, en-

Digitized by Google

traînés par la passion ou par l'habitude, étourdis d'ailleurs par le tumulte qui les entoure, ferment l'oreille à ses avertissements; il va tenter sur la jeunesse l'essai de ses doctrines chéries, et jeter dans ce terrain vierge et riche les germes de la « conciliation *scientifique* » dont il attend la paix de son pays. La parole lui manque enfin, et la vie se refuse au noble mais épuisant usage qu'il en fait; il condense dans un dernier travail les idées pour lesquelles il a vécu, et, sur le bord de la tombe, — l'œil fixé sur elle, et ne lui enviant que la faculté de se dévouer davantage, — il se relève encore pour protester, par un suprême appel, contre ses amis eux-mêmes, engagés dans une voie qui lui paraît dangereuse et fausse (1).

---

Il mourait, en effet, au milieu de cette activité si énergique; ou, plutôt, il avait commencé à mourir le jour où il avait commencé à combattre; et, de ces écrits, si nombreux, si variés, où semble respirer une vitalité si puissante, il n'en est pas un, on peut le dire à la lettre, qui n'ait été tracé de son sang. On a vu plus haut qu'en entrant dans la carrière Bastiat avait fait l'abandon de sa vie. Il faut voir maintenant comment il consomma cet abandon. L'exemple de la résignation est un des plus touchants, un des plus salutaires aussi et des plus utiles, dans ce monde où la résignation est tous les jours et pour tous de mise. Rien, d'ailleurs, n'est plus réellement grand, rien ne montre mieux la dignité et la noblesse de la na-

(1) V. la lettre au *Journal des Economistes*, n° du 15 décembre 1850.

Digitized by Google

ture humaine, rien n'atteste plus sûrement la force, que cette élévation, sans violence et sans réaction, au dessus des affections et des intérêts de la terre, ce renoncement au corps, que le corps n'explique pas. Il n'y a plus d'illusion ni de vanité là où tout s'efface de ce qui comporte la vanité ou l'illusion ; et, pour juger un homme, il n'y a qu'un moyen, mais un moyen infaillible, c'est de le voir mourir.

Ce qui frappe, à un degré inexprimable, lorsque, dans cette correspondance transparente, on regarde mourir Bastiat, c'est à la fois son détachement de la vie et son attachement à la vie ; détachement absolu en ce qui le concerne, attachement plein d'anxiété en ce qui concerne son œuvre. Jamais homme n'a eu ni plus de désir de vivre, ni moins de crainte de mourir. La vie pour lui, on le voit à chaque page, n'est rien par elle-même, mais elle est beaucoup par l'emploi qui peut en être fait : ce n'est pas un bien dont la jouissance ait quelque valeur ; c'est un instrument dont l'usage peut procurer des résultats d'une valeur infinie. Certes, tel est bien le sens de la vie, et quiconque lui en donne un autre n'est pas digne du présent qui lui en a été fait : mais quelle force ne faut-il pas, même aux hommes les plus pénétrés de cette vérité, pour plier entièrement aux convictions de l'esprit toutes les répugnances de la matière !

Bastiat eut cette force, et il l'eut longtemps. Dès 1846, il écrivait à M. Cobden : « Si je jette un regard sur moi-» même, je sens des larmes de sang me venir aux yeux. » Ma santé ne me permet pas un travail assidu, et..., mais » que servent les plaintes et les regrets ? » Au printemps suivant, il remarquait avec « épouvante, combien quel-» ques gouttes de sang sorties du poumon peuvent affai-

Digitized by Google

» blir notre pauvre machine, et surtout la tête. » Quelques mois plus tard, il se plaignait de ce que « les forces intel- » lectuelles l'abandonnaient avec les forces physiques. » Et, plus il avançait, plus ces constatations douloureuses devenaient fréquentes et significatives. Mais, s'il prenait souci de les faire, ce n'était pas pour se plaindre ou s'apitoyer sur lui-même, c'était pour se préoccuper du sort des idées dont il était le défenseur, pour s'affermir encore dans un labeur qui pouvait être sitôt interrompu, pour restreindre, en luttant de vitesse avec la mort, la part qu'il serait bientôt contraint de lui livrer de son trésor, et s'exciter, par la brièveté de l'avenir, à l'emploi du présent. Dans la même lettre où il écrit à M. Coudroy que la maladie le « prive de toutes ses forces, et qu'il lui est im- » possible de penser, encore plus d'écrire, » — mécontent de son « journal, qui est faible et pâle, comme tout ce » qui émane d'une association, » — il parle de « deman- » der le pouvoir absolu, » quoique, « hélas! avec le pou- » voir on ne lui donnera pas la santé. » Au moment de ses plus excessifs travaux et au plus fort de sa fatigue (en mars 1849), il se « reproche de n'avoir pas assez tra- » vaillé. » Et, le 11 novembre 1850, six semaines avant le moment où il devait être « *tout à fait guéri*, » et parmi des dispositions « qui impliquent la fin de sa carrière, » il « gémit de ne pouvoir remplir ses devoirs de représen- » tant. »

Il est impossible de faire passer dans cette analyse imparfaite tout l'intérêt de cette lutte généreuse ; quelques fragments du moins donneront au lecteur le désir de la suivre dans la correspondance.

Parle-t-il du cours qu'il a, malgré son mal, entrepris de faire à la jeunesse des écoles :

Digitized by Google

« Quelque chose, écrit-il à M. Coudroy, me dit que ce » cours, adressé à des jeunes gens, qui ont de la logique » dans l'esprit et de la chaleur dans l'âme, ne sera pas » sans utilité..., Que le bon Dieu me donne encore un an » de force, et mon passage sur cette terre n'aura pas été » inutile. »

Et à M. Cobden : « Vous comprenez à présent, mon ami, » combien je tiens à ma santé ! Oh ! que la bonté divine » me donne au moins encore un an de force ! Qu'elle me » permette d'exposer devant mes jeunes concitoyens ce » que je considère comme la vraie théorie sociale, sous » ces douze chapitres : *Besoins, production, propriété, » concurrence, population, liberté, égalité, responsabilité, » solidarité, fraternité, rôle de l'opinion publique;* et je » remettrai sans regret, avec joie, — ma vie entre ses mains. »

« Ce qui me donne du cœur, dit-il ailleurs, ce n'est pas » le *non omnis moriar* d'Horace, mais la pensée que peut-» être ma vie n'aura pas été inutile à l'humanité. »

On le voit ainsi, dans sa correspondance, constamment occupé, pendant ses dernières années, de comparer l'étendue de sa tâche et la chaleur de son zèle avec la faiblesse de sa santé et le peu de jours qui lui paraissent assurés ; se tâtant le pouls, en quelque façon, chaque matin, pour savoir combien d'heures il peut travailler encore, et sollicitant de la Providence, par les plus pressantes prières, le temps de servir utilement la vérité : tantôt tourmenté de la crainte de ne pouvoir « publier son cours, sur » lequel il ne laissera probablement que des notes infor-» mes ; » tantôt demandant « trois ou quatre mois de tran-» quillité pour écrire ses pauvres *Harmonies économi-» ques*, » ou le loisir de « faire le second volume, » sur

Digitized by Google

lequel il a compte plus que sur le premier, après quoi il chantera son *Nunc dimittis*. »

Mais dans cette aspiration si ardente vers le but, dans cette crainte de tomber avant de l'avoir atteint, nulle impatience, pourtant, nulle amertume ne se laissent apercevoir chez Bastiat. Il expose à Dieu, avec une ferveur extrême, ses nobles vœux; il ne se croit aucun droit à les voir exaucés. Cette grâce, qu'il demandait pour chanter avec joie son *Nunc dimittis*, cette grâce dernière lui fut refusée; il n'en chanta pas moins son *Nunc dimittis*, la lettre suivante montre dans quels sentiments. Elle est du 9 septembre 1850, trois mois avant sa mort, au moment même de son départ pour l'Italie.

« Mon cher Cobden, je suis sensible à l'intérêt que vous » voulez bien prendre à ma santé. Elle est toujours chan» celante. En ce moment j'ai une grande inflammation et » probablement des ulcérations à ces deux tubes qui con» duisent l'air au poumon et les aliments à l'estomac. La » question est de savoir si ce mal s'arrêtera ou fera des » progrès. Dans ce dernier cas, il n'y aurait plus moyen de » respirer ni de manger, *a very awkward situation indeed*.

J'espère n'être pas soumis à cette épreuve, à laquelle » cependant je ne néglige pas de me préparer en m'exer» çant à la patience et à la résignation. Est-ce qu'il n'y a » pas une source inépuisable de consolation et de force » dans ces mots : *Non sicut ego volo, sed sicut tu ?...* Une » chose qui m'afflige plus que ces perspectives physiologi» ques, c'est la faiblesse intellectuelle dont je sens si bien » le progrès. Il faudra que je renonce sans doute à achever » l'œuvre commencée. Mais, après tout, ce livre a-t-il » toute l'importance que je me plaisais à y attacher? La » postérité ne pourra-t-elle pas fort bien s'en passer ? et,

Digitized by Google

» s'il faut combattre l'amour désordonné de la conserva-
» tion matérielle, n'est-il pas bon d'étouffer aussi les bouf-
» fées de vanité d'auteur, qui s'interposent entre notre
» cœur et le seul objet qui soit digne de ses aspira-
» tions ? »

---

C'est le même sentiment, le sentiment du devoir, que nous avons rencontré partout dans la vie de Bastiat, que nous retrouvons, à la fin de cette vie, dans sa suprême expression : comme il a renoncé, tour à tour, et à ses goûts et à son repos, et à l'existence elle-même, il renonce enfin au but immédiat de ces premiers renoncements, au service de la vérité. Tant qu'un avenir, si précaire et si douloureux qu'il fût, a paru lui être permis, le devoir a été pour lui le service persévérant de la vérité ; il n'a cessé de demander à Dieu le pouvoir de la servir : le jour où il n'y a plus d'avenir pour lui, où le terme, depuis longtemps pressenti, se montre enfin, le devoir est de consentir à l'interruption de sa carrière et de faire l'abandon de ses bonnes intentions elles-mêmes ; il le fait. Il ne cessera pas assurément, d'aimer la vérité, de la souhaiter aux autres, d'y aspirer pour lui-même ; elle sera le dernier objet de sa pensée et le dernier murmure de ses lèvres (1) : mais il cessera de prétendre à travailler pour elle et de regretter les efforts qu'il avait rêvés pour son succès. Cette résignation, mieux encore que l'ardeur généreuse qu'elle est venue couronner, montre toute la pureté, tout le désintéressement du zèle de Bastiat. Quand on est prêt à rompre ainsi

(1) V. plus loin les détails des derniers moments de Bastiat.

Digitized by Google

toutes les attaches de la terre, même les plus saintes, c'est qu'on a placé son but plus haut que la terre.

Les dernières lettres, où domine ce renoncement absolu, sont les plus touchantes. Une douceur inaltérable (cette *douceur avec la mort* dont parle Bossuet) y apparaît partout; et la liberté d'une bonne conscience y répand une sorte d'enjouement plein de grâce. Un jour, le malade parle des ménagements de « la bonne nature, » qui l'ac» coutume peu à peu à toutes sortes de privations, comme » pour le familiariser avec la dernière, qui les comprend » toutes. » Un autre jour, il écrit ces lignes tristes et charmantes: « Tout ce que je demande au Ciel, mainte» nant, c'est que les tubes qui descendent de la bouche » au poumon et à l'estomac ne deviennent pas plus dou» loureux. Je n'avais jamais pensé au rôle immense qu'ils » jouent dans notre vie. Le boire, le manger, la respira» tion, la parole, tout passe par là. S'ils ne fonctionnent pas, » on est mort; s'ils fonctionnent mal, c'est bien pis. » Ou bien il se raille doucement de ses amis qui ne peuvent comprendre à quel degré de faiblesse il est arrivé : « Cha» que fois que je reçois une lettre de Paris, dit-il, il me » semble que mes correspondants sont des Toinette et que » je suis un Argan. »

« La coquine a soutenu pendant une heure durant que » je n'étais pas malade. Vous savez, m'amour, ce qui en » est... »

« ... Je voudrais bien que vous eussiez mis dans votre » lettre le secret aussi bien que le conseil de tout dire en » quelques mots... »

Ou, enfin, quand la nouvelle de sa mort, nouvelle bien peu prématurée, lui revient avec les alarmes de ses amis : « Je » me sens envie de vivre, mon cher Paillottet, écrit-il, quand



Digitized by Google

» je lis la relation de vos anxiétés à la nouvelle de ma mort.
» —Grâce au Ciel, je ne suis pas mort, ni même guère plus
» malade... Mais enfin, si la nouvelle eût été vraie, il aurait
» bien fallu l'accepter et se résigner. — Je voudrais que
» tous mes amis pussent acquérir, à cet égard, la phi-
» losophie que j'ai acquise moi-même. Je vous assure que
» je rendrais le dernier souffle sans peine, presqu'avec
» joie, si je pouvais être sûr de laisser après moi, à ceux
» qui m'aiment, non de cuisants regrets, mais un souvenir
» doux, affectueux, un peu mélancolique. Quand je serai
» plus malade (ajoute-t-il avec une délicatesse exquise),
» c'est à quoi je les préparerai... »

---

J'ai cherché à montrer, par les citations qui précèdent, le fond de l'âme de Bastiat, tel qu'il m'est apparu à la lecture de sa correspondance. Ai-je besoin de dire que je n'ai pu qu'esquisser les traits principaux de cette physionomie remarquable? Ai-je besoin de dire aussi que ce n'est là qu'une partie de l'instruction et de l'intérêt que l'étude de cette correspondance peut offrir? Les aspects divers sous lesquels on pourrait l'envisager sont nombreux, et elle ferait aisément l'objet de plusieurs travaux plus étendus que celui-ci. Il serait curieux, par exemple, de relever, dans ces lettres de toute époque, les premières manifestations et les développements progressifs de toutes les idées émises par Bastiat dans le cours de sa carrière publique, et de constater ainsi l'unité de son esprit et de son œuvre. Il ne le serait pas moins de noter les aperçus qu'il n'a pas eu le temps d'exposer, et d'essayer la reconstruction de la partie de cette œuvre que sa mort

Digitized by Google

prématurée nous a ravie. Il y aurait un utile enseignement à tirer aussi (aujourd'hui que la réflexion est possible et que l'expérience a jugé bien des choses) de la lecture de tant de pages où sont appréciés, en toute franchise, les faits de chaque jour, et l'état de la France et l'état de l'Europe. Les lettres à M. Coudroy et à M. Cobden sont les principaux événements de 1848, sur les difficultés de la république naissante et sur les terribles journées de juin, sont, entre autres, d'une importance extrême; et l'on ne saurait trop les signaler à ceux qui sont curieux de voir comment des doctrines solides, des principes clairement conçus et embrassés avec conviction, en préservant des entraînements du présent, peuvent permettre à la fois et d'expliquer le passé et de prévoir l'avenir.

Mais il était impossible de songer à exploiter entièrement une mine aussi riche. Forcé de me borner, c'est à faire connaître *l'homme* que j'ai cru devoir m'appliquer. Cette *connaissance de l'homme* est, en général, ce qu'on ne trouve guère que dans les correspondances ; ce que, par conséquent, on y cherche d'abord. Elle est, en outre, dans certains cas, d'une importance réelle. Quand il s'agit de sciences de l'ordre matériel, l'instruction spéciale de l'auteur est à peu près tout ce qui importe à ses lecteurs. Quand il s'agit de sciences de l'ordre moral, au contraire, ils ont autre chose à lui demander que ce qu'il leur donne: son caractère est une partie de son talent, et sa valeur personnelle ne peut être séparée de celle de ses ouvrages; tout au moins est-elle pour beaucoup dans leur destinée. Chercher la vérité avec sincérité, c'est la première condition pour la trouver ; et reconnaître, dans un publiciste, ce zèle de la vérité, c'est un encouragement à l'entendre, comme il parle, avec impartialité. La conviction est le grand levier

Digitized by Google

du monde moral. Or, si la carrière de Bastiat a été grande en quelque chose, c'est par la conviction ; et, s'il est un profit spécial à retirer de l'étude de ses ouvrages et de celle de sa vie, c'est une confiance plus grande et plus inébranlable dans cette force, c'est le sentiment qu'il exprime à toutes les pages de sa correspondance, *la Foi aux principes*.

Puisse ce sentiment ressortir avec quelque vivacité de cette étude ! Puisse-t-elle, surtout, inspirer, à quelques-uns de ceux qui l'auront lue, le désir d'aller le puiser plus abondamment à sa source, en lisant tout entières, avec le soin qu'elles méritent, ces lettres dont je n'ai pu donner que d'imparfaits fragments !

---

Cette esquisse est bien incomplète, bien au-dessous de ce que j'aurais voulu pouvoir faire et de ce que demandait le sujet. A défaut de l'éclat, il m'est permis du moins de penser qu'elle a le mérite plus modeste, mais plus essentiel, de la ressemblance. Je pourrais en appeler, à cet égard, au témoignage de ceux qui, plus heureux que moi, ont vu Bastiat ailleurs que dans ses écrits. Je me bornerai à citer un document jusqu'à présent inconnu du public, et qui l'était de moi-même lorsque j'ai fait mon travail. Ami dévoué et fidèle jusqu'à la fin de l'homme et du savant, M. Paillottet a assisté aux derniers moments de Bastiat, et, par un soin pieux, il a conservé, des moindres détails de ces derniers moments, un journal religieusement exact. Il a bien voulu me communiquer ce journal, et il veut bien aujourd'hui, par une confiance qui est pour moi le plus précieux des suffrages, m'autoriser à en reproduire une partie. Je fais ici cette reproduction. En la commençant, je ne voulais citer que quelques courts passages ; j'ai cédé à un attrait irrésistible, et j'ai fait un extrait de plusieurs pages. Le lecteur comprendra mon entraînement, j'en suis certain. Peut-être seulement ma notice lui paraîtra-t-elle plus pâle encore en regard de ces notes tout intimes : que sont toutes les paroles au prix de la vue même des choses ; et quel spectacle peut égaler celui de la fin d'une belle vie ? Mais qu'importe ? mon but, en cherchant à peindre les traits de Bastiat,

Digitized by Google

était de rendre hommage pour mon compte et de faire rendre justice par d'autres à cette noble, et, je ne crains pas de le dire désormais, à cette sainte figure. Comment atteindre mieux ce but qu'en contemplant à loisir, en mettant sous les yeux de tous, ce tableau suprême? Platon a mérité le surnom de *divin* par les dons merveilleux qu'il a mis au service des idées de son maître ; mais ni son éloquence, ni son imagination, ni son poétique enthousiasme n'ont fait autant pour la gloire de Socrate et pour l'influence de sa doctrine que le simple récit de la mort du juste, martyr de sa foi et en prouvant la sublimité par sa propre grandeur.

Voici l'extrait du journal de M. Paillottet.

## NEUF JOURS PRÈS D'UN MOURANT.

Le 16 décembre, vers midi, j'arrive chez lui, je le vois. Nous nous embrassons, mais à son premier mouvement tout affectueux succède une impression chagrine. Sa figure s'attriste, et il murmure, en élevant les mains : « Est-il possible que vous ayez fait un si long voyage? Quelle folie ! »

Pendant cette première entrevue je le trouvai, à ma grande surprise, impatient, irritable... Comme je voulais lui éviter la peine de monter un étage, à l'aide d'une précaution que j'aurais prise, il me dit : « Je ne puis pas souffrir qu'on s'occupe de moi. » Il lui répugne d'être vu pendant qu'il boit et mange, à cause des efforts pénibles qu'exige de lui l'inglutition. Toutefois cette répugnance ne paraît pas exister à l'égard des étrangers. Ainsi à 2 heures 1/2 il entre au café prendre un verre de sirop et ne veut pas que je l'accompagne.

### 17 DÉCEMBRE 1850.

... En rentrant chez lui, il me parle de la seconde édition du premier volume des *Harmonies*, puis du second volume qu'il lui est impossible d'achever. Sur le chapitre des salaires, qui était déjà fort avancé au Butard, il me dit : « Si jamais on publie cela, il faudra bien expliquer que ce n'est qu'un premier jet. J'aurais voulu refaire en entier ce chapitre. »

Il trouve un éclair de gaîté en me racontant les singulières conventions qu'il avait faites avec son hôtesse. Celle-ci avait par rapport à lui la double qualité de propriétaire et de domestique. Le mobilier et la batterie de cuisine étaient à elle. Lorsqu'elle brisait un ustensile quelconque dans ses fonctions de domestique, comme propriétaire elle en réclamait aussitôt le prix et se le faisait payer par lui. Elle avait aussi l'art de maintenir le chiffre de la dépense

Digitized by Google

quotidienne au même taux, bien que les consommations du malade allassent toujours diminuant...

... Ce second jour les impatiences furent moins marquées... « A quelle heure viendrez-vous demain ? » me demanda-t-il lorsque je le quittai.

Je suis convenu avec l'abbé de Monclar que je tiendrai compagnie à notre malade depuis onze heures du matin jusqu'à l'heure du dîner; l'abbé lui consacre le commencement et la fin de la journée.

18 DÉCEMBRE.

En arrivant près de lui, je lui remets quelques exemplaires de la réimpression des *Incompatibilités parlementaires*, et lui explique que je viens de les retirer du ministère de l'Intérieur des Etats Romains.

Voici ce qui m'était arrivé pour ces brochures. Les douaniers de Civita Vecchia les avaient extraites de mon sac de voyage et envoyées à la police. Je les croyais perdues, quand, passant ce matin devant le magasin du libraire Merle,... je vois exposés en vente plusieurs pamphlets de Bastiat. J'entre et demande à Merle s'il a les *Incompatibilités parlementaires* : « Pas encore, répond-il, mais je ne tarderai sans doute pas; car cet écrit vient d'être réimprimé ! Je le sais, à telles enseignes que les douaniers de Civita Vecchia ont été assez stupides, ces jours-ci, pour en saisir une demi-douzaine d'exemplaires à un voyageur français. » — « Comment donc êtes-vous si bien informé ? repris-je; je suis le voyageur dont vous faites mention. » Alors Merle m'apprend qu'il tenait la nouvelle de ma mésaventure du comte Z..., attaché au ministère de l'Intérieur. Le comte Z... avait blâmé le procédé des douaniers, et ajouté que, si le propriétaire se présentait pour réclamer ces brochures, elles lui seraient immédiatement rendues. Sur ces explications, je m'étais empressé d'aller à Monte-Cavallo, où un employé fort poli, après m'avoir adressé beaucoup d'excuses sur ce qui s'était passé, m'avait remis toutes mes brochures moins une. Cette dernière ne pouvait m'être rendue qu'un peu plus tard, parce que Monseigneur, qui était alors absent, en avait commencé la lecture, curieux de connaître cette production d'un auteur qu'il avait en grande estime. Le même employé, me montrant sur la couverture d'un pamphlet la liste imprimée des divers écrits de Bastiat, posa l'index sur les mots *Harmonies économiques*, et dit : « Voilà un bien bel ouvrage. »

J'informai de cette particularité mon cher malade, en ajoutant que très-certainement en France, au ministère de l'Intérieur, ses œuvres étaient moins connues que dans les bureaux de Monte-Cavallo.

Digitized by Google

Par un fort beau temps, nous prenons une voiture... Il veut me servir de cicerone, et m'expliquer les monuments antiques; mais j'obtiens qu'il se taise jusqu'à ce que nous descendions de voiture... Il m'entretient beaucoup de son projet de rentrer en France, du domestique, nommé Dargeau, qu'il fait venir de son pays, pour s'assurer ses soins éprouvés, et m'interroge sur la durée probable de mon séjour à Rome. Je me garde bien de lui dire que je m'en irai probablement le lendemain de son départ.

... Quand nous sommes rentrés chez lui, il me parle de mettre en ordre ses ébauches. Il voudrait bien me dicter quelques indications importantes et notamment sur le sujet de la population... L'article qu'il a publié, il y a quatre ans environ, dans le *Journal des Economistes*, lui paraît incomplet et à refaire. La principale objection contre la théorie de Malthus n'y est pas exposée.

Les impatiences ont disparu.

19 DÉCEMBRE.

Je le trouve bien fatigué!.... Nous sortons un peu tard, et rentrons bientôt après....

Il monte son escalier plus péniblement que de coutume. Quand enfin il est assis sur son canapé, je remarque que sa respiration est plus difficile que la veille. Des bruits sourds et de mauvais augure grondent dans sa poitrine oppressée. Il se remet cependant un peu, et entame le chapitre de l'Economie politique.

« Un travail bien important à faire pour l'Economie politique, me dit-il, c'est d'écrire l'histoire de la spoliation. C'est une longue histoire, dans laquelle, dès l'origine, apparaissent les conquêtes, les migrations de peuples, les invasions, et tous les funestes excès de la force aux prises avec la justice. »

« De tout cela il reste aujourd'hui encore des traces vivantes, et c'est une grande difficulté pour la solution des questions posées dans notre siècle. On n'arrivera pas à cette solution tant qu'on n'aura pas bien constaté en quoi et comment l'injustice, faisant sa part au milieu de nous, s'est impatronisée dans nos mœurs et dans nos lois. »

..... Il m'entretient de plusieurs de nos amis de Paris, sujet sur lequel il s'arrête volontiers ; puis, se préoccupant de mon dîner, il me renvoie après m'avoir dit : « Puisque vous avez fait ce long voyage, je suis bien aise maintenant que vous soyez ici. »

20 DÉCEMBRE.

En arrivant près de lui à l'heure accoutumée, je lui demande la permission de le quitter pour aller à l'ambassade où je me suis déjà

Digitized by Google

rendu en vain ce matin. J'ai trois lettres pour la France à remettre à une personne que je n'ai pas rencontrée. Cette demande le contrarie, et l'abbé de Monclar qui était sur le point de sortir se charge de faire tenir mes lettres à l'ambassade.

Dès que nous sommes seuls, il me dit : « Vous ne devineriez jamais ce que j'ai fait ce matin. » Inquiet, et le soupçonnant d'une imprudence, je conjecturai qu'il avait écrit. « Non, reprit-il, cela m'eût été, cela m'est impossible. Voici ce que j'ai fait : je me suis confessé. Je veux *vivre* et mourir dans la religion de mes pères. Je l'ai toujours aimée, quoique je n'en suivisse pas les pratiques extérieures. » Ce mot de *vivre* n'était employé là que par ménagement pour moi. Je lui rappelai qu'en 1848 il m'avait dit, en parlant de Jésus-Christ : « Il est impossible d'admettre qu'un mortel ait pu avoir, de l'humanité et des lois qui la régissent, une connaissance aussi profonde que celle attestée par l'Evangile. »

Il me propose de prendre ses ébauches économiques dans sa malle ; car le temps menaçait, et il n'eût pas été prudent de sortir. Je savais, d'ailleurs, dès la veille au soir, qu'aux yeux du docteur Lacauchie il déclinait d'une manière rapide.

Je pris les papiers, et commençai à les compulser, assis près de lui, interrompant ma tâche au moindre signe pour prêter l'oreille à ce qu'il voulait me dire.

'..... Voici une recommandation... sur laquelle il a beaucoup insisté. « Il faut traiter l'économie politique au point de vue du *consommateur*. Tous les phénomènes économiques, que leurs effets soient bons ou qu'ils soient mauvais, se résolvent, à la fin de leur évolution, par des avantages ou des préjudices pour les consommateurs. Ces mêmes effets ne font que glisser sur les producteurs, dont ils ne peuvent affecter les intérêts d'une manière durable. »

« Le progrès de la civilisation doit amener les hommes à se placer à ce point de vue et à calculer leur intérêt de consommateurs plutôt que leur intérêt de producteurs. On voit déjà ce progrès s'opérer en Angleterre, et des ouvriers s'y occuper moins de l'élévation de leur salaire que de l'avantage d'obtenir à bas prix tous les objets qu'ils consomment. »

Il m'a répété que c'était là un point capital, et j'étais étonné de la profondeur comme de la lucidité de ses explications.

Vers la nuit, il m'a parlé de Rome considérée au point de vue religieux. « Ce qui m'a le plus frappé, dit-il, c'est la solidité de la tradition des martyrs. Ils sont là, on les voit, on les touche dans les catacombes; il est impossible de les nier. » Son langage était plein d'onction.

Demain je continuerai le dépouillement de ses papiers scientifiques. Cette journée a été bien triste. La mort se montre à nous

Digitized by Google

dans tous nos entretiens. Nous ne prononçons pas son nom, lui par un sentiment délicat, afin de m'éviter une affliction, et moi pour ne pas me laisser aller à un attendrissement qui le gagnerait peut-être et lui serait douloureux. C'est lui qui me donne l'exemple du courage...

21 DÉCEMBRE (SAMEDI).

L'affaiblissement continue. A 11 h. 1/2, par un temps superbe, il sent le besoin de se coucher quelques instants avant d'essayer une promenade. Nous sortons à 1 h. 1/4, mais quelques nuages menacent d'intercepter les rayons du soleil... Les nuages se dispersent, et nous jouissons d'un soleil magnifique, qui fait mieux ressortir la beauté des sites dont nous sommes entourés. La sérénité du ciel semble se communiquer à son âme, et il répète fréquemment : « Quelle délicieuse promenade ! Comme nous avons bien réussi ! » Il m'indique une haute colline couronnée d'ifs, au sommet de laquelle il s'est fait conduire quelques jours avant mon arrivée. Quand je cherche à me rendre compte de ses impressions, il me paraît heureux de voir une dernière fois les splendeurs de la nature et s'applaudir de les rencontrer pour leur faire ses adieux. Car il ne se fait pas d'illusion sur son état. Plus explicite avec l'abbé de Monclar qu'avec moi sur ce triste sujet, il lui disait hier : « Je trouve depuis trois jours que le déclin de mes forces est bien rapide. Si cela continuait ainsi, Dieu me ferait une grande grâce et m'épargnerait bien des souffrances. »

..... Il prend un livre de prières, et moi je continue le classement de ses papiers...

Il me fait quitter mon classement pour m'asseoir tout près de lui. Après un instant d'assoupissement, comme s'il venait d'y puiser une force nouvelle, il me donne une explication pour corroborer sa théorie de la valeur.

« Avez-vous trouvé dans mes notes, me demande-t-il, un passage sur ce sujet ? C'est un fragment auquel j'attache quelque importance. Vous le reconnaîtrez à cette formule que j'y ai employée : *Do ut des, facio ut facias*, etc. »

Je n'ai pas encore découvert ce fragment...

Avant de nous quitter, qui s'y serait attendu ? Nous nous sommes livrés à un mouvement d'hilarité. Il m'a raconté qu'ayant vu dans un magasin de librairie son *Cobden et la Ligue*, il avait marchandé cet ouvrage. Comme on lui en demandait le prix de 7 fr. 50, il s'était récrié, avait qualifié ce livre de vieux bouquin, et en avait offert seulement 4 fr. C'est, je crois, la seule fois de sa vie qu'il ait réclamé un rabais, et le moyen qu'il employait pour l'obtenir est fort

Digitized by Google

plaisant. Décrier un de ses écrits pour l'obtenir à meilleur marché, c'est ce que peu d'auteurs se seraient avisés de faire.

22 DÉCEMBRE 1850 (DIMANCHE).

Ce matin il a communié. La cérémonie a eu lieu de bonne heure, et cependant, en entrant chez lui, je vois qu'il n'a pas encore déjeuné. Pour qu'il s'acquittât de cette pénible tâche sans être gêné de ma présence, j'allai me promener jusqu'à 11 h. 1/2.

..... Avez-vous un crayon? me demanda-t-il. Je lui remis aussitôt celui que contient mon porte-feuille, et le vis tracer les lignes suivantes sur son livre de prières :

« Les 20 et 21 décembre je me suis confessé à M. l'abbé Ducreux. Le 22, j'ai reçu la communion des mains de mon cousin Eugène de Monclar. »

Il me parla aussitôt après du sacrement qu'il avait reçu le matin, et à ce propos il m'expliqua ses idées religieuses.

« Le déiste, dit-il, n'a de Dieu qu'une idée trop vague. Son Dieu, il l'oublie souvent, ou bien il l'appelle une cause première et ne se croit plus obligé d'y penser. Il faut que l'homme s'appuie sur une révélation pour être véritablement en communication avec Dieu. Quant à moi, j'ai pris la chose par le bon bout et en toute humilité. Je ne discute pas le dogme, je l'accepte. En regardant autour de moi, je vois que sur cette terre les nations les plus éclairées sont dans la foi chrétienne. Je suis bien aise de me trouver en communion avec cette portion du genre humain. »

Un peu plus tard, il s'enquit de nouveau du fragment sur la valeur. Je venais de le découvrir. Il désira que je lui en donnasse lecture, puis m'arrêta à la 6me page, en me disant de ne continuer que pour moi seul. Quand j'eus achevé, et déclaré que la démonstration me paraissait complète, il dit que, si l'état de sa santé l'eût permis, il eût fondu ce fragment dans le chapitre *de la valeur* au premier volume des *Harmonies;* mais qu'il suffisait de l'introduire en forme de note dans la 2me édition... Il me recommanda en même temps, à l'égard des chapitres inachevés, de les faire suivre de points suspensifs...

Comme je lui demandais à emporter dans ma chambre quelques liasses pour les lire attentivement et à loisir, il me répondit en ces termes : « Prenez tout; il faut que vous emportiez tout à Paris. Si je ressuscite, vous me les rendrez. »

..... Le docteur Lacauchie le trouve dans un état tel qu'il serait imprudent de ne pas lui donner de garde pendant la nuit.

Après notre dîner, l'abbé et moi nous revînmes pour le décider à recevoir une garde qui allait lui être envoyée. Il résista, et ne voulut pas qu'elle commençât son service, au moins pour cette nuit.

Digitized by Google

LUNDI 23 DÉCEMBRE 1850.

Le temps est beau, mais frais. Le pauvre malade est encore plus faible que la veille. Il me parle de la seconde édition de ses *Harmonies*, et pense qu'il faudrait comprendre dans le premier volume, comme se rattachant intimement au chapitre de la *Concurrence*, un autre chapitre intitulé *Production et Consommation*... Après l'avoir dissuadé de sortir, à cause de la vivacité du vent qui souffle du nord, l'abbé et moi, voyant que le soleil échauffe l'atmosphère de ses rayons, nous nous rendons à son désir et entreprenons avec lui une promenade en voiture fermée.

..... La durée de notre promenade avait été de 2 heures 1/2. Au seuil de la porte, l'abbé et moi voulûmes le prendre sur nos bras, pour lui éviter la fatigue de l'ascension. Mais il s'y refusa avec opiniâtreté, et, pendant que je payais le cocher, se mit à grimper au premier étage. Arrivé sur le palier, il s'assit un instant sur une chaise que lui présentait son hôtesse, puis, ayant repris haleine, il monta le second étage. « Je suis bien aise, nous dit-il en manière de justification de son imprudence, d'avoir pu constater que je pouvais faire aujourd'hui ce que j'ai fait hier. » A partir de ce moment, je pus observer qu'il s'attachait de plus en plus à l'idée d'un retour en France. Ce voyage devint sa constante préoccupation.

Vers quatre heures arriva l'ambassadeur, M. de Rayneval. Cette visite tira notre ami d'un état prononcé d'accablement. Il se leva, fit asseoir l'ambassadeur sur le canapé et s'assit à côté de lui. Son premier soin fut de parler de son départ d'Italie. Il s'enquit du nom du navire sur lequel M. de Rayneval se chargeait de lui procurer une chambre d'officier. M. de Rayneval l'entretint dans son illusion. Ensuite la conversation se porta sur les monuments de Rome, et Bastiat exprima son admiration pour Saint-Pierre. Ses éloges comprenaient cependant des distinctions et étaient entremêlés de critiques.

..... Je me mis en quête d'une garde... Il me fut impossible d'en trouver une disponible. Alors l'abbé de Monclar se décida à passer la nuit... Le médecin était venu... Il n'estimait pas que le malade pût vivre encore trente-six heures, et même, en comptant les pulsations de son pouls, il s'étonnait qu'il fût au nombre des vivants.

MARDI 24 DÉCEMBRE 1850.

J'arrive chez lui à 5 h. du matin, comme j'en étais convenu avec M. de Monclar, que je devais remplacer. Le cher malade avait passé une nuit plus calme, grâce sans doute à l'effet de la potion calmante; toutefois il se plaignait de n'avoir pas dormi. Quand il me

Digitized by Google

vit si matin, il me dit : « Mes amis sont mes victimes. » Il m'entretint de l'effet de la potion, à laquelle il attribuait une action sur son cerveau. « Je sens là deux pensées, disait-il en posant le doigt sur son front; ma pensée ordinaire et une autre. » Ce même matin, il voulut se lever un peu plus tôt que de coutume. A 8 h. 1/2 il quitta son lit. Mais il se sentit faible, et n'essaya pas de se laver les mains et le visage, ce qu'il avait fait encore, debout, la veille.

Assis sur son canapé, il m'interrogea de nouveau sur la durée de mon séjour à Rome. Ensuite il me parla de son retour en France, s'inquiétant beaucoup de savoir s'il serait possible de lui procurer des moyens de transport commodes de Marseille à Mugron, de l'installer dans chaque hôtel, au rez-de-chaussée, dans une pièce bien chaude, etc. Quand je le vis s'arrêter sur ces détails et en prendre souci, je crus devoir, pour soulager son esprit, lui proposer de l'accompagner dans son voyage... Il accepta de suite mon offre, et me dit que nous ne nous séparerions qu'à Mugron. Puis, un instant après, comme s'il se fût fait un cas de conscience de son acceptation, il ajouta : « Vous vous sacrifiez pour moi seul, attendez-vous à toutes sortes de déceptions. »

Ces déceptions qui m'attendaient entre Marseille et Mugron, le scrupule exagéré qui les lui faisait entrevoir, m'eussent égayé dans tout autre moment.

La veille au soir il avait dit à son cousin qu'il désirait faire son testament et se servir du ministère du chancelier de l'ambassade. Cette résolution étant bien arrêtée dans son esprit, j'allai, un peu avant onze heures, chercher M. de Gérando, chancelier. Celui-ci ne put venir aussi promptement que nous l'eussions désiré. Il n'arriva qu'à 1 h. Notre malade s'était remis au lit. C'est de son lit qu'il déclara lentement ses intentions à M. de Gérando, s'inquiétant beaucoup, non-seulement de les énoncer, mais de les motiver, ce qui était superflu.

..... Pendant que le chancelier s'occupait de la rédaction définitive du testament, il me témoignait encore la crainte de n'avoir pas été compris. Pour le rassurer, je lui répétai, non ses propres paroles, mais le sens qu'elles exprimaient, et qui était fort clair. Alors il étendit son bras, posa la main sur mon cou, attira ma tête près de la sienne, mon oreille près de ses lèvres, et dit, en donnant à son faible souffle un accent inimitable : « Voyez-vous, Paillottet, ma tante, c'est ma mère! C'est elle qui m'a élevé, qui a veillé sur mon enfance! »

Le testament allait s'achever. Pour savoir s'il était en état de le signer, je lui remis une plume et une feuille de papier blanc sur laquelle il traça ces lettres : *Frede*. Nous vîmes qu'il pouvait signer, et en effet, il signa lisiblement.

Digitized by Google

Un instant après il me dit : « Je fais une réflexion. Mon oncle jouit actuellement de ma maison de Sengresse : je voudrais qu'il ne fût pas troublé dans cette jouissance, et j'aurais dû insérer une disposition à ce sujet dans mes dernières volontés. Il est trop tard. » Je lui promis de faire connaître ce vœu, et, d'après ce que j'avais ouï dire de Mlle sa tante, j'ajoutai que de son propre mouvement elle ferait pour son frère ce que le désir de son neveu était qu'elle fît.

A 2 h. 1/2, malgré la fatigue qu'il venait d'éprouver, il voulut quitter son lit. L'abbé venait de rentrer. Nous aidâmes le malade à se lever, et vîmes que ses forces diminuaient sensiblement. Il resta silencieux, et vers 4 h. demanda à se recoucher. Quand il fut près de son lit, ses jambes fléchirent. Nous le soulevâmes ; mais, à raison de la position qu'il avait prise, nous fûmes obligés de le coucher à rebours, ses pieds se trouvant à la tête du lit. Pour lui éviter des secousses, nous changeâmes de place les oreillers, et le laissâmes se reposer un instant, enveloppé de sa robe de chambre. Sa respiration devenait de plus en plus pénible, et les bouillonnements à l'intérieur de sa poitrine étaient de plus en plus sonores. Il eut un court assoupissement, à la suite duquel il trouva la force de changer de position et de se mettre au lit comme de coutume. Puis un nouvel accablement survint. J'étais assis près de lui, les yeux fixés sur son visage, écoutant cette respiration qui rencontrait tant d'obstacles. L'impression que je ressentais devint si poignante que je dus me retirer dans la pièce voisine. L'abbé de Monclar, que j'avais laissé en prières auprès de la fenêtre, vint bientôt me chercher. Le malade me demandait. Quand je fus près de lui, assis à son chevet, il désigna du geste son cousin, et fit entendre ces mots : « *tous deux.* » C'était à nous deux qu'il voulait s'adresser.

Il souleva un peu sa tête, l'appuya sur sa main droite, et se disposa à parler. L'intelligence brillait encore dans ses yeux. Son regard avait une expression que j'avais souvent remarquée au milieu de nos entretiens. Il semblait annoncer la solution d'un problème. La première phrase qu'il prononça sortit si faible de ses lèvres que l'abbé, placé debout à la tête du lit, n'en put rien entendre, et que je n'en recueillis que le dernier mot. C'était l'adjectif *philosophique*. Après une courte pause, il prononça distinctement : LA VÉRITÉ ; puis s'arrêta, redit le même mot, et le répéta encore, en s'efforçant de compléter sa pensée. Emus à ce spectacle, nous le conjurâmes de suspendre son explication et de se reposer un peu ; l'abbé se pencha pour l'aider à replacer sa tête sur l'oreiller. Dans cette situation le souffle de ses lèvres ne pouvait plus m'arriver. Il dit alors, sans que je les entendisse, ces mots que l'abbé me transmit immédiatement et me répéta le jour suivant : « *Je suis heureux de ce que mon esprit m'appartient.* » L'abbé ayant changé de position, je pus

Digitized by Google

entendre le mourant articuler encore ceci : « *Je ne puis pas m'expliquer.* » Ce furent les derniers mots qui sortirent de sa bouche.

A ce moment arriva le docteur Lacauchie. Pendant qu'il se trouvait avec l'abbé, je crus pouvoir m'absenter un instant, et sortis à 5 h. Quand je revins, mon ami n'existait plus. Cinq minutes après ma sortie il avait rendu le dernier soupir...

Voici ce que m'apprirent MM. de Monclar et Lacauchie, tous deux témoins de sa fin. Au moment où je m'éloignais, ils s'approchèrent de son lit, et virent aussitôt que la mort allait frapper. M. de Monclar se mit en devoir d'administrer au mourant l'Extrême-Onction, et, pour s'assurer de ses dispositions à recevoir ce dernier sacrement, il lui dit : « Mon ami, baise le crucifix. » Les lèvres du mourant s'avancèrent, et obéirent complétement à l'exhortation. A cette vue le docteur fit un geste d'étonnement ; il ne s'expliquait pas que l'intelligence et la volonté fussent encore là quand la vie se retirait.

Je contemplai longtemps cette tête chérie, que l'âme venait d'abandonner, et vis que la mort n'y avait laissé aucune trace de souffrance.

Deux jours après, dans l'église de Saint-Louis des Français, on fit à l'homme éminent, qui avait vécu si simple et si modeste, de pompeuses funérailles. C'était un premier acte de justice envers sa mémoire.

Le surlendemain, 28 décembre, je quittai Rome pour revenir en France. Quelques heures avant de partir, je lus dans l'église de Santa Maria degli Angeli une belle et courte épitaphe latine qui semblait faite pour lui. Je la traduis de cette manière :

*Il vécut par le cœur et la pensée.*
*Il vit dans nos souvenirs.*
*Il vivra dans la postérité.*

FIN.

Digitized by Google

# TABLE DES MATIÈRES.


| | Pages |
|---|---|
| AVANT-PROPOS | 1 |
| La Famille et la Société (1re partie) | 1 |
| — (2e partie) | 39 |
| Sir Robert Peel | 71 |
| De l'Influence morale et matérielle de la contrainte et de la liberté. (1re partie) | 145 |
| — (2e partie) | 185 |
| Solidarité morale des nations | 217 |
| L'ancien régime et le nouveau | 271 |
| De l'avenir politique de l'Angleterre | 303 |
| Causes morales et remèdes moraux des crises alimentaires | 331 |
| Hydraulique chinoise | 373 |
| Les maux naturels et les maux artificiels | 387 |
| Frédéric Bastiat | 397 |


FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

## *ERRATA.*

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| *Page* | 41, | *ligne* | 12, devaient | *lisez* | devraient |
| — | 72, | — | 26, un œuvre | — | une œuvre |
| — | 77, | — | 8, est-ce | — | est-ce, |
| — | 88, | — | 15, commerce | — | commerce, |
| — | 174, | — | 1, vous y avez | — | vous avez |
| — | 201, | — | 7, au dehors (la | — | au dehors ; (la |
| — | *id.*, | — | 8, matériels (1) : | — | matériels (1), |
| — | 202, | — | 11, de retours | — | des retours |
| — | 292, | — | 8, ailleurs, « | — | ailleurs, » |
| — | 419, | — | 5, l'action. (L'âge | — | l'action ; (l'âge |

IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Digitized by Google

Digitized by Google

*Du même Auteur. — Brochures tirées à part.*

**De l'Influence morale de la Contrainte et de la Liberté**, brochure de 64 pages. . . . . 1 fr.

**Causes morales et Remèdes moraux des crises alimentaires :** brochure . . . . . 75 c.

**Frédéric Bastiat :** notice biographique de 2 feuilles in-12. 50 c.

NOUVELLES PUBLICATIONS DE LA MÊME LIBRAIRIE.

**Principes d'Économie politique**, par M. Guillaume Roscher, professeur à l'Université de Leipzig. Traduits en français sur la 2me édition, annotés et précédés d'une *Introduction*, par M. Wolowski, membre de l'Institut. 2 vol. in-8. — Prix . . . 15 fr.

**Manuel d'Économie politique**, par M. Gauthiart, professeur au Collége de France. 1 vol. grand in-18. — Prix. 3 fr. 50 c.

**Traité théorique et pratique des Opérations de Banque**, par M. Courcelle-Seneuil. 3me édition revue et augmentée. 1 très-fort vol. in-8 de plus de 600 pages. — Prix . . 7 fr. 50 c.

**Traité théorique et pratique des Entreprises industrielles**, *commerciales et agricoles*, ou *Manuel des Affaires*, par M. Courcelle-Seneuil. 2e édition, revue et beaucoup augmentée. 1 fort vol. in-8°. — Prix. . . . . 7 fr. 50 c.

**Tout par le travail**, Manuel de Morale et d'Économie politique, par M. Leymarie. 1 vol. grand in-18. — Prix. . . . . 3 fr.

**Saint-Simon, sa Vie et ses Travaux**, par M. G. Hubbard, suivi de *Fragments des plus célèbres écrits de Saint-Simon*. 1 vol. grand in-18. — Prix. . . . . 3 fr.

**L'Agriculture et la Population**, par M. L. de Lavergne, membre de l'Institut. 1 vol. grand in-18. — Prix . . 3 fr. 50 c.

**Essai sur les progrès des Institutions économiques**, par M. L. Hamon. 1 vol. in-8. — Prix . . . . 4 fr. 50 c.

**La Monnaie de Banque** ou l'**Espèce et le Portefeuille**, par M. Paul Coq. 1 fort volume grand in-18 . . 3 fr. 50 c.

**Voyage d'un Économiste en Italie**, par M. G. Du Puynode. 1 vol. grand in-18. — Prix. . . . . 3 fr. 50 c.

**Annuaire de l'Économie politique et de la Statistique**, pour 1857, par MM. Maurice Block et Guillaumin (14e année). 1 très-gros vol. in-18. — Prix. . . . . 6 fr.

**Mélange d'Économie politique, de Politique, d'Histoire et de Législation**, par M. Rossi (de l'Institut), 2 vol. in-8. — Prix. . . . . 15 fr.

Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google